

ART ET RELIG

CHARLES PICAR

LES ORIGINES

DU

POLYTHÉISME

HELLÉNIQUE

L'ART CRÉTO-MYCÉ

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

RELIGION

S PICARD 

RIGINES

DU

HÉISME

NIQUE

O-MYCÉNIEN

, ÉDITEUR, PARIS

The University of Chicago
Library



ART ET RELIGION

LES ORIGINES

DU

POLYTHÉISME HELLÉNIQUE

L'ART CRÉTO-MYCÉNIEN

ART ET RELIGION

ÉTUDES CRITIQUES D'ESTHÉTIQUE RELIGIEUSE

Collection dirigée par H. FOCILLON, Professeur à la Sorbonne.

L'objet de cette publication est de faire connaître, dans une suite d'ouvrages distincts, les rapports qui unissent l'art des diverses civilisations et les grandes formes de la pensée religieuse, à travers les milieux divers et les époques successives où elles se sont développées.

Parus :

L'Art bouddhique, par Henri FOCILLON.

L'Art nègre. L'Art animiste des noirs d'Afrique, par Georges HARDY.

Les origines du Polythéisme hellénique. L'Art créto-mycénien, par Charles PICARD.

ART ET RELIGION

LES ORIGINES

DU

POLYTHÉISME HELLÉNIQUE

L'ART CRÉTO-MYCÉNIEN

PAR

CHARLES PICARD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Illustré de vingt-quatre planches hors texte.

PARIS

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1930

Tous droits de reproduction réservés.

BL 785
.P51
=V.13

A LA MÉMOIRE
DE
MON FILS FRANÇOIS

† Athènes, 8 juillet 1923.

« Tu placidus, dum nos cruciamur vol-
nere victi. »

Heuzey-Daumet, *Miss. archéol. Macédoine*,
1876, p. 128, n° 61 (épitaphe de Doxato).



Classé

1688745

LES ORIGINES

DU

POLYTHÉISME HELLÉNIQUE

L'ART CRÉTO-MYCÉNIEN

INTRODUCTION

LORSQUE Taine, en 1864 et les années suivantes, esquissait devant ses auditeurs du cours des Beaux-Arts l'histoire de l' « ancienne école grecque », — tendant à dégager de ses leçons une *philosophie* qui expliquât par la *race*, le *milieu*, le *moment*, les règles de l'esthétique de tout un peuple¹, — il avouait ne disposer que d'un matériel d'étude assez restreint. Il considérait alors lui-même qu'on ne pouvait parler avec précision de la peinture antique. De l'architecture, il n'a presque rien dit. Même au sujet de la sculpture, — définie pourtant comme l'art particulièrement national, donc le plus représentatif des mœurs et de l'esprit public en Hellade, — ne concéda-

1. *Philosophie de l'Art*, II, 12^e édit., 1906, p. 85 sqq.

t-il pas qu'elle n'était guère pour lui qu'« une ruine » ? Il s'était ainsi assuré, certes, le mérite un peu négatif de débayer le sujet ; c'est dès ses premiers mots qu'il annonce comment nous n'avons quasi plus trace des grands maîtres, et que les meilleures copies sont tardives et souvent mutilées... On n'en était que mieux à l'aise, en ces temps, pour revenir à ce qui intéressait le plus les esprits supérieurs : l'histoire générale, psychologique et sociologique. Ce sont, en somme, les traits dominants du caractère des Grecs antiques que Taine a voulu surtout analyser.

Le premier tort d'une telle entreprise était de ne tenir pas assez compte de ces apports étrangers, si multiples, qui ont fait précisément que ni l'art ni la religion des Grecs ne peuvent plus paraître désormais pour nous des *absolus helléniques*, expliquables purement d'après la race et les circonstances de l'histoire locale. Et Taine immobilisait trop systématiquement aussi son enquête vers une idéale époque, qu'il n'a point, au surplus, définie : l'*hellénisme* ne laisse reconnaître chez lui nulle transformation ! On dirait que les Grecs de la *Philosophie de l'Art*, nés adultes comme certains de leurs dieux, n'avaient point fait d'écoles. Ils n'ont guère de passé, avouons-le, ni, hélas ! pour nous, aujourd'hui, de figure très individuelle.

Ceci n'est pas dit pour accuser, assez vainement, le vieillissement d'un beau livre. Rien n'est plus aisé, en bien des cas, que critiquer de la sorte ; mais aussi rien ne serait plus injuste, de la part d'un archéo-

logue, qui sait comme la conquête du passé par l'érudition moderne a été incertaine, lente et toujours difficile : encore reste-t-il pour nous-mêmes mainte lacune ! Il fallait bien, du moins, justifier le titre de ce nouveau livre, qui limite, en apparence si étroitement, aux *premiers rapports* de l'art et de la religion chez les Égéens, une synthèse étendue, précédemment et par d'autres, avec bien plus de hardiesse... sociologique ! Il est vrai qu'on a cherché ici à faire profiter essentiellement le lecteur du progrès de multiples découvertes, en partie assez récentes ; voire à élargir — autant que possible — les observations déjà faites, à tous les aspects accessibles de l'*esthétique* des origines. Enfin, j'ai essayé aussi de restituer, je le dois dire, d'un temps à l'autre, ce vivant aspect d'évolution que la brillante évocation de Taine pouvait faire oublier par trop.

Les spécialistes de la reconstitution des arts et civilisations antiques n'ont pas toujours eu le loisir ou l'occasion de reconnaître, puis de faire apprécier au passage, les puissances sociales et les idées religieuses qui, perpétuellement, alimentent l'effort des maîtres créateurs¹. Quand on les scrute de près, les siècles du passé lointain ne sont pourtant pas tellement distincts des temps modernes, à ce point de vue spécial comme pour d'autres. L'art méditerranéen, en ses tentatives

1. H. Focillon, *Art et Religion*, dans *l'Art Bouddhique*, 1921 (préface).

les plus neuves, ainsi même qu'à l'époque de ses réactions conservatrices, a été toujours conditionné par des influences « historiques », qui ne peuvent plus être injurieusement ignorées.

Non qu'il soit d'abord, dans l'antiquité, facile de préciser, d'isoler au besoin, par rapport à l'œuvre d'art, l'intention *religieuse*, spécialement. L'étude si curieuse qu'on pourrait faire de l'interprétation du rôle des symboles cultuels, — exégèse tour à tour exagérément mystique ou trop laïcisée, suivant l'esprit des successifs commentateurs ! — viendrait à elle seule nous en avertir. Après avoir parfois tenté de tout rationaliser, aux époques où domina l'esprit de scepticisme, l'esprit moderne tombe non moins périodiquement dans l'excès contraire, qui mènerait vite à se figurer les Anciens comme n'ayant rien fait sans arrière-pensée superstitieuse. En vérité, la vie des primitifs ou des non-civilisés, à plus forte raison celle des peuples les plus classiques, a eu une consciente — ou inconsciente — complexité bien autre, et plus émouvante : ce serait encourir une forte chance d'erreur que de s'évertuer à ne lui attribuer qu'une ou deux seules directions simples, à la fois.

Ce n'est pas là le seul risque. L'intérêt le meilleur des découvertes archéologiques réside, assez souvent, dans la valeur explicative des objets trouvés, pour la connaissance d'une civilisation disparue ; plutôt, hélas ! que dans leur propre mérite artistique. En tout cas, l'histoire de la Grèce primitive, pour laquelle nous n'avons

guère, avant l'épopée, que des documents d'art, repose et reposera sans doute à jamais, très directement, sur la justesse de l'interprétation donnée à ces rares « témoins » échappés à l'œuvre destructive du temps. Mais en les examinant, on côtoie perpétuellement l'incertitude et l'arbitraire. Il n'est que sage ainsi de se résoudre à devoir réviser, sans cesse, des impressions aptes à devenir trop vite traditionnelles.

La religion grecque, dont l'exégèse ne date guère que d'une soixantaine d'années, nous est-elle déjà assez connue, dira-t-on, pour qu'elle permette d'étudier... sa formation, et l'art local en fonction des premières inspirations qu'il en a reçues ? Plusieurs des savants qui travaillent spécialement en ce domaine de la pensée antique pourraient engager à douter là-dessus, au moins relativement. Nous avons déjà eu jusqu'ici, encore qu'incomplètes ou incertaines, maintes histoires de la civilisation grecque ou des idées philosophiques dont elle a vécu. Et l'on a aussi composé pour le public certaines « mythologies » pragmatiques ; mais à propos d'ouvrages très étudiés sur les cultes préhelléniques, par exemple, il n'y a pas bien longtemps qu'on remarquait en Allemagne les insuffisances de notre information, encore si obscure. Même pour les temps classiques de l'hellénisme, il n'est pas très facile, d'ailleurs, de traiter des croyances établies ; elles n'ont guère été jadis codifiées, « dogmatisées », et variaient sans cesse du profane à l'initié, du peuple aux sages ; en Grèce, où il n'y a

guère à dresser (à l'inverse de ce qui arriva ailleurs) le bilan de l'action fondatrice d'*individus* — prophètes ou réformateurs religieux, — l'attention risque de se disperser de cité en cité, de sanctuaire en sanctuaire, à travers le foisonnement des rites et des mythes, la complexité des sectes, voire des « schismes ».

A plus d'un titre, en ce qui concerne la religion, la position de la Grèce, que Renan disait « singulière en tout »¹, apparaît, certes, originale; sans doute les recherches sociologiques et autres ont établi certains contacts instructifs avec le reste du monde primitif. Mais ils restent sporadiques. Héritière ensuite, quoiqu'à distance, du passé brillant des civilisations d'Égypte, de Mésopotamie, — dont on peut signaler l'éclat relatif dès le quatrième millénaire, — la Grèce avait, par force, conservé déjà, peut-être des temps néolithiques, certaines vieilles croyances plus ou moins barbares : éléments primordiaux qui ne disparurent jamais totalement. Du moins, restés comme intangibles chez d'autres peuples, qui furent vite arrêtés en leur développement, ces éléments se trouvèrent, en Hellade, pour le riche bénéfice de notre civilisation occidentale; assez rapidement recouverts sous les apports d'une pensée novatrice, infiniment agile et curieuse. Toujours révisés, ils ont été relégués bientôt au domaine de la religion libre et populaire. Celle-ci a pu demeurer jusqu'au bout comme en marge

1. *Saint Paul*, p. 138.

d'une autre, plus ou moins officielle, canonique et hiératique, certes privilégiée jusqu'ici : car elle tient le plus de place généralement dans tous nos livres ! Aucune des deux ne devrait être négligée, cependant. Au vrai, peu de pays ont autant accordé que la Grèce — et jusqu'au bout — à la vertu des oracles ou des grimoires magiques, voire des exorcismes et des philtres : cela suffirait à nous attester combien le « subconscient », cher à nos modernes psychologues, y gardait de pouvoir, parmi des âmes en apparence le plus libérées.

Où l'on ne voyait qu'unité, les analyses expérimentales actuelles décèlent souvent, çà et là, un amalgame plus qu'hétéroclite, et l'on rejette aujourd'hui bien des formes, jadis prônées, de « simplification ». Le mot « polythéisme hellénique » s'est ainsi peu à peu chargé d'un assez vaste contenu ; au vrai, la Grèce des origines n'a pas été seulement *polythéiste* pour avoir un jour partagé entre douze Olympiens les pouvoirs supra-naturels : elle avait accueilli des dieux de partout, dès ses enfances ; elle en « naturalisa » bien d'autres, au cours des temps ; et c'est peut-être sa grâce essentielle que d'avoir été toujours en mouvement, tolérante et hospitalière aux croyances du reste du monde méditerranéen. Ceux qui écrivent des mythologies nettes et classées ne se doutent peut-être pas bien du perpétuel travail de syncrèse qu'on observe en regardant de plus près autour des vénérables sanctuaires ruinés ; notamment, on ne jugera

jamais sans un étonnement singulier l'action turbulente des clergés helléniques, rivaux toujours jaloux. Partout, d'abord, des batailles de dieux, ou de bien singulières alliances ; puis la pérennité des disputes sacerdotales, fondées sur l'intérêt ; voilà ce qu'il faut bien finir par démêler ! Ainsi, pas plus que l'art, ou que la langue, moins encore peut-être, la religion grecque n'a jamais trouvé à se *stabiliser*, à s'assurer quelque homogénéité, même d'apparence : dans la « petite Grèce de l'olive »¹, on ne verrait nulle hiérarchie, ni sur l'Olympe, ni sur terre ; et c'est là la plus curieuse marque d'esprit, émouvante, fatale, d'un peuple dont le particularisme — si dissolvant — n'a été égalé nulle part dans l'ancien monde.

Du moins, la continuelle évolution des idées religieuses grecques n'a pas si vite abouti qu'on le croit ordinairement, au total négativisme. Le grand effort spirituel et intellectuel du iv^e siècle ne s'est pas soldé, comme on le répète trop souvent encore, par une trop simple *crise de scepticisme*. Certes, le polythéisme ayant multiplié ses efforts en bien des sens, on voit assez que seules, certaines de ses tendances aboutirent, tandis que d'autres échouaient. Mais dans toute vie religieuse, n'y a-t-il pas ainsi des périodes de provisoire dépression, des élans arrêtés, puis des renaissances ? Une flamme monte, baisse, et parfois s'éteint presque. Nul ne niera certes qu'il n'y ait eu plus d'un avorte-



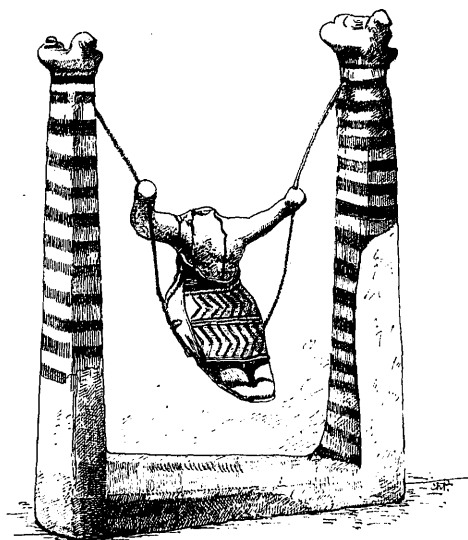
La déesse égéenne Idoles cycladiques de Naxos : Mus. Louvre (g.) et Athènes (d.)

Idole en terre cuite (Rhédo) : tombe d'Haghia Triada (vers 1300 avant J.-C.)

jamais sans un étonnement singulier l'action turbulente des clergés helléniques, rivaux toujours jaloux. Partout, d'abord, des batailles de dieux, ou de bien singulières alliances ; puis la pérennité des disputes sacerdotales, fondées sur l'intérêt ; voilà ce qu'il faut bien finir par démêler ! Ainsi, pas plus que l'art, ou que la langue, moins encore peut-être, la religion grecque n'a jamais trouvé à se *stabiliser*, à s'assurer quelque homogénéité, même d'apparence : dans la « petite Grèce de l'olive »¹, on ne verrait nulle hiérarchie, ni sur l'Olympe, ni sur terre ; et c'est là la plus curieuse marque d'esprit, émouvante, fatale, d'un peuple dont le particularisme — si dissolvant — n'a été égalé nulle part dans l'ancien monde.

Du moins, la continuelle évolution des idées religieuses grecques n'a pas si vite abouti qu'on le croit ordinairement, au total négativisme. Le grand effort spirituel et intellectuel du iv^e siècle ne s'est pas soldé, comme on le répète trop souvent encore, par une trop simple *crise de scepticisme*. Certes, le polythéisme ayant multiplié ses efforts en bien des sens, on voit assez que seules, certaines de ses tendances aboutirent, tandis que d'autres échouaient. Mais dans toute vie religieuse, n'y a-t-il pas ainsi des périodes de provisoire dépression, des élans arrêtés, puis des renaissances ? Une flamme monte, baisse, et parfois s'éteint presque. Nul ne niera certes qu'il n'y ait eu plus d'un avorte-

1. A. Bonnard, *Rev. Paris*, 15 juillet 1924, p. 280.



La déesse égéenne Idoles cycladiques de Naxos : Mus. Louvre (g.) et Athènes (d.)

Déesse à la balançoire (Phédre) : tombe d'Harhia Triada (vers 1300 avant J.-C.)

ment, à travers l'histoire de la foi hellénique, toujours révisée. La Grèce ne réussit pas, par exemple, à constituer pour elle une cosmogonie satisfaisante ; et elle a été victime des effets contradictoires de son rationalisme, visant à dissiper le sens et la peur de l'inconnu. Dès le temps « épique » on surprendrait comment certains des meilleurs esprits s'évertuaient à chasser le merveilleux des légendes, à vouloir pousser l'anthropomorphisme à ses conséquences extrêmes ; plus tard, après les guerres médiques, il y eut aussi un danger grave dans le morcellement des principaux cultes, voire dans l'absence de l'action généralisée (et tolérante !) d'une classe sacerdotale, — ou même dans la carence, peut-être, d'une grande autorité divine, suffisamment établie. « Ni mages ni druides », a-t-on dit¹. Hélas ! ils ont peut-être manqué... La Grèce aboutit pourtant à faire, aussi bien de la loi supra-humaine que des pratiques rituelles, et la plupart du temps, une chose d'État. Alors, peu à peu, les mythes sacrés perdirent de leur signification religieuse ; les Olympiens, humains, trop humains, furent rapetissés ; la « raison éclairée » se détacha des uns et des autres, ne trouvant plus à se satisfaire aux récits traditionnels ; et quand la critique philosophique se mêla d'expliquer, elle acheva de détruire. Mais pourtant, tout cela a été d'abord assez compensé peut-être : il ne faut pas trop exagérer, ni hâter, les prétendus effets de l'incrédulité, même au iv^e siècle.

1. S. Reinach, *Rev. archéol.*, 1922, I, p. 360-361.

Si la religion grecque, à partir de ce moment, a pu être progressivement dépassée par la science naissante — celle-ci même restant encore fort imparfaite, à vrai dire, en son contenu ! — si dogmes et fêtes n'ont plus guère répondu, dès lors, qu'incomplètement à d'essentielles aspirations morales, ne doit-on pas reconnaître aussi que *le polythéisme n'avait pas alors cessé de satisfaire brillamment au moins le sens esthétique, fort exigeant, des Hellènes ?* N'eût-il gardé qu'un si réel mérite, avec ce beau reliquat de gloire, on ne se sentirait pas tant porté ici à dénigrer aujourd'hui ce qui a été appelé durement « décadence ». Les grandes œuvres sculpturales du IV^e siècle n'ont plus, peut-être, la sérénité — trop confiante, parfois il est vrai, et même un peu torpide ! — de celles qu'avait créées Phidias ; mais c'est bien à tort qu'on leur dénierait déjà le moindre caractère *sacré*. L'art hellénistique, mieux connu lui-même, fera paraître, un jour ou l'autre, toute la religiosité enivrée qui l'a si souvent imprégné encore... Ceci ne doit point trop nous surprendre. Comme on l'a bien relevé par ailleurs, le catholicisme à son tour avait-il tant perdu de sa force, jadis, en adoptant le style jésuite ou l'art du Bernin¹ ? Si l'on doit donc parler de « *failure of nerve* »² à la période dite hellénistique, il ne conviendrait guère d'oublier que tout n'était pas, même alors, recul, oubli, ou peureuse fatigue.

1. R. Vallois, *Rev. Ét. Anc.*, XXVIII, 1926, p. 85-87, à propos de M. P. Nilsson, *A history of Greek religion*, Oxford, 1925.

2. L'expression est de G. Murray, *Five stages of Greek religion*, 1925.

Le polythéisme hellénique, qui a conservé jusqu'aux temps modernes ses admirateurs, j'allais dire ses prophètes¹, a subi cette disgrâce, que les tendances monothéistes lui ont été à la fin fatales. Elles remontaient pourtant haut dans l'Égée, on le verra ; et pourtant aussi, jusqu'au milieu du v^e siècle, elles auraient peut-être pu sauver encore la religion nationale, en la renouvelant. Ce sera là un des premiers faits à constater, au cours et en conclusion de l'étude préliminaire ici entreprise. Si l'on veut, avec L. Ménard, croire toutes les religions bonnes, — aucune n'étant bien définitive², — on constatera sans étonnement, ni vain regret, un tel échec. A force d'annexer des dieux du dehors, les païens de la Méditerranée auraient bien mérité d'avoir déjà un jour eux-mêmes le pressentiment que tous les dieux sont toujours à peu près les mêmes, aspects idéalisés de nos instincts, de nos efforts

1. Le titre même qui a été donné à cette étude rappellera un peu certain essai de L. Ménard, paru en 1866. M. Barrès, notamment, en a parlé avec vénération et délicatesse : *Voyage de Sparte*, p. 9 sqq. L. Ménard, qui, selon Barrès, a écrit une sorte de *Génie du Polythéisme* (l. I, p. 21), avait sur la valeur de la religion grecque une doctrine qu'on ne saurait assurément, à nouveau, chercher ici : il y voyait la meilleure croyance, tout en conciliant cet amour avec le respect du christianisme, héritier, selon lui de la morale grecque. Mais le voulait-on bien, le culte d'Athéna n'est guère facile à réédifier dans notre monde. Puis, à quoi bon ? On trouvera quelque vérité dans les constatations de M. Barrès, *Voyage de Sparte*, p. 66 : « La Grèce est un *arbre mort* après avoir produit certains esprits auxquels on doit les principes de notre civilisation. » Tout l'effort de M. Th. Ziehlinski, *La religion de la Grèce antique*, 1926, ne peut rien contre telle nécessité historique ; cf. E. Rohde, *Psyche* (trad. Reymond), p. xviii.

2. L. Ménard, jugeait « les dieux tous vrais, comme affirmations successives d'un besoin éternel » : M. Barrès, *Voyage de Sparte*, p. 26.

et de nos désirs, reflets extériorisés d'une même pensée souffrante et inquiète. Car ce relativisme est déjà sous le scepticisme d'un Xénophane, sous le syncrétisme d'Hérodote ; et on le verrait refluer au loin au temps du bon Plutarque. Les Grecs, inventeurs de la précision, selon Bergson ¹, avaient beaucoup clarifié toutes les notions religieuses du vieux monde ; mais le travail utile, patient, qu'ils firent en ce sens, — gêné par leur particularisme, incorrigible, si tenace, — ne s'est guère trouvé achevé qu'au moment de profiter en définitive à un culte nouveau ; ainsi le polythéisme hellénique avait non seulement préparé, mais imposé, peut-on dire, son rival. La religion n'est pas d'ailleurs le seul domaine, où l'étude de la civilisation grecque fasse méditer sur un *sic vos non vobis*... Ayant prêté au christianisme sa force essentielle, le paganisme hellénique ne pouvait que mieux apparaître, ensuite, à ses détracteurs passionnés comme le domaine des superstitions vaines, des forces irresponsables, et de l'aveugle Tyché. On lui laisse, non sans quelque injustice, le reproche d'avoir fait perdre au vieux monde humain la confiance, le goût de la vie et de l'effort normal. Hélas ! l'apparence le condamnerait. La recherche critique et philosophique n'avait-elle pas fatigué, quasi découragé les esprits de bonne volonté, provoqué ainsi l'appel à l'infailible révélation, quand, — la prospérité de l'État n'existant plus, — il avait fallu recourir

1. *Rev. Paris*, 1^{er} mai 1923, p. 8.

à l'astrologie chaldéenne, acclamer des hommes-dieux, bienfaiteurs ou médiateurs mystiques, avant même de se tourner vers le sauveur inconnu, dans le paroxysme d'une sensibilité trop vaine? On convint alors de rendre la Grèce responsable de toute la neurasthénie que l'Orient avait pourtant, à vrai dire, surtout développée.

Subtile et aventureuse race hellénique ! Et pourtant, n'était-elle pas d'abord apparue à la science moderne — elle si supérieure pour le respect de l'intelligence logique, et bénéficiaire du long raffinement matériel égypto-oriental ! — comme peu douée, ou presque, au point de vue de la spiritualité mystique ? E. Renan, dans ses *Notes de Jeunesse*, observait que le sémitisme a créé trois religions : judaïsme, christianisme, islamisme. Et en dehors de ce foyer de production intense, il ne trouvait... que l'Inde. Il eût fallu sans doute ajouter déjà l'Iran. Mais on a jugé longtemps avec l'auteur de la *Vie de Jésus* que la Grèce comptait peu, d'un tel point de vue. Elle n'a rien connu, répétait-on, d'analogue au bouddhisme, au zoroastrisme ; elle emprunta quelques religions de salut à l'Égypte, à l'Asie, à la Crète, et pour les laisser plus ou moins en marge de son culte officiel. Point de vue dont il ne faudrait pas exagérer les suites. Depuis qu'on a consenti, pour juger des religions, à partir de l'intérieur, en cherchant surtout à revivre les rêves et les inspirations des hommes de jadis, on a, en examinant de plus près les Égéens et leur psychologie, découvert chez eux maintes

traces d'une sensibilité assez moderne, et au total un tout nouvel aspect de leur intellectualité éprise de clarté. Mais le polythéisme gréco-romain n'avait pas eu de livres sacrés officiels pour son enseignement des *télétes* ; il ne donnait, là même, aucun de ses dogmes comme révélé. On a surtout prêté attention au fait que les vieux cadres de la religion nationale rétrécirent tant qu'ils purent, et aussi longtemps qu'ils le purent, tout mysticisme, comprimant Dionysos et Déméter, Orphée, et les Cabires. Non sans de vifs débats, du moins, faudrait-il ajouter ! Nous en trouverions les traces et les effets dans les arts figurés et littéraires, et il est bien important de ne pas les méconnaître. Au total pourtant, la religion annonciatrice qui enseignait à l'homme à sentir en soi le divin, et à croire à une union finale avec la divinité, au delà de la mort, resta plus ou moins à l'état « potentiel » en Grèce. Certes, elle ne s'est pas traduite là en actes, elle est demeurée strictement ésotérique : même à l'époque de toutes les récurrences, quand l'art et la religion revenaient à la fois au vieux passé de l'Égée minoenne, jadis éclipsé par le triomphe « dorien ». Tout le mysticisme rafratchissant qui a pu jaillir çà ou là alors, du stérile rocher grec frappé par de tardives baguettes, n'a profité en définitive, aussi, qu'aux cultes orientaux.

Il paraît nécessaire de faire comprendre la place privilégiée accordée ci-après à l'art figuré, même à

l'époque homérique¹; après que nous aurons du moins indiqué le danger qu'il y aurait eu, à négliger, à l'occasion, les productions littéraires, souvent parallèles. M. A. Della Seta², auteur d'une brillante étude comparative sur l'art et la religion dans l'ancien monde classique, observait justement combien la religion entre plus facilement dans l'esprit de l'homme primitif par les yeux que par les oreilles; donc, par l'effet des monuments figurés, plutôt que grâce aux traditions bibliques, ou aux évangiles oraux. N'est-il pas vrai que maint esprit inculte, incapable aujourd'hui encore de se former des idées claires sur l'espoir d'outre-tombe, pourrait plus exactement décrire l'aspect typique des maîtres vers qui il souhaite élever ses prières?

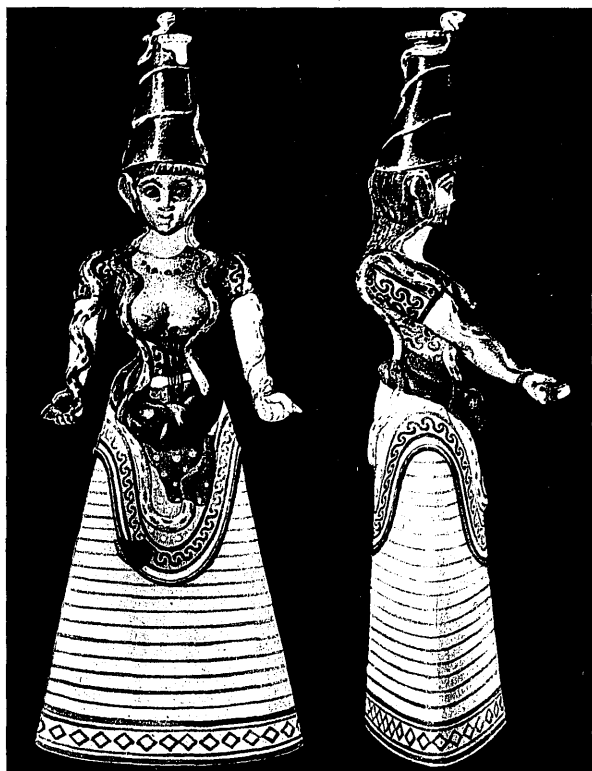
Un mot enfin pour ceux qui croient (il y en a même parmi les défenseurs des « humanités »), qu'on peut parler désormais de l'histoire ancienne comme d'une simple curiosité; on féliciterait au besoin ceux qui n'en ont pas eu la superstition! La Grèce, par l'art figuré si exceptionnel qu'elle a su créer — même au cas où les générations prochaines devraient, hélas! à leur détriment, renier et ignorer l'héritage riche et éminent de sa production littéraire — aura joué, il est sûr, un rôle capital sur les destinées religieuses du

1. Cette ère fera l'objet d'un second livre prévu comme suite de celui-ci, et qui doit paraître à part.

2. *Arte e religione, Introd.* Je lui suis redevable ici de plus d'une suggestion, et tiens à le noter.

monde *moderne*. Le paganisme a bien pu succomber devant une croyance nouvelle. Dès les premiers siècles de l'art chrétien, la force incompressible du souvenir de l'imagerie gréco-romaine consacrait, du moins, la revanche du passé sur le négativisme de l'esprit sémitique, plus ou moins hostile aux représentations plastiques comme à la décoration peinte. Le symbolisme des néophytes du Christ allait répandre à l'envi, dans les catacombes et les basiliques, les vieux thèmes traditionnels à peine transformés. L'apparition de scènes bibliques interprétées avec un sens mystique, puis le triomphe complet d'une figuration *réelle* de la vie du Dieu-sauveur, résultent à leur tour de là. Il ne faut pas perdre de vue un fait si important, et qui compte bien tout autant que l'étude des survivances de la pensée pythagoricienne, ou platonicienne, ou aristotélicienne, dans la nouvelle foi.

C'est d'ailleurs la civilisation et la pensée grecques qui ont transformé essentiellement, à notre bénéfice, le caractère de l'œuvre d'« art figuré ». On leur doit, en son germe, la différence que nous constatons entre l'idole et l'image chrétienne. L'idole servait à protéger son possesseur dans le présent et le futur, étant dotée, croyait-on, d'une force magique intrinsèque, apte à se renouveler rituellement. Mais l'image chrétienne ne voudra, à l'ordinaire, que rappeler une action passée de la divinité ; on pourrait dire qu'elle possède surtout réellement une vertu commémorative, une *puissance d'exemple*. Or, la Crète avait commencé à dépouiller



La déesse de l'arbre : bague d'or de Mycènes, Mus. Athènes (M. R. I.).
 La déesse aux serpents : faïence de la Chapelle O., Cnossos (M. M. III).

monde *moderne*. Le paganisme a bien pu succomber devant une croyance nouvelle. Dès les premiers siècles de l'art chrétien, la force incompressible du souvenir de l'imagerie gréco-romaine consacrait, du moins, la revanche du passé sur le négativisme de l'esprit sémitique, plus ou moins hostile aux représentations plastiques comme à la décoration peinte. Le symbolisme des néophytes du Christ allait répandre à l'envi, dans les catacombes et les basiliques, les vieux thèmes traditionnels à peine transformés. L'apparition de scènes bibliques interprétées avec un sens mystique, puis le triomphe complet d'une figuration *réelle* de la vie du Dieu-sauveur, résultent à leur tour de là. Il ne faut pas perdre de vue un fait si important, et qui compte bien tout autant que l'étude des survivances de la pensée pythagoricienne, ou platonicienne, ou aristotélicienne, dans la nouvelle foi.

C'est d'ailleurs la civilisation et la pensée grecques qui ont transformé essentiellement, à notre bénéfice, le caractère de l'œuvre d'« art figuré ». On leur doit, en son germe, la différence que nous constatons entre l'idole et l'image chrétienne. L'idole servait à protéger son possesseur dans le présent et le futur, étant dotée, croyait-on, d'une force magique intrinsèque, apte à se renouveler rituellement. Mais l'image chrétienne ne voudra, à l'ordinaire, que rappeler une action passée de la divinité ; on pourrait dire qu'elle possède surtout réellement une vertu commémorative, une *puissance d'exemple*. Or, la Crète avait commencé à dépouiller



La déesse de l'arbre : bague d'or de Mycènes, Mus. Athènes (M. R. I.).
 La déesse aux serpents : faïence de la Chapelle O., Cnossos (M. M. III).

graduellement l'art égypto-oriental de sa gangue magique : à cause de son effort intellectuel si persistant, on peut dire que l'art religieux a cessé un peu, dès alors, de vouloir agir par l'intermédiaire de ses productions — et selon la persuasion ou la force — dans le monde des formes naturelles, ou à travers le mystérieux domaine des puissances dites supra-terrestres. Il s'était donné un nouveau but. Progressivement, — c'est le cas déjà dans la Grèce des origines — il n'a plus cherché qu'à présenter aux yeux du croyant la divinité, dans le rayonnement de sa pure beauté corporelle, dans la noblesse bienfaisante de ses actes. On avait substitué à un obscur désir d'action sur le monde extérieur, visible ou invisible, un effort singulièrement plus limité, mais dégagé et clair : *sur le spectateur même*. Or c'est ce changement qui résume peut-être, on l'a noté¹, tout l'essentiel du progrès de l'esprit humain, depuis les primitives et peureuses conceptions du monde oriental préhellénique. Il préparait, certes, le haut enseignement moral des religions à venir : celles que l'on a pu appeler *historiques*.

L'art bouddhique et l'art chrétien ont réalisé de grands progrès, à leur tour, sur la voie ainsi ouverte ; mais ce fut après avoir recueilli, dirait-on, de la bouche des prophètes expirants du paganisme gréco-latin, le durable bénéfice et comme le « mot » d'une telle conquête. Aussi, ce que j'étudie seulement ici *en sa*

1. Della Seta, *l. l.*

formation, — le trésor des premiers rites et mythes égéo-grecs, dérivé ou non de la croyance égypto-orientale, de l'imagination des savoureux devanciers de l'hellénisme, et qui fut la plus large source d'inspiration pour tout l'art classique —, ne risque-t-il pas d'apparaître, sauf à un observateur superficiel, comme le rêve fantaisiste et léger d'une race à l'imagination simplement poétique. Jugeons mieux de sa valeur morale. Tout cela avait préparé l'humanité aux grandes religions postérieures : celles qui ont voulu non seulement fixer le passé des dieux, mais agir sur l'homme ondoyant et divers par la forte contrainte de l'exemple.

CHAPITRE PREMIER

DE L'ÈRE NÉOLITHIQUE A L'APOGÉE DE LA CIVILISATION MINOËNNE

I. — LE MONOTHÉISME PRIMITIF DE L'ÉGÉIDE. L'IDOLE DE LA FÉCONDITÉ COUROTROPHE AUX BALKANS ET DANS LES ILES

La connaissance des origines qu'eut le polythéisme hellénique a bien changé depuis qu'écrivait L. Ménard¹, et à partir de 1870 surtout. Ce n'est pas sans doute attenter au vif prestige de la civilisation grecque que de bien vouloir reconnaître comment elle-même, à l'époque la plus primitive, a dû franchir d'humbles étapes, ailleurs connues : étapes où une autre humanité moins douée s'attarda davantage, selon les places et les races. On n'a jusqu'ici retrouvé aucun vestige, ni dans l'Archipel ni à l'Ouest, de la période dite de la pierre taillée (paléolithique)². L'Égéide, soumise à des effondrements catastrophiques, n'avait pas alors l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui, et

1. Cf. ci-dessus, p. 11, n. 1.

2. Révélée en Égypte, en Palestine, en Syrie, finira-t-elle par l'être en Grèce ? Les recherches de M. A. Markowitz, commencées en 1928, sont à ce jour sans résultat.

sans doute même n'était-elle guère peuplée. Du moins connaît-on, à la suite, et pour ce qui fut plus tard l'Hellade, l'existence d'une culture ébauchée à travers l'ère néolithique. Là commencèrent, au vrai, l'apprentissage et les crises de la pensée organisatrice. La tradition poétique et sacerdotale gardait plus tard un vague souvenir du temps où les hommes avaient vécu, çà ou là, presque partout sous terre « comme de frêles fourmis » (Eschyle, *Prométhée*, 452-3), au fond de grottes où ne pénétrait pas le soleil ; voire au dehors, peu à peu, en de misérables habitats, de moellons et de boue sèche. Les ancêtres des Hellènes ne sortirent point tous à la fois, ni d'une même foulée, de cette peureuse barbarie. Les premiers « Hyperboréens » de la mythologie, apparentés à la race qui colonisa, au IV^e millénaire, la Russie méridionale et la Transylvanie, s'enlisèrent longtemps dans leur vie sauvage, par exemple, en Thrace, en Macédoine, en Thessalie, alors que la civilisation quasi-raffinée du bronze triomphait déjà plus au Sud dans les Iles, au Péloponèse, en Crète surtout. De 3500 à 2500 et plus tard, paraissent encore dans la Grèce du Nord, sur les *toumbès* de Macédoine, sur les *maghoulas* de Thessalie, — soit auprès du littoral, soit au long des vallées fluviales, soit dans les grandes plaines intérieures, — les traces d'un pauvre état de l'industrie humaine ; de naïfs précurseurs, adonnés alors à la pêche, à la chasse, à l'élevage, végétaient là par clans, la sépulture de leurs morts étant peu profonde, disposée peut-être sous

chacune des maisons. La Crète, qui a peut-être aussi connue ce stade, visait du moins, dès 3400, à remplacer en partie par le cuivre l'outillage inférieur, souvent en obsidienne, qu'elle importait d'abord surtout de Mélos. Au même temps, Cnossos déjà privilégiée empruntait les premiers vases de pierre « prédynastiques », à l'Égypte libyenne. Après 3000 au plus tard, en Crète, on constate une civilisation chalcolithique assez brillante, sur les débris du néolithique ; à Chypre aussi, dans les Cyclades, et au Péloponèse. Mais c'était toujours, peut-on dire, la médiocrité de la pénombre au delà de Phocide : le peuple migrateur des *toumbès* et des *maghoulas* étendant son influence sporadiquement, jusqu'en Béotie, en Attique ; en Corinthie même, voire au delà.

D'un côté comme de l'autre, cette période révélerait les premiers témoins ici conservés pour notre instruction spéciale : les plus anciennes idoles préhelléniques, analogues aux anatoliennes ou aux syriennes, suite des âges de la pierre¹. Celles du Nord des Balkans, de la Macédoine, de la Thessalie, en argile ou en pierre, qui sont plutôt stéatopyges, rappelleraient les vieilles statuettes dites quaternaires, de Menton, de Brassempouy ou de Lespugne, par exemple, — proches parentes, en conséquence, d'un type connu aussi à travers la Russie. On a trouvé dans l'Archipel les plus

1. A. Evans, *Palace of Minos*, t. II, 1, 1928, p. 277 sqq., a marqué spécialement les affinités de la Courrotrophe cycladique avec la Madone à l'Enfant des Syro-Anatoliens.

nombreuses, de Mélos à Amorgos — et celles-ci ont été surtout taillées en marbre, avec des profils généralement plats. L'Anatolie, Hissarlik I (3000-2500), la Crète avant la fin du Minoen ancien II (2400), ont connu, probablement importé, l'idole en pierre « cycladique ». En Crète, cet apport extérieur se révèle associé déjà à d'autres, non moindres, d'Égypte et d'Asie : certaines figurines, assez « libyennes », d'Haghia Triada, un cylindre d'argent mésopotamien, recueilli à Mochlos, en décidant.

D'où venait cette *déesse* pré-olympienne, si antérieure, en Crète, à l'époque où nous trouverons, vers Petsofa, par exemple, un premier sanctuaire organisé ? Ceux qui seraient tentés de méconnaître parfois les continuités toujours sensibles dans les religions et les arts — croyant par trop décisive, en ses effets destructeurs, la catastrophe qu'on peut présumer à la fin de l'ère paléolithique, — ne devront guère hésiter, pourtant, à démêler ici le legs du passé. La ressemblance est fort sensible, au Nord de la Grèce notamment, avec le type féminin essentiel qui reçut les hommages des néolithiques méditerranéens, voire ailleurs et bien plus tôt, ceux des « chasseurs de rennes » de la toundra occidentale ! Symbole de la fécondité génératrice, compagne dont le Magdalénien, jadis, prétendait déjà magnifier à la fois le charme voluptueux, et l'utilité domestique ; n'y trouvait-il pas le gage de la richesse de son foyer nomade ? L'instinct humain n'avait guère changé encore jusqu'en 3400, et des grottes de la Vézère aux îles de l'Archipel. De « stéato-

pyge » devenue là plate à l'excès, et le plus souvent, la première Mère de l'Égéide, simple *épigone* elle-même, devait à son tour orienter pour longtemps le culte de l'avenir : on l'expliquera ci-après.

L'idole « chalcolithique » a eu deux postures fréquentes, sinon traditionnelles : elle est tantôt debout, les bras croisés ou pressant ses seins pour en faire jaillir un lait nourricier ; tantôt accroupie à l'orientale, les jambes repliées sous le corps : attitude qui, maladroitement schématisée sans doute, a déterminé le modèle cycladique dit « en violon ». On la voit parfois nue ou parfois déjà vêtue, les caractères sexuels étant sur elle partout accusés. Elle reste souvent tatouée au visage et au corps ; étrange parure de goût néolithique que réclamait encore l'art barbare. Une statuette de Phaestos porte dessinée une croix, déjà : symbole très primitif, on le voit, retrouvé aussi plus tard dans le matériel de la chapelle occidentale du palais, à Cnossos. — La déesse de la fécondité était-elle une apparition indépendante dans l'Égéide, une révélation isolée ? Peut-être ; mais le type ailleurs rencontré hors des confins de l'Archipel n'est pas très différent : de l'Asie centrale à l'Égypte, voire de Malte ou d'Italie en Bulgarie. L'idole pressant ses seins, figuration si particulière, ne s'est guère acclimatée en Crète ; au temps du Minoen ancien III, un vase plastique de Mochlos semblerait railler, caricaturer même, son type paru précédemment en Mésopotamie.

Notons que le plus souvent, elle était *seule*, cette

« Mère » de l'Égéide. A Chypre et quelquefois dans les îles ou sur le continent — par exemple à Cnossos, à Paros, à Tégée, sans doute —, *un enfant*, porté sur la tête ou dans les bras, lui a été associé ; il la caractérisait alors comme Courotrophe. Mais elle n'a eu que plus rarement un parèdre masculin. Ce qu'on trouve à côté d'elle, en quelques cas, ce sont des assesseurs subalternes, véritables satellites de son culte : joueurs ou peut-être joueuses de lyre, de double flûte, de sambuque ou de tympanons. Les fêtes qu'on célébrait tant bien que mal pour son culte comportaient donc déjà de la musique et des danses, et le célèbre *Chôros* d'Ariadne, œuvre de Dédale signalée par Homère, a pu trouver des antécédents lui-même, dans l'Égéide chalcolithique, loin avant l'ère des palais crétois. Peut-être, de même, l'usage conservé près des stèles classiques, de la musique au tombeau. Car il semblerait qu'elle eût réglé un office funéraire, déjà, cette première déesse, et lorsqu'on la trouve dans les sépultures — c'est le cas le plus souvent — sans doute y figurait-elle comme une garante de l'au-delà. On l'a nié, mais je crois, à tort : la rareté des figurines mâles n'est pas la seule raison qui détourne de penser dans les Cyclades, semble-t-il, à une conception voisine de celle des *répondants* égyptiens.

Il est fort important de deviner entre 3400 et 1800 environ, à l'aube des religions et des arts de la Crète, les deux caractères dont témoigne le culte de la fécondité : *monothéisme* déjà, et *anthropomorphisme* essentiel ; aspects qui peut-être dérouteront un peu nos



Le roi-prêtre : relief en stuc peint, débouché du corridor N.-S. (Cnossos, M. R. I)

« Mère » de l'Égée. A Chypre et quelquefois dans les îles ou sur le continent — par exemple à Cnossos, à Paros, à Tégée, sans doute —, *un enfant*, porté sur la tête ou dans les bras, lui a été associé ; il la caractérisait alors comme Courotrophe. Mais elle n'a eu que plus rarement un parèdre masculin. Ce qu'on trouve à côté d'elle, en quelques cas, ce sont des assesseurs subalternes, véritables satellites de son culte : joueurs ou peut-être joueuses de lyre, de double flûte, de sambuque ou de tympanons. Les fêtes qu'on célébrait tant bien que mal pour son culte comportaient donc déjà de la musique et des danses, et le célèbre *Chôros* d'Ariadne, œuvre de Dédale signalée par Homère, a pu trouver des antécédents lui-même, dans l'Égée chalcolithique, loin avant l'ère des palais crétois. Peut-être, de même, l'usage conservé près des stèles classiques, de la musique au tombeau. Car il semblerait qu'elle eût réglé un office funéraire, déjà, cette première déesse, et lorsqu'on la trouve dans les sépultures — c'est le cas le plus souvent — sans doute y figurait-elle comme une garante de l'au-delà. On l'a nié, mais je crois, à tort : la rareté des figurines mâles n'est pas la seule raison qui détourne de penser dans les Cyclades, semble-t-il, à une conception voisine de celle des *répondants* égyptiens.

Il est fort important de deviner entre 3400 et 1800 environ, à l'aube des religions et des arts de la Crète, les deux caractères dont témoigne le culte de la fécondité : *monothéisme* déjà, et *anthropomorphisme* essentiel ; aspects qui peut-être déroutent un peu nos



Le roi-prêtre : relief en stuc peint, débouché du corridor N.-S. (Cnossos, M. R. I)

traditionnelles idées ! On commet parfois encore l'erreur de supposer *plus primitive* en général la période « aniconique » : celle de la dévotion exclusive (dite, selon Hérodote, « pélasgique ») aux pierres, aux armes, aux animaux, fauves ou familiers. Mais en fait, l'Hellade a *débuté*, semble-t-il, avec les exigences de son esprit rationaliste apte à tout clarifier par l'image, et qui voulait laisser le moins possible à l'indéterminé, au rêve, au mystère : nous verrons comme cela fut à la fois pour l'art, bienfait et entrave; et pourquoi Chateaubriand reprochait un jour avec humeur, aux dieux du polythéisme, d'avoir « borné les bois », restreint la « divinité immense » de la nature. Sans doute, l'adoration de la déesse-femme aux temps chalcolithiques n'était guère exclusive; de la Macédoine à la Crète, l'art des coroplathes les plus naïfs a révélé aussi, pour la première heure, certaines autres superstitions, qui, — à l'égard des animaux par exemple, — sembleraient elles-mêmes les survivances de la magie quaternaire. Du moins, ce quasi-fétichisme, et celui même qui s'adressait tout simplement, alors, aux créations brutes du monde humain, ne furent pas, nous le voyons désormais, originels; l'apparition rudimentaire, mais prépondérante, de la divinité pareille aux mortels a dû précéder. Ce qu'on pourra donc dire, au cours des temps et ci-après, du développement de l'anthropomorphisme — afin de montrer, par exemple, combien il a contribué au progrès de la sculpture, — tout en contrariant peut-être certaines croissances, et tout en

empêchant l'apparition d'aspects qui n'auraient pas été conformes à sa logique un peu sèche! — tout cela ne s'entendra plus guère que d'un *perfectionnement* patient des types et des formes. Non moins instructive est la priorité du monothéisme, organisé tout d'abord au profit de la déesse-femme. On voudra revenir un jour en Grèce, — mais après maints essais, et au déclin du paganisme seulement! — à cette conception de l'isolement sacré du type divin, tout au moins de certaine prééminence hiérarchique; c'est peut-être que dans l'intervalle, ni l'art ni la religion n'avaient trop bien réussi à organiser l'Olympe, si particulariste... Du moins, tel mouvement, dont le christianisme a su profiter, ne fut-il guère, à la longue, qu'une récurrence; nous le devinons déjà. Mère et Courotrophe, c'est la génératrice féconde de la vie qui a reçu les premiers hommages de l'*homo mediterraneus*, marin ou pêcheur; dès lors, comment s'étonner qu'elle soit restée reine du ciel, au premier rang des divinités encore, pendant la période de gloire des Minoens? A cette époque, l'Égée la plus brillante n'a guère connu de grandes statues cultuelles, comme les Cyclades post-néolithiques; pourtant, il en existait au moins déjà en Mésopotamie, sinon en Égypte; il y en aura plus tard dans l'Argolide, même barbare. Par survivance, on adorait surtout des effigies de gabarit médiocre, plus petites mêmes que certaines idoles insulaires : bien adaptées certes, ainsi, aux dimensions, encore exigües, de chapelles palatiales ou

domestiques, et qui déterminaient facilement la persistance de mêmes instincts religieux... La primauté d'abord conservée au sexe féminin en Crète, attestait-elle, là comme ailleurs, un régime plus ou moins établi de *matriarcat*, dès l'ère chalcolithique? Et faudrait-il expliquer par là le rôle important des prêtresses, dans l'art et la religion des Minoens? C'est douteux. Mais ce qui est sûr, c'est que le type féminin plastique a continué d'être le plus répandu; jusqu'à la période achéenne en Crète, on ne trouverait çà ou là aucune figure mâle qui paraisse sûrement d'un dieu. La grande Mère minoenne ne cessa pas non plus subitement d'être caractérisée, plus ou moins crûment, dans sa fonction nourricière. A Cnossos, où l'on a recueilli des « stéatopyges » dans les couches néolithiques, on revint de loin en loin, assez volontiers, jusqu'au prototype barbare. Les idoles de la chapelle « aux doubles-haches », les concrétions de certaine officine tardive du Petit palais, voire la déesse (aux paumes levées) de la source voisine du Caravansérail, nous le prouvent; de même les figurines du meilleur art : « stabilisatrice » en qui les Crétois supposaient la présence réelle d'un esprit surnaturel, la déesse aux serpents devait paraître un jour avec une relative nudité, fort atténuée, il est vrai, par cette Pudeur que les Grecs, un jour, divinisèrent, sans trop la respecter; mais, du moins, le corsage rituellement ouvert. A leur tour, les prêtresses qui imitaient l'aspect divin se montrèrent aussi le sein libre, au moins

dans les fonctions du culte. C'était là servitude magique originelle, fort proche en somme de celle qui avait provoqué, antérieurement, la coexistence des deux types primitifs de la Fécondité : alternativement nue ou voilée. Comme on l'a bien vu, « les effluves magiques du corps divin passaient pour produire plus aisément des effets de fécondation, quand rien ne s'interposait entre eux et l'être qui venait s'en imprégner » ; mais, d'autre part, « dans l'idole, ils gardaient mieux leur puissance virtuelle », croyait-on, « quand ils étaient protégés contre une continuelle déperdition »¹. Au IV^e siècle encore, on s'explique ainsi que des insulaires, clients de Praxitèle, aient pu hésiter entre une Aphrodite drapée, et une autre nue, la Cnidiennne : celle-ci, qui vise à cacher son sexe, mais de la sorte le désigne ! D'autres *Vénus*, elles-mêmes « pudiques », dont un bras couvre la poitrine sans presser le sein, étaient les tardives héritières des « Génitrices » chalcolithiques ; et il n'est pas sûr que la Callipyge anonyme de Naples, ou l'Aphrodite accroupie, du Louvre, isolée d'un groupe antérieur par le Bithynien Doidalsès, n'aient pas accusé à leur tour, les mêmes hérités que « Phèdre à la balançoire », Minoenne déchuée.

Il n'était pas inutile sans doute, de remonter à ces temps, où l'art fut si embryonnaire, la religion balbutiante. On s'y forme une idée assez touchante du

1. G. Glatz, *La civilisation égéenne*, p. 282.

sentiment divin qui, peu à peu transformé, devait animer un jour l'âme des grandes statues classiques : celles-ci plus libres et conscientes, tellement harmonieuses, si loin (eût dit un Montaigne) des « faibles naissances » ! Nous pourrions peut-être désormais, au moins, mieux retrouver sur elles le prestige de leur naïveté, plongeant profondément en un passé millénaire... De même qu'on voit, vers le Sud de l'Acropole d'Athènes, au pied des temples les plus divins, d'humbles abris sous roche, et dans les vestiges voisins de maisons subnéolithiques, la cendre d'anciens foyers barbares, ainsi apercevrait-on au Louvre, jusque sous la majesté sereine de l'Aphrodite de Milo par exemple, quelques aspects ancestraux de la première idole : celle qui avait bénéficié, dans l'Égée, de l'obscur adoration de pauvres maritimes, et recueilli les offrandes de pasteurs demi-nus.

II. — *LES PROGRÈS DE LA CIVILISATION CRÉTOISE : DU MONOTHÉISME AUX DÉBUTS DU POLYTHÉISME ; PREMIÈRES INFLUENCES SOCIALES.*

Vers le xxv^e siècle, déjà, semble-t-il, puis au xx^e siècle surtout, de grandes invasions, suivies de tassements ethniques, ont modifié dans l'Asie antérieure, le peuplement des hauts plateaux anatoliens, voire celui du littoral asiatique. Dans la Grèce même, descendirent du Nord des vagues successives de farouches conquérants. Une sorte de barrière fut peu à peu créée entre

la Thessalie, — « nordique », désormais tournée du côté des régions hyperboréennes, — et le reste de l'Hellade, qui orienta sa civilisation, délibérément, vers le Sud, poursuivant l'apprentissage de l'utile travail du cuivre. L'importance du rôle des Cyclades diminua quelque peu après 2000 ; par contre, la culture crétoise, déjà favorisée par le rayonnement égypto-oriental, allait progresser sans arrêt et sans autre bouleversement.

Alors s'est formé par degrés, dans la longue île jetée comme un relais de mer entre la Grèce et l'Asie, une aristocratie aussi exceptionnelle par ses qualités artistiques, peut-on dire, que l'avait été par exemple, pendant l'époque quaternaire, celle de la tribu occidentale, hantée de rêves, des Magdaléniens. La primauté intellectuelle des Crétois, longtemps, sut s'imposer à l'indigénat méditerranéen, jusqu'au soulèvement victorieux des vassaux du Péloponèse. Vers 2100, Cnossos commençait à prendre rang de capitale, éclipsant les cités de l'Est et du Sud ; après 2000, la première hégémonie dans l'île s'est dessinée à son profit.

Il s'en faut que nous connaissions déjà sans mystère le plus beau moment d'une race qui a brillé si singulièrement dans la Méditerranée orientale. L'enquête archéologique poursuivie depuis trente ans, et qui a tant apporté déjà à notre étude, ne suffit point certes encore à dissiper toute obscurité, d'autant que les textes retrouvés dans les palais minoens gardent leur irritant secret. Embarras grave, et qui pèse fort sur notre curio-

sité des idées religieuses. Car les traditions postérieures de la Grèce, lorsqu'elles ont traité sporadiquement de la Crète, n'arrivent point à remplacer, certes, une information directe. Fragmentaires elles-mêmes, d'ailleurs, et successivement remaniées, rajeunies dans leur transmission, elles risquent d'avoir dénaturé, plus ou moins profondément, surtout l'histoire des dieux et des cultes. Or, ce n'est pas sans crainte, là comme ailleurs, qu'on peut faire appel pour les interpréter mieux, à l'ethnologie comparée. Où chercher, dûment, des analogies ? Rien ne permet encore de conclure nettement sur l'origine même des Minoens. Deux systèmes antithétiques restent en présence : celui qui les apparente dès le début aux Méditerranéens du Sud, aux Libyens, notamment ; l'autre, qui les mettrait plutôt en rapport, après les bouleversements du troisième millénaire, avec des races asiatiques. On déciderait malaisément encore de l'une à l'autre thèse, et peut-être la vérité est-elle d'ordre mixte. Il ne semble pas, en tout cas, qu'il y ait eu ensuite dans l'île de rupture politique très brusque, — sans qu'il faille sans doute exagérer le caractère pacifique des diverses transformations ! L'incendie a pu faire renouveler parfois, autant que les tremblements de terre, le dispositif des palais principaux. Mais les Achéens encore — conquérants de Cnossos vers 1400 —, *adaptèrent*, plus qu'ils ne supprimèrent, dans le legs d'une civilisation dont ils étaient tributaires depuis plusieurs siècles. Seule, l'arrivée des Doriens, au XII^e siècle, consumma vraiment la ruine,

encore que partielle ; car, si de l'âge du bronze à l'âge du fer, ni les arts ni les religions n'apparaissent en suite très liée, pourtant, il y a bien eu, là aussi, quelques utiles survivances.

Les documents archéologiques montrent les Crétois du second millénaire, à l'apogée de leur puissance, comme organisés sous la loi d'une féodalité sacerdotale : leurs rois-prêtres étant détenteurs du double pouvoir spirituel et temporel. Les sites des principaux palais, par leur mode de construction, leur aménagement resserré, ont attesté un caractère de vie suffisamment pacifique, encore qu'il ne faille point croire à une façon de gouvernement trop idyllique et plus propre à la nonchalance de dynastes orientaux. Certes, les grandes demeures seigneuriales, en Crète, n'ont point eu l'aspect de guettes ou de citadelles : ni à Cnossos, ni à Mallia, par exemple. On classerait à part Phaestos. Mais les positions choisies étaient partout stratégiques ; de gros murs renforcés là où il le fallait, toutes les entrées défendues par de bons flanquements, l'habile complication même des redans, des chicanes, les mille détours intérieurs des corridors ou chemins, n'ont pas fait naître indûment, dans l'esprit des étrangers visiteurs, la légende du célèbre Labyrinthe. Il n'est guère sûr, d'ailleurs, que l'île où Homère mentionnait jusqu'à cent villes ait connu, même sous la « paix minoenne », et malgré ses routes surveillées, l'unité parfaite d'organisation. Certaines citadelles avaient pu subsister indépendantes, alors même que Phaestos n'était



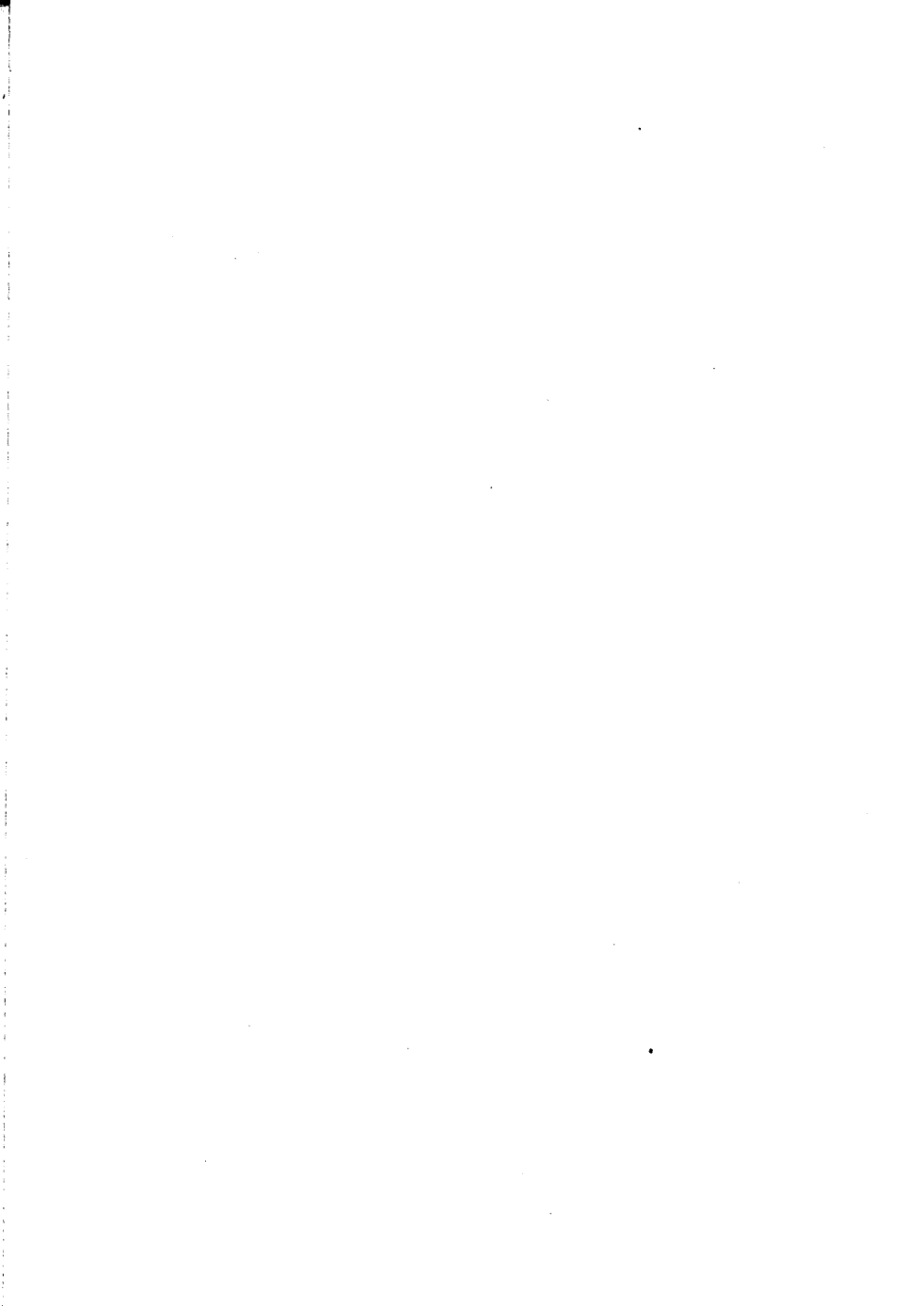
A. Ruines, partie centrale, du Palais minoen de Mallia (M. M. I-III).
 B. Une des voies d'accès au Palais (Nord-Ouest), et partie Nord.

encore que partielle ; car, si de l'âge du bronze à l'âge du fer, ni les arts ni les religions n'apparaissent en suite très liée, pourtant, il y a bien eu, là aussi, quelques utiles survivances.

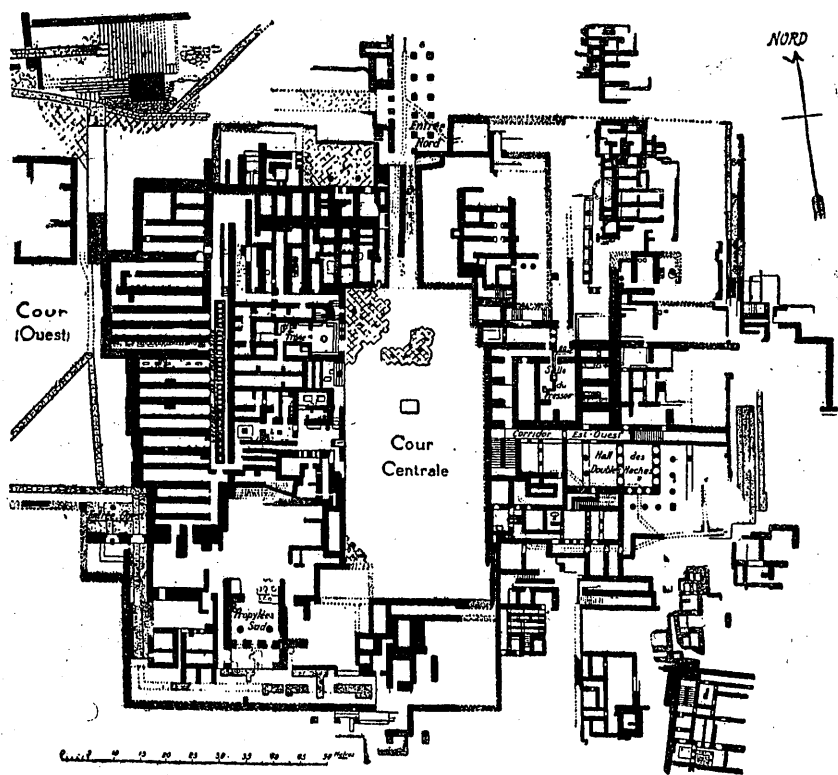
Les documents archéologiques montrent les Crétois du second millénaire, à l'apogée de leur puissance, comme organisés sous la loi d'une féodalité sacerdotale : leurs rois-prêtres étant détenteurs du double pouvoir spirituel et temporel. Les sites des principaux palais, par leur mode de construction, leur aménagement resserré, ont attesté un caractère de vie suffisamment pacifique, encore qu'il ne faille point croire à une façon de gouvernement trop idyllique et plus propre à la nonchalance de dynastes orientaux. Certes, les grandes demeures seigneuriales, en Crète, n'ont point eu l'aspect de guettes ou de citadelles : ni à Cnossos, ni à Mallia, par exemple. On classerait à part Phaestos. Mais les positions choisies étaient partout stratégiques ; de gros murs renforcés là où il le fallait, toutes les entrées défendues par de bons flanquements, l'habile complication même des redans, des chicanes, les mille détours intérieurs des corridors ou chemins, n'ont pas fait naître indûment, dans l'esprit des étrangers visiteurs, la légende du célèbre Labyrinthe. Il n'est guère sûr, d'ailleurs, que l'île où Homère mentionnait jusqu'à cent villes ait connu, même sous la « paix minoenne », et malgré ses routes surveillées, l'unité parfaite d'organisation. Certaines citadelles avaient pu subsister indépendantes, alors même que Phaestos n'était



A. Ruines, partie centrale, du Palais minoen de Mallia (M. M. I-III).
 B. Une des voies d'accès au Palais (Nord-Ouest), et partie Nord.



peut-être, pour les princes cnossiens, qu'une résidence auxiliaire; les deux beaux palais Nord et Sud de la route isthmique, dont les vicissitudes sont quasi



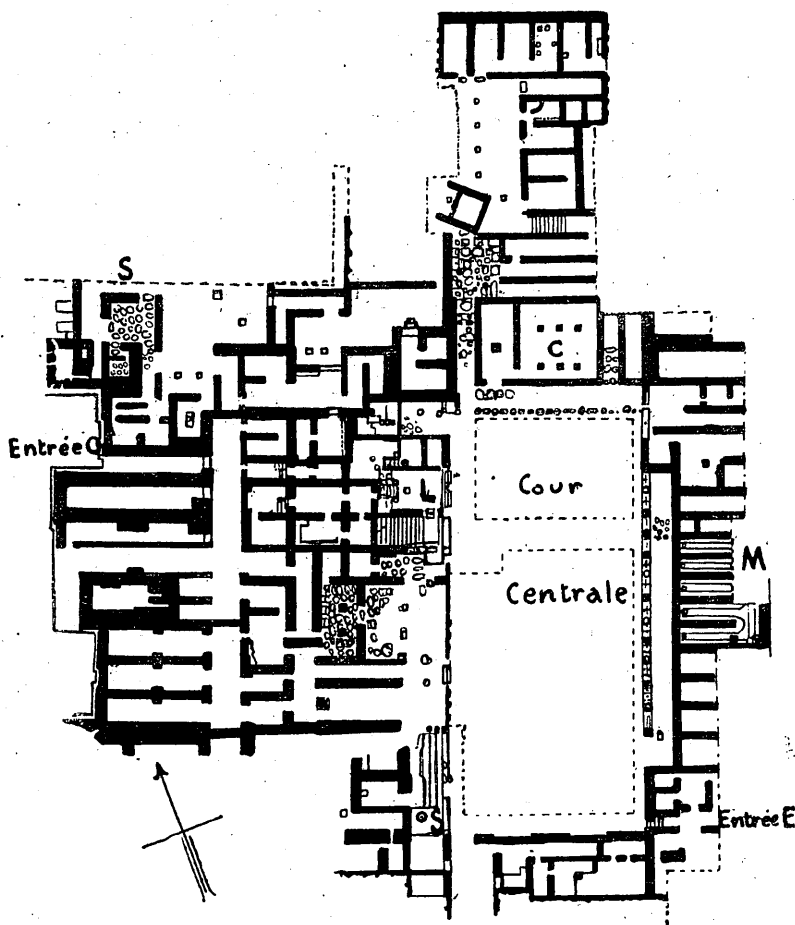
Plan du palais de Cnossos (1913).

O. Salles d'apparat, magasins. — N.-E. Ateliers. — S.-E. Quartier domestique.

comparables, semblent n'avoir pas suivi le même développement que d'autres, comme celui de Mallia, prospère au Minoen Moyen. En général, on a peut-être

trop insisté sur la rareté des armes, en Crète, dans les séraïls ou dans les tombes, et l'on a exagéré la préférence (?), dans les arts seigneuriaux, pour les sujets décoratifs et apaisants, d'un caractère non belliqueux : car une hoplolâtrie significative se reconnaît aujourd'hui, surtout à l'Est : et partout, le choix de certains attributs défensifs ou offensifs comme symboles divins resterait caractéristique des tendances fortes de la race. Ce qui est vrai, c'est que la civilisation développée avant 1400 en Crète n'était pas essentiellement militaire, et qu'elle n'a été qu'involontairement brutale... Les ressemblances du dispositif architectural typique reportent l'esprit vers les constructions de Tello, Kish, Our, bien avant même qu'on songe à évoquer les *hilani* hittites, avec leurs cours à portiques. Nous devinons en Mésopotamie l'origine de l'aire centrale, de l'exposition traditionnelle à l'Est ; et, là où on les voit, comme à Mallia, des habitudes de gardiennage du *harem*. Mais nos connaissances, pour permettre des comparaisons de détail, gagneraient beaucoup à être précisées vers l'Asie, ainsi que du côté même de l'Égypte, de Tell el Amarna, par exemple. Chacun des princes minoens aimait à s'entourer de bons meubles, de vases précieux, d'œuvres d'art. Le décor des appartements seigneuriaux ou privés, que nous trouvons à Cnossos si chatoyant et fleuri, atteste un vif goût naturel ; par les fenêtres largement ouvertes, le paysage changeant devenait lui-même l'agrément d'une vie portée à la contemplation, amie du

luxe. La « châtelaine » de Cnossos qu'on promenait en



Plan du palais de Mallia (1926).

SS. Sanctuaires. — C. Crypte (hypostyle). — L. Loggia. — M. Magasins.

palanquin et qui rêvait accoudée à ses balcons devant les jardins du Caeratos, n'était pas claquemurée chez

elle ainsi qu'une féodale du temps des *lais* de Marie de France; des portiques grands ouverts, les pergolas aménagées à l'étage de ses appartements — comme à l'Ouest, sur la cour centrale — lui ouvraient vue, dès l'aurore, sur le ravin des oliviers, où certaines fresques du palais ont figuré des chœurs dansants. La princesse d'Haghia Triada cultivait des parterres embaumés de violettes, dont certaines peintures de son intime demeure répétaient peut-être délicatement le décor. Et cette bonne vie n'était pas qu'apanage princier. Tyliossos a de royales demeures privées; c'est la maison d'un simple bourgeois de Cnossos, au *xvi^e* siècle, qui a livré les surprenantes fresques polychromes où chante, enivré de parfums, un oiseau bleu « couleur du temps », parmi les églantines et les pois de senteur; on a recueilli là aussi les fantaisies du « paysage africain », avec leur décor si exotique. Hors du palais, au Sud, dans le pavillon de repos du caravansérail, hôtellerie et tête de route, un bandeau de frise — animé de la vie insouciant de perdrix éparses sur la lande, et de huppés sauvages, — dépasse encore bien des « natures mortes », des salles à manger les plus modernes. Villas, petits palais, ou les moins riches logis, — réduits en étendue, progressivement, selon la transformation du clan en famille, — étaient clairement distribués. On y sent parfois, il est vrai, un souvenir avoué de crainte : effet de ces tremblements de terre qui ébranlèrent l'île, hélas ! si fréquemment. Le Crétois pensait les conjurer par des prières et des

ex-voto à la *Stabilisatrice*, par des dons expiatoires faits à l'esprit de la terre, le mugissant taureau, invincible sous le sol que secouaient ses colères fatales. Mais c'est la seule impression subsistante de détresse. Aux murs, les représentations peintes ou sculptées en léger relief, ont eu un caractère heureux. On favorisait, partout comme aux palais mêmes, la circulation des eaux ; on captait la fraîcheur de l'ombre, la gaieté de la lumière. L'étage supérieur était parfois surmonté d'un belvédère ; la vie devait paraître même aux humbles, relativement aisée et confortable. L'urbanisme crétois, organisateur déjà de maintes bourgades agricoles, industrielles ou commerciales, de petits ports ou de marchés ouverts, a accaparé, pour les besoins d'une population dense et active, même les îlots parasites des côtes en apparence les plus déshérités. Assez vite, le prestige des architectures de l'île se répandit d'ailleurs au dehors, imposant certaines lois d'orientation rituelle, le goût des commodités de voirie, du confort intime ; on a retrouvé les décors muraux des ateliers, des chapelles de Crète, à Phylacopi de Milo, et après 1700 dans le Péloponèse ; voire en Béotie (Cadmée) ; voire jusqu'en Thessalie. — Les morts n'étaient pas eux-mêmes délaissés, tout au contraire, près des vivants. Ne les *déifait*-on pas ? Le dispositif des vastes nécropoles minoennes attesterait, comparé à celui des villes, une même évolution de l'organisation sociale, avec l'isolement progressif hors des murs, le resserrement des tombes, et

tous les progrès de l'individualisme funéraire...

Ainsi qu'ailleurs, l'être humain, en Crète, a nécessairement répondu aux caractères de sa demeure. Les chefs de la civilisation minoenne, les rois-prêtres brillants dont nous connaissons désormais quelques sérails, — avec leurs oratoires, leurs magasins, et leurs halls imposants, — ont été des princes pacifiques, mais hardis. Les arts officiels de leurs cours les montrent racés, chevelus, paradant, à l'occasion, en tenue militaire avec le sceptre ; ou la taille sanglée pour l'activité sportive, et recevant avec hauteur l'hommage des vassaux. Sur un relief de stuc peint, à Cnossos — le maître local porte en tête une toque-couronne, garnie de longues plumes de paon ; le collier de lys aux épaules, il incarne ainsi pour nous la gloire de la *gentry*. Les anciens rois morts passaient pour aller, tour à tour, conduire peut-être en laisse, dans l'autre monde, le griffon élyséen : animal sacré héraldique du royaume d'au-delà, qui les escortait, soumis, à travers la prairie fleurie d'iris, et les dangereux marécages de roseaux. Au vrai, avec Platon, toute l'antiquité classique a laissé à Minos le sceptre d'or infernal. Sur terre, ces futurs Juges vivaient parmi leurs guerriers, qui s'entraînaient eux-mêmes au pugilat et aux luttes du ceste. Des acrobates nobles domptaient, hors de grands parcs ombrés, les taureaux destinés aux corridas rituelles. Mais le peuple aimait par-dessus tout la danse, les processions, les spectacles où paraissaient les dames, parées et souriantes. On n'était nulle

part attaché à une vie sédentaire. Seul, le hasard des destructions nous a peut-être privés, à Cnossos, ailleurs, de ces peintures à la mode de l'Égypte thébaine, — celles, par exemple de Deir-el-Bahri — où l'on eût vu développée l'histoire de quelque grande expédition lointaine. Le peu qui reste des cinq cents figures de taille naturelle, jadis étagées dans le Corridor de la Procession, ne fait qu'animer nos vifs regrets. Issus de pêcheurs, les Crétois ont aimé l'aventure maritime, bien avant les Phéniciens, ou les Grecs leurs héritiers : peut-être plus encore. Le souvenir de leurs courses à travers l'*Ouadj Ourit*, la Grande verte, était resté inscrit dans les Annales africaines, au moins : ces premiers « peuples de la mer » ne tiraient-ils pas du trafic, de la pourpre, des métaux, des bois précieux, de l'orfèvrerie d'art, — voire du vin, des « simples » médicaux, — leurs communes richesses ? Les gemmes montrent souvent des représentations de bateaux ; intailles, vases, et fresques à l'envi, ont interprété la faune maritime, la flore côtière des bas-fonds rocheux : algues, coquillages ou poulpes ; à Cnossos, un grand panneau du Quartier de la reine fait deviner le silencieux passage des dauphins dans l'eau glauque, les sauts capricieux des petits poissons volants aux couleurs lustrées. Toute la *légende dorée* des fidèles de Dictynna, la déesse « au filet », a su animer, condenser un puissant *folklore* de la mer, « inépuisable à vendanger » : l'*Odyssée* des rivaux des Phéniciens, empruntera un jour à l'épopée de ces navigateurs-pirates, pourvoyeurs de la

plus forte thalassocratie de l'Archipel, si aptes déjà à équarrir près de la grève saline les carènes goudronnées, à hisser la voile sous le vent propice ou rageur des Cyclades, à monter au besoin pieds nus et par surprise à l'assaut des villes crénelées, aperçues du littoral; on sait comme ils mirent en péril, avant d'autres, l'Asie côtière. Mais ils n'étaient pas que pillards. Sous un autre aspect, cette race de caboteurs, habiles ingénieurs, vrais « pontifes », constructeurs des premiers ports, a fourni à toute la Méditerranée orientale, des savants, — naturalistes ou médecins surtout, — curieux de sonder les mystères de ce monde vivant, qu'ils n'étudiaient pas seulement en marins nomades, en artistes; grâce à eux, devait paraître d'abord, et jaillir en étincelle, l'esprit de ce mythique Prométhée, qui, vaincu et enchaîné, vantait encore devant les dieux irritables, si orgueilleusement, ses découvertes, ses conquêtes. Autant que vers l'individualisme libérateur des pensées, la société crétoise avait pu évoluer vers l'industrialisme qui décuplait le gain. Les richesses domestiques drainées de partout étaient entassées en bel ordre, dans les *pithoi* des magasins obscurs, sans cesse remaniés et agrandis¹ : magiques greniers des *Mille et une Nuits*. Chaque engrangeur faisait lui-même le troc de ses céréales; chaque atelier producteur exportait ses bibelots orfé-

1. Avec ses bâtiments du Nord développés sur longues galeries, Haghia Triada paraît, sous certains aspects, comme une succursale commercialisée de Phaestos.



A. Mallia. L'aile orientale vue du Nord; ruines du Portique (M. M. I).

B. Mallia. Loggia à l'Ouest (dr.), et escalier d'accès à l'étage.

plus forte thalassocratie de l'Archipel, si aptes déjà à équarrir près de la grève saline les carènes goudronnées, à hisser la voile sous le vent propice ou rageur des Cyclades, à monter au besoin pieds nus et par surprise à l'assaut des villes crénelées, aperçues du littoral; on sait comme ils mirent en péril, avant d'autres, l'Asie côtière. Mais ils n'étaient pas que pillards. Sous un autre aspect, cette race de caboteurs, habiles ingénieurs, vrais « pontifes », constructeurs des premiers ports, a fourni à toute la Méditerranée orientale, des savants, — naturalistes ou médecins surtout, — curieux de sonder les mystères de ce monde vivant, qu'ils n'étudiaient pas seulement en marins nomades, en artistes; grâce à eux, devait paraître d'abord, et jaillir en étincelle, l'esprit de ce mythique Prométhée, qui, vaincu et enchaîné, vantait encore devant les dieux irritables, si orgueilleusement, ses découvertes, ses conquêtes. Autant que vers l'individualisme libérateur des pensées, la société crétoise avait pu évoluer vers l'industrialisme qui décuplait le gain. Les richesses domestiques drainées de partout étaient entassées en bel ordre, dans les *pithoi* des magasins obscurs, sans cesse remaniés et agrandis¹ : magiques greniers des *Mille et une Nuits*. Chaque engrangeur faisait lui-même le troc de ses céréales; chaque atelier producteur exportait ses bibelots orfé-

1. Avec ses bâtiments du Nord développés sur longues galeries, Haghia Triada paraît, sous certains aspects, comme une succursale commercialisée de Phaestos.



A. Mallia. L'aile orientale vue du Nord; ruines du Portique (M. M. I).

B. Mallia. Loggia à l'Ouest (dr.), et escalier d'accès à l'étage.

vrés, les modèles de ses meilleures fresques; et les grands lingots de bronze, en double-hache, s'accumulaient en retour dans les « trésors » voisins des chapelles. Les maîtrises princières, dans les palais mêmes, bourdonnaient de l'activité des faïenciers, des armuriers, des lapidaires, besognant en série, des peintres ou des sculpteurs d'autels. Au développement de l'opulence correspondit, hélas ! peu à peu, — et comme ailleurs, à la longue, — certaine vulgarisation de l'art, devenu plus hiératique, plus schématique à la fois, plus traditionnel aussi dans le choix de ses thèmes décoratifs. Les habitudes acquises ne devaient pas être oubliées, du moins, dans la Grèce continentale; là, comme à Cnossos, à Mallia, les palais de Mycènes, de Tirynthe, — voire à Thèbes, la Cadmée, — ont eu tour à tour leurs ateliers d'art, qui répandaient le type des vases chamarrés « du palais »; l'on y préparait les pierres fines ouvragées, les armes, sinon parfois de luxueuses toilettes féminines, peut-être.

On ne pourrait ici dépasser ce raccourci, sans paraître trop oublier le thème principal de l'étude entreprise; mais le portrait ainsi brièvement tracé des hommes et de l'époque nous éclaire, semble-t-il, un peu déjà, sur les tendances religieuses d'une race, qui a su transposer, dans sa mythologie, peut-on croire, dans son culte plus sûrement, tant de raffinements de son intelligence, et de son goût — tournés vers l'observation la plus émue et minutieuse du réel. Ne convient-il pas aussi de faire comprendre, dès mainte-

nant, comment la religion crétoise est sortie si vite du monothéisme, et même un peu de l'anthropomorphisme des précurseurs? Si la déesse-mère conserva à Cnossos un honneur suzerain, la suprématie sociale du pouvoir masculin, fondée sur les nécessités de la production et de la guerre, — suprématie qui soumit toujours aux Minos les Ariadnes! — imposait de plus en plus qu'on adjoignît au groupe antérieur de la Mère et de l'Enfant la présence indispensable d'un dieu mâle, avec l'octroi d'une « efficace » au moins égale. La Crète vit bientôt non seulement des naissances sacrées, mais des juvénilités orgueilleuses d'Immortels. Un tel pas franchi, on allait en droiture vers l'organisation d'une société *patriarcale* des dieux, à l'instar des groupements humains fondés sur la famille nomade. — Avec la Crète, le véritable polythéisme grec se dessine déjà peu à peu; c'est tout le ciel qui, bientôt, sur la terre, va vivre et respirer « dans un peuple de dieux »; et le symbolisme, *transposé du pouvoir humain au pouvoir divin*, viendra corriger lui-même l'anthropomorphisme un peu simpliste de l'ère antérieure. Il empêchera la forme du pouvoir sacré d'être trop arrêtée, à jamais, en de logiques contours; il y introduira, pour une part, le sens de l'indéterminé, du rêve, — avec cet esprit particulariste qui fit échouer, dans la pensée la plus classique, l'organisation d'un Olympe systématisé, hiérarchiquement soumis à l'autorité principale. Ce n'est pas par hasard que les Crétois ont été les premiers partisans et les adaptateurs, en Grèce, d'une forme de culte

plus passionnée et troublante, qui devait, après mainte éclipse, retrouver une si belle fortune, plus tard : à travers cette période hellénistique, où tant de survivances minoennes, au vrai, — traditions d'art et de pensée, — reparurent ! Les cultes extatiques des *mystères*, longtemps secrets, chassés d'abord comme étrangers du *pérbole* officiel des temples nationaux, ont transformé çà et là, un jour, l'esprit et l'esthétique. Ce fut quand, du moins, l'équipée d'Alexandre eut dispersé aux vents vifs de la Méditerranée la tradition classique, jusque-là si bien mûrie, quoique trop contractée peut-être, dans les cadres surannés de la *πρόλις*. Mais croit-on que cette réapparition eût été facile, sans un antécédent millénaire ?

III. — EMPRUNTS ÉTRANGERS ET RÉMINISCENCES

Et peut-être entend-on mieux, désormais, que ces changements si importants de la religion crétoise, en aucun cas, n'auraient pu naître, si la Crète était restée trop repliée sur elle-même, ainsi qu'il advint d'abord au petit peuple, pasteur et pêcheur, de la primitive Égéide. C'est parce que les Minoens avaient fréquenté une autre humanité, au bout des chemins humides de la mer, — vers les pays des cèdres, de l'encens, ou du cuivre, même vers ceux, plus brumeux, de la liparite, de l'étain ou de l'ambre, — que ces riches navigateurs, d'emblée, furent si accueillants à une religion plus foisonnante et complexe, dont une simple *dyade* ne

devait sustenter qu'au début le goût exigeant. Les expéditions maritimes, les guerres, l'exportation, ont toujours et partout favorisé les échanges de dieux. Du pont même de leurs voiliers légers, — à cabines, à gouvernail, décorés à l'avant de l'emblème expressif du poisson conducteur, — les marins et pirates de Kaphor, bravant l'aventure, pouvaient voir, surtout aux littoraux de la Méditerranée orientale, émerger des brumes légères les mirages de civilisations brillantes et vétustes, attirantes pour leurs yeux.

Il n'est besoin ici que de conférer les dates. Vers 2100-2000, quand n'étaient encore façonnées en Crète que, par exemple, les statuettes assez roides et grossières de Petsofa ou d'Haghia Triada, — les types des hommes témoignant, par leur harnois guerrier, de l'insécurité persistante d'une île où l'on ne circulait guère que la dague à la taille — l'art « memphite » de l'ancien empire égyptien, successeur de l'art « thinite », avait lui-même donné toute sa plus noble floraison. Le *canon* des grandes statues, soumises à une frontalité hiératique, s'était créé, imposé. Avec la XI^e dynastie, la vie sociale, politique et artistique, émigrerait plus au Sud vers Thèbes. Par ailleurs, dans le pays susien, au Sennaar longtemps disputé, Élamites, Sumériens, Arcadiens, avaient créé leurs premiers arts obstinés et robustes, taillé maintes statuettes en ronde bosse, ciselé la pierre dure ou le métal précieux, pour l'ornement des grandes tombes princières. Les documents prestigieux de Kish ou de Lagash, l'« étendard » d'Our, la stèle de

fondation d'Our-Engour, celle dite des « Vautours », le mémorial de Naram-Sin, la belle série des effigies et des stèles du *patesi* Goudea, le principal même des offrandes de Doungi, tout cela avait paru au jour. Le règne d'Hammourabi allait laisser aux Mésopotamiens le code d'une complète législation, déjà bienfaisante et humaine. Les Hittites installés au xxv^e siècle en Asie Mineure commençaient à s'infiltrer en Syrie, où vers Byblos, par exemple, s'étaient établis avec l'Égypte des échanges cultuels et commerciaux, cela dès le temps des grandes Pyramides. Ceux des insulaires qui rapportèrent les premiers, à Mochlos, port de l'Est — avant 2400, — un cylindre d'argent de Babylonie, avaient pu entendre peut-être vers l'Amanos, dans la « montagne des cèdres », des voix barbares réciter la *geste* ancienne de Gilgamesh, fondateur non légendaire d'Ourouk : le Dompteur de fauves, venu un jour presque jusqu'à la côte, pour abattre la force monstrueuse du géant Houmbaba. Et déjà, vers 2800 au plus tard, Sarrou-Kin (Sargon d'Agadé) n'avait-il pas reporté une autre épopée, plus terrestre, — celle de ses armes victorieuses, — vers le pays même du coucher du soleil, quand dépassant le Taurus, à la demande des marchands du pays, il vint ériger près du littoral, ses trophées et ses stèles ? Son fils Naram-Sin avait été invoqué comme dieu jusqu'à Chypre, pays du cuivre, où les Crétois fréquentaient dès le troisième millénaire, et où ils recueillirent sans doute l'écho des plus antiques prouesses asiatiques. Comment

n'auraient-ils pas été impressionnés et séduits ?

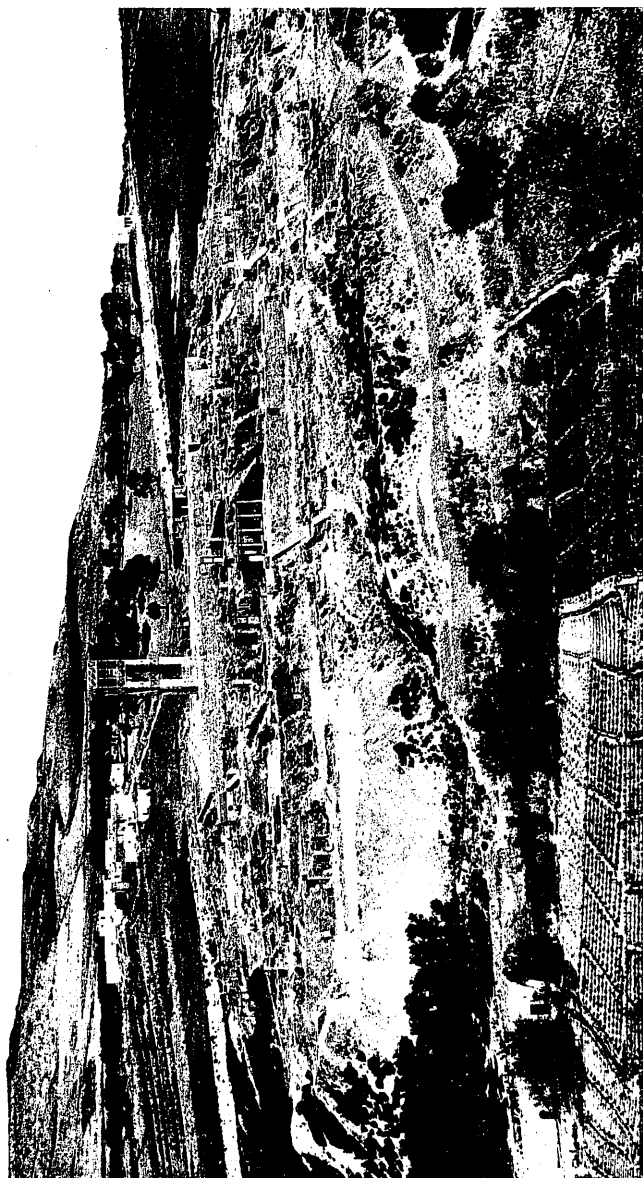
On a longtemps dit — et c'est sans doute à tort — qu'il pouvait être à la fois « tentant *et dangereux* » de chercher vers l'Est, ou le Sud, de vrais liens de filiation entre la religion minoenne et celles des peuples qui vivaient à même époque, en Mésopotamie, en Égypte. Les ressemblances s'évanouiraient, prétend-on, dès qu'on remonte au cours des âges... Mais qui le croira, à l'épreuve ? L'imagination humaine, créatrice des dieux et des symboles, n'est jamais si prodigue, si spontanée, si novatrice — on le voit bien encore aujourd'hui ! — qu'on doive ne tenir compte, dans le passé, que superficiellement et relativement, de maintes similitudes si précises, constatées aujourd'hui entre Crète, Asie, Afrique, pays unis par un constant trafic commercial. D'autres indices doubleraient d'ailleurs ceux de l'enquête religieuse. Entre l'Asie antérieure et la Crète, la linguistique moderne n'a-t-elle pas eu raison de retenir, par exemple, la communauté de certains noms ? Tout culte a, sans doute, ses caractères propres ; et de l'un à l'autre, même en cas d'un emprunt attesté, l'on différencierait justement plus d'un détail. Mais est-il sûr que Dompteur et Dompteuse des fauves, par exemple, aient pu paraître à la fois, couple indépendant, en Crète, sur le Nil, en Mésopotamie ? C'est l'Asie qui seule créa ces génies, et qui les avait partout imposés. Sir A. Evans a marqué justement, en dernier lieu, une double dépendance de l'invention religieuse des Crétois. Vis-à-vis de l'Asie « babylon-

nienne » d'a bord, pour ce qui est de l'ampleur donnée au pouvoir si persistant de la Grande Mère, restée figure essentielle du culte, tout en devenant maîtresse des animaux; c'est l'Orient qui prépara aussi le rôle attribué à divers symboles, le taureau, le coq, la colombe, voire la double-hache, par exemple; les rythons crétois en tête de bovidé ont un prototype sumérien à Erech (Warka); enfin, c'est à l'Orient encore qu'on avait emprunté, — avec les palais à cour centrale, à *harem* clos, — les animaux attelés à des chars sacrés (Mallia), ou luttant entre eux (Cnossos), voire le modèle de ces rituels de cultes « orgiastiques », dont la Mésopotamie fut organisatrice et propagandiste.

Non moins manifestes, et sans doute plus fréquentes encore, ont été les influences exercées par l'Égypte. Ne jalonnaient-elles pas la route isthmique Nord-Sud, au centre de la Crète, de Como à Cnossos? Le matériel des *tholoi* de la Messara — où persiste aussi d'ailleurs tant de souvenirs d'une glyptique d'Asie! — l'a bien prouvé. De très vieilles idoles-momies, qu'on dirait modelées à Memphis, voire à This, proviennent d'Haghia Triada. Là même, bien plus tard, une cérémonie funéraire, transposée sur le célèbre sarcophage de Candie, reportera encore l'esprit vers les peintures des syringes thébaines. La déesse aux serpents, de Cnossos, de Gournia, a pu sembler apparentée de près — mais peut-être ne faut-il pas exagérer la ressemblance? — à la Wazet adorée dans le Delta. En tous cas, la génisse Hathor protégeant, nourrissant le

pharaon, à Deir-el-Bahri, évoque d'autres « allaitements » crétois, moins réalistes qu'on n'a dit, figurés à Cnossos, ou Palaeokastro; et les taches du pelage de l'animal-dieu en Crète, rituellement reproduites, font penser aux signes distinctifs exigés du taureau sacré d'Égypte. Certains démons minoens, zoomorphes, endossant des carapaces de « faiseurs de pluie », ne révéleraient-ils pas, eux-mêmes des affinités singulières avec Taourt (Thouéris), la déesse hippopotame? Auprès d'eux, les griffons, les sphinx, animaux fantastiques, le cynocéphale aux bras levés en signe d'adoration, avaient tour à tour, en Crète, obtenu plus qu'une tardive et indirecte naturalisation. Vaut-on examiner les hiéroglyphes des bagues ou cachets, les motifs des amulettes, la forme des vases, des accessoires sacrés? Ça et là, il faudra reparler de l'Égypte; le « nœud sacré » n'est-il pas proche de l'*ankh*? Comment s'étonner que la procession agraire du rhyton d'Haghia Triada — un rhyton en œuf d'autruche, modèle sacré en Égypte! — ait été entraînée par un chanteur agitant le sistre des Isiaques? Ainsi que dans le « sanctuaire de la nature » rêvé par Baudelaire, — temple aux vivants piliers, — dans ses étroites chapelles, le Crétois en prière eût pu passer jadis à travers des « forêts de symboles »; et sans doute eût-il pu dire aussi que ceux-ci l'observaient « avec des regards familiers ». Mais, parmi eux, combien peu, pourtant, étaient ceux qui ne venaient pas du dehors!

Répétons-le, de telles constatations ne ruinent pas



Cnossos. La Résidence royale de Minos. Ruines du Palais.

pharaon, à Deir-el-Bahri, évoque d'autres « allaitements » crétois, moins réalistes qu'on n'a dit, figurés à Cnossos, ou Palaeokastro; et les taches du pelage de l'animal-dieu en Crète, rituellement reproduites, font penser aux signes distinctifs exigés du taureau sacré d'Égypte. Certains démons minoens, zoomorphes, endossant des carapaces de « faiseurs de pluie », ne révéleraient-ils pas, eux-mêmes des affinités singulières avec Taourt (Thouéris), la déesse hippopotame? Auprès d'eux, les griffons, les sphinx, animaux fantastiques, le cynocéphale aux bras levés en signe d'adoration, avaient tour à tour, en Crète, obtenu plus qu'une tardive et indirecte naturalisation. Veut-on examiner les hiéroglyphes des bagues ou cachets, les motifs des amulettes, la forme des vases, des accessoires sacrés? Ça et là, il faudra reparler de l'Égypte; le « nœud sacré » n'est-il pas proche de l'*ankh*? Comment s'étonner que la procession agraire du rhyton d'Haghia Triada — un rhyton en œuf d'autruche, modèle sacré en Égypte! — ait été entraînée par un chanteur agitant le sistre des Isiaques? Ainsi que dans le « sanctuaire de la nature » rêvé par Baudelaire, — temple aux vivants piliers, — dans ses étroites chapelles, le Crétois en prière eût pu passer jadis à travers des « forêts de symboles »; et sans doute eût-il pu dire aussi que ceux-ci l'observaient « avec des regards familiers ». Mais, parmi eux, combien peu, pourtant, étaient ceux qui ne venaient pas du dehors!

Répétons-le, de telles constatations ne ruinent pas



Cnossos. La Résidence royale de Minos. Ruines du Palais.

l'originalité de la religion minoenne. L'imagerie des premières catacombes chrétiennes n'eut-elle pas elle-même des Criophores devenus Bons Pasteurs, Bacchus en sa vigne, Orphée ou Daniel parmi les fauves assagis, le Poisson et la Colombe : toutes réminiscences d'un paganisme mal éteint, interprétées du moins par un nouveau symbolisme ? Les Crétois des ^{xvii}^e et ^{xvi}^e siècles n'ont guère usé autrement de la mystique en partie étrangère dont ils entouraient leur première dyade essentielle ; on nierait ainsi bien injustement leur rôle novateur. Les anciens Grecs, si intelligents, et qui devinaient longtemps avant les archéologues, ce qui entra dans leur propre patrimoine, esthétique ou cultuel, d'exotiques héritages, ne s'y sont guère trompés. « Pancrétistes », dirait-on à leur manière, et parfois avec les mêmes excès que certains modernes, ils faisaient naître, vivre, mourir, du Jouktas à l'Ida, Zeus, père des plus puissants, des plus évolués parmi les « Olympiens » classiques. Ensuite, Dionysos, Apollon passèrent eux-mêmes parfois pour avoir eu dans l'île sacrée leurs « enfances ». C'était en Crète, croyait-on, que le maître du ciel avait dicté à son peuple, par la bouche d'un Minos, les nouvelles lois organisatrices d'une société policée. Près de Minos, on fit aussi un jour travailler Dédale, créateur d'un type d'idoles « vivantes », irritables et passionnées, que, par précaution, on enchaînait dans les temples, bien plus tard encore : comme les lions de la « Potnia » au pied du pilier sacré.

CHAPITRE II

ORIGINALITÉ DU CULTE MINOEN

IV. — MYTHOLOGIE ET MAGIE EN CRÈTE

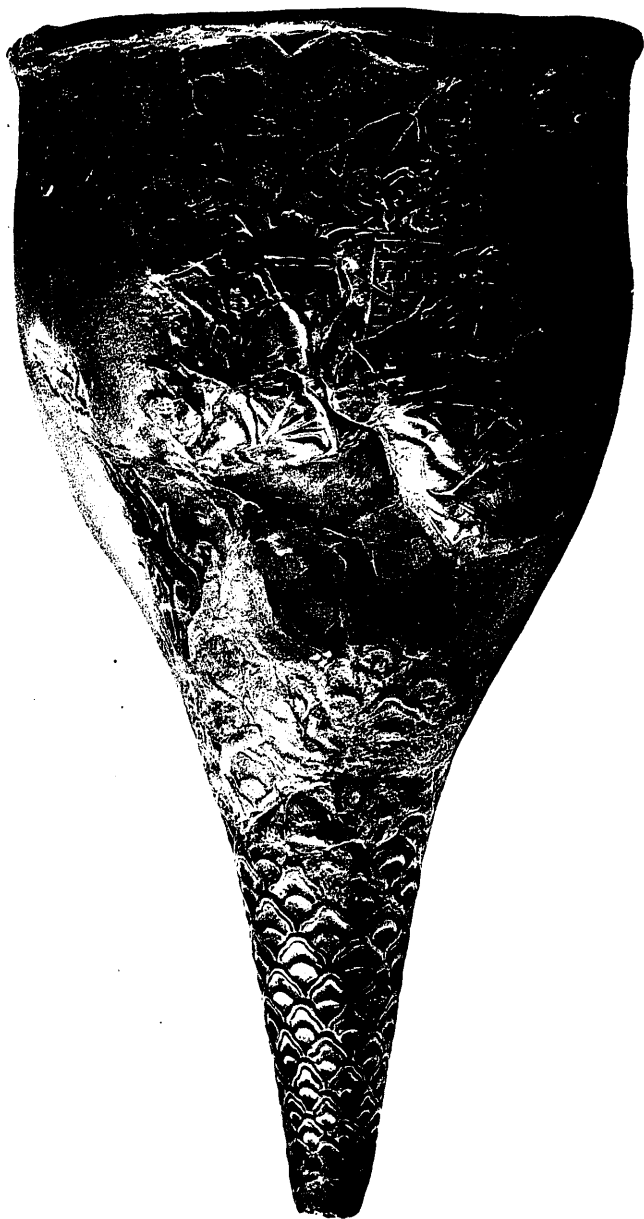
DOGME ET RITES : UN LIVRE D'IMAGES SANS TEXTE

PEU nous reste aujourd'hui pour juger, chez les Minoens, la valeur comparée du rite et du dogme, substructions de tous les cultes anciens ou modernes : aussi serait-il vain d'espérer définir *en détail* l'influence qu'eut la conception religieuse de l'époque sur le développement de l'art. Ce que les fouilles ont appris n'éclaire que d'un *reflet*, encore vacillant et fort intermittent, la civilisation de l'île. D'ailleurs les créations d'alors nous apparaissent, par l'art conservé, sous une forme évoluée déjà, et qui témoigne ainsi d'un long effort des précurseurs locaux..., voire de leurs initiateurs étrangers ! De la durée même de cette lente « incubation », la différence qu'on aperçoit entre magie et mythologie chez les Crétois serait garante : la magie étant restée longtemps très conservatrice — comme l'écho lointain de pratiques encore barbares — ; la mythologie au contraire se montrant déjà « sociable », et tout imprégnée d'aménité politique. Autant qu'on

peut soumettre à une commune mesure le développement des phénomènes psychiques, d'un groupe humain au plus proche, voire d'un temps à l'autre, on discernerait donc ici tous les caractères non d'un début, mais d'un aboutissement. L'art prouve-t-il autre chose, lui qui tant l'emporte en Crète, dès le xvi^e siècle au moins, pour le sens de la nature et de la vie animale, même sur la production égyptienne postérieure, de la période d'El-Amarna? Lui qui est tellement différent, pour le choix des inspirations, de l'art grec classique, tout épris d'équilibre et de clarté logique? Souverain créateur d'expression et de mouvement, il ne dédaignait pas certes de fixer les choses sous l'aspect du réel. Il n'a pas été en tout cas, d'esprit *surtout profane*. Même quand il a traité des sujets cultuels, dans la fresque du Cueilleur de crocus, par exemple, voire sur le sarcophage d'Haghia Triada, encore, — et l'on n'oublierait pas ici les groupes de la faïencerie royale cnossienne : déesses aux serpents, agrimi au faon, etc. —, sa fantaisie apparaît plus ou moins libérée : au point qu'on oublierait presque les servitudes de l'utilitarisme religieux! En Égypte, les peintres ou sculpteurs thébains, même les plus originaux, et ceux, déjà, des hypogées de l'ancien Empire à Saqqarah, restent bien autrement subordonnés à la contrainte magique du culte; et l'instinct artistique ne compte jamais chez eux qu'au second plan.

Ce qu'on voudrait appeler la mythologie égéo-crétaise, première ébauche d'une littérature sacrée —

cette littérature dont les origines restent, en Grèce, si enveloppées de mystère, précisément à cause de l'énigme des écritures minoennes —, doit avoir participé à l'esprit même des arts figurés. Les Crétois ont eu sans nul doute déjà leurs traditions concernant dieux, démons, ou héros secondaires; et l'on avait trop vite résolu la question presque négativement. Reste que cette tradition a du être limitée. En l'état actuel, et quand nous ignorons encore jusqu'au nom même des dieux, si connus ailleurs, il faut certes procéder prudemment : par exemple, dans l'interprétation « mythique » de scènes créto-mycéniennes, qu'on a peut-être été trop tenté de rapprocher directement des figurations de l'art grec postérieur. Le rhyton d'argent en cornet, du Cercle des tombes, où l'on voit des naufragés abordant une ville côtière, n'est pas forcément l'illustration d'une *Pré-Odyssée*; le fragment, si réduit, où la chienne maritime Scylla (?) semble menacer de ses crocs une barque, s'il fait prévoir certain épisode homérique, laisse grande part à notre doute critique. Il a fallu suspecter les pièces insolites d'un « trésor de Thisbé (?) » où l'on aurait voulu récemment reconnaître, dès le xv^e siècle, comme le thème essentiel de l'aventure thébaine d'Œdipe et du Sphinx, la lutte d'Œdipe et de Laios, voire la vengeance d'Oreste contre Égisthe. Pour la plupart, les épisodes où préside la divinité, soit visible, soit symbolisée, ne font, en vérité, que répéter un thème, quasi anonyme et général, d'adoration ou de sacrifice : ainsi déjà



Attaque et défense d'une place côtière (rhyton d'argent, Mycènes (Mus. Athènes))

cette littérature dont les origines restent, en Grèce, si enveloppées de mystère, précisément à cause de l'énigme des écritures minoennes —, doit avoir participé à l'esprit même des arts figurés. Les Crétois ont eu sans nul doute déjà leurs traditions concernant dieux, démons, ou héros secondaires; et l'on avait trop vite résolu la question presque négativement. Reste que cette tradition a du être limitée. En l'état actuel, et quand nous ignorons encore jusqu'au nom même des dieux, si connus ailleurs, il faut certes procéder prudemment : par exemple, dans l'interprétation « mythique » de scènes créto-mycéniennes, qu'on a peut-être été trop tenté de rapprocher directement des figurations de l'art grec postérieur. Le rhyton d'argent en cornet, du Cercle des tombes, où l'on voit des naufragés abordant une ville côtière, n'est pas forcément l'illustration d'une *Pré-Odyssée*; le fragment, si réduit, où la chienne maritime Scylla (?) semble menacer de ses crocs une barque, s'il fait prévoir certain épisode homérique, laisse grande part à notre doute critique. Il a fallu suspecter les pièces insolites d'un « trésor de Thisbé (?) » où l'on aurait voulu récemment reconnaître, dès le xv^e siècle, comme le thème essentiel de l'aventure thébaine d'Œdipe et du Sphinx, la lutte d'Œdipe et de Laios, voire la vengeance d'Oreste contre Ægisthe. Pour la plupart, les épisodes où préside la divinité, soit visible, soit symbolisée, ne font, en vérité, que répéter un thème, quasi anonyme et général, d'adoration ou de sacrifice : ainsi déjà



Attaque et défense d'une place côtière (rhyton d'argent, Mycènes (Mus. Athènes).

en Orient, où cet ordre de sujet, si nettement, domina l'imagerie religieuse. Les *corridas* égéennes qui, légitimement, feraient penser à la légende du Minotaure, paraissent dans l'art trop nombreuses pour être autre chose qu'une figuration typique de jeux sacrés ; la chasse du taureau précédait, rituellement, et, avec des règles exigeantes, cette offrande du bovidé que la Grèce elle-même règlera scrupuleusement. Il est bien possible que le personnage liant des animaux sacrés, ou les soulevant à ses poings, ait été parfois un prototype d'Héraclès, redresseur de torts, héros de la culture et grand voyageur, celui qui poursuit, attache et transporte l'*agrimi* crétois ou la biche des Hyperboréens ; possible aussi qu'il se soit apparenté, d'autre part et plus ou moins, à ce Gilgamesh, dont la tradition hittite connut à son tour les exploits syriens. Ce qui est sûr, c'est que la plupart du moins des luttes, chasses, captures ou marches triomphales, dans l'art crétois, ne commémorent que des actions humaines. C'est plus tard, en général, que l'imagination des « *natifs* » colonisés, en Ionie, en Grèce, fit fleurir sur ce substrat peu mythique tant de légendes surnaturelles, haussant d'abord au rang de demi-dieux les ancêtres étrangers de sang noble, dont l'Égéide quasi barbare avait connu çà et là l'intervention civilisatrice : Minos, Cadmos, Phœnix, ou les compagnons de Rhadamanthys, éponymes des Cyclades heureuses. Et les aventures d'Europé, de Procris, d'Ariadné, de Phèdre, — princesses aimées des immortels, plus tard expiant aux enfers leurs

ardentes passions, — sous la forme où les conservèrent les bibliothèques alexandrines, ne portent-elles pas aussi la marque de multiples et tardifs remaniements littéraires ? Devenues héroïnes de l'Hadès, pour avoir été des déesses chthoniennes du passé préhellénique, toutes ces « grandes pécheresses » avaient fort transformé dès le temps classique leur biographie primitive¹.

Si le culte minoen laisse plus ou moins reconnaître certains éléments astraux — dont les épithètes sacrées postérieures, ou déjà maintes figurations symboliques (étoiles, roue solaire, etc.), dénotent l'importance — il ne faudrait pas sans doute, d'autre part, abuser de tels indices. Ni primordiale ni très ancienne n'a été la légende du géant Talos, avec ses migrations réglées autour de l'île ; on ne découvrirait guère en Crète une « mythologie solaire » cohérente ainsi qu'en Mésopotamie par exemple, instituant des rapports de constante association entre planètes et divinités. C'est peut-être à travers les idées admises sur le monde des Enfers et la transformation des êtres qu'on rencontrerait la meilleure attestation des vraies traditions mythiques minoennes. Non certes que les Crétois aient amorcé peut-être, comme on l'avait cru trop vite, ces tentatives d'explications biologiques qui furent développées par la philosophie grecque ; l'effort hasardeux tenté un jour pour reconnaître, dans les fantaisies

1. Pour Phèdre, cf. par exemple, *Rev. archéol.*, 1928, II, p. 47 sqq.

individuelles d'humbles décorateurs de vases ou de sarcophages, la transcription raisonnée d'une théorie de la Genèse, a tout de suite échoué justement. Reste au moins que la conception postérieure de l'âme-papillon, de l'Élysée avec son Jugement dernier réglé par des arbitres infernaux, dépasse bien dans le temps le début même de l'ère mycénienne ; toute mêlée d'éléments minoens, certes influencée aussi par l'Égypte, une telle croyance décèle clairement son origine. Qu'on songe à la fonction donnée outre-tombe à Rhadamanthys, à Minos surtout, dont les villes crétoises de l'Est, au 1^{er} siècle encore de notre ère, dressaient les statues au centre même de leurs nécropoles. Le prestige de ce roi des rois, devenu patron des morts, — et à qui le Socrate de Platon attribue encore dans la Prairie des asphodèles, par délégation de Zeus, le sceptre d'or —, n'est point d'ailleurs une des moindres preuves du caractère *social* évolué de la mythologie crétoise.

De la magie plus ou moins correspondante, il est certain que la Crète, spiritualiste, s'était non sans peine débarrassée : plus vite, au moins, que l'Égypte, où si longtemps l'action du sentiment religieux, coercitive et directe, tendit à subjuguier les êtres surnaturels ; à plus forte raison, à dominer chez l'homme toutes les forces psychiques ; où tout l'art officiel fut, pourrait-on dire, comme une perpétuelle volonté de magie. On conservait, il est vrai, chez les Minoens, à l'idole féminine de la période *pré-et sub-néolithique* la valeur immuable d'un fétiche de la fécondité ; une

figurine cycladique, sans doute, paraît dans une scène cultuelle, sur certaine gemme de l'Ida. La plus récente chapelle du Petit palais, à Cnossos, a recélé, tard encore, d'étranges concrétions calcaires à forme grossièrement humaine, qui répondaient à un fétichisme analogue, et comme à un obscur souvenir de la litholâtrie pré-égéenne. Jusque sur le sarcophage d'Haghia Triada, n'a-t-on pas signalé que les sacrifiantes portent toujours la pelletterie à queue courte des femmes de Cogul, évoquant plus ou moins l'époque du renne? Imitée ailleurs encore, cette sorte de jupe tannée, — peau de mouton que conserveront à leur tour les officiants de Paphos —, était là, semble-t-il, non pour vêtir, mais pour *cacher* le bas du corps des prêtresses. J'ai noté déjà la raison rituelle du dévoilement des seins. Voilà des indices instructifs. Mais en quelle religion ne trouverait-on pas de telles survivances? Les Crétois n'en restèrent pas au legs primitif. Ils ont passé, en Grèce, et ce n'est point au hasard, pour avoir codifié les premiers mystères : chez eux *non ésotériques, d'ailleurs*. Mystique et magie n'avaient-elles pas eu en commun ce but de préparer l'effacement de l'humaine personnalité, par l'exaltation de la subconscience ou la puissance de l'extase? Il y a eu du primitif au dérivé, de la magie à la mystique, une transmutation, dont nous devinons au moins les traces ; il est probable ainsi que certaines scènes, comme celle de la Cueillette du safran, à Cnossos, attestent un rite de la récolte sacrée ; le culte de la plante n'avait-il pas précédé la culture,



Cnossos. Palais de Minos. A. L'aire « théâtrale » au Nord.
 B. Quartier domestique Sud-Est, vu de l'Ouest.

figurine cycladique, sans doute, paraît dans une scène cultuelle, sur certaine gemme de l'Ida. La plus récente chapelle du Petit palais, à Cnossos, a recélé, tard encore, d'étranges concrétions calcaires à forme grossièrement humaine, qui répondaient à un fétichisme analogue, et comme à un obscur souvenir de la litholâtrie pré-égéenne. Jusque sur le sarcophage d'Haghia Triada, n'a-t-on pas signalé que les sacrificantes portent toujours la pelleterie à queue courte des femmes de Cogul, évoquant plus ou moins l'époque du renne ? Imitée ailleurs encore, cette sorte de jupe tannée, — peau de mouton que conserveront à leur tour les officiants de Paphos —, était là, semble-t-il, non pour vêtir, mais pour *cacher* le bas du corps des prêtresses. J'ai noté déjà la raison rituelle du dévoilement des seins. Voilà des indices instructifs. Mais en quelle religion ne trouverait-on pas de telles survivances ? Les Crétois n'en restèrent pas au legs primitif. Ils ont passé, en Grèce, et ce n'est point au hasard, pour avoir codifié les premiers mystères : chez eux *non ésotériques, d'ailleurs*. Mystique et magie n'avaient-elles pas eu en commun ce but de préparer l'effacement de l'humaine personnalité, par l'exaltation de la subconscience ou la puissance de l'extase ? Il y a eu du primitif au dérivé, de la magie à la mystique, une transmutation, dont nous devinons au moins les traces ; il est probable ainsi que certaines scènes, comme celle de la Cueillette du safran, à Cnossos, attestent un rite de la récolte sacrée ; le culte de la plante n'avait-il pas précédé la culture,



Cnossos. Palais de Minos. A. L'aire « théâtrale » au Nord.

B. Quartier domestique Sud-Est, vu de l'Ouest.

dans un temps si propice à l'adoration des arbres, des végétaux, à l'utilisation des *simples*? Conservé symboliquement dans la décoration des vases du palais, le safran gardera, près d'Éleusis en Attique, comme un souvenir de sa primitive « vertu ». Si Hyacinthos tué a dormi sous le temple apollinien d'Amyclées, c'est l'effet, semble-t-il, d'analogues pratiques agraires, transformées; et l'on songerait ici aussi à Linos. Mieux encore, selon l'interprétation la plus récente, le rhyton en « œuf d'autruche » d'Haghia Triada (dit des « moissonneurs » ou plutôt des gauleurs d'olives), commémorerait, a-t-on dit, une procession magique, rurale. Sous l'accompagnement de l'incantation que scande le sistre égyptien, on verrait là une sorte de *lustration* campagnarde, pour la purification (circulaire) d'un domaine : en somme, des *ambarvalia* avant la lettre. Et au pourtour des gobelets d'or de Vaphio, la frise ciselée, — elle-même de mouvement circulaire, — montrerait deux aspects, « magiques » aussi, de la capture et de la domestication du taureau sacré. C'est par de tels documents qu'on peut deviner l'évolution des vieilles croyances. Manquent, il est vrai, jusqu'ici totalement, les formulaires d'initiation, qui seuls montreraient comment en Crète, on a tenté d'enchaîner, d'enchanter parfois les esprits supérieurs. Pour une date malheureusement tardive, un document littéraire vient aider, du moins, à compléter notre intuition des pratiques les plus lointaines; c'est l'hymne célèbre dit des Courètes de Palaeokastro,

chant liturgique de vieille tradition, qu'accompagnaient la flûte et la lyre. Avec les indications qu'il suggère pour les bonds simultanés et symétriques des fidèles autour de l'autel — bonds à quoi, chaque fois, correspond un vœu magique ! — ce texte talismanique rappelle quelque peu, semble-t-il, le rituel dit du *tikenou*, en Égypte, employé longtemps dans les mystères d'Osiris. Il évoque en tout cas, et curieusement, ces premiers temps minoens, où diverses corporations mi-religieuses, mi-ouvrières, entretenaient et exportaient au besoin, — avec les symboles, les rites et les dogmes essentiels du Zeus Crétagènès, — les observances dominantes d'une aristocratie civilisatrice : tels les collèges des Courètes, des Telchines, ou des Dactyles. Les Courètes sont les plus curieux : athlètes sacrés mimant la protection en armes d'un jeune dieu-mâle — Zeus, puis Dionysos-Zagreus — et dont les parades guerrières, prophylactiques, passaient pour susciter aussi, tantôt la prospérité dans les villes, tantôt la fécondité dans les champs. Douées même d'une efficacité civique, ne préparaient-elles pas en général, on l'a cru, l'initiation sociale de l'adolescent, du *Kouros*, à son entrée dans la vie ? D'autres sociétés quasi secrètes, où Dédale eut son rang, unissaient les agents actifs de la métallurgie et du feu, précurseurs de cet Héphestos asianique, dont les faiseurs d'armes, les orfèvres restèrent tributaires et servants. Ces mystiques confréries ont voyagé, essaimé. On les retrouvera un jour sporadiquement autour des grands sanctuaires

autonomes d'Asie, des Iles, voire du continent grec ; leur action préludait à celle des « mages » iraniens, plus encore des aèdes, hymnographes et devins d'Ionie. Les « métallurgistes » crétois avaient pèleriné à Chypre et à Rhodès ; les Dactyles de l'Ida, dans l'Altis olympique, réglèrent les premières courses ; les Courètes précurseurs avaient débarqué un jour victorieusement en Carie, voire au Solmissos éphésien. Mais la Grèce classique répudia plus ou moins ces « ordres » entreprenants et leurs noviciats.

On ne fait plus que soupçonner l'action étendue de leur propagande, d'esprit « magique » évolué. Car moins favorisée que l'Égypte, ou la Mésopotamie, ou le pays hittite, entre autres, la Crète reste la plus morte terre antique, sans archives déchiffrables ; ainsi, sa religion est, et demeurera peut-être, hélas ! pour nous, comme un livre d'images sans texte.

V. — *LIEUX DE CULTE ET MATÉRIEL SACRÉ.*
LE POLYSYMBOLISME ESSENTIEL

Que cette religion crétoise, si difficile à saisir, ait tendu à se spiritualiser de plus en plus, l'organisation du culte le prouverait au moins, tout d'abord. Les Minoens n'ont pas eu d'architecture religieuse proprement dite : les premiers lieux de culte, à l'époque du Minoen ancien et moyen, ayant été des cavernes : celle de l'Amnisos, sanctuaire d'Eileithyia, celle de Psychro, près Lyttos, où, disait-on plus tard, Rhéa aurait

caché Zeus naissant pour le soustraire à la voracité de Cronos, son divin mari. La grotte de Camarès, célèbre pour ses vases, l'ancre de l'Ida, qui, beaucoup plus tard, livra les grands tympanons de bronze dits « boucliers » des Courètes, montrent la persistance de ces installations si conservatrices, parmi lesquelles la grotte du Dicté, encore ignorée, fut célèbre. Mais de bonne heure, s'étaient créés aussi à l'air libre certains hauts-lieux enclos de murs, à Mallia, à Cnossos, etc. : celui du Mont Jouktas, au-dessus du palais de la capitale, devait être réputé plus tard pour tombeau de Zeus; un autre, voisin de Lato-Goulas, nous aide peut-être aussi à restituer le type essentiel. Sur les bijoux d'or, on voit à l'occasion, semble-t-il, ces *périboles*, fréquemment ornés d'un arbre, et évoquant ainsi par avance les premières courettes consacrées plus tard au culte du laurier, du chêne, de l'olivier, à Delphes, Éphèse, Dodone, Athènes. Sur les esplanades annexes des palais du Minoen moyen et récent, voire à Tirynthe encore, on conserva un autel, au dehors et vers les portes sacrées; cela, peut-être, a pu déterminer l'usage du *bómos* grec postérieur. Les sanctuaires banaux paraissent avoir été assez rares; toutefois, nous en connaissons un à Petsofa, pour une divinité guérisseuse, protectrice des campagnards de Palaeokastro; à Gournia un autre, pour la déesse aux serpents. Mais la maison du dieu, indépendante — telle qu'à Prinias, après le VIII^e siècle, elle s'est reconstituée, — ne paraît bien, antérieurement, que fort exceptionnelle. C'est que

dans les palais, dans les villas, les dieux plus familiers avaient pris leur place juste au côté des vivants : ainsi que l'ombre des morts, peureusement, habitait jadis près de la cabane néolithique. Encore aujourd'hui, on a peine à spécifier dans les plus grandes demeures — si ce n'est par l'aubaine de découvertes caractéristiques, — les chapelles où ces protecteurs s'installaient, tant elles ressemblèrent plus ou moins à tout le reste de l'habitat ; simples « oratoires » étroits, trop petits mêmes pour être habitables, au voisinage parfois d'une salle souterraine de purification ; leur mobilier surtout les détermine ; on n'y rencontre pas toujours des idoles, jamais de grandes statues ; mais du moins des tables de libation, à l'occasion maintes figurines d'adorants et d'adorantes ; surtout, sur la banquette consacrée, les essentiels symboles. Les énigmatiques « cornes de consécration » — plutôt que sièges, meuble sacré, ou représentation de la double montagne, ou landiers rituels, posés sur les autels ! — semblent le souvenir du bucrâne du taureau sacrifié. La croix à branches égales, la double-hache, les nœuds prophylactiques, le bouclier bilobé, voire les colombes et serpents, les coquillages de mer, s'ajoutent, selon les cas, à des rhytons, à des récipients de tout calibre, dont la technique paraît parfois volontairement attardée et maladroite, comme si une survivante défense magique eût interdit pour ces objets-fétiches l'effort d'un art cru maléfique. — Certaine fresque-miniature de Cnossos, une bractée d'or

mycénienne, nous ont laissé la vision de constructions d'apparat, complexes et spéciales, divisées en trois parties, avec édicule central plus important, et ailes basses; on avait été tenté d'y chercher le souvenir du culte organisé d'une triade, et l'importance donnée souvent en Crète au nombre trinitaire n'eût point contredit trop à cette interprétation¹. Mais à Cnossos, la chapelle à triple corps ouvrant sur la cour centrale, dans l'axe de la façade Ouest, ne semble pourtant dédiée qu'à une Rhéa isolée, déesse aux lions.

L'installation de la divinité près de ses favoris a eu pour effet d'imprégner d'un caractère sacré toute la demeure; ainsi les chefs minoens associèrent, comme longtemps d'autres rois-prêtres en Asie, la suzeraineté morale au pouvoir temporel. Dans les ruines du manoir de Mallia, la hachette d'apparat en *protomé* de léopard attelé, l'épée à pommeau de cristal et à garde d'or trouvées côte à côte, par un exceptionnel hasard dû à la catastrophe destructrice, seraient les insignes de ce double privilège. A Cnossos, de bas en haut du couloir du « piano nobile », les lentes processions jadis peintes sur la muraille, — comme « éternisées » ainsi magiquement, — évoquent déjà des Panathénées mêlant le ciel à la terre. Les aires théâtrales où l'on s'assemblait à l'appel du prince pour les jeux du taurobole ou le sacrifice propitiatoire dû aux mânes, recevaient aussi,

1. D. Nielsen, *Der dreieinige Gott*, 1922; G. Furlani, *Bull. Inst. Égypte*, VI, 1923-1924, p. 115-133.

de la présence invisible des maîtres divins, comme une spirituelle consécration latente. Les symboles sacrés qui trouvaient partout place, renforçaient l'effet de cette investiture profuse. A Mallia, un large *kernos* occupe le sol d'une *loggia*; une fresque architecturale de Cnossos montre posées sur terre des cornes de consécration, tandis que les bipennes sacrées sont fichées à pleine volée dans le cœur des chapiteaux de bois, soutien des plafonds. Après chaque catastrophe sismique, les chapelles expiatoires, cryptes profondes à rangs de piliers massifs, les grands halls hypostyles retenant — et passaient pour *attirer* au besoin ! — la protection de la Stabilisatrice; le pilier sacré de chaque demeure obtint la même efficace sacrée.

Si l'architecture créto-mycénienne n'a pas eu à prévoir le type *isolé* du temple, la Grèce des temps classiques, on le sait bien, en a bénéficié. Avec une autre orientation, plus matérialiste, du culte en Crète, la tradition eût peut-être déjà créé, imposé pour l'avenir, des hypostyles massifs et sombres, ou des tours ambitieuses jaillissant vers le ciel sur des terrasses ouvertes, à la manière de ce qu'on voit en Égypte, en Mésopotamie, ailleurs. Pour des dieux nouveaux, la Grèce post-dorienne, la première, séparera la maison d'éternité, et n'ayant guère trouvé de modèle consacré antérieur, elle empruntera, elle adoptera le type d'habitation propre aux vainqueurs du Nord : le *temple*, ce fut dès lors une demeure d'Hyperboréens, plus frileux, le *mégaron* à foyer fixe, avec un lanterneau pour l'aéra-

tion, un toit en double pente contre les vents, contre les pluies : celui qu'on trouve à Hissarlik II et en Thessalie vers 2500-2000 ; plus tard, à Mycènes et à Tirynthe, vers 1600 ; il avait fini par s'implanter en Crète même, après le triomphe des Achéens sur les derniers Minos : à Gournia, à Haghia Triada, par exemple. Mais simple « reposoir » orné, d'un palais, voire d'une maison — appropriée passagèrement au culte par son matériel spécial, par les fresques peintes qui l'enveloppaient *intérieurement*, — la chapelle crétoise devait laisser plus tard émigrer surtout son type vers l'Asie, dans les îles ; elle préparait là l'ordre *ionique*, avec sa frise si mobile, qui, promenade parfois de la corniche à l'architrave, soit reléguée sur les soubassements massifs, rappelait, à distance, la fresque-bandeau crétoise, elle-même, de placement si libre et varié. Le petit temple irrégulier de Prinias — avec sa porte intérieure ajourée au-dessus du linteau, et décorée de statues divines, son pilier monolithe divisant la baie de la façade, son défilé rituel de cavaliers au-dessus de l'entrée, — voire certains édifices à banquettes extérieures, très archaïques, de Délos, marqueraient la transition. A Prinias, le caractère même des sculptures favorise la réminiscence ; pourtant, géométriques et stéréotypées, les zones de quadrupèdes, les parades de doryphores, sont loin de faire oublier la solennité des processions enossiennes, les fantaisies gracieuses de la maison du « paysage africain », même du Caravansérail ; non plus que les coqs et poules alignés en frise à



Cnossos. Palais de Minos. Ruines récemment restaurées du Quartier Est :
Galerie supérieure et Portique (*photos A. Evans*).

tion, un toit en double pente contre les vents, contre les pluies : celui qu'on trouve à Hissarlik II et en Thessalie vers 2500-2000 ; plus tard, à Mycènes et à Tirynthe, vers 1600 ; il avait fini par s'implanter en Crète même, après le triomphe des Achéens sur les derniers Minos : à Gournia, à Haghia Triada, par exemple. Mais simple « reposoir » orné, d'un palais, voire d'une maison — appropriée passagèrement au culte par son matériel spécial, par les fresques peintes qui l'enveloppaient *intérieurement*, — la chapelle crétoise devait laisser plus tard émigrer surtout son type vers l'Asie, dans les îles ; elle préparait là l'ordre *ionique*, avec sa frise si mobile, qui, promenade parfois de la corniche à l'architrave, soit reléguée sur les soubassements massifs, rappelait, à distance, la fresque-bandeau crétoise, elle-même, de placement si libre et varié. Le petit temple irrégulier de Prinias — avec sa porte intérieure ajourée au-dessus du linteau, et décorée de statues divines, son pilier monolithe divisant la baie de la façade, son défilé rituel de cavaliers au-dessus de l'entrée, — voire certains édifices à banquettes extérieures, très archaïques, de Délos, marqueraient la transition. A Prinias, le caractère même des sculptures favorise la réminiscence ; pourtant, géométriques et stéréotypées, les zones de quadrupèdes, les parades de doryphores, sont loin de faire oublier la solennité des processions cnossiennes, les fantaisies gracieuses de la maison du « paysage africain », même du Caravansérail ; non plus que les coqs et poules alignés en frise à



Cnossos. Palais de Minos. Ruines récemment restaurées du Quartier Est :
Galerie supérieure et Portique (*photos A. Evans*).

Xanthos ne copieront au juste le gai décor du bandeau des huppés et perdrix, moins encore celui de la fresque à l'oiseau bleu ! L'art, raidi, avait pris alors une autre voie. Le champ restait libre, d'ailleurs, pour renouveler l'invention esthétique ; après la courte période des revêtements battus au marteau selon la mode orientale et travaillés au repoussé, on a abandonné au Péloponèse toute parure métallique : l'édifice de l'Athéna Chalkioikos n'a pas fait école. Le *mégaron* « dorique » perdit lui-même de sa somptuosité intérieure, évocatrice de Tirynthe et des temps d'Alcinoos. Du moins, bientôt, une vivante vêtue de pierre ciselée, compensatrice, allait l'envelopper au dehors, des métopes aux acrotères découpés en plein ciel : sculptures d'esprit non moins nouveau que l'effigie cultuelle elle-même, maîtresse du temple ; celle-ci grandie à la taille humaine ; colossale au besoin, et toute baignée alors de l'éclat doux de l'ivoire luisant, de la fulguration des ors fauves, dans la pénombre du *sékos* clos, vénérable demeure réservée.

L'absence de spécialisation architecturale pour la maison du dieu, en Crète, avait développé nécessairement l'importance des objets sacrés ; mais on devrait noter qu'elle a été elle-même, tout d'abord, une directe conséquence de la valeur *symbolique*, capitale, attribuée par les Minoens à ce matériel. Vers le début, partout, le symbole ne suffisait-il pas pour créer l'ambiance divine, la présence invisible d'un pouvoir supérieur ? Dès l'époque de l'ancre de Psychro, la table

de libations posée directement sur le sol suggérerait l'offrande à une divinité souterraine. Il en va tout de même au Palais de Mallia, avec la table-*kernos* de l'angle intérieur Sud-Ouest, sur la cour centrale. Certaines traditions plus ou moins magiques ont déterminé pour longtemps bien des détails, comme ailleurs, dans l'aspect donné aux accessoires du culte; la religion minoenne a commencé d'utiliser ces petits récipients ajustés ou réservés sur une base, ronde ou non, qui, sous le nom de *kernoi*, restèrent en usage à l'époque grecque, par exemple pour recevoir les prémices de la terre, dans le rituel éleusinien; pour les liquides, les Minois adoptèrent les vases en « œufs d'autruche », sacrés en Égypte, qu'ils décoraient au pourtour; ou le simple entonnoir conique dérivé de la corne, percé à la base; enfin, pris à l'Asie et d'aspects plus réalistes, les rhytons plastiques à têtes de lionnes, de taureaux, de coqs, de bouquetins, etc... Dans les chapelles, tout un bric-à-brac d'objets prophylactiques servait au service réservé à la divinité invisible; ainsi, le nœud simple ou double, rappelant l'*ankh* égyptien (croix ansée), signe de vie, et qu'on accrochait au besoin autour de la double-hache, ou de la chasuble du prêtre, voire dans le haut du dos des officiantes; il n'est pas impossible que, mal interprété plus tard, ce nœud double *dorsal* ait passé, un jour, pour une paire d'ailes, et qu'il ait fait transformer par erreur, de la sorte, en divinités ptérophores certaines figures aptères de l'art crétois; en tout cas, on retrouverait la trace de

son efficace magique, jusqu'à travers maintes superstitions de l'ère hellénistique; le nœud d'Héraclès, le nœud gordien, la bandelette liée aux stèles, aux vases cinéraires, n'attestent-ils pas quelque survivance ici soupçonnée? Les colliers superposés, les ceintures, voire les robes votives, — soit plates comme à Cnossos, soit en croix ansée et en clochettes, évoquant alors les symboles de Tanit, de l'Aphrodite de Paphos, ainsi que dans les curieux dépôts de Tylissos, — ont eu, bien entendu, un rôle magique : parures détachées de la garde-robe rituelle, que consacrait le vœu des fidèles; plus tard, dans les *trésors* classiques, de réelles étoffes (donations locales, présents de pèlerins étrangers), perpétueront l'usage, sous la garde des *cosmétères*; les intendants des sanctuaires les faisaient passer parfois d'un temple à l'autre, mais non point au hasard, pour couvrir tel ou tel *xoanon*, aux jours prescrits. — Tout ce que l'art retrouvé depuis trente ans nous fait entrevoir, des processions, des sacrifices, des jeux sacrés, en Crète et à l'entour, révèle un même effort de réglementation, dû, fort évidemment, à un long apprentissage de la vie sacerdotale. Un code officiel s'imposa; le porteur de rhyton, typique, du couloir Sud-Ouest, à Cnossos, n'est plus certes une figure isolée; cet officiant si traditionaliste eût retrouvé maints émules sur les fresques processionnelles de Tirynthe ou de la Cadmée thébaine; là, les prêtresses aux seins nus, premières « chrysophores », chargées de l'œnochoé ou de la pyxis rituelle, ne nous prépareraient-elles pas au

type des pleureuses des Lamentations d'Adonis, celles qui paraissaient encore, le corsage ouvert, dans les fêtes hellénistiques? Peut-être, pour des cérémonies spéciales, certains ministres du culte opéraient-ils encore affublés de dépouilles d'animaux, comme les sorciers quaternaires; ou avec des masques grimaçants; et l'on songerait aux Bryllichistai laconiens... Des musiques, des danses réglées, accompagnaient fréquemment le sacrifice; les gauleurs d'olives du rhyton d'Haghia Triada ont leur chorale; la libation du sarcophage d'Haghia Triada se fait au son de la lyre à sept cordes, de la double flûte, et la même scène reparaisait sur une fresque murale; or, Homère a consacré l'énigmatique célébrité du *chôros* animé que Dédale aurait « sculpté dans la vaste Cnossos, pour Ariadne à la belle chevelure ». Les danses étaient constantes; elles accompagnaient à l'occasion la cueillette rituelle, ou l'arrachage de l'arbre; nous les voyons préparer une évocation de la déesse souterraine, parmi les iris où rampe le serpent sacré, d'après une bague d'or d'Isopata; ailleurs, sur une fresque des plus anciennes, tourne éperdument une ballerine au corsage décent, dont les tresses soulevées marquent le mouvement extatique; mais cette chorégraphie n'était pas toujours *ésotérique*; elle faisait l'agrément, parfois, des grandes parades officielles. Certaines peintures font apparaître des chœurs devant le décor architectural du palais : colonnades, fenêtres ou loges peuplées d'assistantes, avec les perspectives lointaines

des balcons, des étages. Précieuse documentation que cette imagerie ! Encore nous laisse-t-elle, çà et là, des regrets, trop d'incertitudes : comment distinguer sûrement, par exemple, les gestes d'adoration, de prière, d'avec le signe bénisseur de la divinité ? Pourtant les artistes des Minos n'ont rien livré au hasard. Certes, l'ambiguïté n'est guère possible pour les figures agenouillées, les plus rares ; voire pour celles de Tylissos ou d'ailleurs, lorsqu'elles nous montrent un dévot protégeant ses yeux, subitement offusqués par une surnaturelle lumière. Mais peut-être est-il déjà moins facile d'expliquer certains adorants mâles de Petsofa, ramenant leurs mains vers la poitrine, avec un mouvement qui renouvelle étrangement celui de la déesse pressant ses seins ? Même dans le cas de la main approchée du visage, n'y eut-il pas, peut-être, un geste rituel, aussi, mais *de la divinité*, geste qu'il faudrait éviter de dénaturer et confondre ? Il rappellerait dès lors l'aspect symbolique du *Ka*, double égyptien, et il aurait annoncé la symbolique connue des mains levées : celle qu'on devait trouver un jour de la Phrygie à la Phénicie et à Carthage, ailleurs encore dans le rituel de Sabazio, puis, çà et là, jusque sur les pierres tombales des premiers chrétiens.

La discrimination est assez souvent facilitée, lorsqu'il s'agit des dieux, par la reconnaissance de leurs habituels symboles. En même temps, la fréquence de ces *emblèmes*, — leur indépendance, leur importance de « substituts » divins — suffiraient à nous avertir

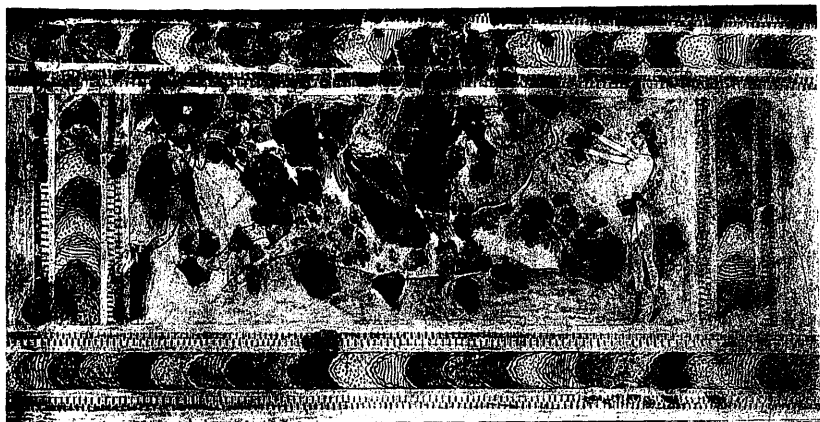
encore de ce qu'il y a eu peut-être de plus original dans la position religieuse de la Crète. Le polythéisme égyptien, à tendance zoomorphique, fut, et resta matérialiste, dans ses réalisations d'art, au moins. Bien plutôt donc, la Crète s'est rapprochée du spiritualisme développé par l'Élam et la Babylonie ; c'est un semblable esprit qui imprégnait encore, au II^e millénaire, au I^{er}, les figurations des Hittites, des Assyriens. Il ne faut plus toutefois accepter sans réserves, en ce sens, certaines exagérations déjà dénoncées : par exemple, trop croire à une adoration isolée du trône, de certaines armes, voire à un culte bétélique, *essentiel*, dérivé de celui de la colonne, du pilastre¹. Ces soutiens, là où ils apparaissent comme vraiment sacrés en Crète, n'étaient, on l'a dit, que symboles de la piété chthonienne, parmi d'autres. Ils n'ont jamais obtenu de jouer le rôle plus isolé qu'on reconnaît à Byblos et chez les Cananéens, par exemple. Cela n'empêche pas qu'ils ont bien pu représenter la divinité mâle ou femelle, quelquefois avec l'accompagnement significatif de lions, de griffons attachés de part et d'autre : satellites tenus ainsi, héraldiquement, en laisse. Mais on avait exagéré, semble-t-il, le rapport avec l'arbre. Du moins trouve-t-on assez d'autres « intermédiaires », non discutés, des dieux

1. En tous cas, quand la statuaire grecque archaïque recommencera avec des *xoana* en forme de vraies colonnes, des épaules aux pieds, ce sera dérivation *religieuse* plus que technique ; ce retour se fera d'ailleurs par l'Orient. terre d'élection de la colonne animée ou fleurie.

crétois ; et pour s'en tenir à ceux qui sont de création humaine — à l'exclusion des animaux, des corps célestes — quelle n'est pas la fréquence de la double-hache, du bouclier bilobé, par exemple, armes offensives et défensives ! On peut hésiter sur leur caractère plus ou moins « séculier », « laïque », sur leur appartenance à tel ou tel dieu ; et aussi, en ce qui concerne le second emblème, répandu plus tardivement, pour l'évolution à admettre : crétoise ou mycénienne ? Mais l'interprétation essentielle n'est guère douteuse. Le culte des armes divinisées devait être un jour transmis chez les Thraco-Phrygiens, peut-être par ces Hittites, créateurs de la figure si singulière d'un relief d'Iasily-Kaya : dieu-épée, dont le corps est formé là par deux lions symétriques (garde), et se termine en dessous par une simple et large pointe enfoncée. Ce n'est pas d'ailleurs la seule analogie, qui, en ce qui concerne les symboles crétois, doive ramener la pensée du côté de l'Orient. Sur les *koudourrou* cassites, on sait comme la seule *protomé* d'un animal, — celle du taureau par exemple, — suffit à désigner théoriquement un dieu. N'est-ce point ici le lieu de se souvenir de ces rhytons en tête de taureau, dont les prototypes ont été exhumés en Mésopotamie ? On les retrouvera à Mycènes, avec la double-hache plantée entre les cornes. Et les têtes de lionne ou de lion, du trésor Ouest, à Cnossos, véritables emblèmes de la Rhéa voisine, on les verra de même reparaitre sur le continent grec : copiées soit en or à Mycènes, soit en pierre, plus loin

encore, dans l'*adyton* du temple de Delphes ; tout cela, talismans et amulettes de colonisation, importés, qui par les premiers pirates achéens, qui par la troupe chantante des prêtres minoens débarqués vers Crissa, selon l'hymne d'Homère. Certains rituels arcadiens qui nous sont déjà rendus, celui du temple d'Ourouk, par exemple, précisent que dans la demeure du dieu mésopotamien, tout *vivait* autour de la statue animée, même les objets sacrés qui n'ont rien eu de la forme humaine : arme, sceptre, trône ou torches ! Peut-on ici ne pas se souvenir de cette forme de religiosité, en regardant certains *Palladia* des scènes cultuelles, sur les gemmes crétoises ? En manière de bouclier bilobé, ils sont *suspendus dans les airs*. Et devra-t-on oublier aussi à l'occasion, une double-hache pareillement « apparue », entourée elle-même du nœud prophylactique ? Elle vivait, cette hache, qu'on jugeait encore plus tard à Athènes, par tradition incomprise, dans le procès des *Bouphonia*, comme une consciente meurtrière !

Animée de spiritualisme, ainsi que les races de l'Asie centrale, ayant en outre à sa disposition des moyens artistiques perfectionnés, la gent crétoise avait, peut-on dire, *doublé* les représentations iconiques de ses dieux, par le parallélisme des symboles. Ne préférerait-on pas même délibérément, quelquefois, faire transparaître l'entité sacrée uniquement à travers le « substitut » choisi, fût-il créé d'humbles mains humaines ? Non que l'anthropomorphisme de l'Égéide ait été répudié en Crète ; nous le savons bien : *mais il n'était*

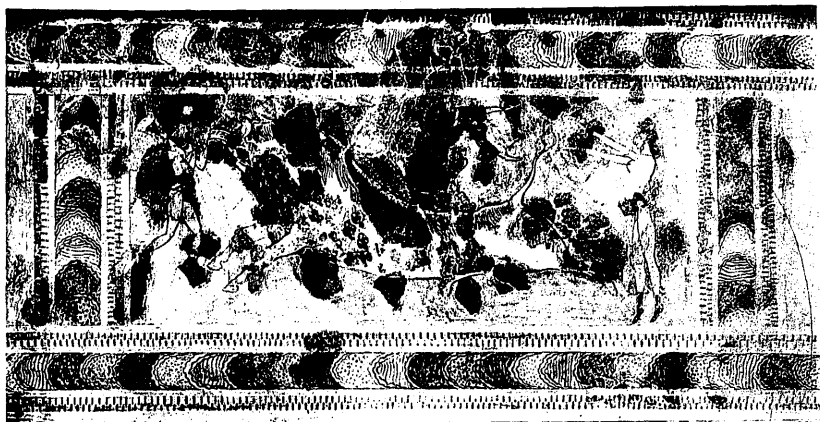


Corrida sacrée (Cnossos, M. R. II). Mus. Candie, photo. Boissonnas.

Les Dames en bleu, fresque de Cnossos, d'après *Palace of Minos*.

encore, dans l'*adyton* du temple de Delphes ; tout cela, talismans et amulettes de colonisation, importés, qui par les premiers pirates achéens, qui par la troupe chantante des prêtres minoens débarqués vers Crissa, selon l'hymne d'Homère. Certains rituels arcadiens qui nous sont déjà rendus, celui du temple d'Ourouk, par exemple, précisent que dans la demeure du dieu mésopotamien, tout *vivait* autour de la statue animée, même les objets sacrés qui n'ont rien eu de la forme humaine : arme, sceptre, trône ou torches ! Peut-on ici ne pas se souvenir de cette forme de religiosité, en regardant certains *Palladia* des scènes cultuelles, sur les gemmes crétoises ? En manière de bouclier bilobé, ils sont *suspendus dans les airs*. Et devra-t-on oublier aussi à l'occasion, une double-hache pareillement « apparue », entourée elle-même du nœud prophylactique ? Elle vivait, cette hache, qu'on jugeait encore plus tard à Athènes, par tradition incomprise, dans le procès des *Bouphonia*, comme une consciente meurtrière !

Animée de spiritualisme, ainsi que les races de l'Asie centrale, ayant en outre à sa disposition des moyens artistiques perfectionnés, la gent crétoise avait, peut-on dire, *doublé* les représentations iconiques de ses dieux, par le parallélisme des symboles. Ne préférerait-on pas même délibérément, quelquefois, faire transparaître l'entité sacrée uniquement à travers le « substitut » choisi, fût-il créé d'humbles mains humaines ? Non que l'anthropomorphisme de l'Égéide ait été répudié en Crète ; nous le savons bien : *mais il n'était*



Corrida sacrée (Cnossos, M. R. II). Mus. Candie, photo. Boissonnas.

Les Dames en bleu, fresque de Cnossos, d'après *Palace of Minos*.

plus la seule forme, ou même la plus pieuse de l'art. Est-ce là effort neuf d'imagination logique, une vive conquête contre la nature, d'abord crue de tout point inexplicable ? A cette conception polysymbolique s'accorde en tout cas l'explication qu'on peut donner maintenant de singulières scènes rituelles sans images de culte, où paraissent, dans les parties hautes, comme impondérables, certaines petites figures : *eidola*, sans doute, qu'on reconnaîtra plus ou moins dans les scènes homériques, ailleurs, avec des ailes adventices, et figurant ainsi soit les Kères fatales, soit les âmes des combattants. Ces substituts ont eu quelque rôle dans la légende du fantôme d'Hélène, emmenée secrètement au Delta, près de Prouti le Pharaon, ...et précisément par Hermès psychopompe ! Ils influenceront sur les fréquentes matérialisations abstraites de la religion spartiate. En Attique, on les fera longtemps voler autour des stèles funéraires, des lécythes. — En Crète, ce ne sont guère, quoiqu'on ait dit, les images de la divinité même, car elle ne pourrait avoir été plus petite que les humains ; et elle n'est pas telle, en fait, généralement ailleurs. Ce sont donc plutôt sans doute les émanations supranaturelles issues de véritables *épiphanies*, *théophanies* : les « matérialisations » figurées d'un invisible pouvoir. — Tout cela ne devait plus subsister que dans l'humble pratique des cultes populaires, pendant l'ère classique ; du moins, les dieux nouveaux, qui avaient eu tant d'accointances avec l'Orient préhellénique, avaient

gardé, tard encore dans les périodes hellénistique et latine, le privilège redouté des manifestations surnaturelles... En plein cinquième siècle, et par exemple lors de la fête des Panathénées, interprétée par Phidias, il arrivera, on le sait, aux dieux humanisés de paraître se mêler ostensiblement à leurs fidèles : mais non plus sous la forme que les Crétois avaient préférée. Platon, toutefois, ne se souvenait-il point encore du passé latent, quand, transposant les simples apparitions de marionnettes de théâtre, il a supposé les fantasmagories mystérieuses de sa « Caverne » : les ombres défilant sur un mur, images d'animaux ou d'hommes, visions de nos sens illusionnés, de nos sens de « captifs » ?

CHAPITRE III

LE MONDE DIVIN DES CRÉTOIS

VI. — ASPECTS ET MÉTAMORPHOSES DE LA GRANDE DÉESSE, LES POUVOIRS DE LA MÈRE ; UNE RELIGION ÉMOTIVE.

ON connaît déjà certaines des raisons qui préparaient, dans la société crétoise, le foisonnement des types divins. Leur transformation a plus ou moins correspondu, sous ses aspects successifs, au progrès même de la civilisation de l'île ; les protecteurs supraterrrestres des Minoens n'épuisaient pas leur *vertu* dans les symboles sous lesquels ils aimaient à paraître, invisibles et présents. Encore est-il assez difficile parfois de distinguer entre les véritables idoles anthropomorphiques et les figurines d'adorants : celles-ci, modestes, et qui n'avaient pas trop tenté les pillards, ont subsisté en plus grand nombre dans les sanctuaires des palais et des maisons ; ailleurs encore, où elles visaient à répéter, à conserver plus ou moins magiquement « l'efficace » de la soumission et de la prière. Les unes élèvent ainsi les bras à hauteur de la chevelure ; elles ramènent les mains sur leur poitrine, ou elles les joignent ; certaines, le corps de face, détournent la tête, par un curieux et précoce abandon des servitudes

de la frontalité, en face d'une divinité qu'il n'était guère permis de regarder directement sans péril¹. Tant bien que mal, malgré les ressemblances de matières, de proportions mêmes, on a pu classer à part tout ce lot.

La déesse-mère s'en distingue sous tous ses types, expression, semble-t-il, d'avatars variés² : charmeuse de serpents d'abord, dont de grands reptiles entourent comme à Cnossos le buste et les bras, mêlant leurs nœuds à la chevelure, puis dressant leur tête au-dessus du haut *schako* terminal. Ailleurs, des vipères peut-être, plus petites, sont tenues par la déesse au bout des bras écartés : geste de défiance, curieux ; car il ne s'agit pas là, comme on l'écrit encore parfois, de la représentation d'une adorante tentant des incantations, ou d'une mortelle (totémiste) essayant un périlleux exercice de suggestion, à la manière des *Psylloi* que la tradition antique plaçait sur les rives de la grande Syrte africaine. La rareté de la figuration — à s'en tenir aux documents authentiques — semble plutôt garante d'un caractère sacré³. Certaines analogies avaient été signalées

1. Euripide, *Ion*, apparition d'Athéna, v. 1551-1552 : « Fuyons, mère, craignons d'apercevoir les dieux, il ne nous est pas licite de les voir face à face. » La liste des statues qu'il est interdit de contempler, et qui, parfois, aveuglent, serait curieuse.

2. M. Martin P. Nilsson, dans son étude si remarquable : *The Minoan Mycenaean Religion* (1927), a voulu distinguer, selon ces aspects, plusieurs déesses : la *Potnia thérôn*, par exemple, serait autre que la divinité domestique, figurée parfois en forme de cloche, et accompagnée de serpents ou d'oiseaux. Je ne suivrais pas le savant de Lund sur ce point.

3. La figurine de faïence de Cnossos, porteuse de vipères, a d'ailleurs sur sa toque plate, en tête, l'image d'une petite panthère. Ce serait donc bien une *Potnia thérôn*.

avec la Wazet d'Égypte¹; or c'est peut-être par ressemblance avec elle que la déesse-mère des Crétois devint aussi protectrice de l'accouchement; elle préfigurait, ainsi, l'Eileithyia des Grecs, qui avait eu pour sanctuaire, selon l'*Odyssée*, en Crète, une grotte située près des ports dangereux de l'Amnisos; son culte passa de là au Cynthe délien, et ailleurs. De Cnossos et de Gournia à Mycènes, puis à Prinias encore pour une époque plus récente, la déesse aux serpents, restera symbolisée expressivement par le reptile « infernal », qui sort silencieusement des roches chauffées par le soleil et hante les cavernes. Son souvenir pourrait avoir revécu en Arcadie, çà et là dans les Cyclades (Délös, Mélös), et tardivement même, jusqu'en Gaule.

Quoiqu'on ait cherché à opposer le fonds religieux « chthonien » des Crétois sédentaires, à l'apport d'une religion « ouranienne » convoyée par les pasteurs du Nord, la déesse aux serpents ne paraît pas très distincte, à mon sens, d'une déesse à la colombe qui devait être plus tard l'Aphrodite illustre de Paphos. Elle-même, elle a un caractère agraire : ainsi la voit-on — prototype de Phèdre — se balancer entre les

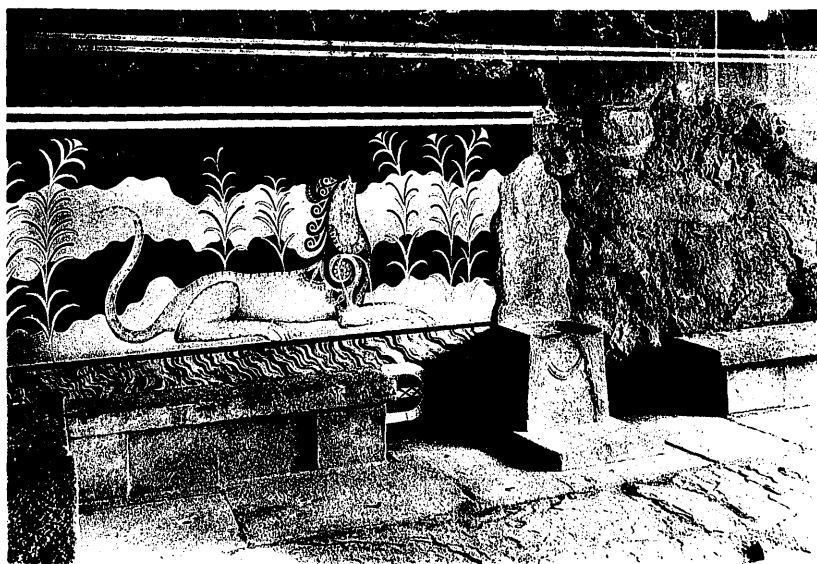
1. Une cornaline trouvée en 1923 à Cnossos montre la « déesse aux serpents » avec l'*aspergillum* et l'épée, double symbole de sa domination spirituelle et civile; on réservera le cas de deux intailles recueillies en 1921 dans le *dromos* d'une tombe de la Basse-ville à Mycènes, et qui eussent précisé pour l'outre-tombe les caractères de cette puissance chthonienne, protectrice attirée des sépultures, comme le seront en Lydie les Artémis d'Éphèse et de Coloé. A Mycènes, elle associe les lions, soit aux serpents, soit à des arcs (ou claies?); sa tête est surmontée de la double-hache.

mâts que l'oiseau sacré surmonte, et qui évoquent déjà le dispositif essentiel du grand sanctuaire chypriote. Sur le mât, ou ailleurs sur la tête même de l'idole, voire aux angles du tabernacle tripartite que les fidèles fréquentèrent, la colombe exprimait une même et curieuse idée d'émanation céleste, d'esprit sanctifiant descendu d'en haut. Mais l'oiseau figuré sur la tête ou les épaules de la déesse-mère, — par exemple d'après une bractée d'or de Mycènes, trouvée dans le Cercle des sépultures royales —, est-il toujours la colombe ? Ce qu'on sait du rôle de l'épervier chez les Sumériens, ou en Égypte, ou chez les Hittites encore, incite à réserver la question, parfois, car la déesse crétoise, — un peu comme l'Ishtar mésopotamienne, victorieuse du faucon, maîtresse aussi des lions, des taureaux, des chevaux, — a bien pu se faire accompagner, à l'occasion, de ce rapace sacré que les barques tyrrhéniennes emportèrent un jour, plus tard, de Lydie en Étrurie, avec un culte trinitaire. Sous un autre aspect, la déesse à l'oiseau domptait aussi parfois de grands échassiers ou des cygnes, hôtes des marais dont l'Artémis du Caystre fut, par Homère, proclamée suzeraine. Les légendes des hôtes cruels du Stymphe, de ceux, empennés de fer, de l'ilôt Arétias (Nord de Cérason), ont eu leur lointain antécédent dans la représentation d'une améthyste de Vaphio, par exemple : là, une déesse serre au col deux volatiles récalcitrants aux larges ailes ébouriffées : thème qui a été largement repris à Mycènes ; puis,

par ailleurs, dans la bijouterie étrusque primitive, dès 800 avant notre ère; et aussi, lors de la « Renaissance » grecque, à Égine par exemple; vers le même temps encore, sur les fibules d'ivoire du trésor d'Orthia à Sparte; plus tard sur une *pyxis* thébaine; car, au delà du VII^e siècle, la série est restée quasi-continue.

Nous retrouvons ici, à l'évidence, les emprunts faits à l'Asie et à l'Égypte, ceux que nous signalions en général; la lutte contre les serpents, ou les oiseaux d'eau, n'était d'ailleurs qu'un épisode du long débat de la déesse contre la faune attardée des premiers âges, une allusion spécifiée à son multiple pouvoir civilisateur. En Crète, — puis dans le monde mycénien tributaire, — on voit la grande Mère communément associée aussi à des lions, lionnes, ou lionceaux, qu'elle a vaincus, voire à d'autres félins; tantôt, elle les tient écartés et rugissants à ses poings; ailleurs, ils l'escortent soumis; un jour, sur la frise de la Gigantomachie siphnienne à Delphes, des lions ne traîneront-ils pas le char de Cybèle, mordant eux-mêmes à pleine gueule les assaillants de l'Olympe? Plus tard encore, assagis, ils encadreront le trône de la Mère d'Éphèse ou de Pessinonte; voire, ils paraîtront couchés, compagnons et gardiens pacifiques, sur son giron. C'est la Grèce achéenne qui a fait triompher surtout la représentation héraldique des deux fauves symétriques, éliminant peu à peu le thème plus asiatique du dieu monté sur l'animal : suite de ce principe d'harmonie géométrique qui se retrouve dans l'archi-

itecture « hyperboréenne » du *mégaron*. Entre ses cruels séides, la déesse-femme est parfois remplacée par la colonne : à Cnossos, déjà, puis à Mycènes, et là, sur la porte même du château fort des Atrides, où deux lionnes affrontées posent leurs pattes sur des autels crétois. Parfois, les bêtes domptées restent encore attachées à la colonne, par une survivance de la laisse que la *Potnia* tenait en ses mains : celle avec laquelle Minos mena peut-être son vassal, le griffon élyséen ! Or, les lions, les léopards attelés à Mallia, comme les grands serpents et les échassiers des gemmes, n'ont vécu, semble-t-il bien, ni à Cnossos, ni à Mycènes ; le lion de Némée a été non moins fabuleux que... l'hydre de Lerne, l'un et l'autre blasons de villes ; par contre, un génie asiatique luttait déjà contre deux grands félins sur le couteau de Djebel-el-Arak, dont la figuration, si nettement tributaire, dérive d'Asie. Dans la glyptique mésopotamienne, comme à Mallia, à Cnossos peut-être, les lions assaillaient le taureau ; l'*épisème* héraldique que ces gardiens formèrent en Phrygie (ainsi qu'à Mycènes) — aux portes, soit des palais, soit des tombes — s'était créé probablement non loin des steppes de l'Euphrate et du Tigre ; l'Égypte, qui avait des lions aussi, l'emprunta aux temps les plus lointains de sa civilisation ; car c'est de là qu'était venue à Byblos, sur un cylindre thinite, la figuration du dompteur-dieu. L'apparition fréquente du roi des fauves sur les sceaux d'ivoire, nilotiques et asiatisants, des *tholoi* de la Messara, dès le Minoen ancien, ferait



Cnossos. Salle " du trône " (M. R. II). (Photo. Boissonnas).



Ibid. Défilé de la Procession; couloir N.-S. de l'Ouest (M. R. I).

itecture « hyperboréenne » du *mégaron*. Entre ses cruels séides, la déesse-femme est parfois remplacée par la colonne : à Cnossos, déjà, puis à Mycènes, et là, sur la porte même du château fort des Atrides, où deux lionnes affrontées posent leurs pattes sur des autels crétois. Parfois, les bêtes domptées restent encore attachées à la colonne, par une survivance de la laisse que la *Potnia* tenait en ses mains : celle avec laquelle Minos mena peut-être son vassal, le griffon élyséen ! Or, les lions, les léopards attelés à Mallia, comme les grands serpents et les échassiers des gemmes, n'ont vécu, semble-t-il bien, ni à Cnossos, ni à Mycènes ; le lion de Némée a été non moins fabuleux que... l'hydre de Lerne, l'un et l'autre blasons de villes ; par contre, un génie asiatique luttait déjà contre deux grands félins sur le couteau de Djebel-el-Arak, dont la figuration, si nettement tributaire, dérive d'Asie. Dans la glyptique mésopotamienne, comme à Mallia, à Cnossos peut-être, les lions assaillaient le taureau ; l'*épisème* héraldique que ces gardiens formèrent en Phrygie (ainsi qu'à Mycènes) — aux portes, soit des palais, soit des tombes — s'était créé probablement non loin des steppes de l'Euphrate et du Tigre ; l'Égypte, qui avait des lions aussi, l'emprunta aux temps les plus lointains de sa civilisation ; car c'est de là qu'était venue à Byblos, sur un cylindre thinite, la figuration du dompteur-dieu. L'apparition fréquente du roi des fauves sur les sceaux d'ivoire, nilotiques et asiatisants, des *tholoi* de la Messara, dès le Minoen ancien, ferait



Cnossos. Salle " du trône " (M. R. II). (Photo. Boissonnas).



Ibid. Défilé de la Procession; couloir N.-S. de l'Ouest (M. R. I).

penser à une introduction par la route isthmique centrale. *Deux lions*, en Égypte, ne passaient-ils pas pour surveiller à chaque issue, le sombre tunnel du monde souterrain, tunnel que traversait le soleil entre le crépuscule et l'aube ? C'est ainsi que dans un symbole égyptien bien connu, ces deux lions, Hier et Aujourd'hui (?), apparaissent placés *dos à dos* de chaque côté du disque du soleil, qui se repose au sein des collines. On verrait ici, notamment, comment une influence exotique avait pu faire étendre au monde infernal les pouvoirs de la première déesse de l'Égée, antique génie de la Fécondité.

Tout le règne animal fut plié à sa loi, avant qu'elle vint à organiser même la civilisation des cités humaines. Il est en tout cas fort douteux qu'elle se fût — ainsi d'ailleurs que son parèdre mâle, on le verra, — incarnée quelque temps sous la forme bestiale, ou dans une apparence mi-animale, mi-humaine, « avant de *s'humaniser* définitivement », « comme on l'a cru, en s'adjoignant des animaux pour emblèmes ». Les exemples allégués — femme-chèvre allaitant l'enfant divin sous les auspices du *svastica* sacré, femme à tête d'oiseau, faisant le geste de la bénédiction, femme-griffon même, etc., — sont douteux ou trop récents : l'hypothèse trop logique d'un stade intermédiaire entre l'anthropomorphisme et le zoomorphisme n'est guère jusqu'ici recevable ; ce n'est que près du Nil que la zoolâtrie avait partout triomphé. On avait tiré argument, pour cette démonstration (?), de l'existence d'une déesse-oiseau.

voire de la persistance en Ionie et en Russie méridionale d'une Ptérophore, dompteuse des fauves, que l'on nomma plus tard Artémis Persique; figuration dont la présence sur le coffret de Cypselos surprenait Pausanias. Mais il a paru récemment possible d'expliquer le motif des ailes par une simple confusion : du nœud sacré assez ample, porté souvent aux épaules par la déesse crétoise ou ses adorantes mêmes, dériveraient les ailerons en faucille, nés d'une singulière erreur de transcription. La Grèce les vulgarisa; ainsi, aptère en Crète, la grande Mère serait devenue ailée, à l'imitation des *démons* d'Asie : c'est de même en Phénicie et ailleurs qu'on a prêté aux déesses égyptiennes, méprise analogue, les ailes du scarabée sacré. A l'époque d'Homère encore, on voit que la transformation n'était point faite; les Olympiens de l'*Iliade* sont bien doués du pouvoir de se transporter dans les airs, comme sur le tapis magique des Contes de Bagdad, mais ils ne nous sont nulle part spécialement décrits comme ailés. Plus tard, non seulement les dieux (Athéna, Héra, Apollon, Hermès, Dionysos, etc.), mais les demi-dieux, les héros, les devins mêmes, porteront grandes ailes ou talonnières : Attis, Iris, les Boréades et les Dioscures, Persée, voire Pâris ou Musée, quelquefois !

D'autres raisons confirment que la grande Mère en Crète était bien restée dans la ligne générale de l'anthropomorphisme, déjà cher à l'Égéide; cela malgré les pressantes suggestions qui pouvaient venir du Nil.

Outre les petites idoles à forme purement humaine, et dont la plus grande ne dépasse pas trente-cinq centimètres, on ne peut être assez sûr qu'il y ait eu pour elle de vraies statues. L'étroitesse de ses sanctuaires domestiques semblerait les exclure. Peut-être toutefois faut-il penser à quelque effigie de haut-lieu, d'après un sceau de Cnossos, qui montre la *Potnia* tenant le sceptre, sur un pavois écaillé en forme de montagne; elle est flanquée par deux lions dressés : derrière, s'étagent des autels, et par devant se dresse un adorant, *plus grand que la statue*(?), faisant le geste de la salutation pieuse. Si c'est là l'interprétation à préférer, on conviendra que, de la Crète à l'Élam, les usages cultuels avaient été partout à peu près les mêmes; ici et là, les représentations symboliques dominèrent; plus rare fut la représentation de la divinité sous sa forme humaine; plus rare encore, et bien plus que dans la Grèce postérieure, la célébration du culte devant l'image sacrée. — Mais ce qui pourrait nous assurer le mieux de la persistance de l'anthropomorphisme, c'est que la déesse maîtresse des animaux domptés était suivie, en Crète, par des acolytes à forme humaine. Sur un sceau d'Haghia Triada, sur une entaille de Mycènes, ailleurs encore, on reconnaît ces petits assesseurs : en certains cas, ce sont des femmes, les Corés, selon Evans, de la Dia (?) minoenne; leur mimique exprime ou la faim, ou les passions de la nativité; elles évoquent ainsi déjà les Vierges hyperboréennes ou les Eileithyiai, génies de la repro-

duction animale ou végétale. Mais, comme Zeus plus tard a eu ses Dioscouroi, les petites suivantes de la grande Mère devaient être peu à peu, à l'époque achéenne, remplacées par des génies mâles, annonçant par exemple ces Dieux-frères qui encadreront bientôt l'Hélène de Sparte, elle-même hypostase de la déesse crétoise. Les Jumeaux de la mythologie grecque postérieure ont été crus Aryens, et ils pourraient être rapprochés, prétend-on, d'autres Jumeaux des *Védas* ; du moins, leur type révèle aussi certains antécédents préhelléniques : on a observé que des étoiles apparaissaient parfois en Crète encadrant la déesse : or, étoiles, piliers des *dokana*, serpents mêmes, tout cela, plus tard, a symbolisé le groupe de Castor et Pollux. Une tradition étolienne avait d'ailleurs gardé le souvenir de Courètes (*Kouroi*) à longues perruques, qui auraient eu eux-mêmes des prototypes féminins ; en Ionie, près d'Éphèse, par exemple, leurs danses accompagnaient les mystères d'Artémis, jusqu'en pleine période hellénistique.

Cette puissance de la Terre-Mère restée *si humaine*, — malgré les influences étrangères et la suzeraineté légitimement prise à travers le monde animal ! — montre la principale déesse des Crétois attachée fort traditionnellement au passé de l'Égée, où elle avait surtout symbolisé, d'abord, la fécondité. Son culte, devenu de plus en plus émotif, a du moins développé chez les Minoens cet apanage essentiel, mais lointain. Protectrice, dans le péril, de Zeus, qui a été

son « enfant divin », donc nourricière du pouvoir mâle menacé, la Rhéa courotrophe, — déesse des hauts-lieux, Dictynna et Idaea, — devait préfigurer Déméter et Cybèle, qui devinrent ses hypostases. L'acte essentiel de sa liturgie fut le mariage sacré, modèle de ces mariages humains dont la Grèce civilisée continuera de faire le centre des plus saints « mystères ». Naturalisme avoué, mais sans licence : les phallophories, plus tard, vinrent *d'autre part*, du fonds indo-européen. La Crète devait toutefois apporter un renouvellement plus original au dogme vétuste qu'elle avait reçu des temps subnéolithiques. Un jour, par une curieuse transformation, importante pour tout l'art à venir, — car elle a bien pu laisser des traces religieuses à travers toutes ces régions de la Méditerranée orientale, que la Crète influença peu à peu ! — la déesse des Minoens devint cette Vierge-mère, dont L. Ménard disait qu'elle attesterait à elle seule la survivance du paganisme. Un dédoublement — dont le rajeunissement amoureux fut le but — plaça d'abord aux côtés de Rhéa, une Britomartis, la « Douce-vierge », comme Artémis ou Coré plus tard auprès de Déméter. Britomartis a été en fait, avant Perséphoné, symbole de la jeunesse et de l'amour, dotée d'un double rôle, céleste et chthonien. L'Artémis ionienne empruntera aussi à la Vierge-mère des Minoens plusieurs pouvoirs ; elle s'identifiera avec elle, à son tour garante de l'existence et de la paix funèbre, meurtrière ou vivifiante, chasserresse, étoile de la mer. C'est traquée

par un Minos que Britomartis passait pour s'être élancée dans les eaux salines ; sauvée, dit-on, par un filet de pêcheur, elle aurait reçu le nom ambigu de Dictynna (déesse du filet (?) ou plutôt du Dicté). Les Crétois n'ont jamais manqué d'offrir des coquillages à leur principale « stella maris », guide de leurs courses sur la Très-Verte. On représentait en ses chapelles des poissons volants, des dauphins, des dorades, des crabes. Tout un cycle de mythes s'est développé autour de l'ordalie initiale, dangereuse même pour le poursuivant amoureux ; et la légende s'est retrouvée plus ou moins avec Aphaia à Égine, la Laphria à Argos et Céphallénie ; voire pour certaines nymphes aimées de Poseidon ; peut-être jusqu'au temps de Sappho encore ! Ailleurs qu'à Leucas, oubliant le plongeon, on retint seulement l'enlèvement et la poursuite. Europé était emportée en mer sur le dos d'un taureau marin, Pasiphaé se livrant à lui, au rivage, enfantait le Minotaure ; plus tard, Coré elle-même, convoitée par l'amant infernal, ne sera-t-elle pas condamnée à *disparaître*, à vivre ensuite alternativement sur terre et dans le monde souterrain ? Et son Rapt restera une des scènes essentielles du premier *drame* éleusinien. Même il est bien possible qu'ait subsisté quelque lointain vestige de la « Passion » de Britomartis, dans l'initiation (par immersion) des *Baptai* de Cottyto, l'Artémis thrace ; voire peut-être dans l'épreuve imposée chez certains Néopythagoriciens, à Rome : ceux qui, au milieu du 1^{er} siècle de notre ère, placèrent,

semble-t-il, l'image symbolique du saut de Leucade au-dessus de l'abside de leur Basilique souterraine.

VII. — LE PRINCIPE MÂLE ESSENTIEL; SES PROGRÈS SOCIAUX,
SES DÉDOUBLEMENTS.

On a été longtemps tenté de juger que la déesse des Crétois, — si polymorphe déjà, sans doute « myrionyme », et qui détenait virtuellement en elle tous les pouvoirs que la Grèce archaïque épanouit, libéra peu à peu, mais pour en doter tant d'autres personnalités divines, — avait été presque *seule suzeraine* jusqu'à la fin de l'époque minoenne, tout comme aux temps antérieurs. L'apparition, crue antithétique, d'un parèdre masculin, semblait un apport nordique. Ce dieu est en fait extrêmement rare dans l'art figuré, jusqu'à la période achéenne encore, surtout si l'on excepte les *eidola* des « épiphanies » de Cnossos, et s'il faut voir, non un Seigneur de la guerre, mais un homme d'armes accompagné du chien de guerre, dans le personnage d'un sceau du palais de Minos. Pourtant, du moins, un peu partout en Crète, les traces d'un culte mâle nous avertissent : serait-elle surtout féminine, la dévotion adressée à des symboles aussi particuliers que les armes, double-hache, bouclier bilobé ? Et comment interpréter sans allusion à un dieu caché le rôle du taureau procréateur, sur lequel *un dieu*, précisément apparaîtra bientôt monté, d'après la représentation d'un tympanon

de l'Ida? Avec le coq, un Velchanos παῖς est resté traditionnel sur les monnaies de Phaestos. N'était-il pas essentiel, ce nouveau pouvoir, pour développer, à travers la religion si curieusement « émotive » — on l'a dit — de l'île, tout cet aspect passionnel qu'on retrouve dans les fêtes de mortalité divine, et jusque dans l'au-delà funéraire? C'est d'ailleurs, et je l'ai marqué d'abord, le progrès social du monde crétois, — où les Minos dominaient le temporel sans partage avec les Ariadnes — qui imposait déjà pour le principe mâle une prépondérance : il n'eût pas convenu que le règne divin fût en quenouille : trop vif contraste avec la terre! L'Asie anatolienne et syrienne vint ajouter son influence. De ce côté, on pouvait apercevoir aussi l'image d'un maître supérieur, époux fécond de la déesse, jeune ou vieux, partageant avec elle symboles ou *ver-tus*, mais non à la manière d'un prince consort.

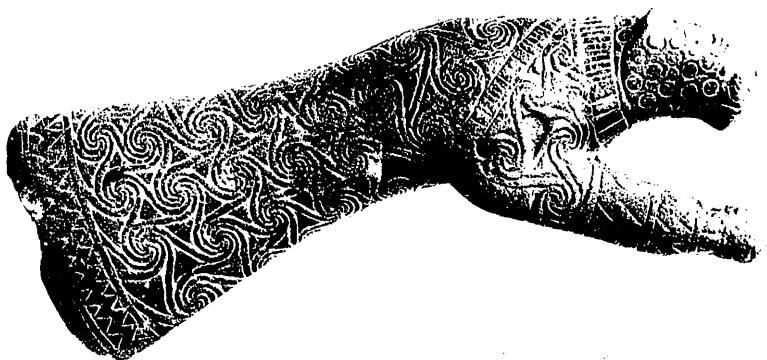
Très loin d'abord de sa puissance d'adulte, le dieu dont les Grecs firent plus tard un Zeus, sous les influences indo-européennes, a eu en Crète ses enfances et toute l'histoire de sa jeunesse amoureuse. Ce n'était pas encore le temps, dans l'art et la religion, où les Immortels, dépouillés même de leur adolescence, n'obtiendraient plus d'apparaître que sous les aspects, à jamais fixés, de la beauté fleurie, ou de la triomphante maturité. Si les gens de Cnossos, dans la période achéenne, ont doté le dernier sanctuaire, dit « aux fétiches », du Petit palais, d'une concrétion naturelle à forme d'enfant, à côté d'une autre, représen-



Hache princière en schiste (léopard attelé) : Mallia (M. M. III).
 Rhyton en stéatite trouvé à Cnossos, Mus. Candie (M. R. I.).

de l'Ida? Avec le coq, un Velchanos παῖς est resté traditionnel sur les monnaies de Phaestos. N'était-il pas essentiel, ce nouveau pouvoir, pour développer, à travers la religion si curieusement « émotive » — on l'a dit — de l'île, tout cet aspect passionnel qu'on retrouve dans les fêtes de mortalité divine, et jusque dans l'au-delà funéraire? C'est d'ailleurs, et je l'ai marqué d'abord, le progrès social du monde crétois, — où les Minos dominaient le temporel sans partage avec les Ariadnes — qui imposait déjà pour le principe mâle une prépondérance : il n'eût pas convenu que le règne divin fût en quenouille : trop vif contraste avec la terre! L'Asie anatolienne et syrienne vint ajouter son influence. De ce côté, on pouvait apercevoir aussi l'image d'un maître supérieur, époux fécond de la déesse, jeune ou vieux, partageant avec elle symboles ou *ver-tus*, mais non à la manière d'un prince consort.

Très loin d'abord de sa puissance d'adulte, le dieu dont les Grecs firent plus tard un Zeus, sous les influences indo-européennes, a eu en Crète ses enfances et toute l'histoire de sa jeunesse amoureuse. Ce n'était pas encore le temps, dans l'art et la religion, où les Immortels, dépouillés même de leur adolescence, n'obtiendraient plus d'apparaître que sous les aspects, à jamais fixés, de la beauté fleurie, ou de la triomphante maturité. Si les gens de Cnossos, dans la période achéenne, ont doté le dernier sanctuaire, dit « aux fétiches », du Petit palais, d'une concrétion naturelle à forme d'enfant, à côté d'une autre, représen-



Hache princière en schiste (léopard attelé) : Mallia (M. M. III).
 Rhyton en stéatite trouvé à Cnossos, Mus. Candie (M. R. I.).

tant la déesse-mère, c'est que toute l'île avant cette décadence avait cru voir grandir le nouveau-né de Rhéa, échappé à la brutalité gloutonne du père, grâce à la ruse d'une mère plus aimante. Dans la grotte de l'Ida, il aurait été nourri par la déesse-abeille Mélissa, qui conserva son rang au Panthéon d'Ionie; voire allaité par la chèvre-déesse Amalthée un : sceau représente cette divine nourrice, au-dessous d'une main de justice. Sur un autre, Amalthée reparait au-dessous de la croix gammée. Il faut se souvenir de telles traditions expressives, pour interpréter correctement certaines faïences de Cnossos, notamment le motif de l'*Agrimi* avec son faon; voire d'obscures formules mystiques, plus tardives, léguées à la Grèce : celles où l'initié jouera le rôle du chevreau. Le mont Aigaion (de la chèvre), où s'ouvrait la grotte de Psychro, était consacré à Zeus, compagnon des Courètes; le dieu impubère a eu naturellement l'aspect imberbe d'un adolescent : particularité qui s'est retrouvée, mais rarement, dans la Grèce propre : au Péloponèse et sur le fronton du temple d'Artémis à Corfou, par exemple, encore à l'époque archaïque. Hagelaïdas avait dû consacrer une telle tradition; mais elle étonnait au temps de Pausanias, où le Zeus barbu des montagnards de l'Olympe avait reçu depuis longtemps la consécration prophétique et définitive de Phidias¹.

1. Les monnaies de Phaestos ont continué à montrer un jeune Zeus assis dans un arbre, avec parfois le coq de Velchanos sur les genoux; au revers est le taureau, symbole plus usuel.

Un maître mortel, qui avait grandi, devait mourir. Plus tard, la légende indigène plaça sur le Jouktas, dans le sanctuaire qui domine Cnossos, et où, dès le Minoen moyen, le culte d'un Esprit mâle avait peut-être eu sa place, le tombeau du Crétagenès : cette croyance qui assimilait une destinée éclatante à celle d'un humain resta d'ailleurs isolée, symbolique, et un peu suspecte, la Grèce n'ayant jamais favorisé les « mystères » exceptionnels d'un génie qu'elle prétendait avoir transformé, sinon exhaussé.

Le Zeus (?) crétois, préfiguration de l'Hypatos cécropique, dont on hésitait encore à prononcer le nom sacré au temps d'Eschyle, a eu la double-hache et le bouclier bilobé comme symboles : attribution non exclusive, car il arrive que ces armes paraissent aussi auprès de la déesse-femme. La hache concentrait la force de la foudre, *Donnerkeil* ; et jusqu'au fronton de Corcyre, l'arme de Zeus « juvénile », au double tranchant de flamme, ressemblera à la bipenne. Ce fut l'apanage aussi du Zeus Stratios de Labranda, créto-carien d'origine ; le maître de Doliché, beaucoup plus tard encore, brandira un identique attribut. Un dieu de la double-hache a forcément des guerriers poursuivants ; c'est autour de lui que dansèrent les premiers Courètes et Corybantes ; et les « hoplodromies » que la Grèce conservera longtemps en certains de ses hauts-lieux, comme au Cynthe délien, raniment le souvenir des antiques fêtes, peut-être véritables *dramas* liturgiques, qui, dans les mystères de Crète,

reproduisaient magiquement les épisodes cruciaux de l'« enfance » sacrée. Alors se formèrent ces confréries, pourvues d'une règle à la fois militaire et quasi-monastique, à qui s'imposaient les vêtements blancs, l'abstinence charnelle, certains jeûnes ou pratiques en commun. Bannies de la religion olympienne, les observances de tels cultes, venues d'un lointain passé, survécurent; ce qui reste des *Crétois* d'Euripide, rapproché de quelques règlements du Cynthe délien, l'attesterait; plus tard aussi, l'hymne des Courètes de Palaeokastro¹.

Le dieu mâle minoen, dont on finira bien par connaître les variantes locales, a dû, comme la déesse sa parèdre, s'incorporer tour à tour dans certains de ses symboles; non seulement le bouclier bilobé, la double-hache le représentèrent, mais, en outre, le coq de Velchanos, resté oiseau sacré et combattant en Crète; surtout le taureau, dont on a pu penser que *Minos* représentait le nom crétois et primitif. A preuve, sinon l'imagerie conservée, si pauvre — peut-être à dessein, comme par silence sacré —, du moins les multiples récits où Minos, un jour, fut substitué à Zeus: ainsi dans les mythes de Pasiphaé, de Procris. Issu du polysymbolisme crétois, même « recréé » sous sa forme indo-européenne, le père des Olympiens devait conserver plus tard, jusqu'en Grèce classique, une

1. Regravé au II^e siècle encore après J.-C., il doit dater du III^e siècle avant notre ère, témoin du conservatisme religieux dans la partie orientale de l'île, antique domaine des Etéocrétois.

tendance caractéristique aux métamorphoses ; ses fidèles plus tard, s'en amusaient, rationalistes et curieux, et ne considéraient plus guère, en tout cela, que le bénéfice histrionique apporté à trop d'amours illégitimes. Pourtant, jusque sous cette « geste » galante, vidée peu à peu de son contenu magique, il n'est pas très difficile encore de retrouver l'ancien fonds : la pluie d'or de Danaé n'évoque-t-elle pas, par exemple, les *rain-charms*, la fertilisation par la rosée féconde ? Et sous l'équivalence Zeus-Hyacinthos (père des vierges qui meurent pour assurer la vie) ne retrouve-t-on pas les rites agraires minoens, tirés de la culture des plantes bulbeuses ? Présidant aux cérémonies rurales, avant que Dionysos, son hypostase rajeunie, se fût détaché de lui, le Zeus Idaïos ou Velchanos devait paraître volontiers sous les formes du coq et du taureau, célèbres reproducteurs. Ces deux symbolisations, d'ailleurs, ressortissaient plus ou moins à l'Asie. Le coq dont les tributaires du tombeau de Rekhmara transportent en offrande la tête sacrée (rhyton), était venu anciennement de l'Iran, voire de l'Inde, en Méditerranée. La conception du taureau divin se rencontre déjà sur les cylindres de l'Élam, peut-être dès le iv^e millénaire ; là l'animal sacré est debout avec des mains humaines, les doigts ramenés sur la poitrine : geste de fécondateur, imité magiquement, ce semble, par les adorants de Petsofa. Et il approche la déesse nue, prototype de Pasiphaé. A l'époque post-crétoise, un des célèbres « boucliers »

de l'Ida fera revoir un Zeus (?) debout sur le dos du taureau bondissant, à la manière, un peu, dont défilent les dieux de la procession hittite de Iasily-Kaya. Dès la période subnéolithique peut-être, génie redouté des sous-sols complexes et mystérieux du Labyrinthe, le Minos à forme taurine, hypostase du dieu asiatique et crétois, — aperçu de partout dès l'arrivée à Cnossos sur les fresques palatiales ! — devint dans la légende des peuples étrangers un monstre avide de sang innocent ; jusqu'au temps de Thésée, sept jeunes gens, sept jeunes filles, chiffre fatidique oriental, passaient pour avoir été son tribut exigé.

Si donc, pour le dieu mâle, la propension n'a pas été moindre que pour la déesse-mère, à la figuration polysymbolique, caractéristique de l'Orient, du moins, le maître de la vie a-t-il été, aussi peut-être, anthropomorphe ; tel nous voyons son substitut dans une épiphanie, sur une bague d'or de Cnossos : en avant d'un sanctuaire où paraissent le mâle, un bétyle (?), et toujours l'arbre — celui sur lequel siègera le jeune Velchanos de Phaestos ! — l'Esprit, orné là aussi d'une puissance céleste, Astérios, parèdre de l'Astéria, descend de l'empyrée. Sa chevelure flotte au vent ; il est couvert du bouclier divin, et son aspect éblouit les fidèles : au vrai, une adorante, parée du nœud sacré, couvre ses yeux, tandis que le dieu-mâle se révèle, tel Zeus à Sémélé. Dans l'épisode du renouvellement du pouvoir temporel, tous les neuf ans, le génie caché ne se montrait point avec un moindre éclat, sur la mon-

tagne sainte, au gouverneur suprême de l'île, dont il avait mission de vivifier à nouveau les pouvoirs. Curieuse procédure, dont les équivalents sont connus en d'autres folklores primitifs ! Elle attestait l'intervention tutélaire du ciel dans la vie du pays : car si le maître était mécontent de son élu, révélateur de ses lois, il le gardait, le faisant arbitre de l'Hadès, avec le sceptre d'or ; sinon, rajeuni pour neuf ans, l'oint du Seigneur redescendait au palais. Parmi les cris d'allégresse de son peuple, — lui-même sanctifié grâce à l'ordalie princière, — le roi-prêtre reprenait, pour un temps compté, le sceptre, la hache, et le collier aux fleurs de lys.

La déesse-mère, on l'a noté, a dû se dédoubler en Crète, devenant en une seule personne... mère et fille, amante et vierge. Pour l'histoire du dieu mâle, on peut pressentir un fait analogue, véritable génération « polythéiste » par scissiparité. Zeus, que les Crétois avaient vu naître et grandir, éprouva un jour le besoin de se restaurer en sa force amoureuse. Tout en restant lui-même, il se constitua un double, adolescent, apte à poursuivre la carrière d'un maître dont la fécondité était essentielle à la terre. Cette fois, on peut même croire qu'il ne s'en tint pas à un premier rajeunissement ; il ne se contenta pas d'être tout au juste « dédoublé », car sa suite nous offre deux aspects nouveaux et complémentaires : l'un étant comme la préfiguration de l'Apollon hellénique, l'autre celle de Dionysos. Or cette spécialisation devait avoir sur le

culte et sur l'art, un jour, dans la Grèce classique, une action profonde¹. Si Apollon et Dionysos, juvéniles et parfois efféminés l'un et l'autre, ont tous deux gardé les souvenirs du temps où ils avaient été en Crète de jeunes génies « annuels », ils ne s'étaient pas, comme tels, arrêtés à un même stade de développement. Apollon a eu plus en lui du soleil et du jour, plus d'ordre, de lumière, de raison ; Dionysos le « mystique » restait fort proche de la terre, de la divinité des nuits et des songes. Inévitable conséquence, Apollon se proposera d'incarner la pensée humaine, mise à part de la nature ; et il visera comme à la perfection de la pure intellectualité. Demeuré davantage un *Crétois*, parèdre de Démèter à Éleusis, roi lui-même de l'Élysée, l'Éleuthereus n'avait tendu qu'à représenter la vie dans la dépendance de la nature, à rester sous la communion pressante de cette obscure force. Entre les deux, la Grèce hésitante ne put jamais choisir ou préférer.

Elle se souvint toujours de leur origine « orientale », à une époque même où la Crète était déjà fort oubliée des historiens. Entrant dans l'Olympe, l'Apollon archer de l'Hymne délien épouvante tous ses congénères, sauf la Lycienne Lété, sa mère errante et douloureuse : avec elle et Artémis, il combattrait *pour Priam et Troie*. Le Dionysos des *Bacchantes* d'Euripide arrive, nous dit un chœur, en droiture du Tmolos, de la Lydie, *sa patrie* ;

1. J. Harrison, *Themis*, 2^e éd. 1927, p. 364 sqq ; la parité Apollon-Dionysos est devenue évidente à Delphes.

il avait peut-être conservé des affinités avec les gens des hauts plateaux du Zagros, d'où dévalent certains fleuves de Mésopotamie ; et il faisait profession d'amitié pour Héraclès, autre « Oriental ». Près d'Amyclae, on le montrait ailé (Ptilas). Un jour, il mènera Silène et tout son thiasé jusqu'à l'Inde. Apollon plus dominateur, — rude « prytane », — musicien, guérisseur, prophète inspiré de Zeus, a organisé pour lui-même tous les pouvoirs crétois les moins temporels ; ses fidèles le consulteront après son père à Délos, à Delphes, à Claros, à Didymes, etc. Les hymnes dont les Minoens avaient dû fournir les premiers modèles, notamment le péan dit « crétois », les incantations, et les exorcismes — pour lesquels on mandait encore à Athènes, aux temps classiques, des purificateurs patentés en Crète, — tout cela fut de son culte et relevait de lui. Sous un autre aspect, il a été frère de la *Potnia thérôn*, muée en Artémis : dompteur mâle qui étreint déjà les lionceaux en Crète, et les soulève à ses poings, qui pourchasse et transperce ailleurs les serpents monstrueux sortis des fissures de la terre ; à l'occasion il n'épargne pas les humains qu'il tue, ou, d'un geste, ranime...

Mais Dionysos, son frère, avait gardé pour les monstres chthoniens une instinctive sympathie, qui vient de loin ; la mort lui obéissait, grâce à la musique orgiaque ; on le représentait voilé à Sicyone, près de Coré et Déméter, et sous certains de ses aspects, — Hadès, Polydegmôn, Aidoneus, Ploutôn, — il a été un jour maître des trépassés ; l'initiation seconde, celle



A. Acropole de Phaestos. Vue générale des ruines et du paysage.

B. Phaestos, cour Ouest, et restes d'un sanctuaire primitif.

il avait peut-être conservé des affinités avec les gens des hauts plateaux du Zagros, d'où dévalent certains fleuves de Mésopotamie ; et il faisait profession d'amitié pour Héraclès, autre « Oriental ». Près d'Amyclae, on le montrait ailé (Ptilas). Un jour, il mena Silène et tout son thiasé jusqu'à l'Inde. Apollon plus dominateur, — rude « prytane », — musicien, guérisseur, prophète inspiré de Zeus, a organisé pour lui-même tous les pouvoirs crétois les moins temporels ; ses fidèles le consulteront après son père à Délos, à Delphes, à Claros, à Didymes, etc. Les hymnes dont les Minoens avaient dû fournir les premiers modèles, notamment le péan dit « crétois », les incantations, et les exorcismes — pour lesquels on mandait encore à Athènes, aux temps classiques, des purificateurs patentés en Crète, — tout cela fut de son culte et relevait de lui. Sous un autre aspect, il a été frère de la *Potnia thérôn*, muée en Artémis : dompteur mâle qui étreint déjà les lionceaux en Crète, et les soulève à ses poings, qui pourchasse et transperce ailleurs les serpents monstrueux sortis des fissures de la terre ; à l'occasion il n'épargne pas les humains qu'il tue, ou, d'un geste, ranime...

Mais Dionysos, son frère, avait gardé pour les monstres chthoniens une instinctive sympathie, qui vient de loin ; la mort lui obéissait, grâce à la musique orgiaque ; on le représentait voilé à Sicyone, près de Coré et Déméter, et sous certains de ses aspects, — Hadès, Polydegmôn, Aidoneus, Ploutôn, — il a été un jour maître des trépassés ; l'initiation seconde, celle



A. Acropole de Phaestos. Vue générale des ruines et du paysage.

B. Phaestos, cour Ouest, et restes d'un sanctuaire primitif.

de l'*époptie*, la plus parfaite, lui appartiendra finalement à Éleusis ; là, la passion de Zagreus, déchiré par les Titans, puis ranimé, sera *symbolisée* un jour, *mimée* à la manière crétoise, en pleine époque classique : avant la Présentation de l'épi, coupé par la faucille éleusinienne. — Ne le faisait-on pas naître de l'union de Zeus avec Déméter ? Et n'épousait-il pas aux Enfers, Coré, à son tour ? Le pilier verdoyant, le taureau bondissant, le coq des plaquettes de Locres restèrent ses familiers. Dans la légende, le couple Dionysos-Ariadne doublait celui de Minos-Britomartis. Pour les orphico-éleusiniens, Dionysos a symbolisé l'âme universelle ; et c'est là le développement de la conception première du dieu comme esprit de la végétation. Certaines fêtes locales exigèrent la pratique de l'omophagie rituelle, la communion sous l'espèce du taureau divin déchiré, dont les fidèles dévoraient la chair crue pour renaître dans le corps du sacrifié ; les sarabandes les plus effrénées marquaient alors la possession du mortel par le dieu, avec l'appoint de ces déguisements, de ces mascarades rituelles, dont la tradition persista au théâtre et ailleurs. Les lamentations d'Adonis-Tammouz, jeune dieu mêlé à la légende d'Istar — dont l'amour passait pour avoir causé sa perte ! — reproduisaient un type voisin de ce culte, lui-même « émotif ». Or, les premières cérémonies dites de l'arrachage de l'arbre, comme siège de l'esprit de la végétation, relevèrent, en Crète déjà, du grand mouvement que Dionysos allait organiser.

Que ce soit pour le dieu, que ce soit pour la déesse,

nul mélange en Crète entre les formes de l'humanité et celles de l'animalité. La religion minoenne combine l'anthropomorphisme avec son polysymbolisme¹ spécial. Mais pas d'Hor-épervier, pas d'Hathor-Isis qui soit une vache, pas de Bastit-chatte, ou d'Anoubis-chacal ! Une religion qui mettait, essentiellement, ses préférences secrètes dans le symbole, et qui voyait — dans le difficile spiritualisme des « attributs » conventionnels — l'expression la plus concentrée, la plus religieuse, de la supériorité divine, n'a pas dépassé en général la limite inférieure de l'anthropomorphisme¹. Aussi bien, les puissances, femelles ou mâles, qu'accompagnent en Crète des animaux *soumis*, n'affirment pas seulement, par leur extérieur, leur identité humaine ; elles font parade, dirait-on, de leur prééminence durement conquise sur le monde bestial ! Certes, il y eut là, — entre l'Égypte, à cultes zoomorphiques persistants, et la Crète, — une divergence profonde, qui ne devrait jamais être oubliée ; et n'avertit-elle pas de la part à faire ici aux influences asiatiques ? L'Asie avait elle-même séparé plus ou moins l'homme et l'animal. Elle préparait, en tout cas, l'évolution réalisée par la Crète, puis par la Grèce. Retenons cette tendance si nette de la pensée religieuse, de l'art même des Minoens ; car elle a incliné aussi plus librement l'homme vers l'étude désintéressée de la nature extérieure : vers le mysticisme panthéiste. Lorsqu'une religion en vient à

1. Della Seta, *Arte e religion*, p. 102.

esquiver assez volontiers la représentation directe de ses dieux, — et si, vers le même temps, elle ne prohibe pas l'art sacré, comme il est arrivé en Judée ou dans l'Islam encore ! — ne met-elle pas cet art en posture privilégiée pour recueillir attentivement la beauté du monde extérieur ? Plus utilitaire, plus dominatrice, la croyance officielle égyptienne avait *asservi* l'art des obscurs temples du Nil, l'obligeant jusqu'au bout à être véhicule, et transcription stéréotypée, de lointaines conceptions superstitieuses.

CHAPITRE IV

DÉMONS, PLANTES SACRÉES, MANES

VIII. — L'ÉLIMINATION DE LA ZOOLATRIE : DÉMONS HYBRIDES, ANIMAUX FANTASTIQUES. PERFECTION DU « BESTIAIRE » VIVANT.

Si la religion crétoise reste dans son principe anthropomorphique, et a pu laisser, ainsi, au domaine de l'art sacré toute son ampleur, on pressent l'avantage indépendant qu'elle devait accorder à l'esprit décoratif, grâce à sa conception spiritualiste du divin, à sa prédilection pour les représentations symboliques ; en somme, par son précieux progrès sur la magie matérialiste, qui limita et immobilisa toujours plus ou moins la création esthétique, chez les peuples du Nil. La Crète a transformé d'abord la zoolâtrie même, et l'on ne dira jamais assez le bénéfice d'un tel changement.

Ayant maintenu la représentation des dieux essentiels sous les aspects du type humain, l'art minoen, comme l'art mésopotamien, était maître de distinguer, par l'extérieur, les dieux des *démons subalternes*. Ceux-ci, dans l'île, ont eu seuls la forme animale. Tel un être bizarre à face bestiale, représenté dressé, et dont le dos se couvre d'une sorte de longue housse, hérissée

d'épines, parfois mouchetée comme une peau ; l'hippopotame à crinière, espèce disparue au Delta du Nil, lui a peut-être prêté certains traits : on songe à Thouéris. Seth aussi ressemblait en Égypte, pour la tête au moins, à l'âne ou à l'onagre. Tel encore un autre monstre, lui-même debout, avec ses membres humains, mais une longue queue bestiale ; la tête n'est pas d'un bovidé. On ne peut trop affirmer au sujet d'autres génies (?) portant la croix ansée, qui sont sculptés en relief sur un fragment de coquille, trouvé à Phaestos. Leur aspect évoque le souvenir du talisman d'Hamath ; il doit s'agir là d'une figuration importée. Ce qui prouve bien que de tels personnages étaient considérés comme démoniaques, plutôt que divins, en Crète, c'est qu'on les voit représentés, à l'occasion, par paires, voire en séries plus nombreuses : application du principe du dédoublement héraldique, qui a peuplé de groupes antithétiques, — non sans emprunt ni imitation d'un pays à l'autre, faut-il croire en définitive ! — l'Égypte, la Mésopotamie et l'Égéide même. Chez les Minoens, du moins, il n'est nul doute sur le rang subalterne imposé aux êtres semi-bestiaux ; les dyades, les triades, assemblant un même modèle stéréotypé, attestent partout un stade inférieur de la divinisation : ce qui correspond, en Crète, à la situation même de tant de génies hybrides, en passe d'élimination. Ne voit-on pas paraître de tels êtres, par exemple, devant des autels à cornes de consécration, pour accomplir là auprès de la divinité invisible, ou de

chaque côté de l'arbre sacré, ces rites de libations, d'offrandes, auxquels s'astreignaient aussi les mortels ? Les dieux ne s'adoraient pas entre eux ; mais les démons minoens, associés à ce qui resta de vieille magie dans le rituel, — et c'est bien caractéristique ! — intervenaient particulièrement pour les incantations agraires, les plus conservatrices, faisant, à la demande des superstitieux, choir la pluie, ou verdoyer l'arbre.

On ne voit pas que l'imagination des Minoens ait tant multiplié ces assesseurs et intermédiaires. Tous les monstres du type bestial ne sont sans doute pas des démons ; sur les cachets, représentèrent-ils quelquefois bien autre chose que le produit d'une imagination fantaisiste, habile à compliquer, à individualiser en quelque sorte, des modèles irréels : modèles que, par un souci utilitaire, on voulait rendre inimitables ? Ce fut le cas pour les *grylloi* à l'époque classique encore. Ainsi trouve-t-on associés parfois, sans nulle vraisemblance ni vie, membres, corps, et têtes, complétés à l'occasion... par des éléments végétaux ! Indépendance singulière : ailleurs, en Égypte, en Grèce même pour quelques cas (ceux des Titans anguipèdes, du Minotaure, des Centaures, des Sphinx, des Sirènes, de l'hippalectryon, etc.), les combinaisons plastiques réalisées avec l'homme et l'animal gardèrent un sens quasi-logique. Les hybrides créés auraient pu vivre, à la rigueur, en un monde surnaturel. Mais les gemmes-talismans de Crète, les empreintes sigillaires, montrent, et là seulement, des créatures *fantastiques*,

incapables d'action, construites, dirait-on, par pur caprice : êtres qui rassemblent à l'envi des organes inutiles à l'existence, tandis même qu'ils manquent, naïvement, de tout l'essentiel ! Même les moins bizarres, la femme-aigle, l'homme-bouc, révéleraient, par les variations de leur type, combien on fut loin de les considérer comme virtuellement doués de l'aptitude au mouvement. Et ces pseudo-démons n'ont guère eu que des attitudes torturées, instables, qui, d'emblée, les exclueraient aussi du monde d'ici-bas. La glyptique leur avait d'office appliqué le principe antithétique ; là mieux que partout ailleurs, il pouvait convenir, puisqu'il assurait d'avance, pour l'empreinte à apposer, l'exakte symétrie, si nécessaire, des parties. La Mésopotamie avait déjà inventé ainsi l'aigle bicéphale ; le bicéphalisme ne fut pas rare en Crète même, mais associé avec un souci (qu'on dirait plus capricieux), de varier toutes les postures, de les équilibrer sans les répéter servilement. Or, par cela aussi, l'art minoen témoignait de sa belle liberté : art où rien n'est arrêté ni emprisonné comme dans un ordre éternel.

En Égypte, les dieux mêlés d'animalité furent favoris de la piété populaire, et les formes restèrent fixées par l'étroite règle du traditionalisme ; or, elles se conservèrent scrupuleusement ; en Grèce même, plus tard, la fantaisie des artistes respectera jusque dans l'imaginaire, le *canon* essentiel : on se permettait seulement d'étudier et de travailler librement le type établi, afin d'en exprimer toute l'esthétique possible. Mais,

chez les Minoens, rien de ce conservatisme; on fût allé au besoin, dans la glyptique, à une schématisation déroutante. Des œuvres pourtant contemporaines arrivent à susciter l'impression qu'elles sont hétéroclites, voire... dérivées dans l'ordre des temps!

Il est douteux, au vrai, que le Crétois, comme on avait cru, ait encore senti quelque communauté de nature entre l'animal et l'homme; il était fort écarté du totémisme, et ne se découvrait nulle obligation de respect envers ce qui n'avait pas rang divin. L'animal sacré n'est pour lui déjà que le futur symbole, « charmé » ou dompté; en tout cas, il obéit au dieu à forme humaine, et ne peut plus être que son « hiéroglyphe » expressif. Nulle part, on ne constaterait cette déférence peureuse que l'Égypte a si communément révélée. Les thèmes de la vache allaitant son veau, de l'*agrimi* soignant son faon, ont eu, certes — et semble-t-il, par souvenir d'Hathor, protectrice des morts, — une valeur mystique, qui se retrouve au plus près à Mycènes, en Syrie, en Lycie. Mais l'auxiliaire le plus symbolique reste *dépendant*. Le prince au collier de fleurs de lys, dans la célèbre fresque cnossienne, mène docilement en laisse, semble-t-il, un griffon; celui qui flanque ailleurs le trône royal, se couche alors héraldiquement aux pieds du Minos, dans les hautes herbes, au repos, à la manière d'un chien fidèle. Le monstre léonin à tête d'aigle, de la Mésopotamie à la Crète, n'avait pas vu grandir sa liberté, bien qu'il tint dans la religion funéraire



Ruines de Phaestos. A. Les escaliers monumentaux et l'Esplanade Ouest.

B. Le grand Corridor des magasins, vu de l'Ouest (détail, M. M. III).

chez les Minoens, rien de ce conservatisme; on fût allé au besoin, dans la glyptique, à une schématisation déroutante. Des œuvres pourtant contemporaines arrivent à susciter l'impression qu'elles sont hétéroclites, voire... dérivées dans l'ordre des temps!

Il est douteux, au vrai, que le Crétois, comme on avait cru, ait encore senti quelque communauté de nature entre l'animal et l'homme; il était fort écarté du totémisme, et ne se découvrait nulle obligation de respect envers ce qui n'avait pas rang divin. L'animal sacré n'est pour lui déjà que le futur symbole, « charmé » ou dompté; en tout cas, il obéit au dieu à forme humaine, et ne peut plus être que son « hiéroglyphe » expressif. Nulle part, on ne constaterait cette déférence peureuse que l'Égypte a si communément révélée. Les thèmes de la vache allaitant son veau, de l'*agrimi* soignant son faon, ont eu, certes — et semble-t-il, par souvenir d'Hathor, protectrice des morts, — une valeur mystique, qui se retrouve au plus près à Mycènes, en Syrie, en Lycie. Mais l'auxiliaire le plus symbolique reste *dépendant*. Le prince au collier de fleurs de lys, dans la célèbre fresque cnossienne, mène docilement en laisse, semble-t-il, un griffon; celui qui flanque ailleurs le trône royal, se couche alors héraldiquement aux pieds du Minos, dans les hautes herbes, au repos, à la manière d'un chien fidèle. Le monstre léonin à tête d'aigle, de la Mésopotamie à la Crète, n'avait pas vu grandir sa liberté, bien qu'il tint dans la religion funéraire



Ruines de Phaestos. A. Les escaliers monumentaux et l'Esplanade Ouest.
 B. Le grand Corridor des magasins, vu de l'Ouest (détail, M. M. III).

évoluée une place importante, attestée tout au moins sur les petits côtés du sarcophage d'Haghia Triada. On le reconnaît *en laisse* plus d'une fois, partageant le sort des lions domptés que des cordes humiliantes attachent au pilier de Rhéa. Il est plus difficile de déterminer la situation du sphinx; celui de Crète devrait être, semble-t-il, rapproché de celui d'Égypte, surtout mâle, et qui servait, peut-on croire, — à l'origine du moins, — pour exprimer la dignité royale ou divine du Pharaon; mais sans doute a-t-il eu aussi des accointances du côté de l'Asie; au ^{xiv}^e siècle, en tous cas, le sphinx d'Haghia Triada entrerait dans une série proprement hittite.

Hors de ce « bestiaire » fantastique, l'art minoen n'a, certes, rien négligé du monde réel. Le lion et le taureau sont restés parmi les types de fauves les plus approchés de la vie divine; le lion n'était-il pas le « cartouche » officiel des adorants de Rhéa? Les rhytons en forme de tête léonine du Trésor de la chapelle Ouest, à Cnossos, figurent parmi les symboles de la propagande religieuse exportés en Égypte, à Mycènes, à Delphes. Le taureau que le dieu mâle dompte ou chevauche, — et qui a été le protagoniste de ces fameuses corridas sacrées dont l'usage s'est transmis aux Méditerranéens, — nous laisse retrouver plus fréquemment encore les traces de son rôle sacré. Le décor symbolique d'étoiles que sa tête portait à l'occasion ne rappelle-t-il pas les signes distinctifs de l'Api ou d'Hathor? L'imagination classique a

passablement dénaturé certains souvenirs d'un culte issu d'Orient et d'Égypte, mais qu'elle ne comprenait guère. C'est sa fantaisie qui a fait des amours de Pasiphaé le thème d'un étrange « égarement », dû à de « fatales colères » célestes. On célébrait à Cnossos et ailleurs des parades sans mise à mort, que les Achéens de Mycènes et de Tirynthe adoptèrent ; à ces fêtes, certainement religieuses, qui comportaient d'ailleurs une périlleuse voltige, participèrent de jeunes nobles, *et aussi des jeunes filles*, ce qui peut avoir provoqué, un jour, la croyance au double tribut exigé par le Minotaure. L'objet précis de ces « courses » nous échappe ; peut-être accompagnaient-elles une sorte de drame agraire et mystique, dont le souvenir — combien évanide ! — revivrait dans l'enlèvement d'Europé, ou sous les figurations de Déméter, d'Artémis au taureau. Des mythographes tardifs ont créé là-dessus l'absurde légende d'un bovidé-carnivore, hôte du labyrinthe, avec ce qui se rattache à ce thème folklorique ; mais le rôle joué à Éleusis par Thésée explique peut-être son voyage de colonisation à Cnossos, sa lutte légendaire et symbolique avec l'animal sacré des Minoens, dans le temps où Athènes jalousait les mystères chthoniens ; et il est significatif que la faucille-*harpé* qui servait au sacrifice rituel du taureau fût devenue monnaie sacrée à Sparte ; voire peut-être, qu'enterrée, suivant une légende, à Corcyre, elle eût servi, çà ou là, de symbole funéraire dans les tombes d'initiés...

Quant à l'oiseau, il était utilisé surtout — lorsque les Minoens le mêlèrent à leurs représentations culturelles, — comme signe matériel des épiphanies de la divinité. Il n'est pas étrange qu'il ait passé un jour pour connaître et pouvoir révéler certaines lois de la volonté céleste. L'ornithomancie, venue du pays des rois-faucons, codifiée là même, resta traditionnelle au temps des poèmes homériques, dans les tragédies d'Eschyle encore ; on la pratiquait rituellement en Asie ionnienne ; les barques des Étrusques émigrés ont dû transporter en Italie, avec les rapaces sacrés, les règles de cette interprétation symbolique, clé des « signes » que fournissait la gent ailée.

Déjà pourtant la Crète, libérée de la zoolâtrie, et chez qui seuls les démons retenaient encore un peu, à l'occasion, de la forme bestiale, faisait des familiers de l'homme un objet d'observation, sympathique, curieuse, bien plus que d'adoration. Les théories qui avaient permis de proposer tels oiseaux figurés dans le décor céramique, ça et là parmi des plantes, pour des « anatifes » d'essence surnaturelle, — voire le poisson comme symbolisant la transformation de l'âme (1) —, ces théories, simples hypothèses, sitôt que nées, sont tombées au juste oubli dont elles étaient dignes. Il n'y a pas de métaphysique crétoise du règne inférieur.

L'Égypte avait dessiné de l'animal la forme massive et typique, et elle l'arrêtait devant nos yeux ; les frises qui composent son riche *bestiaire*, même les sujets les plus libres de ses hypogées ou de ses palais, nous

avertissent assez, toutes, d'un appel fait surtout à l'analyse. Qu'on nous montre des cervidés paissants ou des fauves en chasse, soit seuls, soit par groupes, et le plus souvent par zones ; même, en file, les éternelles, les admirables oies de Meidoum : c'est toujours là le même dédain de l'accidentel, la recherche d'une formule intellectualisée, où chaque détail viendra par avance s'inscrire ! Les accidents sont comme émondés ; le même contour, d'identiques symétries, ne peuvent que se répéter, à travers une espèce. Tout animal devient type. Or, il semble que l'art crétois *délivre* l'individu vivant au lieu de le réprimer ; grâce à lui, rien n'est plus retiré de l'univers. Un taureau capturé roule au filet en meuglant, ou bouscule le chasseur effaré sous sa masse fumante ; un félin mène une chasse fiévreuse, prudente, le long d'un marais peuplé d'oiseaux d'eau ; des singes rusés froissent des tiges de papyrus ou s'ébattent parmi les rochers et les fleurs ; l'œil inquiet, des perdrix ou des huppés chantent dans les herbages ; le rolhier-geai s'égosille près d'égéantines en fleurs. Partout, les tiges bougent encore ; l'oiseau surpris va s'envoler lourdement ; déjà le chat guetteur risque un autre pas feutré ; et toute la scène se reforme dans l'avenir. Là même où les motifs sont comparables à ceux d'Égypte, on sent un monde séparé... Et l'artiste crétois n'a pas donné une audience moins attentive au monde de la Très-Verte : depuis les dauphins glauques ou les dorades roses, qui sont les grands sujets de la faune marine, jusqu'aux plus humbles rougets, jus-

qu'aux poissons-volants, même aux pieuvres, aux crabes, aux coquillages des eaux cotières ; aux étoiles de mer, aux coraux de la plage ou du rocher... Quel savoureux naturalisme ! Tous les bras de la seiche frémissent et se recroquevillent ; le poisson-hirondelle jaillit parmi des bulles qu'un art moins voisin des choses n'aurait pas même aperçues : tout cela est direct et d'une vivante plénitude.

Dans les palais de Mycènes et de Tirynthe — à ce qu'on a pu appeler « l'embuscade patiente » d'artistes curieux, à leur sympathie quasi-franciscaine pour les êtres vivants, — le goût de la chasse va se substituer, plaisir d'une race devenue rurale et brutale. Plus de la griserie de ces muettes contemplations, d'où l'on devine sortie la sensibilité subtile du dessin des Palais. Certaine morale protectrice, de la pitié pour les animaux, voilà ce qui pourra rester du passé : les prescriptions de Triptolème nous en conserveront *seules*, un jour, l'écho lointain et fidèle ! Mais on verra surtout désormais de belles images de vénerie : un sanglier hardiment saisi aux suites par une meute hurlante et tendue en flèche ; des hardes inquiètes de cerfs observés au pâturage : les uns au repos, les autres lancés au galop, d'autres luttant. Et déjà, en même temps, le schématisme reparaitra, rançon, dans l'art, de la diminution du désintéressement. Les meilleures scènes qui se composent en frises unissent encore la représentation directe de la vie à ce qui est déjà la transcription dans l'immuable ; on verrait là

la formule plonger encore ses inévitables racines dans le réel ! Peu à peu du moins, s'ordonneront de plus en plus en « file indienne » les groupes animaux, incapables de satisfaire les yeux auquel ils s'offrent, tout autrement que par la répétition d'une généralité assez fade ; là reparaitrait l'esprit d'Égypte, où tout est inscrit, gravé en creux, et tend à une perfection avare : mais on repasse de l'individu au type, sans que l'autorité de ce modèle s'accroisse. L'art orientalisant, dans la peinture, dans la sculpture, retrouvera de telles conventions jusqu'au ^{vi}^e siècle encore. Que l'on compare la frise des coqs et poules de Xanthos, si nue, si dépouillée, aux paysages foisonnants des peintures de la Maison des fresques, même du Caravansérail : on est allé, dirait-on, de la lande libre à la basse-cour. L'industrie céramique indigène d'Étrurie, voire celles de Corinthe, ou d'Attique, ne trouveront pas mieux, longtemps, que cette calligraphie si monotone.

IX. — CULTES ET CULTURE ; LA DENDROLATRIE MINOËNNE
ET LES RITES AGRAIRES. DU NATURALISME VÉGÉTAL
A UNE ESCHATOLOGIE FUNÉRAIRE.

Ce spiritualisme, qui libérerait l'art de la magie pour le satisfaire surtout par une « contemplation » imitatrice de la vie, nous ne le constaterons pas seulement en réaction contre la zoolâtrie des Égyptiens. Vis-à-vis de l'Asie, — où, par exemple, le thème de l'arbre de vie est resté, peut-on dire, si étrangement

inerte (au point de reparaitre, stéréotypé encore, jusqu'à l'époque des broderies byzantines : toujours le palmier ou le cyprès, et, de chaque côté, des génies héraldiques ou des animaux gardiens!) — la Crète aussi a témoigné d'une indépendance singulière. Là, son effort n'a pas moins profité à la religion qu'à l'art; or, il n'est rien de plus édifiant. On le savait depuis les beaux travaux de Sir A. Evans; et plus d'un savant, à sa suite, a consacré des pages suggestives à cet aspect de la religion égéenne, liée de si près aux origines du culte de Dionysos, préparation aussi des futurs mystères éleusiniens.

Autant que nous pouvons le déchiffrer, le livre d'images sans texte, qui constitue notre bréviaire (trop mutilé, hélas!) pour les cultes crétois préhelléniques, signale avec évidence la fréquence des rites et scènes de culte *agraires*. La cérémonie qui s'accomplit devant l'autel de l'olivier sacré, à la face II du sarcophage d'Haghia Triada, et qui domine si apparemment toute la composition, se laisse rapprocher des figurations multiples de bagues d'or, ou de gemmes; car, en général, la glyptique crétoise a été dépendante de la frise peinte. Ici ou là, l'épisode initial est presque toujours un acte, soit de semailles — le végétal sacré n'apparaissant pas encore — soit de plantation; plus tard se développent sous nos yeux les soins accordés au rejeton grandissant, fruit de la terre, dont des libations viennent entretenir la sève; cet arrosage naturaliste devait imprégner en même temps l'arbre ou le rameau

d'une efficace magique; à l'occasion, en effet, les offices du jardinage rituel sont assurés à l'aide d'aiguïères consacrées, ou par ailleurs, de coquillages; et généralement grâce à l'intercession de génies animaux hybrides, faiseurs de pluie de type asiatico-égyptien. Ici ou là, on voit l'arrachage du divin végétal, placé, soit dans un pithos, soit sur l'autel, et dont les fruits sont formés; un servant du culte procède à cette importante mission, qu'accompagnent des danses de femmes, ou des invocations faites sur l'autel de l'arbre. Divers symboles paraissent dans le champ : bouclier bilobé, attribut de cette future Athéné à la lance qui saura l'art, elle même, des « charmes » d'orage ou de pluie; *eidolon* de la double-hache, avec bandelette ou nœud sacré; une chape vient rappeler celle du chef des processionnaires, sur le rhyton ovoïde d'Haghia Triada. L'exécutant détourne la tête, en déracinant le surgeon arrivé à maturité, et dans lequel a été concentré, par la vertu des pratiques religieuses accomplies aux saisons diverses, l'*esprit terrestre* lui-même. Or, il semble que l'entreprise violente à laquelle on procède ainsi finalement, ait eu pour but, au vrai, la capture même de la vie végétative, épargnée et recueillie avant qu'elle ne dépérit! Car les Minoens, pieux observateurs du rythme des saisons, savaient qu'on pouvait rendre cette force en pleine vigueur à la terre. Sur le sarcophage d'Haghia Triada, les deux mâts garnis de feuillages qu'on remarque d'un côté — portant la double-hache et surmontés des symboles divins de la déesse,



A. La Villa royale d'Haghia Triada, et la vallée du Hieropotamos, à l'horizon.

B. Ruines de la Villa royale (ensemble, M. M. III).

d'une efficace magique ; à l'occasion, en effet, les offices du jardinage rituel sont assurés à l'aide d'aiguïères consacrées, ou par ailleurs, de coquillages ; et généralement grâce à l'intercession de génies animaux hybrides, faiseurs de pluie de type asiatico-égyptien. Ici ou là, on voit l'arrachage du divin végétal, placé, soit dans un pithos, soit sur l'autel, et dont les fruits sont formés ; un servant du culte procède à cette importante mission, qu'accompagnent des danses de femmes, ou des invocations faites sur l'autel de l'arbre. Divers symboles paraissent dans le champ : bouclier bilobé, attribut de cette future Athéné à la lance qui saura l'art, elle même, des « charmes » d'orage ou de pluie ; *eidolon* de la double-hache, avec bandelette ou nœud sacré ; une chape vient rappeler celle du chef des processionnaires, sur le rhyton ovoïde d'Haghia Triada. L'exécutant détourne la tête, en déracinant le surgeon arrivé à maturité, et dans lequel a été concentré, par la vertu des pratiques religieuses accomplies aux saisons diverses, l'*esprit terrestre* lui-même. Or, il semble que l'entreprise violente à laquelle on procède ainsi finalement, ait eu pour but, au vrai, la capture même de la vie végétative, épargnée et recueillie avant qu'elle ne dépérît ! Car les Minoens, pieux observateurs du rythme des saisons, savaient qu'on pouvait rendre cette force en pleine vigueur à la terre. Sur le sarcophage d'Haghia Triada, les deux mâts garnis de feuillages qu'on remarque d'un côté — portant la double-hache et surmontés des symboles divins de la déesse,



A. La Villa royale d'Haghia Triada, et la vallée du Hieropotamos, à l'horizon.

B. Ruines de la Villa royale (ensemble, M. M. III).

— ne s'opposent-ils pas au pilier, isolé et nu, dressé devant l'autel, par ailleurs ? On a vu là, symbolisé sans doute, le contraste annuel entre le retour du printemps, — évoquant l'union des oiseaux du ciel, voire les heureuses prémices déposées alors près des piliers sacrés, — et la sécheresse attristante de l'extrême-automne. L'aiguière, placée dans la même figuration au-dessus de l'autel, serait celle-là qui revient souvent aux mains des génies, arroseurs de la plante sacrée ; et les corbeilles de fruits peuvent rappeler, par allusion, les cueillettes préparatrices des fêtes de plantation ; enfin, le vase sur lequel une prêtresse étend les mains semble de même forme que les *calathoi* (pots à fleurs), où le cueilleur de crocus de la fresque de Cnossos, par exemple, dispose sa récolte rituelle. Ces vases étaient-ils percés au fond, et servaient-ils ainsi, au besoin, à une culture ? On le croirait. Le fruit ou le noyau semé, arrosé, consacré, y reformait secrètement une vie nouvelle, favorisé par les puissances obscures de la Terre-mère.

Les végétaux placés sur des autels, petits ou grands, ou cultivés dans des *pithoi*, varient. Si bien que l'on a reconnu, malgré le raccourci du dessin, des espèces assez diverses : dattiers, pins ou cyprès, figuiers, oliviers. Le culte des Minoens enveloppait toute la culture. On consacrait aussi, pour certaines fêtes, des rameaux détachés de l'arbre sacré ; ils apparaissent assez fréquemment dans le champ des bagues sculptées ; parfois, on les plantait sur les autels, sans doute pour

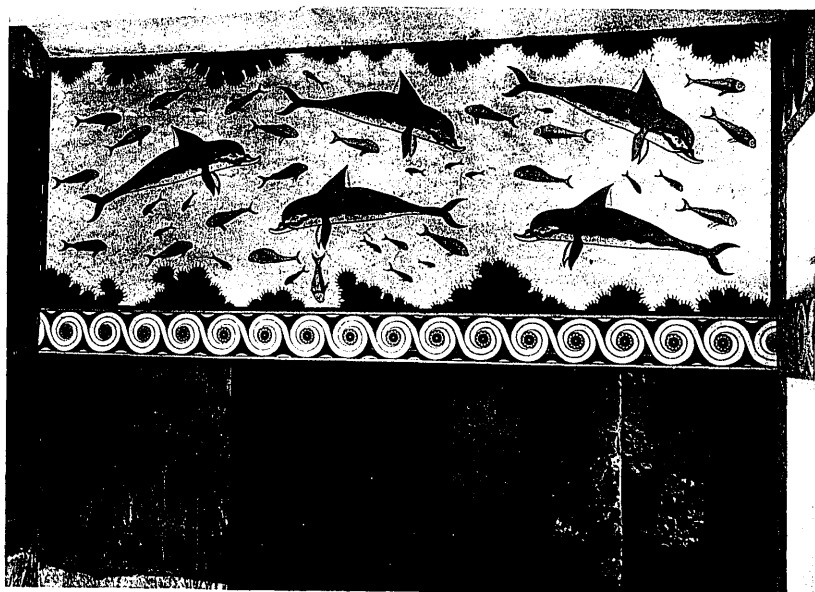
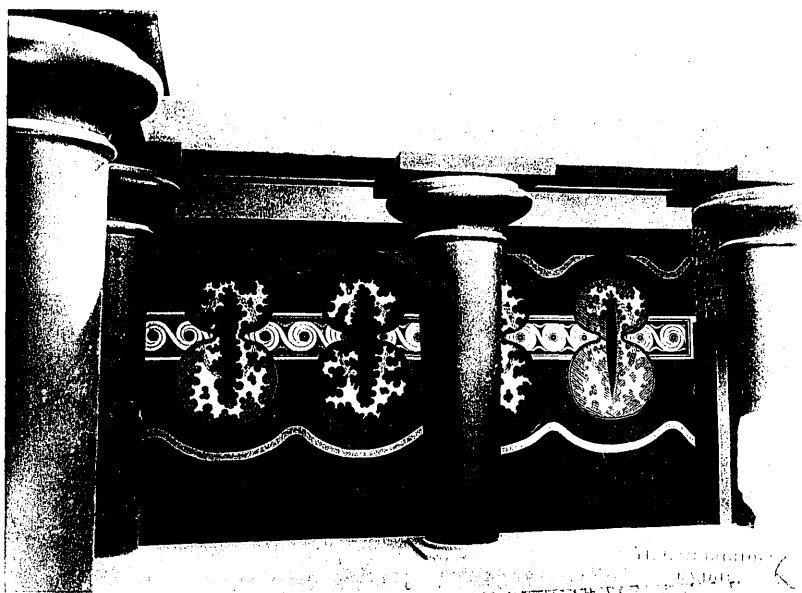
les laisser prendre racine, verdoyer, ou refleurir ; puis on les emportait dans les demeures, comme talismans propices aux hommes ou aux troupeaux, et ils restaient au loin imprégnés d'une efficace magique. On a dû les utiliser, lors des lustrations, des cérémonies purificatrices : car la Crète paraît avoir diffusé la croyance qui associe à la force végétative le principe de vie de l'individu et du groupe, base de la religion dionysiaque : ce que l'on devine encore, je l'ai noté, dans l'hymne des Courètes de Palaeokastro. — On saisit la complexité d'un tel culte, puisqu'à côté des danses rituelles de l'arrachage de l'arbre, et d'humbles sacrifices, il actionnait l'intervention des grands dieux ; puisqu'il pouvait même déterminer des théophanies ! Il faut noter aussi que certaines pièces, comme la bague de Mochlos, nous apportent un autre enseignement ; nous voyons là l'arbuste sur son autel, ou dans un coffre rempli de terre, ayant navigué... avec le culte de la déesse, et abordant à quelque nouveau sanctuaire côtier. Or, cette propagande au loin, par le transport de l'arbre, a laissé maints souvenirs dans les légendes helléniques, et l'on n'interpréterait pas bien, sans elle, le mythe d'Héraclès apportant, par exemple, à Délos l'olivier des Hyperboréens : en fait, un olivier *crétois*. De même il paraît probable qu'une trace de l'arrachage du végétal sacré avait survécu jusque dans l'aventure d'Érisychthôn détruisant — à son propre dommage — un bosquet de Déméter, en Thessalie. Les rites ayant eu pour objet la reproduction

et la propagation des arbres divins purent, d'ailleurs, subsister un peu partout dans la Grèce classique : Dionysos-pilier, Hermès s'enveloppaient de branchages protecteurs ; et les frondaisons de l'arbre sacré passèrent longtemps pour le siège d'un génie supra-terrestre, à Gortyne, à Phaestos, à Éphèse, à Athènes encore ; on installa dans le chêne ou le hêtre élevés les *xoana* les plus primitifs, qui devinrent l'objet d'un culte respectueux. Les pèlerins d'Éleusis trouvaient successivement sur leur route le figuier de Phytalos (Hiéra Syké) et l'Érinéon ; le lieu saint de Cyamitès ; au palais de Crocôon, héros de la culture du safran, ils s'entouraient de bandelettes croisées jaune-soufre ; au puits Parthénios, ils recevaient l'ombre de l'olivier vénérable sous lequel Déméter s'était assise, — comme jadis parmi ses prêtresses la déesse aux pavots de la grande bague d'or mycénienne ! Un esprit prophétique hantait les chênes de Dodone, et le bruissement de leurs feuilles bavardes interprétait la volonté de Zeus ; ainsi, la voix même d'Apollon, lorsqu'elle agitait à Delphes le laurier secret de l'*adyton*...

Retenons là aussi l'impulsion féconde donnée à l'art, et la richesse de la pensée religieuse des Préhellènes. L'architecture orientale garda, de l'équivalence entre l'arbre et le dieu, — à côté du principe de la Caryatide, vivant pilier, celui de la colonne fleurie, à chapiteau, à base décorés ; ce qui lui permit de réintroduire un jour, près de la sèche netteté du dorique, les souplesses des volutes enroulées, voire les caulicoles de

l'acanthé « corinthienne ». C'est au thème décoratif de l'arbre sur l'autel, sans doute, que nous avons dû les *columnæ cælatæ* anatoliennes, avec leur enveloppement sculpté, sur les *bomospeira*. — Ce qui est resté par ailleurs dans la religion grecque des traces d'une sensibilité extrêmement vive, *étendue au monde animal et végétal à la fois*, est le legs de ces Minoens paysagistes qui peignirent les fresques de Cnossos ou d'Haghia Triada, et s'intéressèrent à toute la nature. Grâce à ce vieux levain ancestral, les Hellènes n'ont pas fait seulement progresser la méthode des sciences exactes, de l'anatomie, de l'astronomie, des mathématiques ; ils ont deviné quelquefois les formes de la grande pitié universelle ; les « passions » du blé, de la grappe, du lin peut-être, — « jouées » dans leurs mystères, — préparaient non seulement à distance le mysticisme polythéiste du Saint d'Assise, mais les observations les plus modernes de la botanique expérimentale, lorsqu'elle vient aujourd'hui encore nous révéler, nous *démontrer* les tribulations et les misères cachées dans la vie des plantes, jusque sous le sourire le plus touchant des fleurs trop passagères...

Mais à Eleusis, par exemple, on faisait autre chose encore que d'évoquer les réalités profondes de la germination et de la propagation des céréales utiles. Lorsqu'on célébrait le « drame » de l'enlèvement de Coré, puis son *anodos* si bienfaisant pour les mortels — voire dans l'épopée, la mort, avec la renaissance peut-être de Dionysos-épi, déchiré, moissonné, — les initiés

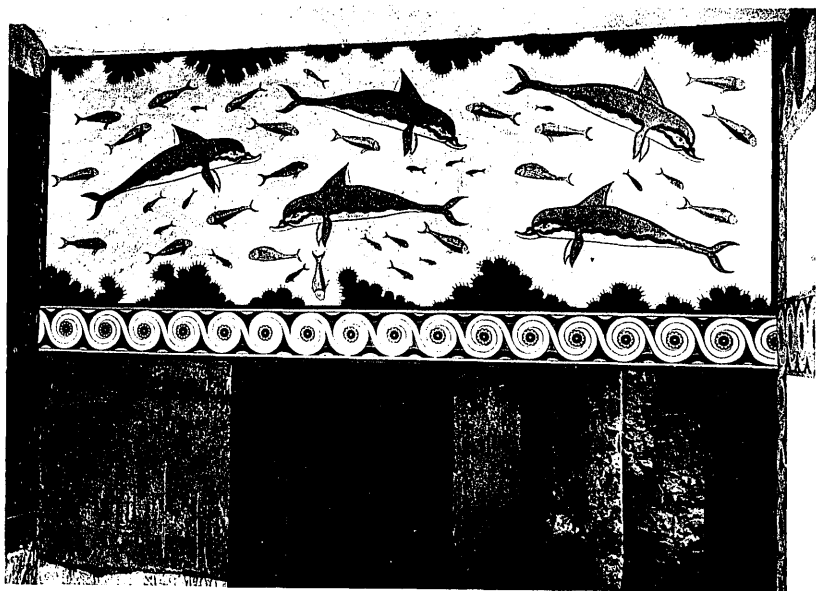
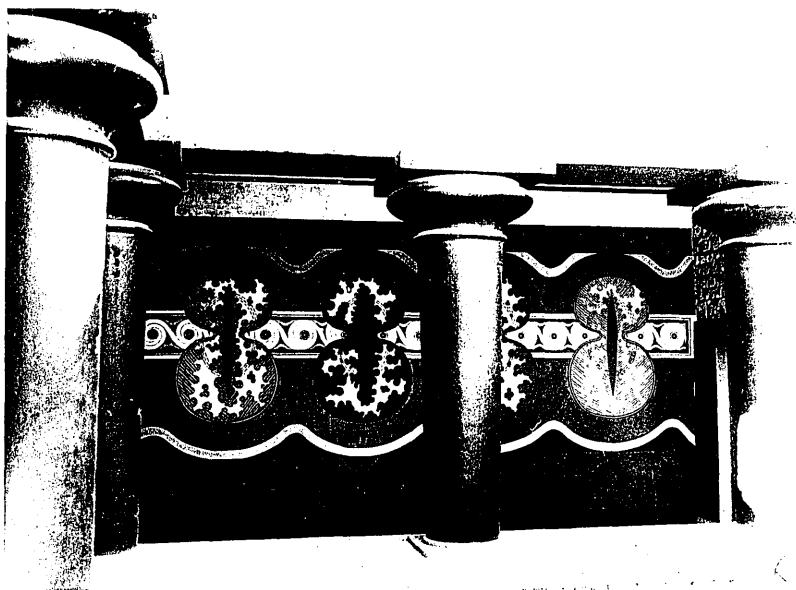


Cnossos, quartier Est, balcon (M. M. III). A. Frise des boucliers.

B Fresque du Paysage marin, restaurée (photos A. Evans).

l'acanthé « corinthienne ». C'est au thème décoratif de l'arbre sur l'autel, sans doute, que nous avons dû les *columnæ cælatæ* anatoliennes, avec leur enveloppement sculpté, sur les *bomospeira*. — Ce qui est resté par ailleurs dans la religion grecque des traces d'une sensibilité extrêmement vive, *étendue au monde animal et végétal à la fois*, est le legs de ces Minoens paysagistes qui peignirent les fresques de Cnossos ou d'Haghia Triada, et s'intéressèrent à toute la nature. Grâce à ce vieux levain ancestral, les Hellènes n'ont pas fait seulement progresser la méthode des sciences exactes, de l'anatomie, de l'astronomie, des mathématiques ; ils ont deviné quelquefois les formes de la grande pitié universelle ; les « passions » du blé, de la grappe, du lin peut-être, — « jouées » dans leurs mystères, — préparaient non seulement à distance le mysticisme polythéiste du Saint d'Assise, mais les observations les plus modernes de la botanique expérimentale, lorsqu'elle vient aujourd'hui encore nous révéler, nous *démontrer* les tribulations et les misères cachées dans la vie des plantes, jusque sous le sourire le plus touchant des fleurs trop passagères...

Mais à Éleusis, par exemple, on faisait autre chose encore que d'évoquer les réalités profondes de la germination et de la propagation des céréales utiles. Lorsqu'on célébrait le « drame » de l'enlèvement de Coré, puis son *anodos* si bienfaisant pour les mortels — voire dans l'époptie, la mort, avec la renaissance peut-être de Dionysos-épi, déchiré, moissonné, — les initiés



Cnossos, quartier Est, balcon (M. M. III). A. Frise des boucliers.

B Fresque du Paysage marin, restaurée (photos A. Evans).

pouvaient entrevoir, par delà l'univers bassement sensible à nos corps matériels, les énigmes d'un autre monde éternel, au-dessus du niveau commun de la vie : celui où Platon trouvait seulement un air respirable. Les fantasmagories des nuits du Téléstérion avertissaient des fidèles choisis, par leurs mélanges concertés d'ombres et de luminosités évocatrices ; ne fallait-il pas faire sentir tout ce halo d'idées errantes entre ténèbres et clartés — affinités, avertissements des limbes hantées de la mémoire, — qui enveloppe (et parfois obsède) notre vie psychique ? Or cela aussi, ce jeu supérieur, entrevu, des forces qui échappent à la mesure humaine, — faisant qu'il n'y a point même de vraie mort, mais un éternel recommencement ! — tout cela a été déjà le vrai souci des Minoens, nous le devons aujourd'hui. On discutera encore longtemps sur l'eschatologie égéenne. Déjà du moins, les recherches de Savignoni, de Sir A. Evans, d'autres encore, ont mis en évidence un fait très important¹. Il existait un étroit rapport entre les cérémonies *agraires*, figurées sur tant d'intailles, crétoises ou post-crétoises, et le culte des morts. En certaines parades, notamment sur une bague mycénienne — où le mystère de la germination sacrée, préparée dans les cupules d'une table semblable à celle du Palais de Mallia, ou à telle autre de l'ancre dictéen, est annoncé clairement, — on voit aussi des scènes révélatrices d'une intention funéraire :

1. Cf. aussi R. Vallois, *Rev. Ét. anc.*, XXVIII, 1926, p. 121-132.

ainsi, la prêtresse appuie la tête sur son bras, faisant le geste de dormir, mimant, comme on l'a dit, « le sommeil des graines que la pluie fécondante ranimera »¹. La peinture la plus développée que nous ayons, des cérémonies ayant pour objet la reproduction et la propagation du végétal divin, orne *un sarcophage*, celui d'Haghia Triada : preuve d'un parallélisme établi entre le sommeil des plantes et la mort des hommes, entre la résurrection des âmes et la reviviscence du printemps. Les rites divers qui paraissaient exigés pour favoriser le lent travail de la germination ne doubleraient-ils pas, en quelque sorte, ceux qui passaient pour pouvoir assurer la vie latente du trépassé ?

Les hommes qui ont imaginé un tel parallélisme, — et qui disposaient une image de Minos, juge des morts, tardivement encore, dans les cimetières de l'Est de l'île, — ont-ils cru seulement, avec tous les primitifs, que les ancêtres renaîtraient dans leur descendance ? Ou bien avaient-ils déjà imaginé quelque *anabiose* mystique de Coré ? On pressent la réponse ; mais il faut l'étayer ici, en examinant l'évolution de la religion ou de l'art proprement funéraires.

1. R. Vallois. *l. l.*, p. 129. Plutarque (*Isis et Orisis*) 69, p. 378 d.-f., a signalé qu'à l'occasion et en son temps encore, les semailles étaient accompagnées de rites funèbres ; on pleurait le grain enterré comme s'il se fût agi d'un mort.

X. — LES IDÉES DES MINOENS SUR LA MORT ET LA SURVIE;
RITES FUNÉRAIRES. L'ÉLYSÉE CRÉTOIS.

Avant le christianisme, on priait les morts ; maintenant, nous prions *pour eux*, et c'est, on le sait bien, une grande révolution de la croyance humaine ; mais même le monde le plus moderne n'a pas exclu la terreur des fantômes d'outre-tombe, ces revenants des vieux contes des veillées, faibles ombres sans vie ; or, déjà l'antiquité, par contre, avait su quelquefois limiter, comme *régulariser*, ces infinies terreurs de l'au-delà dont nous trouverions l'écho dans les prières des *Choéphores*. A travers les milieux orientaux où s'est approvisionnée si longtemps la civilisation crétoise, l'idée du renouveau après la mort a été quasi-banale. Elle domine, notamment, les mythologies sémitiques. Les Babyloniens avaient déjà quelque espoir d'une vie véritable rendue aux trépassés ; la seconde partie du *Poème de Gilgamesh* nous en apporte les preuves ; Mardouk passait pour rendre l'existence aux morts : dieu de l'au-delà, qui avait eu lui-même sa *Passion* si singulièrement instructive, et dont les fêtes de l'*akitu* magnifiaient les pouvoirs ! Chez les Hébreux, des croyances analogues se trouveront établies, car le Jahveh palestinien faisait descendre, à son gré, au Schéol ; il y pouvait poursuivre ses ennemis, ou en retirer des serviteurs élus...

Chez les Crétois, on constate d'abord que les mêmes

éléments de sacrifice et d'offrande se rencontrent à travers le culte agraire terrestre, et dans le culte chthonien dû aux morts : ici ou là plus ou moins limités. Le sacrifice minoen à la tombe passait pour assurer la survie ; et aussi, semble-t-il, pour faciliter le passage d'un monde à l'autre, en libérant les vivants à la fois de leur devoir et de leur crainte.

Il n'est pas facile, à vrai dire, de démêler les croyances établies, et leur probable évolution. Les fouilles crétoises ont révélé certaine unité dans les dispositions architecturales en honneur chez les vivants. Malheureusement, ces fouilles ont été beaucoup moins explicites pour ce qui concerne le sort fait aux dépouilles funèbres. Au début, l'inhumation par groupes a été traditionnelle, l'usage évoquant, semble-t-il la vie collective des clans alors fondés. *Le dromos* d'une tombe à coupole près d'Haghia Triada, était flanqué de réduits encombrés d'ossements. Les primitives *tholoi* de la région Lebena-Koumasa dont il a été fait une soigneuse étude, et qui jalonnent la route isthmique de la Messara, trouvent certaines analogies du côté des *enclos* de la Libye ; là, comme sur la route anatolienne, vers Mallia, leur forme circulaire contraste avec le plan rectangulaire des maisons néolithiques, et leur mobilier atteste une antiquité reculée. En certains cas, elles ont été d'ailleurs plusieurs fois utilisées au cours de l'époque minoenne, et il est arrivé que ceux qui y introduisaient les corps nouveaux en ont retiré bien des objets précieux, nous laissant ainsi



* "Maison des fresques", à Cnossos (M. M. III) d'après *Palace of Minos*.
 a) l'oiseau bleu; b) le Paysage africain : singe bleu soudanais.

tout au moins, sur la haute antiquité de la *tumborychia*, des attestations difficilement réfutables ! Restent encore assez — vases de terre et de pierre, sceaux d'ivoire, figurines de marbre ou d'argile, palettes de pierre, poignards et haches de cuivre : butin où aucun objet n'était postérieur au Minoen moyen — pour ne pas faire douter des relations entretenues jusqu'alors entre le port de Komô et l'Égypte, entre les havres Nord, et les Cyclades, et l'Asie : dès le temps, ainsi, où les Libyens, par exemple, furent expulsés des régions du Nil par l'arrivée de conquérants mieux outillés. La faune des cachets est asiatico-africaine ; la glyptique elle-même a ses affinités ici et là ; on doit signaler un cylindre mésopotamien en hématite datant des environs de 2000. Les diverses influences étrangères déjà connues peuvent donc bien s'être exercées, aux débuts, pour orienter la conception funéraire des Crétois. On ne croyait pas dès alors, dans l'île minoenne, l'âme liée au corps après la décomposition de celui-ci. Les idées du vieux monde égypto-asiatique avaient sans doute dicté cet espoir de la survie, dont les plus anciennes tombes de Négadah, d'Abydos, voire celles de Kish et Our, par ailleurs, attestent la force ; le culte ancestral n'avait pas été moins primitif en Mésopotamie qu'en Égypte ; les archives du temple de Bau, à Lagash, révèlent déjà la liste des offrandes de *patesi* locaux (?) aux ancêtres de leur race. Et d'Asie spécialement, la doctrine avait dû arriver jusqu'à la côte syrienne, avec la « geste » de Gilgamesh lui-même.

Les formes des sépultures ont bien pu varier ensuite ; une telle conception était désormais fixée. Qu'on retrouve çà ou là, selon les différences de population, des tombes creusées dans le roc ou d'autres du type des Cyclades, les plus anciennes ; puis dès le ^{xvii}^e siècle, des chambres voûtées rectangulaires à couloir, comme à Mavro Spelio, influencées par l'Égypte, et prototype de celles de Mycènes ou d'ailleurs ; voire dans la période du Minoen récent II et III, des tombes à fosse encore et des tombes à puits ; partout, survit le même principe *de l'indépendance de l'âme* libérée du corps. Près d'Haghia Triada, comme à Zafer Papoura (N. de Cnossos), comme à Milato, on a recueilli du matériel funéraire, mis à part pour la période où Psyché était supposée dégagée. On avait donné à une fosse d'ensevelissement la forme prophylactique de la double-hache divine. Une autre tombe près de Cnossos, pourvue de bancs, et annonçant un dispositif étrusque, constitue une sorte d'*hérôon* où la famille devait venir, dans un recueillement propice, célébrer déjà, à ses heures, une manière de culte funéraire.

A peu près comme dans les religions d'Asie centrale, et à la différence, à vrai dire, de ce que nous connaissons pour l'Égypte, la doctrine créto-mycénienne a pauvrement déterminé l'art vers l'illustration des dogmes funéraires ; de là vient que, sur le chapitre des mânes, nous soyons, hélas ! encore bien moins renseignés que pour les dieux. Ce serait peu que la constatation des précautions prises pour l'existence

d'outre-tombe, considérée comme une continuation de l'autre : idée assez commune chez les anciens peuples. Il n'y a pas eu du moins, en Crète, cette préparation si minutieuse, et comme on l'a dit, presque « exubérante » de l'au-delà, qu'on remarque en Égypte, dès l'époque des *mastabas* de l'Ancien Empire, puis au Biban el Molouk, voire et surtout, par exemple, dans le temps de la XIX^e dynastie, parmi les hypogées de Deir-el-Medineh ou d'Abd-el-Gournah, organisés par la nombreuse troupe des « serviteurs de la place de vérité ». Là, on est presque déconcerté par la variété des symboles, sinon des signes. Une fois encore, donc, la Crète se distinguait par son spiritualisme transcendant, rapproché si singulièrement de celui des religions orientales. Les quelques symboles funéraires des vases ou *larnakes*, vache allaitant, griffon ailé, oiseau posé sur un poison (?), ont une valeur très *schématique*, encore que certaine ; ils évoquent sobrement, tantôt le voyage de l'oiseau-âme vers la région des Bienheureux, tantôt le monde des puissances des ténèbres ; partout, avec un accent plutôt étranger.

C'est au sarcophage d'Haghia Triada, une *larnax* rectangulaire, que nous devons, on le sait, les informations les plus étendues, hélas ! quasi isolées¹ ; et ce qui a été dit ci-dessus du parallélisme dont il témoigne, entre le culte des plantes sacrées, d'un côté, la vie « infernale », par ailleurs, prépare assez direc-

1. Sur un sarcophage d'Episcopi, se retrouveraient pourtant réunis les éléments essentiels de la représentation.

tement aux enseignements révélateurs qu'on y découvrira. On pourra discuter encore pour savoir si les détails dépendent plus ou moins de la conception égyptienne : ce qui est sûr, c'est qu'on a là, avec nombre d'éléments cultuels locaux, une parade d'offrande au défunt *divinisé*, mise en rapport étroit avec une scène de cultes agraires. D'un côté, le mort, vêtu d'un manteau à longs poils qui lui donne l'aspect de la momie, est installé, dressé, devant la porte de son tombeau ; des porteurs nus jusqu'à la ceinture, le premier seul avec une petite barque, les deux autres *moschophores*, se présentent devant lui. A l'autre extrémité du même côté, à gauche, une scène de sacrifice sanglant, et de libation peut-être confiée à la terre, est accompagnée par la monodie d'un cithariste. L'autre face, déjà signalée, associe intimement le culte de l'arbre sacré à la cérémonie funéraire ; la musique d'une double flûte, l'*aulos* phrygien, répond ici à celle du lyricine, sur le côté antithétique ; deux chèvres sauvages sont couchées cette fois au pied de la table, qui porte le taureau égorgé et ficelé, victime peut-être proche d'être rituellement dépecée...

Les peintures des deux parois étroites nous transportent, semble-t-il, au monde de l'au-delà. Elles témoignent de conceptions plus récentes. Deux chars y sont représentés, évoquant, loin à l'avance, les chars des stèles de Mycènes, ou une fresque de Tirynthe, voire certaines représentations chypriotes, cycladiques, étrusques. Dans chacun d'eux, on voit deux person-

nages ; la caisse où paraden deux femmes, semble-t-il, est traînée *par des chevaux* ; l'autre est encore attelée de griffons, à tête ornée d'une crête de plumes. Il est possible que, dans chacun des équipages, l'une des figures représente, sous la forme anthropomorphique, une divinité accompagnatrice, du monde souterrain ; sur les longs côtés, les dieux n'étaient présents, notons-le, que symboliquement. Au-dessus des griffons, un oiseau huppé vole à la rencontre du char : ce serait, selon certains exégètes, l'âme du mort, quelque chose d'analogue au *bâ* égyptien.

Il y avait donc, assurément, en Crète, une cérémonie qui s'adressait au mort déifié, et qui s'associait intimement aux exigences essentielles d'un culte ordinaire : celui des arbres et des plantes. A quel moment du rituel funéraire répondait la grande parade ? Était-ce à la déposition dans la tombe, auquel cas elle n'aurait eu lieu qu'une fois ? Ou bien était-elle périodique, répétée aux différents anniversaires d'un deuil familial ? Le problème est essentiel ; car avec la première hypothèse, le sarcophage d'Haghia Triada se trouverait avoir fixé le souvenir d'une action définitivement passée ; dans le second, il eût visé à transférer au défunt, par la valeur magique des figures assemblées sur les quatre faces, la pérennité des offrandes remises. Malheureusement, quelque incertitude subsiste en ce difficile débat. Dans l'art et la religion égyptiennes, si préoccupés du destin d'au-delà, nous voyons s'associer des scènes successives, comme

celles du transport du défunt à la tombe, puis celle de sa « réanimation » sur le lit de mort : la première fixant une scène du passé par rapport à la vie du double, la seconde un épisode destiné à *rester futur*, par rapport à l'essentiel passage du trépas. Il est possible que les scènes d'Haghia Triada doivent être considérées comme ayant eu quelque symbolisme périodique, le défunt y apparaissant, d'après son costume et son attitude, comme évoqué hors de la tombe. La religion crétoise aurait donc été là, et pour un peu, dans sa conception funéraire, arrêtée à une préoccupation craintive de l'avenir : donc à ce degré où se trouvait aussi le culte d'Égypte, avec en général tous les systèmes, toutes les croyances qui précèdent les religions dites historiques. Dès le temps du *Dipylon*, la Grèce offrira, en tout cas, les témoignages d'un fort différent esprit.

Le voyageur qui, parvenu dans le désert de Thèbes, — aux hypogées royaux du Biban-el-Molouk, par exemple, — voit foisonner autour de lui, sous terre, les images de toute une mythologie de l'Hadès égyptien, est porté, s'il ramène alors sa pensée vers l'Égéide, à concevoir l'impression d'une complète différence avec la Crète ou Mycènes même ; il ne peut pas ne pas songer à la rareté extrême des documents crétois, ou à la quasi-nudité des parois intérieures des grandes *tholoi* : ces « *trésors* » créés, à l'imitation de la Crète, par la plus puissante dynastie achéenne. Il semblerait que l'appauvrissement ait été profond, quasi total ; que les

Peuples de la mer régis par les Minos, voire les sujets des Danaens immigrés en Argolide, n'aient reçu du Sud, à travers la Très-Verte, que les faibles linéaments, devenus bien schématiques et mornes, d'un enseignement dont la richesse, parfois presque incohérente, avait été oubliée. Sur le sarcophage même d'Haghia Triada, les différences éclatent, plus que les rapports. Où trouver en Égypte le sacrifice funéraire, par exemple, et les chars de griffons ? Il faudrait se tourner encore ici vers l'Asie ; la coutume des chars funéraires n'y est-elle pas d'abord attestée ? Ce qui a été dit du moins, déjà, des rapports du culte de l'arbre sacré en Crète avec la religion funéraire, ne nous offre-t-il pas une occasion de nous souvenir de ce que l'Élysée minoen a pu devoir à l'Égypte, *mutatis mutandis* ; et parallèlement, de concevoir la valeur des espérances nouvelles qu'il apportait dans toute l'Égée ? Il eût été fort important ici de pouvoir utiliser d'étonnantes révélations sur la cour du griffon et ses mystères : celles que le célèbre Anneau dit de Nestor, par les soins de Sir A. Evans, est venu nous apporter si récemment. Attendons que le doute soit éclairci sur les circonstances de la découverte de cette pièce quasi trop instructive, et qu'on puisse ainsi mieux accepter, soit l'interprétation du possesseur de la bague, soit d'autres, quelque peu divergentes. Dès aujourd'hui, est permis, en tout cas, un rapprochement qu'on aperçoit et qu'on doit faire. Le personnage au collier de lys de Cnossos, conduisant en laisse, sans

doute, un griffon dans un paysage élyséen, décoré d'iris — et que *peut-être* des papillons diaprés survolent, — n'évoque-t-il pas certaines bractées d'or de Mycènes, ou d'autres représentations sacrées du papillon, de la chrysalide, non moins minoennes ? On concevra que l'eschatologie égéenne avait dès cette époque établi un principe symbolique nouveau et riche : celui qui visait à représenter les âmes des morts sous la forme de papillons, et d'abord de chrysalides.

Fleurs et papillons durent reparaître fréquemment sur les fresques et les gemmes, à Cnossos, ou ailleurs. Il y avait eu sans doute, dans l'Égée, une tradition selon laquelle les âmes des trépassés revenaient au printemps, pour voltiger sur les campagnes fleuries. Or elles apparaissaient, ces âmes errantes, dans le temps même que remontait au jour la déesse cueilleuse de fleurs, celle que dans la prairie de Nysa, un jour, un narcisse merveilleux, magique, — sortilège de la nature complice ! — avait détournée d'apercevoir la venue du Ravisser souterrain. La fête des fleurs sera dans l'Attique, au début des *Anthéstéries*, une kermesse des mânes : c'est ce jour-là que les jarres funébres, symboliquement ouvertes, permettaient aux *eidola* des défunts, essaim frémissant et dolent échappé de l'au-delà, de se répandre un moment dans le monde supérieur.

Déjà libérés d'un grossier animisme, les Crétois ont ainsi procréé le mythe de Psyché : l'âme, dont le nom désignait encore en grec le papillon blanc ; Psyché, telle qu'elle sera toujours représentée sur les fresques



Fresque du Caravansérail, Cnossos (M. R. I), d'après *Palace of Minos*.



Soumission du taureau, gobelet d'or de Vaphio. (Mus. Athènes M. R. I.).

doute, un griffon dans un paysage élyséen, décoré d'iris — et que *peut-être* des papillons diaprés survolent, — n'évoque-t-il pas certaines bractées d'or de Mycènes, ou d'autres représentations sacrées du papillon, de la chrysalide, non moins minoennes ? On concevra que l'eschatologie égéenne avait dès cette époque établi un principe symbolique nouveau et riche : celui qui visait à représenter les âmes des morts sous la forme de papillons, et d'abord de chrysalides.

Fleurs et papillons durent reparaître fréquemment sur les fresques et les gemmes, à Cnossos, ou ailleurs. Il y avait eu sans doute, dans l'Égée, une tradition selon laquelle les âmes des trépassés revenaient au printemps, pour voltiger sur les campagnes fleuries. Orelles apparaissaient, ces âmes errantes, dans le temps même que remontait au jour la déesse cueilleuse de fleurs, celle que dans la prairie de Nysa, un jour, un narcisse merveilleux, magique, — sortilège de la nature complice ! — avait détournée d'apercevoir la venue du Ravisser souterrain. La fête des fleurs sera dans l'Attique, au début des *Anthéstéries*, une kermesse des mânes : c'est ce jour-là que les jarres funèbres, symboliquement ouvertes, permettaient aux *eidola* des défunts, essaim frémissant et dolent échappé de l'au-delà, de se répandre un moment dans le monde supérieur.

Déjà libérés d'un grossier animisme, les Crétois ont ainsi procréé le mythe de Psyché : l'âme, dont le nom désignait encore en grec le papillon blanc ; Psyché, telle qu'elle sera toujours représentée sur les fresques



Fresque du Caravansérail, Cnossos (M. R. I), d'après *Palace of Minos*.



Soumission du taureau, gobelet d'or de Vaphio. (Mus. Athènes M. R. I.).

romaines, cueillant des fleurs à travers les prairies... Ils pensaient que l'âme-papillon connaît des retraites mystérieuses et embaumées, où elle est admise après avoir subi l'épreuve de la pesée. La psychostasie était-elle aussi, en Crète même, la condition de cette métamorphose? C'est possible¹. La transformation essentielle, du moins, doit être déjà affirmée; papillon et chrysalide, tels qu'on les retrouvera à Mycènes — là où ont été exhumées aussi de petites balances d'or, funéraires, décorées de larges papillons! — n'étaient pas, au vrai, des formes équivalentes : l'une ayant dû précéder l'autre, nécessairement. Or ne reconnaîtrait-on pas ici le rapport déjà constaté entre la magie sympathique d'une part, réglant la germination et la croissance du végétal sacré, et, par ailleurs, les rites funéraires destinés à perpétuer la vie heureuse de l'être? L'âme-chrysalide « sommeillait », avant de renaître sous forme ailée; ainsi semblent temporairement endormis sous la terre, ou l'oignon de Hyacinthos, ou celui de Crocôn, et la graine de blé féconde d'où peut encore sortir, à l'été, l'épi éleusinien.

XI. — MYSTICISME DES MINOENS DANS LA RELIGION
ET DANS L'ART.

Moins de trente années — les dernières, — ont constitué toute notre connaissance actuelle de la civilisation crétoise, — et pour riche que soit déjà le

1. La légende des *juges infernaux*, dont deux Crétois, nous en avvertait.

bilan des découvertes, pour incomparable que nous paraisse le prestige du peuple retrouvé, — il serait bien naïf de croire notre archéologie déjà fixée, sûre d'elle-même, propre ainsi à défier tout l'imprévu de l'avenir. Le temps, souhaitons-le, comblera bien des lacunes ; il rectifiera au besoin nos erreurs provisoires.

Tels qu'ils nous apparaissent, on voit assez que les Minoens, héritiers, après 3400, du monothéisme assez grossier des sub-néolithiques, n'ont pas peu fait pour leurs successeurs de l'Égéide. Du ^{xxv}^e au ^{xviii}^e siècle avant notre ère, ils avaient organisé une société déjà brillante ; dans les arts et la religion, du ^{xvii}^e au ^{xv}^e siècle environ, sous les influences du dehors, ils ont su dégager une originalité raffinée. On a beau, des ruines relevées de Cnossos, scruter en quelque sorte attentivement les deux côtés de l'ancien horizon, vers l'Est anatolique (et même mésopotamien) d'une part, vers l'Égypte si dominatrice des Pharaons, par ailleurs : lorsqu'on a remarqué les sutures, souligné tous les emprunts, et, partout, plus encore qu'on ne fait ordinairement, payé le tribut nécessaire aux suggestions du dehors, il reste assez, sur place, au compte de la race bénéficiaire. Ne fut-elle pas inventrice d'une religion bien plus *spiritualiste* que celle de l'Asie même ? Créatrice de nouveaux symboles, grâce à quoi ses dieux nouveaux pouvaient rester, s'ils le voulaient, invisibles et présents ? La prédilection des Minoens, maîtres temporaires de l'Archipel, pour une forme si raffinée, si supérieure, d'expression de leur religiosité,

doit être précisée ; quand même elle attesté la dépendance de la pensée religieuse des Crétois vis-à-vis de l'Asie, notons qu'elle ne ruinait pas la tendance anthropomorphique antérieure de l'Égée. Elle l'atténuait heureusement. Les dieux nouveaux laissent coexister leur double aspect ; maîtres de la vie animale et végétale, ils ont aussi aimé s'entourer d'assesseurs humains ; préoccupés de sanctionner la forme locale de la puissance temporelle, ils marquèrent, sans conteste ni ambiguïté, leur pouvoir de *domination* sur toutes les forces naturelles, dont ils s'étaient eux-mêmes en partie dégagés, préparant pour l'avenir un Olympe d'intellectualité brillante et logique.

A l'imitation de la religion, l'art sacré et funéraire s'était comme *laïcisé*, libéré, en Crète. Loin du totémisme, il accorda, on l'a vu, de plus en plus, au monde des animaux, des plantes, un rang surtout décoratif. La conception de la mort tendait elle-même à refréner tant bien que mal, pour l'époque, les terreurs les plus superstitieuses que pouvait inspirer, à des primitifs, le voisinage des disparus chtoniens ; leur sort avait été rapproché déjà, selon une intention consolatrice, de celui des plantes confiées pour la germination à la terre ; et si l'on pleurait sur leur disparition, c'était avec l'espoir d'une printanière « renaissance », prochaine, comme celle qui faisait sortir chaque année l'arbre de la graine, le papillon de la chrysalide. Au terme de cet effort si intelligent, la Grèce éleusinienne n'avait plus qu'à accentuer la transformation anti-

matérialiste de la dévotion aux mânes, en remplaçant peu à peu l'offrande à la tombe par les cultes combinés de l'espérance et du souvenir.

En Crète, malgré les progrès d'une intellectualité nullement desséchante, l'attention du croyant et de l'artiste continua d'appartenir surtout aux puissances et aux attributs du monde terrestre. On ne pourrait certes pas dire que l'art fût resté, dans l'île, au service exclusif du prince, les thèmes traités étant bien humains, en général, et fort détachés... de la dynastie, sinon du dogme ! Miniaturiste et naturaliste, la production esthétique commune se montre du moins *orientale* en son fond, ayant exalté surtout la joie de vivre parmi « des forêts de symboles », à travers la nature mystérieuse, maternelle, profondément divine, toute agitée — en surface, en profondeur, — de force végétale ou animale ; la joie de vivre, et aussi, disons-le, celle de s'oublier un peu... Moins dominé par cet envoûtement extérieur, l'hellénisme du continent, alimenté de coulées « hyperboréennes », raidi, assagi — plus barbare, incontestablement, en ses lents apprentissages ! — va innover bientôt : il portera alors plus égoïstement son étude sur l'être humain, cherchant une perfection que le génie de la race lui imposait de ne pas séparer des manifestations de la physique beauté, la plus tangible.

On peut mesurer, en regardant une dernière fois les fresques de Cnossos ou d'ailleurs, la perte subie après la ruine de la Crète. De ce premier art si chatoyant et

ramassé, de cette religion si dramatique et symboliste, il ne sera plus guère question avant l'époque hellénistique, véritable renaissance de l'orientalisme et du cosmopolitisme préhelléniques.

Au temps où l'on croyait encore, hélas ! aux vertus de l'esthétique doctrinaire, on avait osé condamner l'art minoen, et parler sévèrement pour lui de « naturalisme prématuré ». Rigueur fort pédantesque, et bien plat bénéfice de la critique ! Ni l'art ni la religion ne suivent jamais nulle part un développement en régulier progrès. Il faudra des siècles après les Crétois pour retrouver un attrait si intéressant et familier pour l'étude du monde... Au vrai, les Minoens avaient eu déjà, de la ligne, du mouvement, la conception quasi intégrale et *mystique* d'un Hokousaï. On devine avec quel amour ils avaient regardé les acrobaties des corridas palatiales, les jeux de jeunes pugilistes en action violente, ou le calme défilé des tributaires du Minos, porteurs de lourds présents ; ailleurs, et sur la plage, la marche du pêcheur las rentrant à la calanque, ou la danse des ballerines sur l'aire théâtrale ; voire l'agitation multiple des têtes de la foule en fête, comparable au long frémissement d'une jachère herbeuse sous le vent. Nulle observation ne leur avait été étrangère ; car ils n'accordaient pas moins d'intérêt, en leur art devenu lui-même « polysymbolique », soit au galop furieux, au meuglement du taureau, soit au guet silencieux du chat hypnotisant sa proie dans les herbages. A l'occasion, leur effort ne donnait-il pas

comme une expression à l'instinct de la perdrix mâle, chantant le soir à plein gosier, dans la saison des amours? Mais on s'était laissé charmer aussi par la grâce flexible du simple rameau d'olivier, par le voluptueux épanouissement de la fleur fraîche — lis, églantine, œillet, crocus. L'artiste avait porté sa curiosité jusqu'au littoral, surveillant près du bord le vol court et saccadé du poisson-hirondelle, qui replie ses élytres au contact humide des eaux; observant tour à tour le claquement de linge mouillé que font dans les proches rochers, les tentacules de la pieuvre, ou suivant, vers la Très-Verte, les évolutions huilées du dauphin qui sort et replonge avec un bruit d'étrave. C'est tout cela qui avait été noté partout d'un trait sûr. Privilège de primitifs supérieurs, les vrais continuateurs des Magdaléniens artistes de la Vézère ou des Pyrénées! Quand l'univers est ainsi compris, « il n'y est pas de chose, a-t-on dit, qui n'y fasse figure à nos yeux : ou plutôt, la récompense d'une si délicate générosité, c'est que, dans cette immense cérémonie pleine d'âmes, il n'y a vraiment plus de choses¹ ». Hélas! plus rien de tel après la Crète et pour longtemps, dans l'Égée. Le monde extérieur existera quelque temps encore, mais combien réduit, pour les « Mycéniens », ces « épigones ».

Au moins, du XII^e au VII^e siècle, en recréant l'Olympe et la sculpture, les nouveaux venus de la Grèce allaient sinon garder, refaire — retrouver plutôt peut-être —

1. A. Bonnard, *Revue de Paris*, 1924, p. 241.

quelque chose du legs du passé. A vrai dire, dans les postures violentes des fresques, des figurines, des intailles de la Crète, l'art dénotait déjà, — rien que par la contention, si l'on veut, des corps serrés à la taille, et dont tous les muscles semblent saillir avec excès — le goût heureux dont les classiques hériteront : celui des belles attitude nues, en action noble dans le jeu ou la bataille. Les calculs de Polyclète pour fixer un *canon* esthétique de l'athlétisme, les efforts des collaborateurs de Phidias pour assembler autour du Parthénon la fête la plus divine, même ce que Michel-Ange essayera à son tour, beaucoup après, avec les *Ignudi* tourmentés de Florence, tout cela s'annonçait un peu dans l'art crétois. On y avait cherché à apercevoir la liaison des mouvements, le frémissement du geste. C'était ainsi, et d'emblée, le premier effort vraiment « européen », un glorieux prologue du meilleur esprit grec.

CHAPITRE V

L'ÉPOQUE ACHÉENNE OU MYCÉNIENNE

XII. — *LES TRANSFORMATIONS SOCIALES; LEURS CONSÉQUENCES.*

EN pénétrant dans la salle « mycénienne » au Musée National d'Athènes, en voyant ruisseler tout à l'entour l'or léger, — si vivant, usé, comme bruisant, dirait-on ! — qui a été recueilli par Schliemann ou ses continuateurs parmi les cendres de la « ville morte » ressuscitée, — et plus précisément dans le Cercle des tombes — bien des voyageurs lettrés ont avoué qu'ils avaient eu un peu l'impression de froisser sous leurs pas les dépouilles d'un merveilleux automne. Les feuilles d'or de Mycènes, c'est sans doute le vent précurseur de la longue tempête où s'abîma la civilisation crétoise qui les avait chassées en dérive, amassées vers le Péloponèse. Plus tard, du moins, entre 1400, époque approximative de la prise de Cnossos par les Achéens, et 1180 environ, date qui marque la chute de Troie, un tassement d'une singulière amplitude s'est produit dans l'Égée; il a été continué, lors de ce prélude un peu barbare de la vie classique qu'on a appelé le « Moyen Age grec », et où il ne faudrait pas voir, semble-t-il, tout de même, une période trop



Cueillette rituelle du safran; Cnossos (M. M. II), d'après *Palace of Minos*.

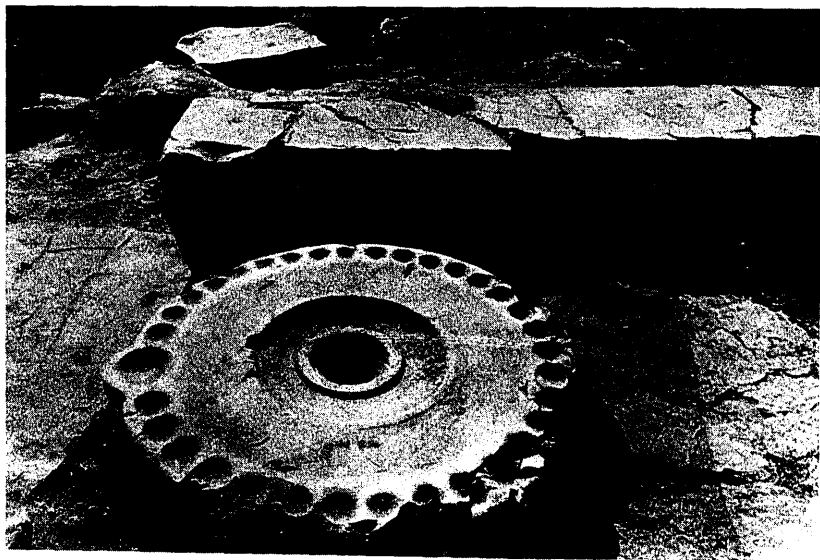


Table à offrandes, *kernos*; Sanctuaire du S.-O. (Mallia, M. M. I).

CHAPITRE V

L'ÉPOQUE ACHÉENNE OU MYCÉNIENNE

XII. — *LES TRANSFORMATIONS SOCIALES; LEURS CONSÉQUENCES.*

EN pénétrant dans la salle « mycénienne » au Musée National d'Athènes, en voyant ruisseler tout à l'entour l'or léger, — si vivant, usé, comme bruissant, dirait-on ! — qui a été recueilli par Schliemann ou ses continuateurs parmi les cendres de la « ville morte » ressuscitée, — et plus précisément dans le Cercle des tombes — bien des voyageurs lettrés ont avoué qu'ils avaient eu un peu l'impression de froisser sous leurs pas les dépouilles d'un merveilleux automne. Les feuilles d'or de Mycènes, c'est sans doute le vent précurseur de la longue tempête où s'abîma la civilisation crétoise qui les avait chassées en dérive, amassées vers le Péloponèse. Plus tard, du moins, entre 1400, époque approximative de la prise de Cnossos par les Achéens, et 1180 environ, date qui marque la chute de Troie, un tassement d'une singulière amplitude s'est produit dans l'Égée; il a été continué, lors de ce prélude un peu barbare de la vie classique qu'on a appelé le « Moyen Age grec », et où il ne faudrait pas voir, semble-t-il, tout de même, une période trop



Cueillette rituelle du safran; Cnossos (M. M. II), d'après *Palace of Minos*.

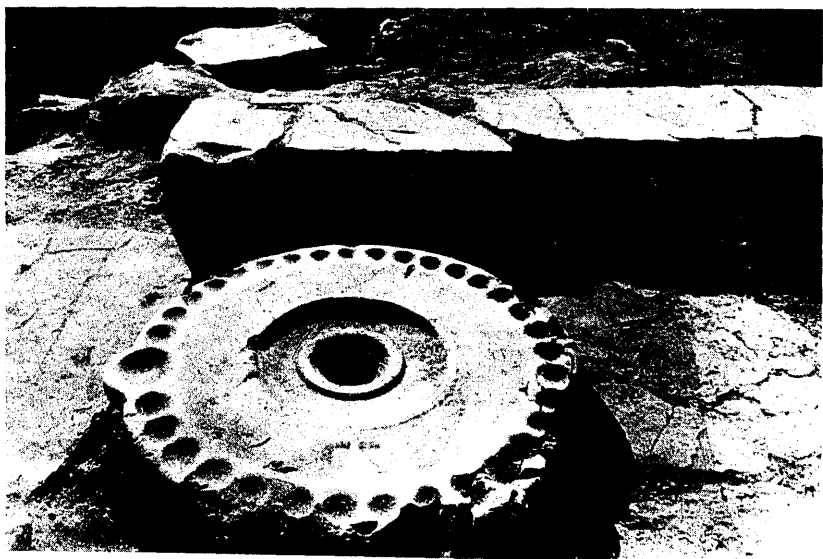


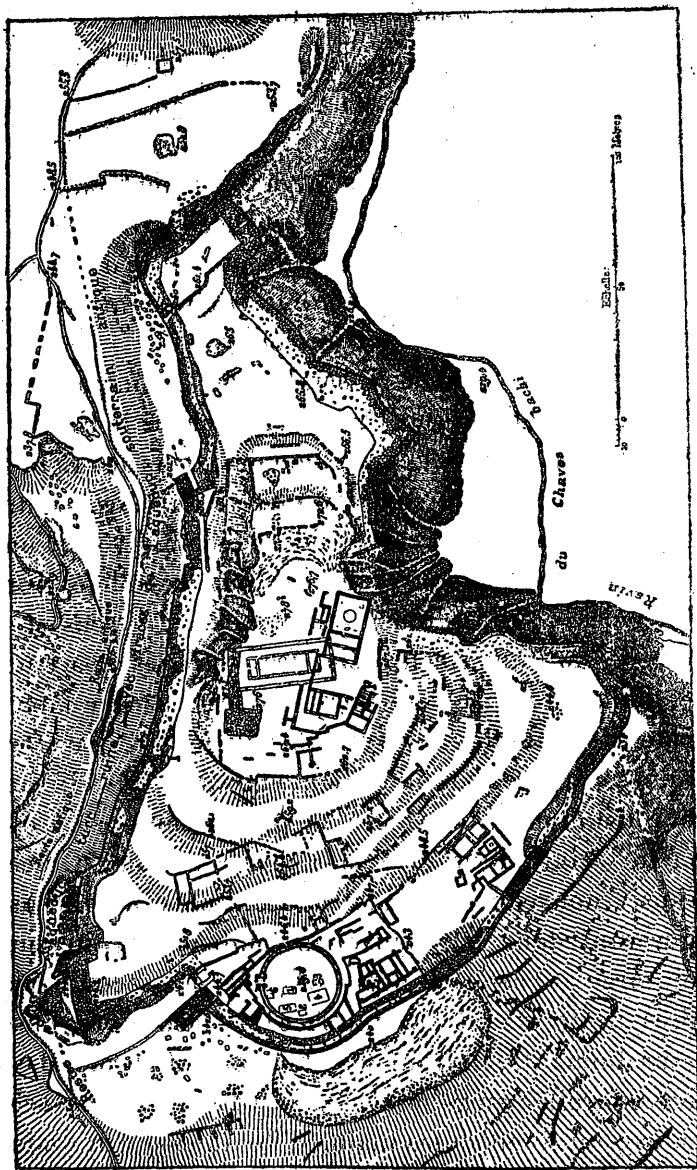
Table à offrandes, *kernos*; Sanctuaire du S.-O. (Mallia, M. M. I).

disgraciée, ingrate ; bien que l'esprit y eût fléchi sensiblement. Nous comprendrons bientôt, au vrai, comment, sans toute cette préparation, il n'y aurait pas eu le bel épanouissement du ^v^e siècle, ni pour les idées philosophiques, ni pour la technique des grands arts...

Le nom même de « période mycénienne » n'est plus guère satisfaisant aujourd'hui. Car Mycènes, habitée dès la fin de l'âge néolithique, Tirynthe aussi, avaient commencé leur vie bien avant les triomphes de leurs dynasties les plus fortes. Horace ne savait-il pas déjà comment Agamemnon avait eu des preux multiples pour prédécesseurs ? Ce que les fouilles ont confirmé. Autour même de Mycènes et de Tirynthe adultes, les sites secondaires d'Argos, d'Asiné, de Midea, etc., — d'autres encore plus épars, soit en Attique, soit à Thèbes, à Volo, dans les îles — recouvrent maintes semi-capitales, où fleurit peu à peu, et longtemps, une vie puissante, expressive de ces temps troublés. C'est, semble-t-il, la littérature grecque, par sa production épico-dramatique surtout, qui a donné — tout en n'oubliant ni la Cadmée d'Œdipe, ni Iolcos, repaire des Argonautes — une renommée si originale, une sorte de triste primauté sanglante à la citadelle des Atrides. Le résultat en est que son histoire, trop spéciale, symbolise dorénavant à jamais, du moins pour nous, les crises des grandes mesnies féodales héritières du pouvoir tant convoité des dynastes crétois : hélas ! mille stériles disputes princières, signe du lent

et fatal écroulement progressif d'une intelligente aristocratie colonisatrice !

À l'examen, la civilisation qui correspond à l'époque « mycénienne », ou plutôt *achéenne*, nous apparaît avec des caractères assez complexes. On y démêle, bien entendu, toutes ces profondes influences minoennes, dont Mycènes « riche en or » étala l'effet le plus durable. Mais dans le sous-sol de la Grèce neuve restaient aussi les traces d'un long passé sub-néolithique, lentement évolué. En ce qui touche l'ordre religieux, les fameux cultes *naturalistes* des Pélasges, qui s'entretenaient à l'époque d'Eschyle, — et dont il semble d'ailleurs qu'on fasse parfois aujourd'hui trop d'état — marqueraient l'essentiel de ce reliquat. Hérodote, qui connaissait mieux que nous ces lointains vestiges, a dit des Pélasges « qu'ils offraient des sacrifices aux dieux, mais qu'ils ne donnaient ni nom, ni épithète à aucun d'entre eux ». C'est assez signaler leur routine, attardée à l'« aniconisme » quasi constant des néolithiques. Le legs primitif s'est imposé plus longtemps, on le sait, en Italie, surtout en Gaule. Un passage du *Cratyle* complète du moins l'information d'Hérodote, en signalant ce que les Barbares contemporains de Platon retenaient encore des dieux « pélasges » : le soleil et la lune, les astres du ciel, la terre. Dans l'Hellade même, tout le développement de la pensée religieuse égypto-asiatique, véhiculée à travers la Crète, allait aider à corriger ce fonds suranné. Mais, entre 2000 et 1400, on voit l'influence

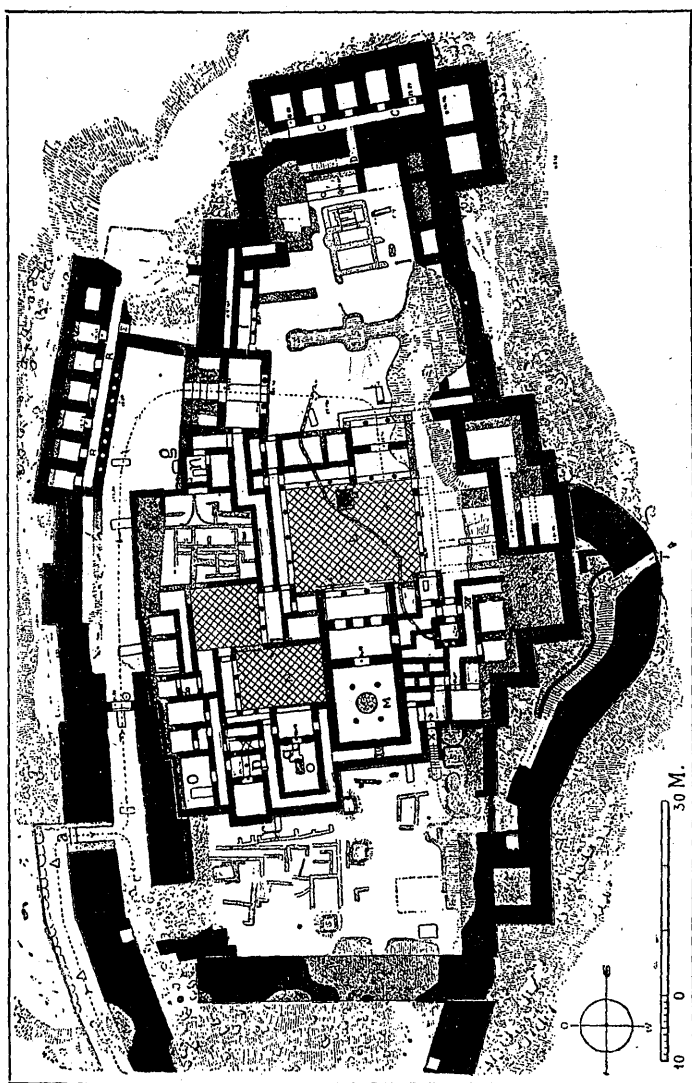


Plan de Mycènes.

Au centre, le Palais. — F. Escalier d'accès. — Au Nord, un temple dorique postérieur.

minoenne, progressivement amoindrie, se heurter déjà de tous côtés, en Grèce, à un nouvel apport nordique, bien plus puissant : populaire aussi, comme le fonds « pélasgique », spécial du moins ; instigateur de rudesse « hyperboréenne », de pensée patriarcale, de brutalité orgueilleuse et brave ; par ailleurs, de vie plus retirée et devenue comme subitement frileuse, au foyer fixe du *mégaron* transformé.

Le monde « achéen » semble déjà, en partie du moins, un monde grec. Grecs sont Achille le Blond, et Pyrrhos le Roux ; grecs sont bien des noms de l'Épopée, transportés jusqu'au cœur de l'Asie intérieure, comme en témoignent les archives de Boghaz-Keui, où l'on a cru, il est vrai, retrouver tour à tour, tantôt les noms d'Étéoclès et d'Andreus, tantôt ceux d'Atreus et de Persée. Au ^{xiii}^e siècle déjà, les dynastes descendus des Balkans n'ont pas seulement conquis par mer la Crète, ils sont allés à Chypre, en Cilicie, d'où leur force inquiète, impressionne la Confédération des Hittites. Leur triomphe a consacré la prééminence d'un dieu marin, celui qui va être le « lord » d'Asiné. Grâce à l'esprit nouveau, des idoles bien plus nombreuses figureront dans les nouvelles tombes. Architecture, peinture — celle-ci déjà reléguée au second plan après avoir été si dominatrice ! — sculpture aussi, naturellement, subiront les changements profonds de l'ère nouvelle : en général, l'art s'est alors stylisé, schématisé, raidi, entre les mains d'hommes qui n'avaient plus de mercenaires noirs, et partaient au combat



Plan de Tirynthe : en M, le mégaron.

avec leurs lourdes javelines, leurs casques bardés d'ivoire. Cette noblesse des batailles terriennes — charriers, lanciers, — et aussi des « peuples de la mer », successeurs des corsaires asiano-minoens, exerce son influence sur le *laos* dérouteré — indigène ou cosmopolite — qui va travailler désormais pour d'autres maîtres autour des châteaux forts : vieille race sans audace, sinon sans finesse de sang, humiliée de servir, après la défaite, dans la servitude de l'artisanat, près des *anactes* nouveaux. Pour les Achéens, on copiera encore — comme, un jour, les artistes romans, les sujets de l'iconographie byzantine ! — des plans, des décors, et tous les « cartons » popularisés par la vulgate crétoise. Mais quelle différence d'inspiration et de confiance !

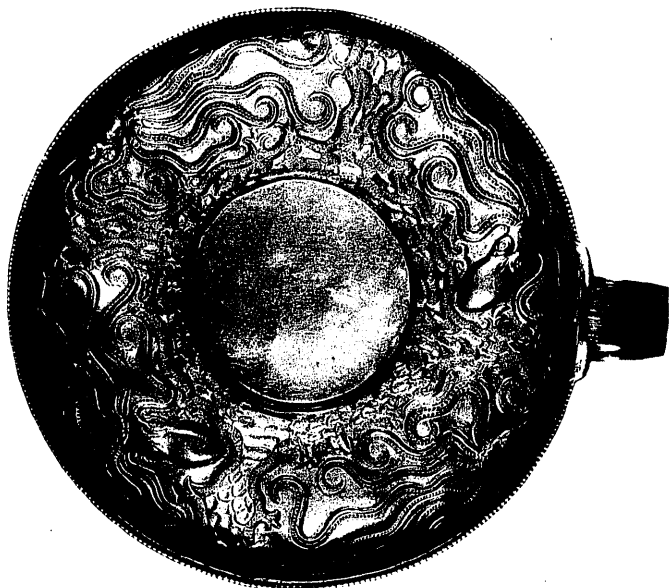
Lourdes couronnes massives en tête, ils vivent aussi princièrement qu'ils peuvent, les rois barbus, ces parvenus du Nord. Ils entassent dans leurs palais-citadelles, — bâtis d'abord à la crétoise, puis peu à peu renouvelés, agrandis, selon leur propre goût, moins sûr, — les produits additionnés de leurs exploitations ou de leurs rapines guerrières, fort à la mode. De misérables sujets les font bénéficier, dans la plaine, de la culture de la vigne, du froment, de l'olivier ; et sur mer de la pêche côtière de la pourpre. Leurs attaches avec l'Asie demeurent innombrables ; les chevaux, par exemple, c'est grâce à l'intermédiaire asianique qu'ils les ont connus ; leurs harnachements de luxe sont cariens, lydiens ; hanaps et armes proviennent de

Phénicie, de Cilicie, les beaux tissus pareillement. Bien entendu, l'Égypte continue à exporter son luxe; Hélène à Sparte, épouse repentante et pécheresse tombée en dévotion après la fugue troyenne, énumérera complaisamment les cadeaux qu'elle a reçus des dames d'Égypte; or, les tombes « bourgeoises » de la basse-ville à Mycènes dénoncent déjà les mêmes apports étrangers; les fards, les médicaments, les œufs d'autruche viennent du Nil. — Mais on regarde aussi vers le Nord, jusque chez les Sintés lemnien. De l'autre côté de l'Hellespont, le pays troyen, tout comme le Péloponèse, n'est-il pas lourd de luxe? La richesse y afflue par les mille voies de la Très-Verte, et les péages la retiennent. La migration en Colchide avec les chefs de bandes d'Iolcos, elle-même, avait dû s'orienter par là. Les descendants de ces colonisateurs de sang mêlé sont travaillés de convoitises sauvages; mais ils sont divisés. Ilion consumée, leur force ennemie semblera s'effondrer toute à la fois, dans la fumée rougeoyante et grasse des incendies qu'Eschyle a si puissamment évoqués.

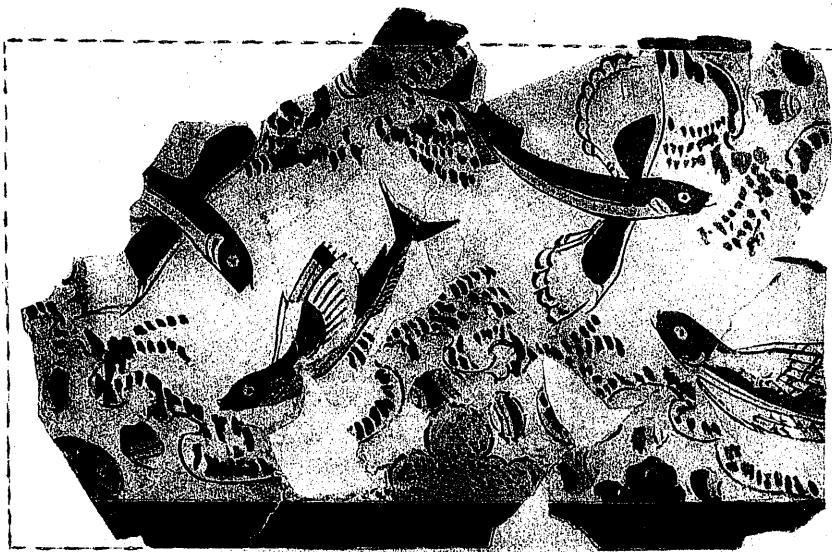
XIII. — LES SURVIVANCES DE LA RELIGION CRÉTOISE :
CRÈTE ET HYPERBORÉE.

Dans le bouleversement postérieur à 1400, qu'a-t-il survécu de la religion minoenne, déjà transformée depuis deux siècles? Presque tout, disent certains érudits; fort peu, répliquent les autres. La vérité pourrait

être là aussi autour d'une solution tenue à mi-distance des extrêmes. Certes, on constate sans nul doute possible que les cycles mythologiques en formation après cette date viennent se localiser tout naturellement sur de grands centres de la nouvelle civilisation « mycénienne » : vers l'Est presque exclusivement, là où précisément l'apport créto-asiatique, plus aisément, afflua. Schliemann et ses successeurs n'ont guère eu qu'à suivre les légendes comme à la trace, pour s'arrêter sur les ruines des sites préhelléniques essentiels ; et si la confirmation a manqué en ce qui touche Ithaque, c'est sans doute que l'*Odyssée*, — pour la part où elle se rattache au palais d'Ulysse, — exploitait au vrai, plutôt qu'un mythe, un épisode romanesque, un thème de « nouvelle », traditionnel : l'attente fidèle de l'épouse dont l'époux va guerroyer au loin. Partout ailleurs la règle est certaine ; il suffit de considérer, au besoin, la part prédominante faite à toute l'Argolide, à la Béotie cadméeenne, à la Thessalie de Iolcos, à la Lycie de la Chimère, dans la carte de répartition des thèmes épiques. L'Attique a eu elle-même ses sites « mycéniens », par exemple, — à côté des forteresses, rivales, de l'Acropole (Kranai) et d'Eleusis (Ogygia), — les moindres fondations de Menidi, Thorikos, Aphidna, ou Spata : si tout cela a plus ou moins grandi avec le temps dans la mémoire humaine, c'est, certes, que la fortune d'Athènes a fait, un jour, celle des rois-serpents héroïsés, de Thésée même, le rassembleur des cités. En Laconie aussi, — patrie des

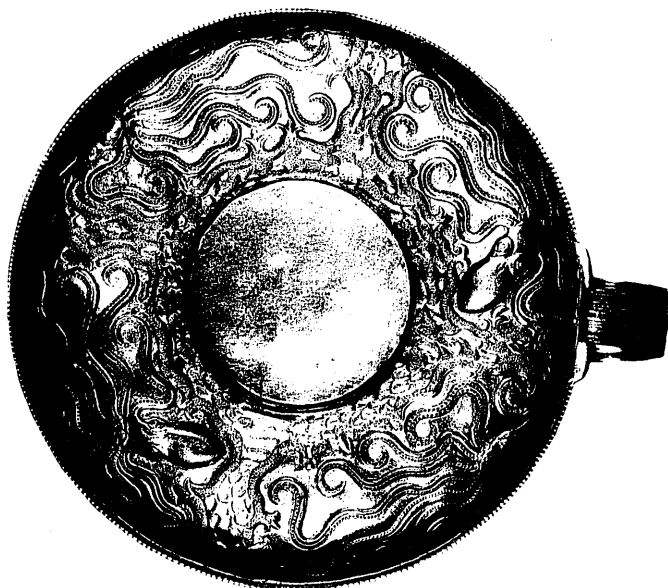


A) coupe d'or (M. R. I) : *tholos* de Midea; galvanoplastie de M. P. L. Couchoud.

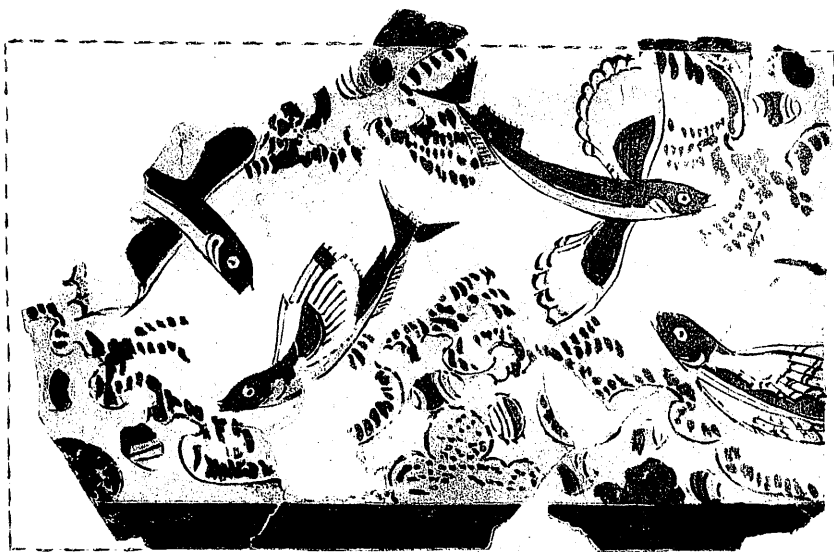


B) Poissons volants, fresque de Phylacopi (Milo). (M. M. III).

être là aussi autour d'une solution tenue à mi-distance des extrêmes. Certes, on constate sans nul doute possible que les cycles mythologiques en formation après cette date viennent se localiser tout naturellement sur de grands centres de la nouvelle civilisation « mycénienne » : vers l'Est presque exclusivement, là où précisément l'apport créto-asiatique, plus aisément, afflua. Schliemann et ses successeurs n'ont guère eu qu'à suivre les légendes comme à la trace, pour s'arrêter sur les ruines des sites préhelléniques essentiels ; et si la confirmation a manqué en ce qui touche Ithaque, c'est sans doute que l'*Odyssée*, — pour la part où elle se rattache au palais d'Ulysse, — exploitait au vrai, plutôt qu'un mythe, un épisode romanesque, un thème de « nouvelle », traditionnel : l'attente fidèle de l'épouse dont l'époux va guerroyer au loin. Partout ailleurs la règle est certaine ; il suffit de considérer, au besoin, la part prédominante faite à toute l'Argolide, à la Béotie cadméeenne, à la Thessalie de Iolcos, à la Lycie de la Chimère, dans la carte de répartition des thèmes épiques. L'Attique a eu elle-même ses sites « mycéniens », par exemple, — à côté des forteresses, rivales, de l'Acropole (Kranaiia) et d'Eleusis (Ogygia), — les moindres fondations de Menidi, Thorikos, Aphidna, ou Spata : si tout cela a plus ou moins grandi avec le temps dans la mémoire humaine, c'est, certes, que la fortune d'Athènes a fait, un jour, celle des rois-serpents héroïsés, de Thésée même, le rassembleur des cités. En Laconie aussi, — patrie des



A) coupe d'or (M. R. I) : *ibolos* de Midea; galvanoplastie de M. P. L. Couchoud.



B) Poissons volants, fresque de Phylacopi (Milo). (M. M. III).

Dioscures et de leur sœur Hélène, — Sparte, avec son Ménélaion, Vaphio, Amyclae, lieu de culte de Hyacinthos, semblent avoir dépendu d'abord, — un peu à la manière de succédanés — de l'Argolide : Ménélas était frère d'Agamemnon. En dehors de là, ne compte guère dans la presqu'île que la Pylos de Nestor, à Kakovatos; et ainsi l'importance des fiefs correspond directement à celle des *gestes*. Quand Homère placera les Atrides à la tête de la confédération contre Troie, il se souviendra inconsciemment du temps où les dynastes de Mycènes assemblaient sous leur sceptre tout un ban de vassaux. La légende des Sept contre Thèbes, un peu de même, dévoile une expédition des Achéens d'Argolide contre la Cadmée; toute la riche floraison des récits fabuleux dont la Grèce classique, à son tour, a ressassé le détail, est née sur les ruines de la civilisation crétoise transplantée; récemment, on a remarqué qu'Europé, Danaé et Persée, par exemple, avaient aussi leurs attaches au pays minoen, et que les exploits d'Héraclès ou de Bellérophon contre les monstres se trouvaient gravés tout d'abord sur des gemmes mycénienes tardives.

On ne s'étonnera guère, ainsi, qu'il n'y ait pas eu *seulement* des noms grecs, ou des exploits nordiques, dans l'épopée nouvelle; que le tableau de la civilisation dite homérique révèle les complexes mélanges que l'état mixte de la population suggérait. Les dieux minoens, eux-mêmes, sont passés en partie sur le continent comme en Asie, et si, par derrière Rhéa, Brito-

martis, Aphaia, Phèdre, Hélène, — ou Hyacinthos, les Dioscures, Hippolyte, etc., — nous ne pouvons songer à retrouver *tout directement* les prototypes de Crète, dont le nom premier nous est resté inconnu, il n'est guère douteux au moins que nous n'apercevions légitimement leurs « avatars » ; puisqu'aussi bien, — malgré les profondes transformations et les apports superposés des invasions barbares, — maints divins visages connus réapparurent çà et là en pleine Grèce de l'âge du fer, reflets plus ou moins évanides, indiscutables du moins ! Et de la Crète aussi restera, comme un levain fécond prêt à gonfler avant l'époque hellénistique, tout une religion des thiasés (mot préhellénique), dont s'alimenteront les mystères éleusiniens ou orphiques, le pythagorisme même, semble-t-il. Pythagore, le sage à la cuisse d'or, n'avait-il pas connu à Délos, nous dit-on, les secrets des Hyperboréennes, messagères agraires de la Crète ? *L'ololygé* des cultes extatiques de Cybèle ou de Dionysos, connue des poèmes homériques, et qui vient du plus vieux fonds asiano-égéen, continuera à troubler, appel millénaire, le calme des religions officielles ; et le tympanon insistant des Corybantes détournera, parfois, la logique même des grands classiques, de ces satisfactions sereines, un peu torpides, qu'on eût trouvées sans fin, peut-être, dans l'art du siècle de Périclès. Le nom de l'Olympe lui-même est étranger : l'Olympe, siège du futur groupe indo-européen des dieux nouveaux !

Ce qui assurait ainsi la survivance des cultes crétois

même après les catastrophes cnossiennes, c'est la force des traditions jusqu'alors créées et répandues ; l'île des Minos n'avait pas été, tant s'en faut, un milieu fermé, au cours du second millénaire ; elle avait peu à peu mélangé ses légendes à celles des Cyclades, où persistait une vie religieuse et artistique un peu éteinte, depuis l'époque des grandes idoles de pierres tatouées. A Théra, à Milo (Phylacopi), des peintres, immigrés sans doute, avaient répandu, avec les motifs usuels de la décoration égéenne, les principes de croyances dont l'Ida était le centre. Le va-et-vient commercial, — qui fit que la Crète ne donna pas seulement, mais aussi reçut, même des îles, — prolongea, stabilisa cette propagande sacrée. Et plus loin encore, l'influence minoenne agissait sporadiquement dans le bassin de la Méditerranée, où ses traces se sont retrouvées jusqu'en Sicile et en Espagne ; elle avait imprégné plus ou moins le Delta d'Égypte, la Syrie, Chypre, l'Asie Mineure, la Russie méridionale, les régions danubiennes : terres où l'on retrouve, çà et là, où l'on voit, jamais au hasard, subsister le culte de la grande Mère — introduit avec des objets du commerce égéen : précieuses importations parvenues parfois fort loin dans l'intérieur des terres ! Sans doute, il ne s'agissait nulle part d'une conversion complète, d'une sujétion imposée. Sur le tertre d'Hissarlik quel qu'il soit, les vases créto-mycéniens n'apparaissent que de 1500 à 1180, succédant aux céramiques locales, et par exemple aux curieux vases à tête schématisée. Il y eut

d'abord là, sujets de Priam, ou alliés, des autochtones, tournés, mais librement, et à partir de la seconde moitié du second millénaire, vers la Crète, vers Chypre. L'apport minoen, brillant et passager, ne troubla pas profondément, ici ou autre part, les traditions acquises ; on s'expliquerait ainsi que, dans la céramique géométrique des Cyclades, à travers celle de Béotie (Eutrésis), ailleurs, aient pu reparaître un jour, à l'âge du fer, des éléments prémycéniens semi-barbares.

Quand l'hégémonie passa sur le continent aux mains de conquérants nordiques, il eût été surprenant qu'il ne fût rien resté de cette lente infiltration si générale ; mais il faudrait juger non moins étonnant, certes, que dans les nouveaux centres de la prépondérance politique, de la richesse conquise par les lances achéennes, la religion du passé n'eût pas subi de ces transformations que le costume, le langage, les arts révèlent par ailleurs si communément ! Il n'y a jamais, pour les religions surtout, de transmissions parfaites, de conversions éternelles où une race s'oublie ; le principe *cujus regio, ejus religio*, partout applicable, prédispose à comprendre partout — certains dieux et quelques légendes subsistant en leur type essentiel — les changements à prévoir. Nous n'avons guère jusqu'ici que deux petits sanctuaires « mycéniens », en ruineux état, l'un à Delphes, dans l'enceinte où régna un jour Athéna Pronaia, l'autre sur l'Acropole d'Asiné ; si dans l'un, à Delphes, des idoles féminines ont été retrouvées exclusivement, c'est peut-être qu'une dis-

inction s'était faite déjà entre le sanctuaire essentiel du haut, futur *manteion* d'un dieu-mâle, et l'avant-hieron abandonné à un double pouvoir féminin. A Asiné, la présence d'une grande tête d'idole mâle, le célèbre « Lord », révèle un important progrès acquis au bénéfice de ce Poseidon, qui, en terre achéenne, dégagea ses pouvoirs. Est-ce conséquence d'un tel succès ? En passant à la Grèce, la religion crétoise semble se mettre peu à peu au goût des nouveaux maîtres du sol ; on dirait qu'elle s'accroît, généralement, dans un sens de brutalité orgueilleuse ! Il y a longtemps qu'on a remarqué que le bouclier bilobé, symbole de l'hoplolâtrie d'Itanos, s'était trouvé plus fréquemment à Mycènes qu'ailleurs ; et l'on songerait à y voir une figuration propice à la Grèce continentale, le proto-*palladion* mycénien. La légende du *palladion* troyen paraissant originaire d'Argolide, il a fallu rappeler la présence d'Athéna dans le temple archaïque de l'Acropole de Mycènes, et que Pallas fut la meilleure protectrice des chefs achéens devant la cité de Priam. La divinité mycénienne au bouclier « en 8 » n'aurait-elle pas été Athéna elle-même, ou sa préfiguration ?

C'est en cette période aussi, — peut-être avant 1400 déjà, en tout cas, sitôt après, — qu'il nous faut constater d'un bout à l'autre de l'Égéide, un bien curieux phénomène religieux, inexpliqué longtemps. Au témoignage d'Hérodote, Délos, au milieu des Cyclades, avait reçu la visite, dès le temps de la naissance d'Apollon, sinon

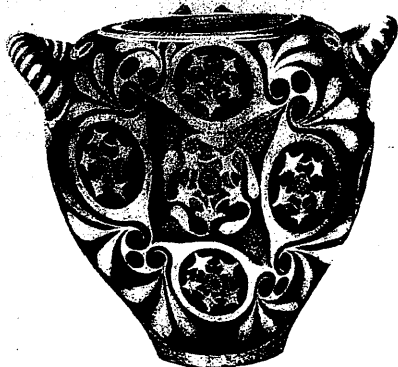
avant, de *théores* dits venus d'une région mystérieuse du Nord : notamment quatre Vierges « hyperboréennes », dont deux passaient pour avoir été présentes avec les dieux et l'indispensable Eileithyia, lors de la sainte genèse, près du lac circulaire du haut-Inopos; puis, ces Vierges auraient eu leurs tombeaux par paires dans l'île, lieux saints d'un culte attesté au moins jusqu'au temps de Callimaque, et que les deux purifications officielles, du ^{vi}^e et du ^v^e siècles, respectèrent. Il était facile de reconnaître là les traces d'un culte « héroïque » de la période des Préhellènes; non moins aisé, — ce qui n'a été fait pourtant que depuis peu, — d'identifier, à l'aide même des renseignements topographiques d'Hérodote, les sépultures. Les Hyperboréennes apportèrent à Délos, paraît-il, des présents agraires de leur pays; si elles eussent bien été les filles du Nord brumeux, on eût dû attendre, avec ces offrandes périssables, de la céramique nordique, comme celle du Danube ou de Thessalie, qu'on retrouve maintenant jusqu'au Sud du Péloponèse; or, tout ce qui a été exhumé en fait de vases, en l'un ou l'autre des tombeaux jumelés, n'est que cycladique, crétois, ou mycénien! Il suffisait dès lors de remarquer, en outre, que les noms des quatre Vierges sont méditerranéens, que l'olivier, dont elles apportèrent l'huile, ne pousse guère au Septentrion, pour être arrêté par l'étrangeté de la légende... Au vrai, on a découvert que, dans l'ensemble, toutes les légendes hyperboréennes n'ont été que des *doublets crétois*, et que, si paradoxal que

cela eût paru d'emblée, la fabuleuse contrée nordique, — aussi mystérieuse que l'imaginaire Atlantide, chassée des cartes, et dont Hérodote, grand voyageur, n'avait entendu parler... qu'à Délos même! — est la Crète.

Comment l'expliquer, si ce n'est par une transposition historique prolongée, mais, déjà, datant surtout du temps de la chute de Cnossos? Dès que la Crète eut à entrer en contact suivi avec l'Achaïe et les régions plus nordiques, il se produisit sans doute entre ces deux mondes maints échanges intellectuels et religieux, amenant peu à peu une sorte de syncrétisme primitif. Que les gens du Nord, déjà en mouvement vers le soleil du Sud, et précédés dans l'Égée par leurs bandes d'avant-garde, aient rendu dès lors hommage à certains dieux insulaires, leur aient même adressé de près ou de loin des offrandes, ce ne serait certes pas invraisemblable. Diverses découvertes scytho-danubiennes, l'intervention à Délos de Lyciens comme Olen, voire le nom même des Hyperboréens, appuient la supposition. Plus tard, en tout cas, lorsque périlita la civilisation inspiratrice des Crétois, on peut croire que les responsables du lent bouleversement obtenu, — soldats heureux descendus des Balkans, nantis de leur seule force, de la supériorité de leur outillage militaire, — furent contents d'accueillir, près de vaincus supérieurs, une poétique tradition qui ne pouvait plus survivre qu'en eux-mêmes. Mais inconsciemment, ils la dépaysèrent, ils la transférèrent au

froid pays lointain d'où leurs migrations étaient descendues.

Le plus ancien temple grec de Mycènes ne s'est-il pas orienté, à son tour, sur les ruines de la chapelle palatiale détruite ? Dans les cerveaux obscurs des nouveaux venus, les vieilles légendes indigènes, revigorées par une poésie naturaliste propre aux races d'Europe, trouvaient l'asile nécessaire ; ainsi les ombres de la Nékyia homérique pouvaient revivre, sitôt goûté le sang noir de la fosse... Plus tard, — les envahisseurs une fois fixés, assimilés, instruits, — la Crète détruite, l'Hyperborée légendaire, partagèrent dans le souvenir des hommes une destinée quasi commune. De la Crète toutes les ruines étaient ensevelies, si bien que la Grèce classique d'Eschyle ou de Thucydide ne les a point connues. L'Hyperborée n'hospitalisa les mythes méditerranéens que jusqu'au temps où les hardis colons de Milet et de l'Ionie purent pénétrer à leur tour à travers les régions nordiques, vers le Danube ou la Russie ; et jusqu'aux Colonnes d'Héraclès, par ailleurs, dans l'Occident brumeux. Alors l'Hyperborée, l'Atlantide, terres que nul navigateur ne retrouvait, entrèrent au domaine du rêve et du mythe ; la spéculation philosophique eut beau jeu pour confondre, peu à peu, avec les Champs-Élysées ces fabuleuses contrées enrichies par un folklore suranné, quasi impossible : régions illuminées des étranges reflets de soleils disparus.



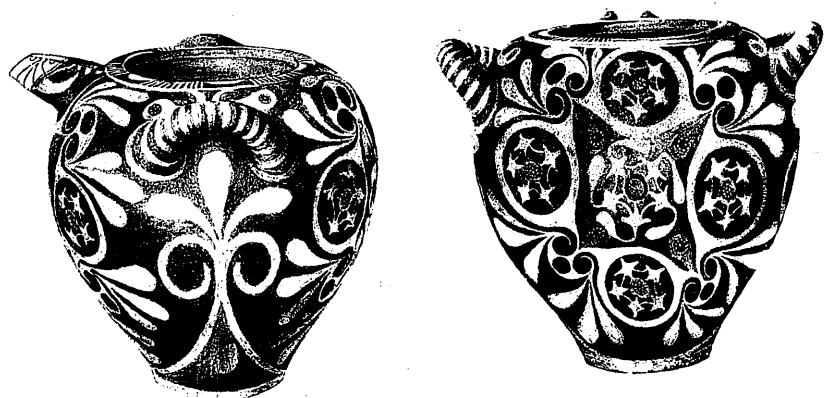
Skyphos cressien en terre-cuite, style de " Camarès ", Mus. Candie (M. M. II).



Masque en or (dit d' " Agamemnon "), Mycènes, Cercle royal (tombe IV).

froid pays lointain d'où leurs migrations étaient descendues.

Le plus ancien temple grec de Mycènes ne s'est-il pas orienté, à son tour, sur les ruines de la chapelle palatiale détruite ? Dans les cerveaux obscurs des nouveaux venus, les vieilles légendes indigènes, revigorées par une poésie naturaliste propre aux races d'Europe, trouvaient l'asile nécessaire ; ainsi les ombres de la Nékyia homérique pouvaient revivre, sitôt goûté le sang noir de la fosse... Plus tard, — les envahisseurs une fois fixés, assimilés, instruits, — la Crète détruite, l'Hyperborée légendaire, partagèrent dans le souvenir des hommes une destinée quasi commune. De la Crète toutes les ruines étaient ensevelies, si bien que la Grèce classique d'Eschyle ou de Thucydide ne les a point connues. L'Hyperborée n'hospitalisa les mythes méditerranéens que jusqu'au temps où les hardis colons de Milet et de l'Ionie purent pénétrer à leur tour à travers les régions nordiques, vers le Danube ou la Russie ; et jusqu'aux Colonnes d'Héraclès, par ailleurs, dans l'Occident brumeux. Alors l'Hyperborée, l'Atlantide, terres que nul navigateur ne retrouvait, entrèrent au domaine du rêve et du mythe ; la spéculation philosophique eut beau jeu pour confondre, peu à peu, avec les Champs-Élysées ces fabuleuses contrées enrichies par un folklore suranné, quasi impossible : régions illuminées des étranges reflets de soleils disparus.



Skyphos crossien en terre-cuite, style de " Camarès ", Mus. Candie (M. M. II).



Masque en or (dit d' " Agamemnon "), Mycènes, Cercle royal (tombe IV).

XIV. — ÉVOLUTION DE LA CIVILISATION
ET DE L'INDUSTRIE.

Il serait aussi difficile de vouloir séparer Mycènes et Tirynthe, par exemple, de la Crète, que la Grèce... de Mycènes et Tirynthe même. De Cnossos à l'Argolide on verra reparaître et se prolonger, d'ailleurs, les mêmes influences extérieures, d'Asie, d'Égypte; les légendes des Tantalides et de Pélops, l'histoire de la colonisation forcée des Danaïdes (ces donneuses d'eau) dans la plaine d'Argos, n'est-ce pas, à la fois véhicule et symbole, le souvenir de telles transmissions? La Héra d'Argos, de Mycènes, de Samos, n'a pas été seulement une Stabilisatrice minoenne; symbolisée comme Hélène par le pilier, elle avait prolongé ses rapports avec Hathor-Isis; on a trouvé maintes importations d'objets de la XVIII^e dynastie thébaine près de son principal sanctuaire argien, ainsi que dans les tombeaux de la Basse-ville à Mycènes. Le développement, au Péloponèse, en Attique, ailleurs, de la culture de la vigne et des céréales attesterait parallèlement, et fort matériellement aussi, les bienfaits de la civilisation empruntée.

En tout cas, l'industrie humaine va révéler progressivement sur le continent achéen, l'émancipation que la chute de Cnossos avait permise. C'est un art « bilingue », moins maître de ses procédés, que la Grèce reconstitue : à Mycènes, encore pauvrement habitée entre

2500 et 2000, mais qui devient florissante avant 1580 : à Tirynthe qui a déjà eu deux palais avant 1350 ; et dans bien d'autres villes de la contrée, voire d'autres provinces : centres qu'il n'est déjà plus permis d'appeler trop secondaires. Les forteresses achéennes sont construites plus clairement que celles de Crète pour une féodalité belliqueuse. Une fois la *pax minoïca* morte, le type de l'Acropole, palais armé et siège du gouvernement centralisé, commandant soit une route à péages, soit une plaine de transit, sous la garde d'un dieu guerrier et d'un seigneur vigilant, va s'imposer et dominer. L'architecture perfectionne et renforce les avantages de la guette : à Mycènes — nid d'aigles — elle se contente de régulariser le triangle naturel du bastion. Mais elle doit réaliser presque un miracle à Tirynthe, où la position naturelle — Tirynthe n'étant qu'une plate verrue rocheuse, surgie sur une plaine d'abord inculte et rase, — eût été intenable sans l'effort des hommes. Les Grecs de l'âge postérieur croyaient devoir aux bras de Cyclopes les entassements circulaires qu'ils devinaient là sous les éboulis ; Argos, Asiné, Midea, l'Acropole d'Athènes, la Cadmée, Glä, Iolcos, pourraient révéler de semblables adaptations du site ; le réduit de la défense devient partout cœur de la cité belliqueuse ; la casemate remplace le magasin. Au lieu de diverger en s'étalant à l'aise, — comme autour des *loggias* de la grande cour, rituellement orientée dans les palais minoens, — l'installation privée se resserre, et le polygone puissamment

délimité par les murs devient son type géométrique préféré : il y a encore bien des souvenirs orientaux dans cette forme si « défensive » de l'urbanisme achéen ; les plans circulaires des Hittites ne reproduiront-ils pas de leur côté l'orbe solaire, attestant une même intention confuse de relier la vie à l'ordre universel des astres ? Et le caractère religieux de l'enceinte, *hieron teichos*, restera affirmé avec force : enfant protecteur de Troie, Astyanax périra écrasé sur les courtines démantelées de sa cité vaincue ; plus tard, à Thasos, en pleine époque classique, les dieux armés et gardiens blasonneront partout les portes publiques, ouvertes sous leur protection. — Autour de l'Acropole « achéenne », plusieurs terrasses superposées et comme concentriques forment au besoin le « camp retranché », la zone des communs. Le *laos* des vassaux peut vivre tout en bas, à travers les bourgades ouvertes de la plaine, prêt à regimber les rampes, quand menace quelque péril : un cri du guetteur, et l'on s'assemble tout en haut, pour refouler au besoin la bataille dans la vallée, le plus loin possible de la citadelle et des portes divines. Aucun régime dont la *polykoiranie*, pouvoir grégaire, soit plus exclue !

Le palais même des dynastes traduit cette concentration de l'autorité ; la vie des femmes y est plus reléguée, subordonnée. On revient au *harem* clos de la Crète de l'Est. Télémaque adolescent pourra rudoyer sa mère à Ithaque, et la renvoyer à l'étage avec les fileuses. L'architecture, art social par excellence, apparaît

nettement « féodale ». Le portique à deux colonnes entre deux antes, déterminant des divisions tripartites, et qui prépare le dispositif des façades élémentaires des temples grecs, le foyer rond, central et fixe, entouré des quatre colonnes du lanterneau, comme s'il était placé sous un dais, telles sont les conquêtes essentielles d'une époque qui marque ainsi, et, au besoin, veut imposer, une originalité assez brutale. Les grandes salles, désormais plus profondes que larges, reprennent leur indépendance. Peu à peu, ce sera le triomphe complet du plan rectangulaire issu de la maison néolithique, et qui deviendra le plus apte à constituer la demeure-type du dieu. Les constructeurs des capitales nouvelles vont dégager leurs doctrines propres, au service desquelles ils mettent de plus en plus une activité créatrice peu commune, ambitieuse. On a dégagé à Mycènes sous le second palais, une fondation brûlée, de la première époque, rappelant de près l'architecture cnoossienne ; mais elle avait été remplacée après 1400, par une résidence à petite cour centrale et à *mégaron*, avec salle du trône, chapelle ; édifice beaucoup plus complexe, dont les dernières fouilles ont seules fait pressentir l'étendue. Nous retrouverons les mêmes étapes dans l'aménagement des demeures funéraires. D'Hissarlik à la Crète même, les principes de l'art continental peu à peu s'implanteront, en retour.

La rudesse de l'art décoratif s'accroît, il est sûr, elle-même, en ces temps. Les peintres, sculpteurs et orfèvres crétois travaillaient sur place pour des dynastes

pacifiques, servis par des mercenaires et des flottes, et dont les plaisirs rappelleraient ceux des Sumériens indolents, ou des pieux Hittites. La noblesse mycénienne, race de hobereaux violents, veut des thèmes appropriés à ses goûts, dont les poèmes homériques, plus tard, ne nous donneront qu'une image poétisée. Du passé ne sont gardés que les éléments conciliables avec une vie plus âpre ; pour le costume, les nouveaux chefs, barbus et blonds, — porteurs de ces lourdes couronnes retrouvées dans le cercle des tombes, et qui évoquent l'orfèvrerie des Vikings — conservent bien le pagne crétois, mais ils l'adaptent en caleçon cousu, et l'on voit apparaître sur eux un *chiton* à manches courtes, serré à la taille ; des fourrures de bêtes non tannées complètent un harnoi d'aspect nordique et frileux ; les armures de combat sont de plus en plus riches. Pour les femmes, l'usage de la jupe raide, en cloche, fortement ballonnée, d'abord, persiste ; de même le corsage transparent, le « boléro » à bandes galonnées ; mais en général le luxe est moins sûr ; l'abondance des parures de tête, des bijoux, vrais ou faux, des broderies d'applique aux perles de couleur, dénonce une régression de la mode, moins affinée. — Dans le décor fixe de la maison, paraissent aussi certaines infériorités de la civilisation. De même que la religion achéenne donna la préférence au dieu mâle, en multipliant les symboles de l'hoplolâtrie offensive et défensive, les fresques des palais accordent l'importance principale aux batailles, aux chasses : autour des

murs intérieurs du *mégaron* de Mycènes, sur une vaste étendue, une frise de plâtre peint narre un furieux combat, dont les apprêts mêmes sont étalés : on voit la mêlée, le camp, le château assiégé ; des femmes apparaissent à une fenêtre et regardent curieusement l'action ; c'est le pathétique de l'*Iliade*, et de certain rhyton d'argent du Musée d'Athènes, celui-ci même évoquant, peut-être d'après une peinture murale, les audacieuses pirateries de l'*Odyssée*. A Tirynthe, dans le palais bâti aux environs de 1200, à côté des bandes sculptées sur albâtre, la décoration peinte montrait aussi de puissants défilés de doryphores, pourvus de deux javelots à l'épaule : chasseurs ou guerriers sans boucliers, vêtus de la tunique courte des Hittites. La technique imposée par les émigrés insulaires reste crétoise ; mais quel abaissement progressif de l'inspiration et du goût ! A Mycènes, les visages de nobles spectatrices, qui semblent assister à quelque *corrida*, minaudent avec une afféterie assez provinciale ; les hommes sont partout un peu balourds ; une brutalité envahissante exaspère ou détraque les gestes, désarticule les poses ; elle détourne de l'observation naturelle, loisir perdu d'artistes jadis contemplateurs. Au schématisme des silhouettes, répondra bientôt une convention arbitraire, parfois risible, dans le choix des couleurs, préparant l'enluminure géométrique des premiers Grecs. C'est que déjà, hélas ! le monde extérieur, estompé sous les brumes hyperboréennes, recule et sombre ; les chasses tiryinthiennes, quoique

encore gorgées de passé, montrent assez les atteintes d'un schématisme grave et croissant.

Cette civilisation des *épigones* achéens a industrialisé aussi la céramique. Le mobilier des tombes de la Basse-ville à Mycènes révèle, certes, de riches combinaisons décoratives, d'un mérite savant, parfois expressif ; mais après la libre recherche de l'art minoen, maints motifs, même les plus réussis, nous déçoivent. Le tour de main acquis ne supplée déjà plus à l'appauvrissement de l'observation : là encore, même impression que devant les fresques murales ! L'art crétois, certes, avait admis lui-même certaines redites, surtout dans les scènes rituelles. Comme on s'étonne du moins de retrouver, de la Cadmée à Tirynthe, une identique « vulgate », fixée dogmatiquement pour les parades processionnelles ! De même, sur les vases, le décor floral ou marin devient de plus en plus fâcheusement stéréotypé. A son tour, et par-dessus tout cela, le géométrique barbare s'installera bientôt presque sans révolution.

CHAPITRE VI

LES TRANSFORMATIONS DE L'OUTRE-TOMBE

XV. — *SURVIVANCES ET INNOVATIONS AUTOUR DES SÉPULTURES.*

LA religion des mânes, en passant sur le continent achéen, n'échappa pas à une évolution justifiée par de profondes transformations sociales. Les Mycéniens, travaillés de superstitions peureuses, ont attaché un soin minutieux au culte des disparus. On a remarqué que les idoles devenaient plus nombreuses dans les tombes cycladiques ou continentales à partir de l'époque achéenne, et que déjà, ainsi, la croyance à la survie se matérialisait. La piété funéraire, chez les Crétois qui *déifiaient* les morts, avait été elle-même arrêtée à ce stade, où le sort futur du défunt apparaissait comme le plus digne du souci pieux des survivants. C'est une telle tendance qui s'est ensuite accentuée. On laissait aux chefs achéens l'usage de leurs armes de guerre, voire de leurs objets les plus précieux, parfois brisés intentionnellement. Les stèles funéraires du Cercle des tombes, à l'Acropole de Mycènes, rituellement orientées — et contemporaines, ou non, des sépultures du xvi^e siècle — mais



A. Mycènes : Porte « des Lionnes » (XIV^e siècle av. J.-C.).
B. Forteresse de Tirynthe : les casemates (XIII^e siècle av. J.-C.).

CHAPITRE VI

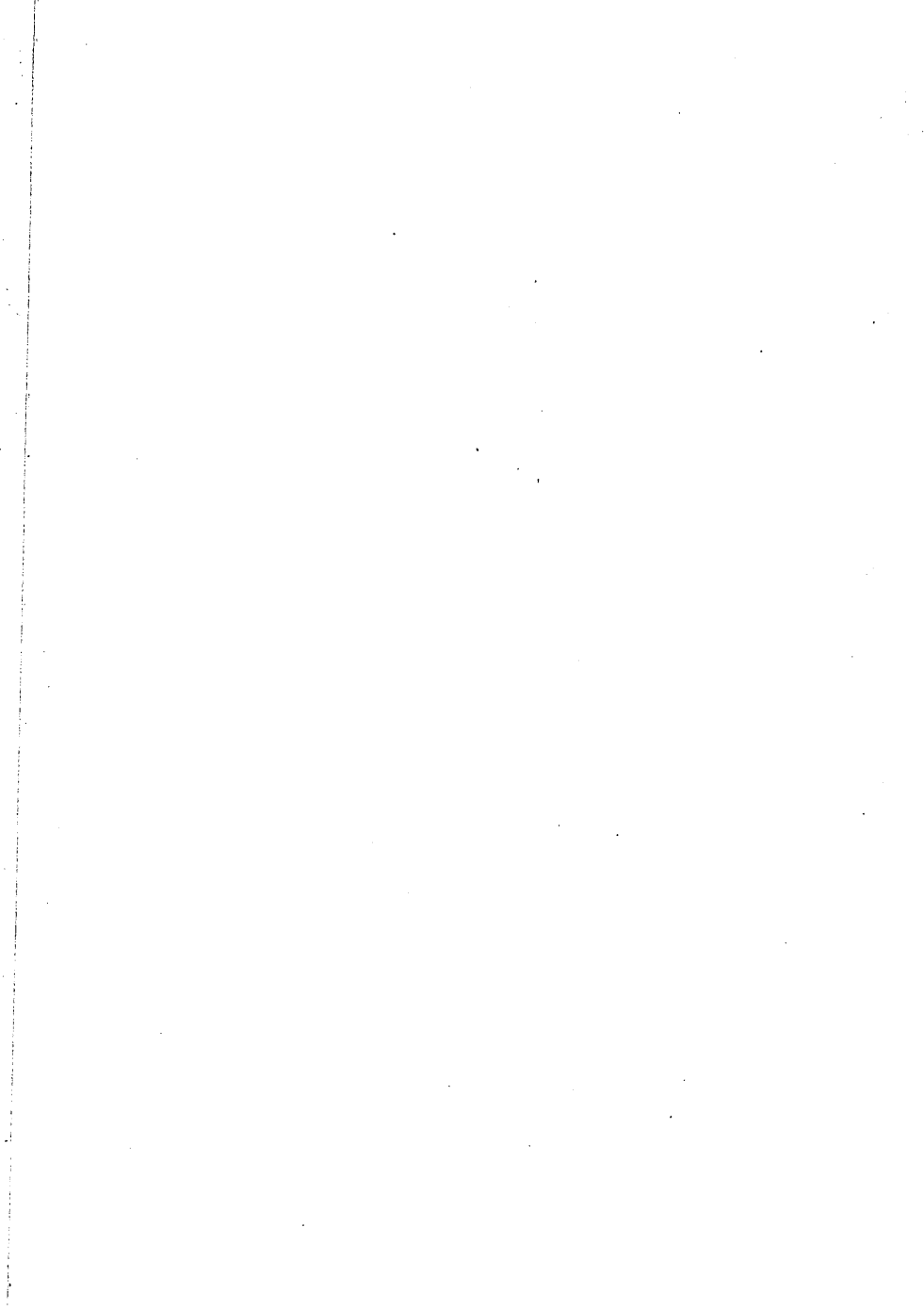
LES TRANSFORMATIONS DE L'OUTRE-TOMBE

XV. — *SURVIVANCES ET INNOVATIONS AUTOUR DES SÉPULTURES.*

LA religion des mânes, en passant sur le continent achéen, n'échappa pas à une évolution justifiée par de profondes transformations sociales. Les Mycéniens, travaillés de superstitions peureuses, ont attaché un soin minutieux au culte des disparus. On a remarqué que les idoles devenaient plus nombreuses dans les tombes cycladiques ou continentales à partir de l'époque achéenne, et que déjà, ainsi, la croyance à la survie se matérialisait. La piété funéraire, chez les Crétois qui *deïfiaient* les morts, avait été elle-même arrêtée à ce stade, où le sort futur du défunt apparaissait comme le plus digne du souci pieux des survivants. C'est une telle tendance qui s'est ensuite accentuée. On laissait aux chefs achéens l'usage de leurs armes de guerre, voire de leurs objets les plus précieux, parfois brisés intentionnellement. Les stèles funéraires du Cercle des tombes, à l'Acropole de Mycènes, rituellement orientées — et contemporaines, ou non, des sépultures du xvi^e siècle — mais



A. Mycènes : Porte « des Lionnes » (XIV^e siècle av. J.-C.).
B. Forteresse de Tirynthe : les casemates (XIII^e siècle av. J.-C.).



celles-ci étaient-elles toutes tout à fait du même temps ? — ne peuvent éclairer beaucoup notre connaissance, parce que, même en admettant que l'artiste ait pu vouloir fixer parfois — défilés en char, chasses, ou batailles — certains épisodes de la vie passée des féodaux ré-inhumés, nous restons pourtant peu sûrs du droit que nous aurions à exclure l'hypothèse de thèmes proprement décoratifs : comme ceux imités des poignards importés, ou des intailles, par exemple. Il y a aussi là de pauvres combinaisons ornementales ; et sur les bordures, on voit bien des motifs superposés arbitrairement. — Après la chute de Cnossos, les Mycéniens s'étaient préoccupés de protéger les *tholoi*, d'enclorre leur contenu à l'intérieur de la Porte des Lionnes. Dans une enceinte circulaire, sorte de *téménos* nivelé, on conserva ou même on rénova les stèles, souvenirs dont l'utilité aurait donc été surtout religieuse, bien plus (on le voit trop !) qu'esthétique. Un autel a été retrouvé sur l'une des fosses, et un *bothros* permettait déjà le versement de libations souterraines. Pour le même temps, sinon dès l'époque des premières sépultures royales, on peut constater en Argolide l'usage du sacrifice humain offert aux morts ; on a trouvé maints ossements caractéristiques parmi le remblai au-dessus des fosses du Cercle ; de même à Midea, dans les *bothroi* de la sépulture princière ; à Argos même, un squelette fut recueilli devant l'entrée d'une tombe rupestre, pauvre reste d'une victime cruellement immolée lors de la

fermeture du tombeau. Dans l'une des sépultures « mycéniennes » d'Asiné, il y avait un crâne, dans l'orbite duquel restait encore engagée l'extrémité d'un poignard ! Une si triste coutume, témoin de la rudesse nordique, est d'ailleurs, même littérairement, connue ; l'épopée troyenne n'en avait-elle pas gardé encore le souvenir ? Le meurtre de la malheureuse Polyxène, celui d'autres captifs troyens, fourniront jusque sur les sarcophages « archaïsants » de Clazomène, puis sur ceux d'Étrurie (Torre San Severo) une cruelle figuration, plus ou moins symbolique. C'est l'époque achéenne qui, sans doute, a vu la première célébration des jeux funéraires dont nous avons les descriptions par l'*Iliade* : ils auront en Grèce des suites, et une destinée qui les distingue ; car on les a placés justement à l'origine des grands concours panhelléniques. Il est possible qu'ils aient trouvé eux-mêmes leur raison d'être dans la divinisation, annoncée en Crète par le sarcophage d'Haghia Triada, voire à Délos, peut-être, par les sépultures dites hyperboréennes. Certains chefs-ancêtres des Achéens, rois-prêtres à leur tour, passèrent isolément pour descendants de Zeus : ainsi, Minos avait été aussi une hypostase du Crétagénès. Et ceux-là furent *divinisés* aux Iles Bienheureuses. Au Péloponèse où nous connaissons un Zeus-Agamemnon, il n'est pas impossible que les sacrifices sanglants aient été de tradition pour les dieux comme pour les mânes tout à la fois. Mais peu à peu les morts furent surtout *héroïsés*. On ne croira

pas invraisemblable qu'il faille considérer comme preuve de cette destinée amoindrie l'usage des masques d'or de Mycènes ou d'ailleurs, quel que soit leur placement ; on décorait la bouche des princes défunts d'une lamelle estampée, souvent avec le signe de la double spirale. S'ils avaient aimé la chasse, on inhumait avec eux leurs chiens favoris ; l'usage a été constaté à Midea, à Asiné ; il remet ainsi en mémoire les têtes d'animaux coupées, signalées au tombeau de Patrocle.

Les cendres de Patrocle furent conservées dans un vase sous la tente d'Achille, mais un *tumulus* avait été élevé sur le bûcher funèbre ; de même, on verrait, en Égypte, Ménélas dresser un tertre pour Agamemnon assassiné, voulant que sa renommée restât immortelle. Ulysse avant de quitter le pays des Cicones (Thrace), appelle trois fois par leur nom ses compagnons tués en ce lieu, et plus tard il a soin d'offrir une sépulture convenable à Elpénor, dont l'esprit pouvait errer sans repos. Les sacrifices et prières des *Choéphores* nous donneront plus tard encore le sentiment de la crainte ardente inspirée par l'irritation possible des mânes. Les nouvelles fouilles de Dendra (Midea), qui ont fait trouver tant de bijoux d'orfèvrerie mycénienne, nous ont aussi apporté, semble-t-il, pour l'époque de 1300, des renseignements fort précieux sur l'inhumation spéciale des disparus. Dans un des tombeaux ouverts au pied de la citadelle d'Alcmène, sous le roc de la colline, a été reconnu un caveau sans nul vestige d'ossements humains ; mais il y avait là tout un dépôt de

bronzes — vaisselle, miroirs, armes sculptées —, des vases d'albâtre, des terres cuites, un foyer ou autel avec des traces de charbon, des lampes, diverses traces de sacrifice; enfin de grandes pierres taillées grossièrement en forme humaine, rappelant certaines figurines découvertes à Troie ou en Roumanie; près d'elles une espèce de table de sacrifice, sur laquelle paraissent avoir pu être liées des victimes. Cette sépulture aurait été construite et ornée pour quelque chef qui avait dû périr à l'étranger ou en mer; sa famille avait embelli de son mieux le sombre lieu consacré à la demeure dernière; et elle s'était efforcée d'appeler là, au repos, l'âme perdue, par des sacrifices propitiatoires. Ainsi, les pierres taillées grossièrement en forme humaine devaient évoquer pour le mort, — comme en Égypte, les Danaïdes ayant passé par là! — le corps indispensable, soutien, refuge, et l'on avait pensé que l'attrait de riches offrandes funéraires servirait à ramener enfin, peut-être, à fixer un jour dans la tombe, l'errant inapaisé et meurtri.

L'inhumation dans le Cercle des tombes, est-elle « secondaire », et propre, à Mycènes, à la dynastie qui précéda plus ou moins directement les Atrides: celle de l'ère des *tholoi*, avant la Porte des Lionnes? Elle révèle en tout cas maintes influences étrangères: influences de la Crète, surtout, et par delà, celles du monde égypto-oriental. Non seulement, sur les offrandes importées, la prédominance du décor animal, végétal, ou marin, évoque l'art cnoisien; mais

les croyances fondamentales sont restées dans la pure tradition minoenne ; le monde des morts que nous entrevoyons semble toujours celui de l'Élysée, où trônèrent Minos au sceptre d'or, et Rhadamanthys, son parèdre. Est-ce assez dire ? A l'exception de quelques objets semi-barbares, ce qui *prédomine* est crétois : le type fréquent de la déesse aux oiseaux évoque jusqu'ici surtout l'Orient ; mais les représentations d'autels ou de chapelles minoennes nous avertissent assez de la pérennité du culte essentiel ; ajoutons le décor des bractées d'or, avec le papillon symbole de l'âme, ou les animaux sacrés minoens ; les balances d'or, enfin, qui prouvent la croyance à la psychostasie. C'est donc, pour l'essentiel, une doctrine du passé qui continuait là à régir les usages funéraires ; mais, et comme en Crète avant la chute de Cnossos, les idées égyptiennes, nourricières de l'Élysée, persistaient à transparaître, ainsi qu'en un clair filigrane : sur certain poignard retrouvé, des chats sauvages ou des panthères poursuivent des canards, dans un marais de papyrus disposés à la mode du décor nilotique. Paysage qui, pour n'être pas infernal, reste assez significatif ! On avait voulu supposer d'après la troisième tombe du Cercle, que les Mycéniens auraient adopté, pour enfermer les cadavres, la boîte à momie égyptienne, décorée à l'extérieur d'ornements en or ; mais il est de plus en plus certain qu'une partie des masques et ornements retrouvés furent fixés à l'intérieur de coffres en bois ; il est donc douteux qu'on puisse

retrouver là une superstition approchée de celles d'Égypte ; c'est aux *larnakes* crétoises qu'il faudrait songer ; on devine pourtant, plus tard, au moins autour du cénotaphe de Midea, des croyances analogues à celles qui avaient fait naître la conception nilotique du « double ».

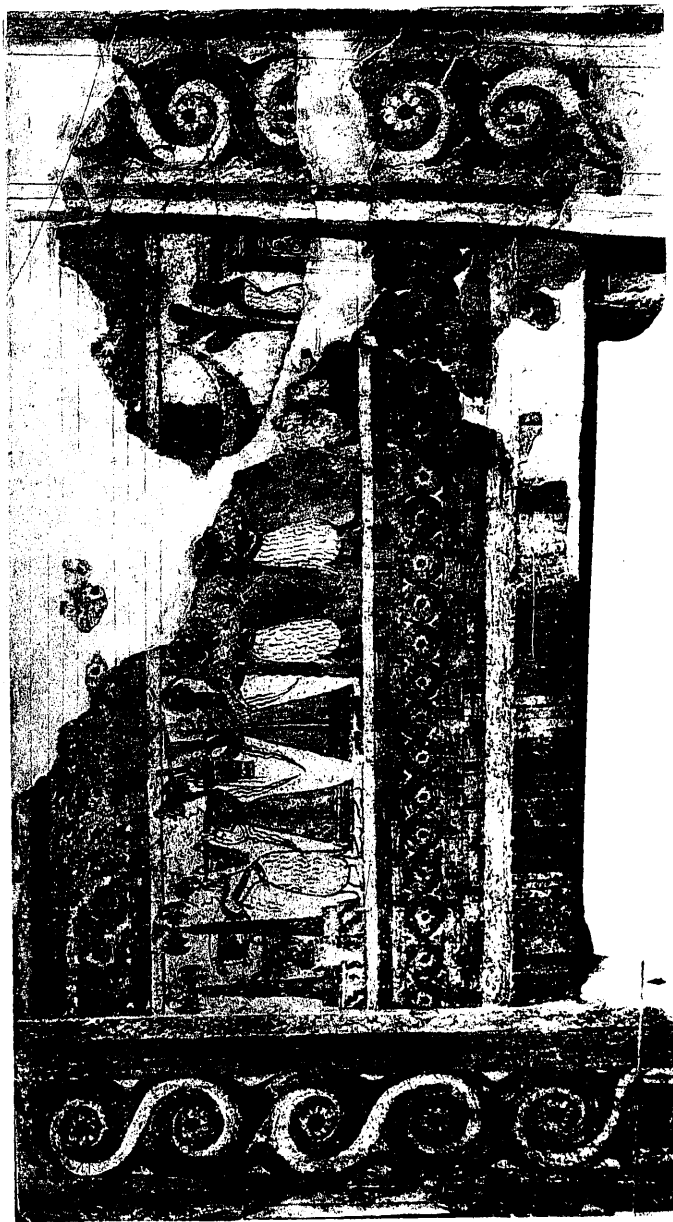
A Mycènes, au début du ^{xiv}^e siècle, après qu'un pieux souci eut fait rapporter, en un asile surélevé, une partie du contenu des premières tombes royales, on voit que le reste du terrain voisin des portes fut livré aux bâtisseurs ; un grenier royal, des maisons s'installèrent sur ses pentes. C'est que les nouveaux dynastes constructeurs du Palais agrandi et de la Porte des Lionnes ne se souciaient plus tant de trouver place eux-mêmes, pour leur repos éternel, près des ancêtres d'une autre dynastie. La mode était déjà passée aux luxueuses *tholoi*, apanage des prédécesseurs des Atrides, semble-t-il, (malgré Schliemann qui crut toute sa vie avoir retrouvé le tombeau même d'Agamemnon). De ces sépultures, en ruche, à plan circulaire et à dôme protecteur, il est possible, comme Sir A. Evans l'a montré, que la forme fût venue de Crète, sinon de l'Anatolie côtière : elles évoquaient toujours en tout cas, la hutte ronde et les ossuaires circulaires de la Messara, ou de la route asiatique, d'ailleurs. Y eut-il décadence ou progrès sur place ? Question encore fort discutée. Entre certains essais (?) quasi « cyclopéens », et le brillant Trésor d'Atrée, et la tombe dite de Clytemnestre, sépultures propres à

rivaliser plus ou moins avec les syringes royales du Biban-el-Molouk, la différence est grande. Mais le meilleur n'est-il pas aux origines, là aussi, et faut-il vouloir poursuivre en trois étapes logiques ce qu'on appelle le progrès des bâtisseurs ? On a vanté leur « effort de raffinement constructif, jusqu'au temps où ils apprirent pour le mieux à détailler à la scie la pierre dure, à assembler des blocs énormes et à les décorer, à disposer des vantaux à leurs portes, de plus en plus majestueuses, à les surmonter de tympans aérés, à passer de la coupole basse à encorbellements tassés à l'idée hardie du vrai dôme »¹. Les variantes des *tholoi* de Crète se rencontrent aujourd'hui, non seulement au Péloponèse, mais de la Béotie à la Thessalie, et même en Asie Mineure (Colophon). Il est difficile du moins que les chefs-d'œuvre de Mycènes n'aient pas influencé cette floraison de l'architecture funéraire pré-hellénique : la demeure des mânes était parfois devenue au Péloponèse un magnifique réduit de paix, décoré d'or, de bronze, d'ivoires précieux.

La famille royale qui eut ses sépultures sous de tels dômes a régné, semble-t-il, assez longtemps. Agamemnon et les Atrides ne vinrent qu'ensuite, représentants

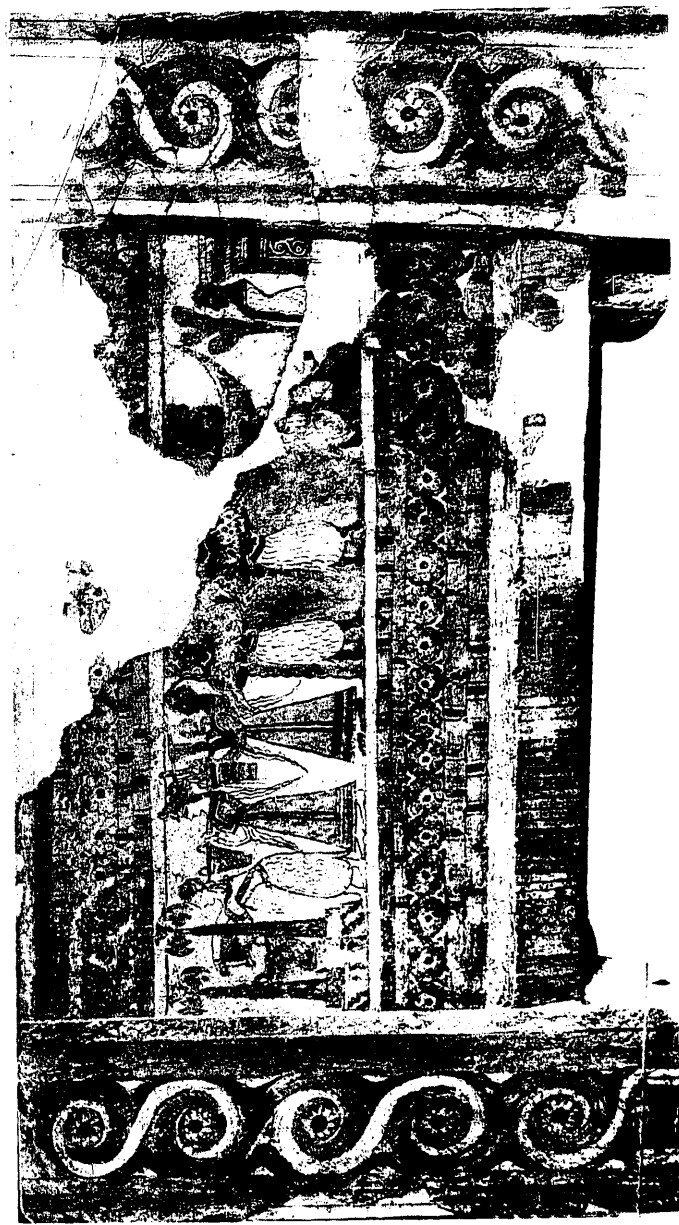
1. S. A. Evans conteste radicalement, contre M. A. J. B. Wace, ce prétendu progrès ; il pense que le modèle de la décoration de la façade, au tombeau dit d'Atrée, était déjà connu à Cnossos, aux environs de 1700, et que les *tholoi* de Mycènes, surtout les plus riches, appartiennent à une époque antérieure aux sépultures *secondaires* du Cercle de l'Acropole ; là, on aurait rassemblé le contenu des tombes en ruches, lors d'un péril de guerre.

peut-être d'une branche cadette de la même lignée. Ville féodale et luxueuse en sa grande période, Mycènes n'était pas, d'ailleurs, rien qu'une cité de princes, et elle a plus pauvrement poursuivi son existence, après les Atrides, pendant toute la vie grecque classique; or, dès l'époque achéenne, elle avait son *laos*; on n'aurait pas connu complètement, ni exactement, les rites funéraires antérieurs à la poussée des invasions du Nord, sans l'exploitation récente des diverses nécropoles de la Ville-Basse : « place de Vérité » des sujets que gouvernèrent les féodaux du palais. Ces sépultures rappellent toutes les tombes rupestres, à *dromos*, aujourd'hui extrêmement nombreuses, qu'on a retrouvées non seulement en Argolide, mais à travers l'étendue du monde égéen. Une telle exploration ajoute des suites à ce que nous avaient enseigné les humbles cités primitives de Thessalie ou de Corinthie; elle permet désormais, au Péloponèse même, de sortir, pour l'étude de la religion et de l'art, des types princiers et de la chronique nobiliaire. Un des bons résultats de l'effort archéologique a été de faire constater quelques faits nouveaux, outre l'usage de la *tumborychia* (pillage des sépultures), qui paraît avoir été aussi généralisé pour les trésors de la Grèce préhellénique que dans les nécropoles égyptiennes! Le culte funéraire familial était organisé déjà chez les Mycéniens « moyens » : dans certains hypogées, les lampes qui éclairaient la prière des survivants sont restées sur le parvis. Les tombes



Larnax d'Haghia Triada (M. R. II) : offrande au mort divinisé.

peut-être d'une branche cadette de la même lignée. Ville féodale et luxueuse en sa grande période, Mycènes n'était pas, d'ailleurs, rien qu'une cité de princes, et elle a plus pauvrement poursuivi son existence, après les Atrides, pendant toute la vie grecque classique; or, dès l'époque achéenne, elle avait son *laos*; on n'aurait pas connu complètement, ni exactement, les rites funéraires antérieurs à la poussée des invasions du Nord, sans l'exploitation récente des diverses nécropoles de la Ville-Basse : « place de Vérité » des sujets que gouvernèrent les féodaux du palais. Ces sépultures rappellent toutes les tombes rupestres, à *dromos*, aujourd'hui extrêmement nombreuses, qu'on a retrouvées non seulement en Argolide, mais à travers l'étendue du monde égéen. Une telle exploration ajoute des suites à ce que nous avaient enseigné les humbles cités primitives de Thessalie ou de Corinthie; elle permet désormais, au Péloponèse même, de sortir, pour l'étude de la religion et de l'art, des types princiers et de la chronique nobiliaire. Un des bons résultats de l'effort archéologique a été de faire constater quelques faits nouveaux, outre l'usage de la *tumborychia* (pillage des sépultures), qui paraît avoir été aussi généralisé pour les trésors de la Grèce préhellénique que dans les nécropoles égyptiennes! Le culte funéraire familial était organisé déjà chez les Mycéniens « moyens » : dans certains hypogées, les lampes qui éclairaient la prière des survivants sont restées sur le parvis. Les tombes



Larnax d'Haghia Triada (M. R. II) : offrande au mort divinisé.

explorées paraissent presque toutes, comme ailleurs et pour le même temps, des *ossuaires* collectifs, et elles-mêmes font parfois constater l'usage des inhumations secondaires signalées aussi à l'Acropole; sans doute croyait-on que l'âme restait unie au cadavre pendant le temps de la décomposition des chairs. Plus tard, l'incinération, hâtant cette dissociation, pourra viser à libérer l'âme : coutume qui reste ici insolite. A Mycènes comme dans toute l'Argolide, les squelettes des inhumations les plus fraîches étaient posés, au fur et à mesure, sur un lit funéraire spécial fait d'argile malaxée ou de pierres entassées : on ramassait alors en tas, à mesure, les anciens ossements desséchés, puis on assainissait la tombe avec des feux de charbons. Les dieux crétois surveillaient les mânes, les protégeaient de près; à l'entrée d'une sépulture violée, deux cornalines semblables ont été recueillies, ornées l'une et l'autre de l'image rituelle de la grande Mère égéenne avec ses animaux sacrés, ses arcs (?), et la double-hache : elle était la gardienne du passage obscur du *dromos*. En général, même dans ces retraites non royales, le mobilier des trépassés est soigné et riche; maints objets attestent la continuité des relations commerciales avec les civilisations développées au pourtour de l'Égée; il y a çà et là des « trésors » minoens conservés, à côté de productions locales plus récentes, peut-être issues des ateliers du Palais, et qui, pour le travail des métaux, de l'ivoire, de l'ambre, voire de la faïence, réussissaient surtout; on a retrouvé aussi

quelques cylindres asianiques, des objets égyptiens, certains avec le traditionnel et exotique symbole d'éternité : la vache allaitant son veau. Divers indices prouvent que l'usage de l'écriture, attesté maintenant à Asiné avant le XII^e siècle, n'était pas inconnu non plus dans la cité des sujets des Atrides ¹.

1. Le volume qui doit faire suite à celui-ci étudiera le passage à la civilisation dite géométrique.

CONCLUSION

XVI. — DE LA CIVILISATION CRÉTO-MYCÉNIENNE AUX TEMPS DE L'ARCHAÏSME.

LES usages funéraires achéens revivent estompés, on le verra, dans l'*Iliade* et à travers l'*Odyssée*. Mais ce qu'Homère nous a décrit, ce ne sont pas les premières tribulations d'une Hellade naissante : c'est sinon l'apogée, du moins un merveilleux automne de toute la civilisation préhellénique, temporairement renouvelée par son art. En Grèce, on avait quasi oublié cette histoire, plus tard, aux grands siècles classiques, et pourtant, comme elle préparait les sûrs fondements de la supériorité intellectuelle de l'avenir ! Alors s'était constitué, on l'a dit, « cet alliage résistant et sonore où retentissent toutes les voix de la Méditerranée ». Quand nous lisons maintenant le récit des jeux en l'honneur de Patrocle, ou les scènes intimes de la *Télémachie*, nous pouvons, les premiers, illustrer à point le vieux récit savoureux des aèdes ; nous devinons que le cosmopolitisme hellénistique ne fera guère que refléter, un jour, celui du monde préhellénique, époque où s'étaient déjà mêlées tant d'influences ! Les récentes fouilles de Mycènes, d'Asiné, de Midea et de

l'Héraeon d'Argos, avec le trésor découvert à Tirynthe en 1916, ont beaucoup fait pour nous aider à reconstituer le développement de la civilisation péloponésienne. Culte des dieux, culte des mânes, elle avait conservé, reconstitué, un important patrimoine, prête à le léguer pacifiquement.

Mais au temps de la guerre de Troie, vers 1180, l'aspect des choses va changer une fois de plus dans l'Égéide, de la Grèce propre à l'Asie; de nouveaux bouleversements ethniques, de nouveaux tassements, un va-et-vient inquiet d'anciennes ou nouvelles races, voilà ce qui se dessine à la lueur de l'incendie du palais de Priam. Art et religion doivent se transformer une fois de plus : la peur des mânes, rois-héros, perdra du terrain; dès le Dipylon, nous observerons des usages très différents : dont le rite, nouveau, de la crémation¹. Autour des barbares vainqueurs, renouvelés une fois de plus pour le langage et le costume, s'apprête à se recomposer une civilisation, rajeunie par places, mais partout adultérée; les dieux quitteront alors les palais pour les temples, mis à l'écart ainsi des chapelles domestiques, et des princes leurs protégés; un esprit plus démocratique changera le type concentré des cités, avec les données essentielles de l'urbanisme architectural; enfin, l'âme des défunts, séparée définitivement des cendres du corps, sera reléguée dans l'Hadès morne; elle ne laissera aux

1. Voir le suivant volume (*L'Ère homérique*).

vivants presque plus rien à espérer ou à craindre. Le culte des Cronides métamorphosés montera à l'Olympe ; il l'emportera de là-haut sur celui des héros, naturellement chthoniens, asservis à la terre ; et la formation d'un plus riche polythéisme résultera — dès cette première *diaspora* de la fin du second millénaire, — de cruels bouleversements qui, provisoirement, éteindront l'art, tout en préparant peut-être, obscurément, une secrète ambiance, favorable à l'épanouissement de nouvelles inspirations littéraires ou plastiques.

Jusque-là, l'art créto-mycénien avait pu développer, à son bénéfice, une liberté qui le détachait de la souche égypto-mésopotamienne. C'était, de toute façon déjà, un art d'affranchis, capable de rompre les plus tenaces entraves religieuses, et qui, tant s'en faut, n'était plus guère asservi à la glorification des rois-prêtres ! Près des Minos comme en Argolide, la vie privilégiée avait été sans doute seigneuriale ; mais les thèmes auxquels l'observation humaine s'était adressée intéressaient encore en général toute la nature : ils apparaissaient ainsi comme *populaires*, au sens le plus vrai. Hélas, c'est là ce qui devait compromettre leur survivance, tant ils ont risqué de périr avec la haute race qui les avait créés pour elle-même !

De l'époque achéenne à l'ère archaïque, la liaison existe, mais difficile à saisir : elle n'est pas plus complète, au contraire, qu'entre l'époque achéenne et les temps crétois ; l'apprentissage de l'art devra être un jour recommencé, grâce à l'Orient ; les traces du passé

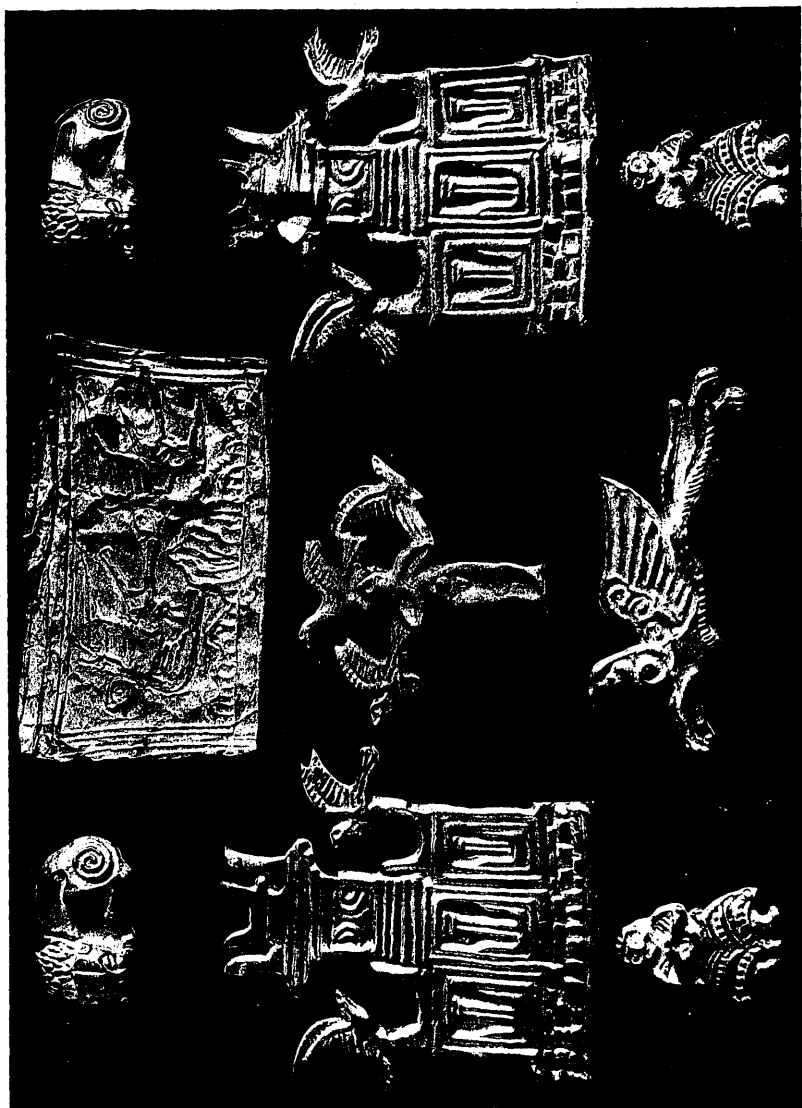
religieux resteront çà et là, mais *latentes*. Les *thiases*, associations secrètes, les recueilleront. On pourra observer, il est vrai, que l'esthétique grecque postérieure supposait, dans les places où elle a reparu, cette floraison intermédiaire, qui nous est désormais mieux connue ; et certes, plus d'une tradition avait pu se maintenir en certains éléments de la population opprimée ; des contrées comme la Crète, la Laconie, l'Ionie, l'Attique, qui ont joué plus tard un rôle si important dans la rééducation des nouveaux artistes devaient avoir conservé sous leur sol un peu de la force, subconsciente, qui aida les reviviscences. Il n'en serait pas moins impossible, quoiqu'on ait tenté, de comparer par exemple les vases dits de Camarès avec les poteries géométriques du *Dipylon*, les gobelets de Vaphio ou de Midea avec les premiers ex-voto de Sparte ; les statuettes des déesses aux serpents de Cnossos, avec les bronzes grossiers de l'Altis, de Delphes, ou de Dodone. Plus tard encore, ce qu'évoqueraient les types de l'Artémis dédiée par Nicandra à Délos, de l'Orthia laconienne, voire l'ex-voto de Chéramyès à Samos, ce sont les premières idoles des Cyclades, nudité en moins. L'*instinct* survivant, dont on a voulu trop tirer, avait pu résister ; mais l'art avait pris, apparemment, une autre voie.

Il ne pouvait pas en être autrement, à cause des bouleversements prolongés subis par les races, et qui différenciaient si profondément passé et avenir. Toutes les tentatives consacrées à établir des rapports entre

la religion créto-mycénienne, et le polythéisme proprement hellénique, devront être menées avec les précautions que les faits imposent ; *il ne peut s'agir d'une directe dérivation*. Zeus Idaïos, Rhea, Dictynna, etc., maîtres périmés, ne passeront pas tels quels de Crète en Grèce ; c'est aux Enfers, dans la *Nekyia* polygnotéenne qu'il faudra retrouver d'abord Ariadne et Phèdre, enveloppées de légendes trop humaines. Peut-être chez les Olympiens classiques, si différents selon les villes et les îles, reconnaîtra-t-on tout au plus, un jour, sous l'air du Nord, l'essence conservée de certains prédécesseurs méditerranéens. Sporadiquement, reviendra çà et là le culte des symboles : trône, foudre, trident, épée, mais transformés plus ou moins en attributs ; cela n'empêchera pas l'immense différence des nouveaux principes, car le *polysymbolisme* crétois, qui donnait quasiment la préférence à l'invisibilité du dieu, ne se discerne plus, essentiellement, à travers une religion explicitement anthropomorphique, comme celle que l'on rencontre dès le temps des premières épopées. Or, la croyance grecque, en évoluant, n'a fait que se dépouiller progressivement des restes du symbolisme : passé dont les Latins recueilleront à peine l'écho plus tard, quand le pythagorisme aura épuré, intellectualisé les vieux mythes. On trouverait la preuve de cette transformation de la conception religieuse en Grèce, dans la tradition figurée classique. Les scènes de culte, pour lesquelles l'humanité se met le plus directement en rapport avec ses dieux, combien vont-

elles apparaître plus rares, par rapport aux représentations qui montraient la divinité elle-même en action ! Et quand le nouveau peuple d'Hellade voudra appeler à l'aide ses protecteurs, ainsi que sur les reliefs votifs, il les distinguera naïvement des humains — nous le voyons partout — par les proportions de leur taille : essentiel insigne de supériorité pour les nouveaux Immortels, dans le cadre d'un polythéisme esthétique détaché du goût des emblèmes !

Le changement dont nous sommes avertis s'est fait, malgré l'idéalisme indo-européen, dans le sens de la *matérialité*. Les clans nordiques qui, sur les ruines de la civilisation mycénienne, vinrent redonner une vie plus rude à la Grèce archaïque, apportaient — avec un sens nouveau de la poésie humaine de la nature — le désir *de voir sous des formes réelles* ceux-là même des dieux qu'ils empruntaient aux races assujetties, et que celles-ci avaient d'abord plus mystérieusement adorés. L'art déchu fut utilisé tant bien que mal à ces fins imposées. L'accord se fit sur l'idée de l'anthropomorphisme ; et l'on put maintenir ainsi, outre les dieux, quelques « démons » : mais si humanisés, comme Della Seta l'a bien vu ! Ce n'est certainement pas un fait de hasard, si, dans la première tradition grecque, à l'exception, soit du Minotaure qui avait une tête de taureau sur un corps de Couros, soit de très peu d'autres hybrides constitués selon le même principe, — êtres qui, toutefois, ne se sont jamais beaucoup imposés à la tradition figurée, — les « monstres »



Dépôts sacrés (en or) des tombes à fosse de Mycènes (cercle royal) :
la déesse crétoise, ses chapelles; lions, hirondelles, griffon ailé.

de la Grèce classique — Pan, Silènes, Centaures, Triton, Acheloos, Typhon, Cécrops, ou les Harpyes, les Sirènes, etc. — ont eu, en règle absolue, une tête humaine (et souvent aussi un buste humain) sur un corps animal, à la manière du sphinx égypto-oriental. Les femmes à tête de griffon disparurent sans retour.

Naturellement, il y avait eu assez de force et d'ampleur dans la civilisation créto-mycénienne pour qu'aujourd'hui encore, on ne demeure guère surpris si l'on doit constater comment, même vaincue, oblitérée pendant les temps barbares, la religion préhellénique a pu laisser dans l'âme des nouveaux Grecs un legs tenace, un vivant levain de religiosité *symbolique*. A travers tout le cours des siècles classiques où le culte s'est progressivement et presque complètement humanisé, — devenant aussi bien plus formaliste, — on sentirait circuler encore un puissant courant souterrain, quasi secret, de spiritualité; il alimentera le dogme éleusinien, l'esprit orphico-pythagorique. C'est par là que le passé aboli a su le mieux se survivre; élément précieux, et qui faillit plusieurs fois triompher. Jusqu'à l'époque chrétienne, il encouragera ce grand besoin mystique capable d'éclairer un jour, à nouveau, le visage muet des idoles, et de soulever d'émotion un art qui aurait tendu à exalter surtout la clarté de la logique.

BIBLIOGRAPHIE TRÈS SOMMAIRE

Ouvrages généraux.

Il ne saurait être question de donner ici une bibliographie *même réduite*, des récentes fouilles et des découvertes relatives à l'archéologie créto-mycénienne. On trouvera au moins l'essentiel dans les ouvrages généraux, en français, ci-après indiqués :

R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, Paris, 1914 (2^e édit.)¹.

G. GLOTZ, *La civilisation égéenne*, Paris, 1925 (2^e éd.) et *Histoire ancienne*, II, *Histoire grecque*, t. I, p. 25 sqq., Paris, 1925.

J. CHARBONNEAUX, *L'art égéen*, Paris-Bruxelles, 1929².

[Fouilles de Crète, des Cyclades, de Chypre ; du Péloponèse, de la Grèce centrale, de Thessalie ; de la Grèce du Nord entre Macédoine et Thrace ; de l'Anatolie en Troade et Phrygie.]

Albums.

G. MARAGHIANNIS, *Antiquités crétoises*, Vienne, 1907-1911 (trois séries) ; H. BOSSERT, *Alt-Kreta*, Berlin, 1923 (2^e éd.).

Ouvrages concernant la religion créto-mycénienne.

Nous n'avons encore, sur ce sujet, aucune étude d'ensemble, *spéciale*, en français ; cf. G. KARO, *Religion des ägäischen Kreises*, dans *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*, de H. HAAS, 7^e livr., Leipzig-

1. Cf. en outre, G. E. MYLONAS, *L'Époque néolithique en Grèce* (en grec), Athènes, 1928 ; H. R. HALL, *Aegean archaeology*, Londres, 1915.

2. Cf. en outre, D. FIMMEN, *Die kretisch-mykenische Kultur*, Leipzig, 1924 (2^e éd.) ; St. XANTHOUDIDES, *The vaulted tombs of Mesara*, Liverpool, 1925.

Erlangen, 1925 (sommaire). L'ouvrage synthétique le plus important est celui de M. Martin P. Nilsson, *The Minoan-Mycenaean religion and its survival in Greek religion*, Lund, 1927.

La principale source d'information, non seulement pour l'étude de la religion, mais pour celle des arts préhelléniques, reste, bien entendu, l'œuvre magnifique de Sir A. Evans : *The palace of Minos at Knossos*, Londres : t. I, 1921 ; t. II a et b, 1928 (en cours)¹. Les études antérieures du même savant sur les cultes crétois y sont ou seront reprises pour l'essentiel.

1. Cf. aussi, sur les rapports de la Crète et de Mycènes, *The shaft graves and bee-hive tombs of Mycenae, and their interrelation*, London 1929. *Contra*, A. J. B. Wace, *Excavations at Mycenae, Annual Brit. School Athen*, t. XXIV et XXV, 1919-1921, 1922-1923. L'ouvrage de Ch. Tsountas et J. A. Mannatt, *The Mycenaean age*, Boston : 1897, a vieilli ; on préférera, pour cette période, les résumés de *The Cambridge ancient history*, t. I et II.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PLANCHES

	Pages
I. La déesse égéenne. Idoles cycladiques de Naxos ; Mus. Louvre (g.) et Athènes (dr.). Déesse à la balançoire (Phédre) ; tombe d'Haghia Triada (vers 1300 avant J.-C.)	9
II. La déesse de l'arbre : bague d'or de Mycènes, Mus. Athènes (M. R. I). La déesse aux serpents : faïence de la chapelle O., Cnossos (M. M. III)	17
III. Le roi-prêtre : relief en stuc peint, débouché du corridor N.-S. (Cnossos, M. R. I)	25
IV. A. Ruines, partie centrale, du Palais minoen de Mallia (M. M. I-III). B. Une des voies d'accès au Palais (Nord-Ouest), et partie Nord	33
V. A. Mallia. L'aile orientale vue du Nord. Ruines du Portique (M. M. I). B. Mallia. Loggia à l'Ouest (dr.), et escalier d'accès à l'étage.	41
VI. Cnossos. La Résidence royale de Minos. Ruines du Palais.	49
VII. Attaque et défense d'une place côtière (rhyton d'argent, Mycènes, Mus. Athènes)	53
VIII. Cnossos. Palais de Minos. A. L'aire « théâtrale » au Nord. B. Quartier domestique Sud-Est, vu de l'Ouest.	57
IX. Cnossos. Palais de Minos. Ruines récemment restaurées du Quartier Est : Galerie supérieure et Portique (<i>photos A. Evans</i>).	65
X. Corrida sacrée (Cnossos, M. R. II). Mus. Candie. (<i>Photo. Boissonnas</i>). Les Dames en bleu, fresque de Cnossos, d'après <i>Palace of Minos</i> .	73
XI. Cnossos. Salle « du trône » (M. R. II). (<i>Photo. Boissonnas</i>). <i>Ibid.</i> Défilé de la procession ; Couloir N.-S. de l'Ouest (M. R. I)	81
XII. Hache princière en schiste (léopard attelé) : Mallia (M. M. III). Rhyton en stéatite, trouvé à Cnossos (Mus. Candie, M. R. I.).	89

XIII.	A. Acropole de Phaestos. Vue générale des ruines et du paysage. B. Phaestos, cour Ouest, et restes d'un sanctuaire primitif	97
XIV.	Ruines de Phaestos. A. Les escaliers monumentaux et l'Esplanade Ouest. B. Le grand Corridor des magasins, vu de l'Ouest (détail, M. M. III)	105
XV.	A. La Villa royale d'Haghia Triada, et la vallée du Hieropotamos, à l'horizon. B. Ruines de la Villa royale (ensemble, M. M. III)	113
XVI.	Cnossos, quartier Est, balcon (M. M. III). A. Frise des boucliers. B. Fresque du Paysage marin, restaurée (<i>photos A. Evans</i>)	117
XVII.	« Maison des fresques », à Cnossos (M. M. III), d'après <i>Palace of Minos</i> : a) l'oiseau bleu ; b) le Paysage africain : singe bleu soudanais.	121
XVIII.	Fresque du Caravansérail. Cnossos (M. R. I), d'après <i>Palace of Minos</i> . Soumission du taureau, gobelet d'or de Vaphio. (Mus. Athènes, M. R. I)	129
XIX.	Cueillette rituelle du safran ; Cnossos (M. M. II), d'après <i>Palace of Minos</i> . Table à offrandes, <i>kernos</i> ; Sanctuaire du S.-O. (Mallia, M. M. I)	137
XX.	A. Coupe d'or (M. R. I) : <i>tholos</i> de Midea, galvanoplastie de M. P. L. Couchoud. B. Poissons volants, fresque de Phylacopi (Milo) : M. M. III.	145
XXI.	Skyphos cnossien en terre-cuite, style de « Camarès », Mus. Candie (M. M. II). Masque en or (dit d'« Agamemnon »), Mycènes. Cercle royal (tombe IV)	153
XXII.	A. Mycènes : Porte « des Lionnes » (xiv ^e siècle avant J.-C.). B. Forteresse de Tirynthe : les casemates (xiii ^e siècle avant J.-C.)	161
XXIII.	<i>Larnax</i> d'Haghia Triada (M. R. II) : offrande au mort divinisé	169
XXIV.	Dépôts sacrés (en or) des tombes à fosse de Mycènes (cercle royal) : la déesse crétoise, ses chapelles ; lions, hirondelles, griffon ailé	177

FIGURES DANS LE TEXTE

	Pages
Plan du palais de Cnossos (1913)	33
Plan du palais de Mallia (1926)	35
Plan de Mycènes.	139
Plan de Tirynthe.	141

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	I
------------------------	---

CHAPITRE PREMIER

DE L'ÈRE NÉOLITHIQUE A L'APOGÉE DE LA CIVILISATION MINOËNNE

I. Le monothéisme primitif de l'Égée. — L'idole de la Fécondité Courotrophe aux Balkans et dans les Iles. — II. Les progrès de la civilisation crétoise ; du monothéisme aux débuts du polythéisme ; premières influences sociales. — III. Emprunts étrangers et réminiscences	19
--	----

CHAPITRE II

ORIGINALITÉ DU CULTE MINOËN

IV. Mythologie et magie en Crète. Dogme et rites : un livre d'images sans texte. — V. Lieux de culte et matériel sacré. Le polysymbolisme essentiel.	50
--	----

CHAPITRE III

LE MONDE DIVIN DES CRÉTOIS

VI. Aspects et métamorphoses de la Grande déesse. Les pouvoirs de la Mère. Une religion émotive. — VII. Le principe mâle essentiel ; ses progrès sociaux, ses dédoublements.	75
--	----

CHAPITRE IV

DÉMONS, PLANTES SACRÉES, MANES

VIII. L'élimination de la zoolâtrie : démons hybrides, animaux fantastiques. Perfection du bestiaire vivant. — IX. Cultes et	
--	--

cultures : la dendrolâtrie minoenne et les rites agraires. Du naturalisme végétal à une eschatologie funéraire. — X. Les idées des Minoens sur la mort et la survie ; rites funéraires. L'Elysée crétois. — XI. Mysticisme des Minoens dans la religion et dans l'art.	100
--	-----

CHAPITRE V

L'ÉPOQUE ACHÉENNE OU MYCÉNIENNE

XII. Les transformations sociales ; leurs conséquences. — XIII. Les survivances de la religion crétoise : Crète et Hyperborée. — XIV. Évolution de la civilisation et de l'industrie	136
--	-----

CHAPITRE VI

LES TRANSFORMATIONS DE L'OUTRE-TOMBE

XV. Survivances et innovations autour des sépultures	160
--	-----

CONCLUSION

XVI. De la civilisation créto-mycénienne aux temps de l'archaïsme	171
BIBLIOGRAPHIE	179
TABLE DES ILLUSTRATIONS	181
TABLE DES MATIÈRES	183

ERRATUM

Page 72, ligne 5, *lire* : accadiens.

Page 89, ligne 12, — *agrimi*.

Page 114, ligne 27, — *Erysichthôn*.

Page 121, ligne 1, — *tymborhychia* (id. p. 168, l. 23).

Page 131, ligne 21, — *chthoniens*.

Lire partout : Péloponnèse.

UNIVERSITY OF CHICAGO



20 428 204

BL 785 .P58 v.1	1 688 745 PICARD Les Origines du Polytheisme hellénique
AUG 12	<i>Mary Uhlfelder</i>
APR 3 - 1962	<i>R. Cuyler</i>
NOV 10 1967	<i>Nancy Sorkin</i>

1 688 745 [v.1]

Picard

Classics Library



UNIVERSITY OF CHICAGO



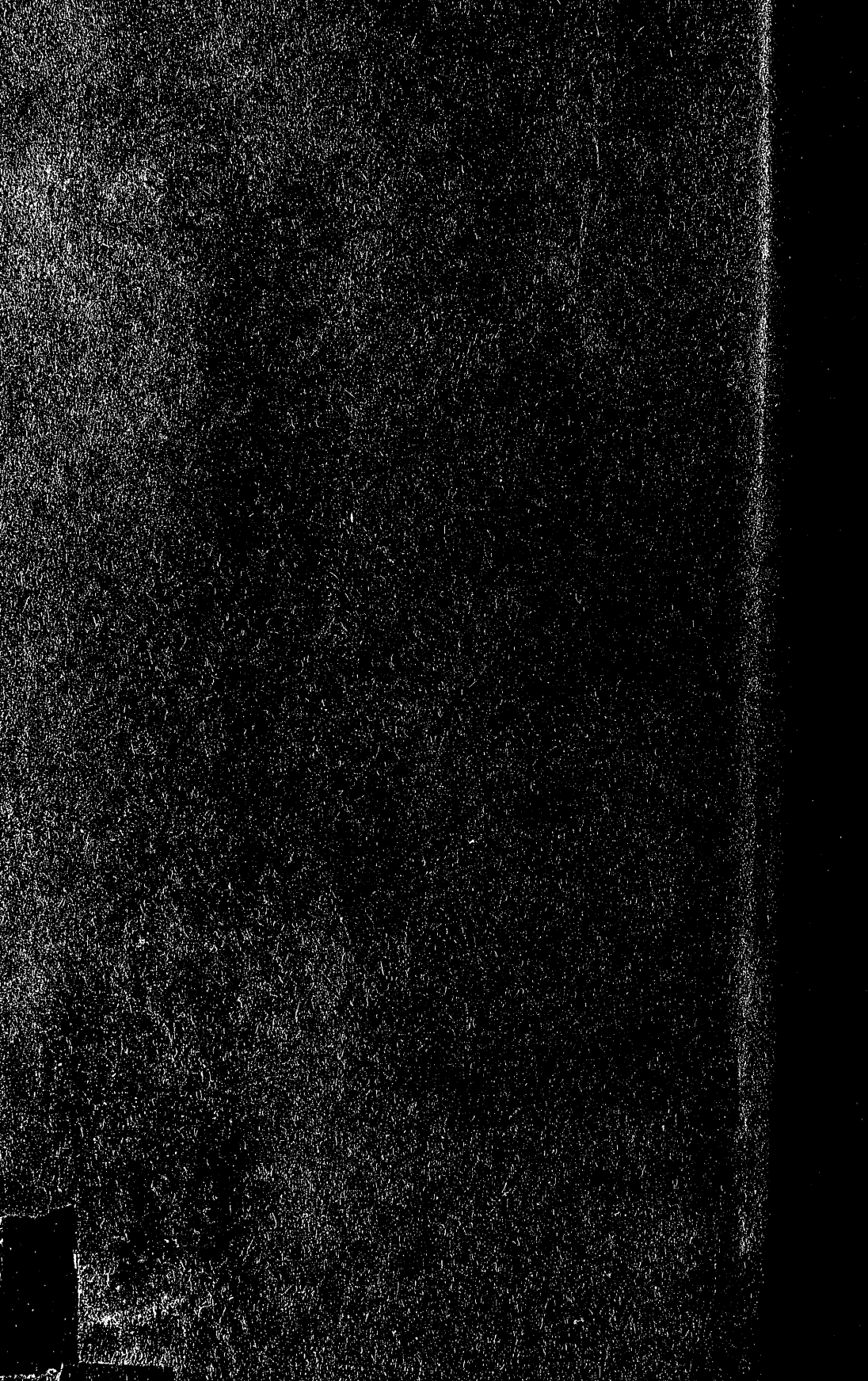
20 428 204



IMPRIMERIE
CH. HÉRISSEY
:: ÉVREUX ::

Volume

ume 2



ART ET RELIGION

CHARLES PICARD



LES ORIGINES
DU
POLYTHÉISME
HELLÉNIQUE
L'ÈRE HOMÉRIQUE

HENRI LAURENS, ÉDITEUR, PARIS

The University of Chicago
Libraries



ART ET RELIGION

LES ORIGINES

DU

POLYTHÉISME HELLÉNIQUE

L'ÈRE HOMÉRIQUE

ART ET RELIGION

ÉTUDES CRITIQUES D'ESTHÉTIQUE RELIGIEUSE

Collection dirigée par H. FOCILLON, Professeur à la Sorbonne.

L'objet de cette publication est de faire connaître, dans une suite d'ouvrages distincts les rapports qui unissent l'art des diverses civilisations et les grandes formes de la pensée religieuse, à travers les milieux divers et les époques successives où elles se sont développées.

Parus :

L'Art Bouddhique, par Henri FOCILLON.

L'Art nègre. L'art animiste des noirs d'Afrique, par Georges HARDY.

Les origines du Polythéisme hellénique. L'art créto-mycénien, par Charles PICARD.

ART ET RELIGION

LES ORIGINES

DU

POLYTHÉISME HELLÉNIQUE

L'ÈRE HOMÉRIQUE

PAR

CHARLES PICARD

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Illustré de vingt-quatre planches hors texte.

PARIS

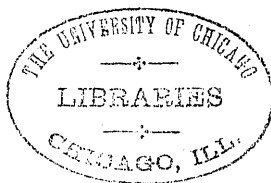
HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON. (VI^e)

1932

Tous droits de reproduction réservés.

BL785
P58
v.2



6064

LES ORIGINES

DU

POLYTHÉISME HELLÉNIQUE

L'ÈRE HOMÉRIQUE

INTRODUCTION

LE premier tome de cet essai sur les *Origines du polythéisme hellénique* correspondait, ainsi que l'a marqué le sous-titre, à la période de l'art créto-mycénien. En définissant, — un peu arbitrairement peut-être, — comme *homérique*, l'ère que doit étudier cette seconde et dernière partie du travail prévu, j'ai tendu à bien marquer l'importance singulière d'un nom et d'une création de poète. Homère, — pour lequel nous pouvons accepter les dates d'Hérodote, et qui aurait vécu ainsi vers 850¹ — n'est pas seulement, au point de vue si précieux de la chronologie, vers le centre des temps dont nous voulons nous occuper. Il symbolise un effort de raison créatrice et d'éducation de l'âme humaine, qui paraît le fait culminant,

1. On n'oublie point, ici, que les poèmes homériques ont été en état de perpétuel devenir, jusqu'à l'ère classique. Mais V. Bérard accordait lui-même que tout ce que nous avons de l'*Odyssée*, par exemple, doit dater d'avant 560.

après l'époque où l'imagination avait surtout triomphé : seule, alors, une civilisation seigneuriale dont les archives sont, hélas ! restées muettes, — avancée jusqu'au bord de la décadence, ayant quasi tout conçu, — se satisfaisait, dans l'Égée, de l'ingéniosité de sa foi et de sa vision. Par ailleurs, la poésie homérique, à travers ces deux grandes fresques de batailles terrestres et de colonisation aventureuse que sont l'*Iliade* et l'*Odyssée*, a presque synthétisé l'ensemble des luttes et des entreprises maritimes du peuple nouveau de la Grèce. Rien de plus représentatif, forme et fond, espace ou temps. Pour les rapports mêmes de la religion et de l'art, Homère domine ; et l'on ne serait peut-être que trop porté à décréter aujourd'hui qu'il aurait, avec Hésiode, fourni toute une religion à son pays. N'est-il pas traditionnel de montrer encore Phidias déterminant, d'après trois vers de l'*Iliade*, l'aspect essentiel de son Zeus olympique ? *Se non e vero...*

Il est sûr que grâce à Homère, le temps examiné ici est celui de l'épopée écrite, magnifique en soi, encore que pauvrement illustrée par les arts plastiques parallèles... Au livre d'images sans texte que nous offrait d'abord l'art créto-mycénien, succède une nouvelle Bible qui n'admet guère, en ses marges, que d'inexpertes miniatures explicatives. Il serait dangereux ainsi, peut-être, d'exagérer son influence sur la production esthétique de l'avenir. Mais elle a modelé la première pensée grecque, jusqu'à la réaction platonicienne, et, de ce point de vue, cette haute poésie est au vrai, créa-

trice. Aube d'une religion, d'un art qui recommencent, mais d'ailleurs comme toutes choses recommencent, en utilisant le passé.

De la Crète à Mycènes, on aurait vu la religion prendre comme un aspect plus grave ou plus mesuré. Les manifestations extérieures du culte paraissent déjà plus discrètes; les expressions de frayeur émotive — *thambos*, mot préhellénique —, d'aveugle respect, s'avèrent plus rares. Le fidèle, dirait-on, se familiarisait alors avec la divinité. Cette prière qui, jadis, rejetait l'adorant en arrière, en une posture si cambrée — tandis que les mains lui couvraient les yeux, — devient moins distante; l'orgiasme extasié, mais asservi, des chanteurs d'hymnes est en régression: réflexes vaincus par une organisation de plus en plus anthropomorphique du monde divin. Il y a aussi moins de faits de polysymbolisme, moins d'*eidola*, d'apparitions. Certains rites mimétiques subsistent bien, mais ils perdent peu à peu de leur contenu affectif; on représente plus volontiers l'accomplissement paisible, détaché, du devoir religieux devant les autels.

Tandis qu'en Crète et à Mycènes encore, la religion touche tout le détail même de la civilisation, les temps sont proches où en Grèce, le domaine de la foi semblera se préciser, se rétrécir, cesser de déterminer tout à fait les moindres actes individuels et collectifs. Les poèmes d'Homère marquent cette transition: quand, — la civilisation minoenne étant encore admirée, mais tout de même tenue en défiance, loin-

taine comme un Élysée perdu, — l'anthropomorphisme déjà organisé superposait un univers amélioré à la terre des mortels : de bas en haut, deux mondes si articulés en leurs actions parallèles, qu'on hésiterait presque à appeler *religieuses* les relations, quasi-sociales, qui les ont unis. Le divin et l'humain, alors se reflètent, mais ils se détachent. L'homme, à l'apogée de sa force physique et morale, ne fera peu à peu qu'adorer sa propre image. La piété organise le rituel, œuvre politique qui la perdra ; de plus en plus, les cultes officiels, nationaux, se vident de l'anxiété devant le mystère de la vie ; la crainte du surnaturel s'atténuant — avec l'étiquette minutieuse de politesse réglée envers les dieux, avec le contrat logique des sacrifices, qui vise à codifier de bas en haut les rapports des êtres — le dogme se pénètre des effets d'un mécanisme apaisant. Seul, le monde de l'Hadès continuera de terrifier, la mort restant la grande crainte absolue ; le cérémonial chthonien, avec son pathétique, atteste qu'ici encore, le sentiment religieux reste un levain vivant. Hors de là, ce qu'il y a de plus conforme au passé, c'est l'étroit domaine préservé de l'initiation. Les mystères, auxquels était promise une renaissance à l'époque hellénistique, maintiennent ainsi, au cœur d'une race déjà toute confiante en la raison tutélaire, une *empreinte* réactionnaire, dirait-on ; avec la force fraîche, expansive, qu'ils retrouveront un jour, à l'abri des murailles spirituelles où ils avaient pu se protéger.

CHAPITRE PREMIER

DIEUX ET HOMMES NOUVEAUX

I. — DES CATASTROPHES AUX RECOMMENCEMENTS : LES GRANDES INVASIONS

LES longs combats contre Troie, au débouché de l'Hellespont sur l'Égée, sont le symbole des efforts sanglants qui décimèrent çà et là la race achéenne. A la fin de l'âge du bronze, d'autres montagnards nomades descendaient par bandes des forêts du Balkan : les vainqueurs de Priam, éparpillés, ne purent supporter cette pression continuelle, ni résister à l'avantage que donnaient, à de nouveaux conquérants nordiques, le fer de leurs lourdes armes barbares. La littérature épique des *Nostoi* nous fait entrevoir ces dépossessions, romancées à la manière de nos gestes médiévaux.

Encore une fois, les continentaux, maîtres de la Grèce et de l'Archipel, essayèrent de s'assimiler la culture supérieure des vaincus. Leur installation dans les anciens fiefs achéens correspond à une période assez longue — de 1200 à 700 environ — encore obscure pour nous, et qui va de la destruction de la civilisation dite mycénienne jusqu'à la réapparition,

grâce à l'influence de l'Égypte et de l'Orient, sous la suggestion même d'un passé créto-mycénien qui n'avait pas été obnubilé complètement — mais aussi par l'effet des forces neuves du fonds indo-européen ! — des nouveaux arts figurés, et surtout *littéraires*, cette fois, de la Grèce archaïque. On a entrepris récemment de réhabiliter — ce qui n'était peut-être pas indispensable — ce pseudo « Moyen âge » grec. Brisant l'empire mycénien féodalisé en plus petits états autonomes, ceux qu'on appelle les Doriens auraient frayé la voie à l'hellénisme classique. Si l'abaissement de la dynastie qui avait pour centre Mycènes termina l'influence que les commandes de la cité « riche en or » exerçaient sur les arts, ce fut, a-t-on dit, tout juste comme la destruction de la Cnossos pré-achéenne contribua à éparpiller les techniques du vieil empire crétois. L'aristocratie guerrière et nomade substituée aux Achéens d'Agamemnon constituait presque autant de foyers de culture indépendants que la Grèce comptait de vallées fermées. — Il y a du vrai dans ces observations, propres à consoler des excès du particularisme hellénique ou de la brutalité des invasions ; et l'on n'a pas eu tort de relever la qualité de certains chefs-d'œuvre de la plus ancienne poterie géométrique des temps nouveaux (pl. IV), celle du Dipylon : née de la terre, doublement autochtone. Aux flancs de ces grands vases, les artisans de la Grèce se sont fait des mains dignes de toucher à l'ivoire, au bronze, au marbre. Par ailleurs, une époque qui a été celle de la

constitution des poésies homériques n'est point, certes, à mépriser ; surtout quand le temps où brillèrent tant de clartés supérieures de l'esprit fut aussi celui, ne l'oublions pas, de la diffusion de l'alphabet, celui de la colonisation, dans l'Hyperborée légendaire et à travers tout l'Occident : préface, en somme, du vrai « miracle » grec, devant lequel on s'arrête encore confondu.

Dans *l'Iliade et l'Odyssée*, nous le verrons, la religion grecque, déjà constituée essentiellement, apparaît comme devenue *mythique*, à la fois par sa conception des dieux et par ses idées sur l'outre-tombe. Elle se présente ainsi, peu au delà des portes de l'histoire nouvelle, sous un aspect bien différent de ce que nous connaissions jusqu'ici, et à l'écart des autres croyances antiques. Cela suppose un immense travail organisateur. Y eut-il seulement *élaboration* — mais profondément novatrice ! — de l'héritage créto-mycénien ? Les éléments transformateurs furent-ils essentiellement le patrimoine étranger apporté par ce peuple migrateur, de langue indo-européenne, qui descendit alors du Nord ? C'est là un ensemble de problèmes difficiles, rarement abordés, que les faits connus ne permettent peut-être pas encore de bien résoudre ; d'où la diversité contradictoire des solutions préconisées provisoirement. — En ce débat, on noterait du moins certains échecs de doctrine, faits qu'on pourrait dire acquis. La méthode des comparatistes n'a pas réussi à constituer comme un noyau commun de dieux et de

mythes, propre à tout l'« indo-européanisme » ; et il y aurait quelque excès à exagérer les influences *ethniques* sur les aspects nouveaux de la religion, comme sur les affinités linguistiques. D'autre part, il est sûr que l'absence de toute tradition littéraire, crétoise ou même mycénienne, oblige à éprouver prudemment ce qu'on voudrait apercevoir d'une influence persistante du passé égéen. On « entrevoit », là, plus qu'on ne peut prouver. — Certes, les vagues successives, depuis 1950¹, de l'immigration proprement hellénique n'ont pas dû abolir, user, éroder partout le fonds tenace des anciennes croyances ; il semble qu'il y aurait eu au contraire, pendant le temps d'un « état bilingue² », imprégnation latente et réprouvée, puis réapparition progressive. Ce n'est pas témoigner d'un trop dangereux esprit de système que de se souvenir qu'en tout temps, les bouleversements d'après invasion exigent une réadaptation de l'art, et de la pensée, religieuse ou autre : périodes qui, même matériellement, ne sont pas propices à l'invention créatrice. L'humanité n'innove pas tellement, et elle ne réalise le mieux qu'avec des conditions favorables à l'élite : il serait donc bien peu naturel de demander aux barbares issus des halliers du Pinde après 1200, et qui n'avaient rencontré sur leur route

1. On place à ce moment, en Grèce continentale, l'arrivée de races qui modifièrent les plans des maisons, la poterie commune (céramique grise) et les coutumes de l'inhumation. Elles seraient venues des îles rattachées au S.-O. à l'Asie-Mineure.

2. Sir A. Evans, *Journ. hellen. Studies*, XXXII, 1912, p. 277 sqq.

mythes, propre à tout l' « indo-européanisme » ; et il y aurait quelque excès à exagérer les influences *ethniques* sur les aspects nouveaux de la religion, comme sur les affinités linguistiques. D'autre part, il est sûr que l'absence de toute tradition littéraire, crétoise ou même mycénienne, oblige à éprouver prudemment ce qu'on voudrait apercevoir d'une influence persistante du passé égéen. On « entrevoit », là, plus qu'on ne peut prouver. — Certes, les vagues successives, depuis 1950¹, de l'immigration proprement hellénique n'ont pas dû abolir, user, éroder partout le fonds tenace des anciennes croyances ; il semble qu'il y aurait eu au contraire, pendant le temps d'un « état bilingue² », imprégnation latente et réprouvée, puis réapparition progressive. Ce n'est pas témoigner d'un trop dangereux esprit de système que de se souvenir qu'en tout temps, les bouleversements d'après invasion exigent une réadaptation de l'art, et de la pensée, religieuse ou autre : périodes qui, même matériellement, ne sont pas propices à l'invention créatrice. L'humanité n'innove pas tellement, et elle ne réalise le mieux qu'avec des conditions favorables à l'élite : il serait donc bien peu naturel de demander aux barbares issus des halliers du Pinde après 1200, et qui n'avaient rencontré sur leur route

1. On place à ce moment, en Grèce continentale, l'arrivée de races qui modifièrent les plans des maisons, la poterie commune (céramique grise) et les coutumes de l'inhumation. Elles seraient venues des îles rattachées au S.-O. à l'Asie-Mineure.

2. Sir A. Evans, *Journ. hellen. Studies*, XXXII, 1912, p. 277 sqq.

que les *tépés*, les *maghoulas* de pays à civilisation attardée, un apport supérieur à celui des nobles vaincus. Ce qui peut être prévu, c'est que l'élément migrateur dit « dorien », n'étant pas embarrassé d'une mythologie créto-orientale, legs d'une vieille société théocratique soumise et stabilisée, a pu favoriser le retour de l'intérêt, en Grèce, à l'élément *humain* essentiel. On a laïcisé la pensée alors, en séparant les chapelles des palais princiers, et l'Olympe... des cités ; sans cet effort, la Grèce à venir serait restée plus orientale : les enterrements *sans dieux* des vases du Dipylon (pl. IV) préparent de ce point de vue, plus ou moins, la frise du Parthénon, où tous les dieux seront humanisés. Mais c'est par réenchaînement avec plus d'une tradition néolithique qu'on obtenait ce bénéfice ; il y a eu, après 1200, une reviviscence barbare du vieil aniconisme, de la litholâtrie, du totémisme pélasgique, avec persécution, au Péloponnèse, en Attique même, et ailleurs, des cultes mystiques : par exemple, ceux de Déméter, pourchassés par les Doriens au témoignage d'Hérodote, parce que la forme sacerdotale et comme conventuelle des religions de salut déplaisait à l'indépendance, autant qu'à la superstition, des vainqueurs. Il est possible que la protestation même issue des temps nouveaux ait déterminé, déjà, quelque évolution de l'esprit prophétique, encore rattaché à la mantique chthonienne : ce qui eût préparé l'apparition des Sibylles, comme représentantes de la divination libre.

II. — LES RESSOURCES ET ENSEIGNEMENTS DE L'ENQUÊTE ARCHÉOLOGIQUE

Malheureusement, l'appui que pourrait prêter l'archéologie à une recherche sur l'origine des nouveaux cultes, et sur leurs liens avec le passé, se trouve contrarié singulièrement par le médiocre état des ruines. Les exigences critiques seraient ici bien déçues ! « Etiam periere ruinae », pourrait-on répéter ; on n'a retrouvé que deux lieux-saints sub-mycéniens, l'un à Asiné, l'autre à la *Marmaria* de Delphes (pl. VI), tous deux en fort piteux état ; dans les plus grands sanctuaires archaïques, c'est à peine s'il reste par hasard quelque trace des grossiers petits *naoi*, qui furent les premières maisons des dieux, ou de ces autels en plein air qui succédèrent, à plus ou moins longs intervalles, aux anciennes chapelles palatiales des Crétois et Achéens. On voit au moins que les édifices de culte se sont bâtis presque toujours les uns sur les autres, signe matériel de continuité ; et une exploration très attentive a, çà ou là, décelé d'instructifs vestiges ; en Crète même, d'abord, on pourrait apercevoir certaine cohésion religieuse entretenue de l'ère minoenne à l'ère hellénique, par exemple à Prinias (pl. VII), où, dans un temple du VII^e siècle, l'on a retrouvé trônant sous l'entrée¹ la maîtresse des fauves et des serpents, et où

1. Le principe asiatique du culte de la porte survit là ; on passait, pour entrer, *sous le linteau*, où le symbole de la divinité du lieu-saint siégeait ; il reparaissait même gravé par dessous, comme pour

les roides doryphores, officiant à cheval sur la frise extérieure, annoncent de loin les éphèbes des Panathénées ; à Haghia Triada, où un sanctuaire hellénique de Zeus Velchanos s'est implanté sur l'aire d'un lieu de culte plus primitif ; à la grotte de l'Amnisos, dont Eileithyia resta détentrice ; à Palaeokastro, etc. — Sur le domaine de la civilisation mycénienne, au Péloponnèse, d'autres contacts ont été établis : à Mycènes même, où le temple hellénique d'une Athéna est orienté d'après le sanctuaire palatial. Sur l'Acropole d'Asiné, un Poseidon, semble-t-il, reçoit des offrandes, où, vers 1200, les dédicaces sont gravées en alphabet arcado-chypriote. A l'Héraeon d'Argos, la suture entre l'époque achéenne et l'ère géométrique se laisse remarquer jusque dans la continuité des nécropoles circumvoisines ; à Calaureia, à Égine, à Némée, à Tégée, à Amyclae, à Sparte, on constaterait d'autres faits similaires. Les acropoles d'Athènes, d'Éleusis, de Thèbes, d'Élatée, etc., montreraient ailleurs d'analogues persistances, pour la Grèce centrale. On comprend que les grands sanctuaires aient paru particulièrement intéressants à étudier, de ce point de vue : centres de la vie religieuse la plus homogène et active. A Delphes, les soubassements du grand temple d'Apollon, et, pour Marmaria, la région S.-E. des premiers temples en tuf d'Athéna Pronaia, ont révélé les mêmes vestiges égeo-

octroyer une plus complète purification aux pèlerins du Saint des Saints ; la même croyance décidera de l'ornementation pieuse des porches de cathédrales médiévales.

mycéniens (pl. VI), permettant de rattacher, quoiqu'on ait dit, les *deux* sanctuaires au culte primitif d'une Rhéa-Gé, dont on renouvelait encore les statues au iv^e siècle. A Délos, sur la pointe du Cynthe, survécut un culte de haut-lieu apparenté à celui du Zeus Idaïos ; il était partagé par une Athéna Cynthia, héritière de la Terre-mère ; par ailleurs, dans le sanctuaire bas, voisin du port sacré et des marais de l'embouchure de l'Inopos, — région où le premier habitat remonte à l'époque sub-néolithique, et où les *abata* des Vierges hyperboréennes (pl. XXII) attestent la divinisation perpétuée, à la mode créto-mycénienne¹, — s'établirent puissamment de bonne heure Létô, Artémis, Aphrodite, Déméter, toutes hypostases de la grande déesse minoenne. Pour Éleusis, le Téléstérion fermé (pl. IX) témoigne assez, dans son dispositif même de crypte hypostyle, d'influences non helléniques, qu'il n'est pas illégitime, malgré certains hypercritiques, de relier à l'époque du deuxième millénaire, au temps même où commencèrent, d'ailleurs, les rivalités politiques et cultuelles d'Éleusis avec Athènes, de l'Éleusinia avec la patronne d'Érechthée ; maints tessons mycéniens, et des idoles « à ailes », ont été trouvés dans les plus anciens murs de la terrasse sacrée. Il y a sur le roc, là même, le reste d'un palais. Pour Olympie enfin, —

1. Il y avait, non loin, une *Kréné Minoé*, et un lieu de culte du Navire sacré. Dans le *téménos* d'Artémis, un premier petit temple, détruit, a livré récemment le reste d'un trésor sub-mycénien, d'ivoire et d'or.

où, fait caractéristique, l'Héraeon s'éleva le premier parmi les maisons à absides d'un village barbare. où Déméter Chamaieuné conserva ses prérogatives dans les jeux, — l'histoire du culte débute en pleine période préhellénique, et les attestations ne manquent plus pour relier à la Crète ces lointaines origines. Il est significatif que la Grèce montagnaise et accore du Nord et de l'Ouest, celle où les influences de l'Égéide pénétrèrent le moins facilement, montre aussi le plus de procédés architecturaux, et d'usages cultuels, décrets spéciaux ou insolites. L'Ionie, par contre, terre imprégnée d'influences étrangères et maritimes, creuset des apports du vieux monde égypto-oriental, révèle de mieux en mieux ses liens étroits avec la civilisation crétoise. Un temple de Vroulia à Rhodes, daté du ^{vii}^e siècle, avec sa banquette de fond, garde le type de la chapelle cnosienne dite « aux doubles haches », et du petit Héraeon trapézoïdal élevé vers le même temps à Délos, au pied du Cynthe (pl. VIII). On a retrouvé une *tholos* funéraire à Colophon ; à Éphèse, fief d'une Artémis préhellénique qui s'orientalisa plus qu'elle ne s'hellénisait, le culte s'était organisé autour d'une déesse-arbre, appelée Oupis, comme parfois l'une des Vierges « hyperboréennes » de Délos ; dans la base primitive de l'Artémision, consacrée vers 700, le trésor des ex-voto de fondation évoquera en bref toute l'histoire si mêlée des premiers cultes de l'Égéide et de l'Asie, le polysymbolisme des Sumériens, des Minoens, des Lydiens ; à Sardes, nous devinons un passé ana-

logue, et des contacts presque directs avec le monde mésopotamien.

La période de 1200 à 700 a pu beaucoup détruire ; du moins elle rebâtissait souvent ses temples aux lieux déjà sanctifiés, on peut le voir ; et les dieux nouveaux qui émergèrent de ses songes, de ses aspirations, de ses luttes, conservaient encore bien des aspects saisissants des suzerains primitifs de la Crète. Car des cortèges d'animaux restaient soumis à la magie de leurs baguettes, de leurs philtres, ou de leurs armes ; leurs premières associations familiales évoquaient à nouveau, les ramifiant, certains groupements déjà déterminés au II^e millénaire ; pour établir leurs oracles et leurs autels, plusieurs d'entre eux avaient çà et là refoulé les pouvoirs encore généralisés d'une Terre-Mère, défendue par des serpents chthoniens, et qui rappelait toujours, en ses fonctions essentielles, l'idole néolithique de la Fécondité.

III. — LES NOUVEAUX ASPECTS DU MONDE DIVIN

Étrange état, que l'on dirait aussi « bilingue », de la religion, en refonte dans une société de nomades à peine stabilisés ! On croirait que la lutte, terminée entre les hommes, se poursuivait alors entre l'ancien monde divin attaché à la nature, et les célestes usurpateurs étrangers : souvenirs qui, dans la mémoire superstitieuse, traditionaliste, du poète-paysan d'Ascrea, ont déterminé si aisément la trame complexe de la

Théogonie, et que fera enregistrer encore, par la voix de son Prométhée, l'éléusinien Eschyle. Ce qu'on appelle trop sommairement la « mythologie » de ce temps intermédiaire n'a guère l'aspect de ce que nous connaissons pour l'ère classique; les poèmes mêmes d'Homère nous en avertiraient. Un thiasse puissant de divinités marines a cessé à peine de dominer alors, et s'attache à un pouvoir que réclament, plus timidement d'abord, puis avec une âpreté accrue, d'autres maîtres continentaux, chers aux nouveaux Grecs. Jusque dans l'*Odyssée*, le Poseidon puissant d'Asiné, du Ténare, d'Éleusis et de Delphes, ébranleur de la terre, honoré du sacrifice de chevaux, balancera la volonté de tous les autres Olympiens, même celle du Cronide, son frère. Le pénible *Retour d'Ulysse*, n'est-ce point l'épopée de sa vengeance tenace, que cherche à contrecarrer, comme dans la dispute de l'Acropole, la ruse d'Athéna, restée protectrice des maisons principales? Avec ces récits, nous nous sentons encore près du culte des dieux « stabilisateurs », voire du *folklore* des *thalassocrates*, peuples de la mer, navigateurs aventureux du deuxième millénaire... Il faut prudemment pactiser avec d'anciens pouvoirs, que, peu à peu, l'on refoule : les corps à corps d'Héracles avec Triton, devant l'*Halios Gerôn* (pl. XIII) seront encore le signe symbolique, expressif, des aspirations changées d'une société pour qui l'avenir n'était plus tant sur les eaux. Victoire chèrement gagnée, mais dont le succès s'accuse. Triton dédaigné fuira jusqu'en Libye : les Argo-

nautes le rencontrent déjà au bord d'un lac africain, où il avait transporté le trépied de Jason ; là, il prolonge tant bien que mal l'exercice de la divination, mieux organisée à Dodone, à Delphes, par Zeus, puis par Apollon. Protée, dompteur des phoques, au bord des vagues écumeuses, ne livrera plus ses oracles cosmiques que sous l'action de la ruse d'Idothéa et de la force complice. Thétis et les Néréides assureront encore à leurs favoris l'immortalité des Iles bienheureuses ; mais, déités marines, elles sont progressivement reléguées, tant au fond de leurs demeures humides, que... dans la croyance funéraire. Ino-Leucothéa, la déesse blanche, dont le voile de poitrine peut supprimer sur les eaux la souffrance et la mort, cède une part de ses prestiges, et même de sa postérité, à Sémélé, pouvoir terrestre. Tout ce qui a été méditerranéen et préhellénique évolue ainsi vers la déchéance : Ariadne, Phèdre, Médée, comme les Danaïdes, les Péliades, finiront un jour en réprochées aux Enfers, accablées de légendes punitives.

Ce n'est pas seulement le folklore de la mer, qui s'efface alors, et se voile, comme sous de grosses brumes côtières. Toutes les anciennes formes de la croyance périlient plus ou moins, en ces temps : rares sont les divinités qui conserveront des lacs sacrés ; le marais peuplé d'hydres et de fermentations chthoniennes se voit lui-même assaini, défriché, ensemencé ; Héraclès, Thésée, Persée, OEdipe, combattront les *monstres*, qui jadis étaient les animaux symboliques des anciens



A. - Les paysages de l'Odyssée : chez Nausicaa (Corfou, Schéria).

B. - Le vaisseau d'Ulysse et la chanson des Sirènes.

nautes le rencontrent déjà au bord d'un lac africain, où il avait transporté le trépied de Jason ; là, il prolonge tant bien que mal l'exercice de la divination, mieux organisée à Dodone, à Delphes, par Zeus, puis par Apollon. Protée, dompteur des phoques, au bord des vagues écumeuses, ne livrera plus ses oracles cosmiques que sous l'action de la ruse d'Idothéa et de la force complice. Thétis et les Néréides assureront encore à leurs favoris l'immortalité des Iles bienheureuses ; mais, déités marines, elles sont progressivement reléguées, tant au fond de leurs demeures humides, que... dans la croyance funéraire. Ino-Leucothéa, la déesse blanche, dont le voile de poitrine peut supprimer sur les eaux la souffrance et la mort, cède une part de ses prestiges, et même de sa postérité, à Sémélé, pouvoir terrestre. Tout ce qui a été méditerranéen et préhellénique évolue ainsi vers la déchéance : Ariadne, Phèdre, Médée, comme les Danaïdes, les Péliades, finiront un jour en réprochées aux Enfers, accablées de légendes punitives.

Ce n'est pas seulement le folklore de la mer, qui s'efface alors, et se voile, comme sous de grosses brumes côtières. Toutes les anciennes formes de la croyance périlient plus ou moins, en ces temps : rares sont les divinités qui conserveront des lacs sacrés ; le marais peuplé d'hydres et de fermentations chthoniennes se voit lui-même assaini, défriché, ensemencé ; Héraclès, Thésée, Persée, Œdipe, combattront les *monstres*, qui jadis étaient les animaux symboliques des anciens



A. - Les paysages de l'Odyssée : chez Nausicaa (Corfou, Schéria).

B. - Le vaisseau d'Ulysse et la chanson des Sirènes.

dieux (pl. XIX-XXI) ; ces héros remplacent ainsi les exotiques *dompteurs* divins, *Potnia* et *Potnios* des temps intermédiaires (pl. XI), refoulés vers l'Asie profonde. Les nouveaux Olympiens garderont quelque temps encore la tendance antique du polysymbolisme, car elle se manifeste dans leurs avatars, dans la virtuosité de leurs métamorphoses, galantes ou guerrières ; Zeus se sert de ce privilège près des aimables mortelles, Thétis contre ses amoureux, et Dionysos pour châtier les pirates tyrrhéniens ; mais un tel pouvoir, ainsi que d'autres surannés, incline déjà à passer aux simples héros ou chefs de tribus. Comme Eurypylos marche sur la mer, Périclyménos pourra changer de forme à son gré ; le thériomorphisme survivra pour Argos ou Lynceus, ainsi qu'ailleurs sous la forme hybridée des Centaures et des Sirènes, par exemple. — L'histoire divine du temps est pleine de dépossession : çà ou là, elles aboutissent à des formations de prêtrises, où d'anciens dieux abaissés se sustentent d'un pouvoir de substitution. Que sont les Helloi de Dodone, sinon la réduction impersonnelle, mais collective, de la personnalité abolie de cet Hellos, qui avait été avant Zeus et Dioné, sur place, le parèdre d'une Hellotis ? Celle-ci seule gardera un rôle en Grèce, là où s'attardèrent les cultes dits « pélasgiques ». Chassé par Zeus, le génie mâle correspondant n'a pu reparaitre dans le grand *hiéron* qu'avec l'aspect d'un adorateur mythique du maître principal. A Éphèse, un peu de même, le collège des Mélissai prolonge la survie de la déesse-abeille

préhellénique, connue en Crète, à Rhodes. Les *poloi*, les *arktoi*, et les *tauroi*, les *tragoi*, confréries sacerdotales de type zoomorphique, doivent leur sort peut-être à d'analogues transformations.

Sur ce passé mouvant, les bénéficiaires de l'heure s'installent. Hérodote constatait déjà (II, 50) que la plupart des dieux adorés en son temps par ses compatriotes n'avaient pas de noms grecs ; trompé par les syncrétismes nés dans les cités ioniennes du Delta, il attribuait d'ailleurs leur venue, trop étroitement, à un « apport égyptien » ; il citait — mais à faux — quelques exceptions (Poseidon, Dioscures, Héra, Hestia, Thémis, Charites, Néréides !), à la règle de dérivation qu'il croyait pouvoir poser... Lorsqu'ils ne sont pas restés tout à fait aussi dogmatiques, maintenant encore, nos historiens modernes cherchent toujours, — avec autant de passion que d'embarras, — l'origine et la patrie première de plusieurs de ces Olympiens tard venus, dont la troupe, à travers l'épopée, paraît déjà fort hétéroclite, et dont les noms surprennent. Autant que les étymologies fantaisistes, les conjectures se sont accumulées. Sans doute est-il sage d'avouer d'abord qu'en un tel débat, tout ne pourrait être... qu'hypothèses ! Les théories extrêmes ont le moins de chances d'être acceptables ; seule, une solution mixte, tenant compte des divers bouleversements historiques, et de la confusion des races, pourra fournir quelque relative clarté. Plusieurs faits au moins sont apparents déjà, et ne devraient guère être oubliés : des anciens dieux, certains, rétablis,

ont reçu des noms indo-européens (Zeus, Déméter, etc.) ; et tous se présentent dans l'épopée déjà *avec la forme humaine*. On attribuerait donc légitimement aux Indo-européens descendus du Nord, et une action sur la nouvelle nomenclature des usurpateurs, et surtout ce vif besoin d'élucider la notion divine selon *l'image, par comparaison avec l'anthropomorphisme*, qui va désormais modifier si gravement le spiritualisme polysymbolique des Égéens vaincus. Par ailleurs, mais d'un point de vue plus négatif, il semble qu'on puisse constater d'emblée que des hypothèses trop spéciales, — comme celle, renouvelée d'Hérodote, d'une commune dérivation égyptienne, ou telle autre d'un rattachement des cultes grecs archaïques en bloc à un panthéon sémitique, — ont échoué. Certes, on n'habille plus volontiers, déjà, Déméter et Dionysos en Isis et en Osiris ; Mélécertès en Melkart. Si l'on prononce le nom des Phéniciens, dont les premières cosmogonies poétiques (du ^{xiii}^e siècle), commencèrent à se dévoiler à nous, ce sera pour marquer la différenciation, linguistique et ethnique, de ces autres héritiers des Préhellènes, créto-égypto-asiatiques, qui animèrent la civilisation côtière, dès le second millénaire, dans le bassin oriental de la Méditerranée.

VI. — CONSÉQUENCES DE L'ÉVOLUTION DU PANTHÉON
CRÉTOIS

On eût peut-être été moins surpris des changements essentiels qu'il faut bien voir naître et se préciser

après la guerre de Troie, si l'on eût songé constamment combien déjà, à cette date, le vieux panthéon crétois était transformé. Dès le temps des derniers Minos, la Grande mère et le dieu mâle principal, son parèdre, n'avaient-ils pas dissocié leurs forces respectives, au point qu'on pouvait plus ou moins pressentir le type sous lequel apparaîtraient leurs hypostases rajeunies ?

A l'étape « achéenne », s'était encore quelque peu matérialisée, dans le Péloponnèse et ailleurs, la religion reçue des insulaires. C'est aussi avant l'âge de fer sans doute que l'éparpillement lointain des légendes crétoises en « Hyperborée » avait dû commencer¹. Les avant-gardes des clans nordiques étaient entrées peu à peu alors en contact avec les croyances des peuples de l'Archipel, non sans réagir de leur côté, bien entendu, sur la forme donnée aux dieux et aux mythes. Les doublets que l'on établit consciemment, l'imprécision lentement créée par l'incertitude géographique et ethnique qu'ils propageaient, voilà des causes rarement dénoncées, mais nullement négligeables, de cette lente transformation, plus ou moins indo-européenne, qui finit surtout par habiller, de formes et de noms apparemment distincts, plus d'une vieille entité dont les barbares vainqueurs eux-mêmes avaient accepté de reconnaître le pouvoir. Ce sera, certes, toujours un délicat travail que de retrouver la trame, partout usée et si souvent lacunaire, du travail qui se fit alors dans

1. Cf. t. I. *L'art créto-mycénien*, p. 143 sqq.

l'Égée, autour des dieux. Sur bien des points, il faut prévoir que les liens qu'on voudrait suivre nous manqueront à jamais; ailleurs, ils ne pourront être renoués que par places, et peu solidement. C'est déjà beaucoup, du moins que d'arriver, pour quelques figures divines, en tenant compte de la transposition indo-européenne des aspects et des vocables, à déterminer certaines survivances.

Il s'en faut qu'entre érudits, on s'accorde encore — la discussion renaîtra sans cesse, il le faut craindre, — sur la liste des dieux ou déesses d'origine minoenne qui auraient obtenu leurs lettres de crédit dans le nouvel Olympe après maintes concessions, et de ces « accommodements » permis avec tous les ciels. En certains cas, pourtant, le doute est difficile. Athéna, par exemple, dont le nom est préhellénique, et qui, à Mycènes et Athènes, s'installe d'abord comme chez elle dans la « forte demeure » des princes mycéniens, ne se souvient-elle pas des habitudes palatiales des déesses égéennes? *L'Iliade*, *l'Odyssée* l'ont constaté tour à tour; elle n'a nulle peine à être à Troie la protectrice et le conseil des Achéens, anciens rois-prêtres; le serpent chthonien, fétiche de l'Érechtheion à Athènes, est resté son familier; et elle devient sinon mère, du moins tutrice, d'Érichthonios, génie-anguipède; Phidias encore dressera dans l'ombre propice du bouclier de Pallas le reptile-symbole. Au temps de l'épopée, cette déesse ralliée garde aussi le pouvoir de réaliser ses épiphanies sous la forme de l'oiseau; sur les sarco-

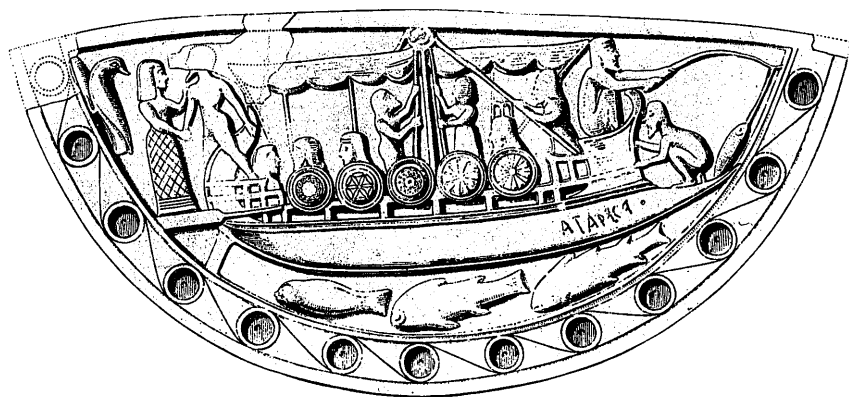
phages de Clazomenae ou ailleurs, elle apparaîtra ailée; l'Athéna marine gardera longtemps ce type; parallèlement, son symbole empenné s'est plus tard défini sous la forme de la chouette, oiseau des hautes roches, âme secrète des Acropoles fortifiées. Athéna protégeait, à Athènes, à Délos, ailleurs encore, la survie de la dendrolâtrie; elle propageait le culte et la culture de l'olivier, qu'elle passait pour avoir fait naître miraculeusement dans le Pandroseion. Génie des cimes et conseillère des aristocraties féodales, déesse-bouclier peut-être à Mycènes, Pallas avait conservé naturellement le soin du *palladion*, avec le rôle de modératrice de la force des héros, Héraclès, Thésée, Persée, Jason, Ulysse, ou Télémaque; à cette gardienne des palais déchus, la religion classique assura les titres de Promachos, d'Enhoplos et de Poliade. Si pour Héra les survivances sont moins claires — à Tirynthe notamment, — du moins voit-on quelques enchaînements: à l'Héraeon d'Argos (Proshymna), dès l'époque néolithique déjà; un primitif sanctuaire délien nous montre la Téléia en déesse de la fécondité, et avec les « ailes » des idoles mycéniennes (pl. VIII); le nom même de la *Dame* est assez caractéristique. Eileithya évoluera en Éleuthia, Éleusinia; elle s'associera ainsi à Déméter, protectrice de l'Élysée. A Éleusis, comme à Mégare, à la Cadmée de Thèbes, la Crète archaïque transmet un rang supérieur à cette entité qu'elle dédouble, préparant la scissiparité de Déméter, mère de Coré, donc l'éternelle ressemblance des « deux déesses », à peine

différenciées par les ans. Longtemps Artémis, devenue Parthénos et restée *Potnia therôn* (maîtresse des fauves) gardera des pouvoirs primitifs, un type et certains attributs mêmes, propres à rappeler de près Athéna; elle est dite « à la quenouille d'or » par Homère, et elle a porté l'égide. On retrouve en elle l'esprit de cette évolution qui, déjà aux temps minoens, « détachait » de la Grande mère Britomartis, Dictynna, Orthia : celles-ci ont prolongé avec Artémis des rapports de sœurs aînées. Avec Aphrodite, héritière caractérisée, dès l'instant de sa naissance sur les flots, de la déesse nue cycladique, Ariadné, Phèdre, Hélène, anciennes hypostases crétoises, ont un peu les mêmes rapports; Aphrodite armée — voire barbue, à Chypre! — amante d'Arès aux temps classiques, conservera les doubles pouvoirs, spirituels et temporels, de la déesse qui, sur un sceau minoen, tient déjà à la fois l'*aspergillum* et l'épée nue.

Dans le groupe des dieux mâles, on n'aurait pas trop de peine à saisir quelques semblables dérivations, encore que la fusion paraisse avoir été moins complète. Le Zeus olympien assembleur de nuées, chef éternel des dieux résidant vers l'Ouranos supérieur et l'Olympe nuageux (pl. V), a bien les caractères d'un suzerain nordique, distinct du Crétagénès dont les mystères parurent toujours en certaines parties de la Grèce si hétérodoxes, sinon suspects. Callimaque raillait encore les Crétois « menteurs », eux qui osaient prétendre mortel — et mort chez eux! — un père des dieux,

montrant fallacieusement sa prétendue tombe ! Mais du Jouktas et de l'Ida crétois, par l'Ida troyen, vers l'Olympe, s'étaient faites tout de même bien des transpositions saisissables. Hagelaïdas ne représentait pas au hasard un Zeus *Pais*, imberbe, à l'Ithôme de Messénie. Vainqueur d'un géant hirsute, qu'il frappe d'un foudre en double-hache, le Zeus de Palaeopolis (pl. XII) à Corfou, est lui-même adolescent, dans un fronton dont l'arrangement, symptomatique, ne doit à rien autant qu'à la religion abolie d'un passé en pleine métamorphose. Le cas est analogue pour Poseidon lui-même, qui a eu à Élis et Patras, au grand étonnement de Pausanias, une effigie imberbe¹. — Que dire d'Apollon et Dionysos, directes hypostases du mattre suprême ? Certes il y aura toujours des théoriciens pour les rattacher dogmatiquement... au Nord, ou à l'Est, et ne vouloir pour eux rien d'autre que la patrie essentielle, qu'ils leur auront ainsi découverte ; mais leur culte, parallèle, resta essentiellement imprégné d'éléments crétois. Conscients de cette complexité, les Anciens disaient déjà sagement, de tels dieux, qu'ils avaient été formés par fusion. Pourquoi donc ne pas admettre que pendant l'ultime période de formation du polythéisme grec, des influences contradictoires, plus ou moins lointaines, répondant à la diver-

1. Outre Zeus et Poseidon, certains autres dieux, d'origine préhellénique, Apollon, Dionysos, Asclépios, ont eu le privilège d'être représentés tantôt barbus, tantôt imberbes. Tous avaient été des *Païdes*, avaient eu de divines *Enfances*.

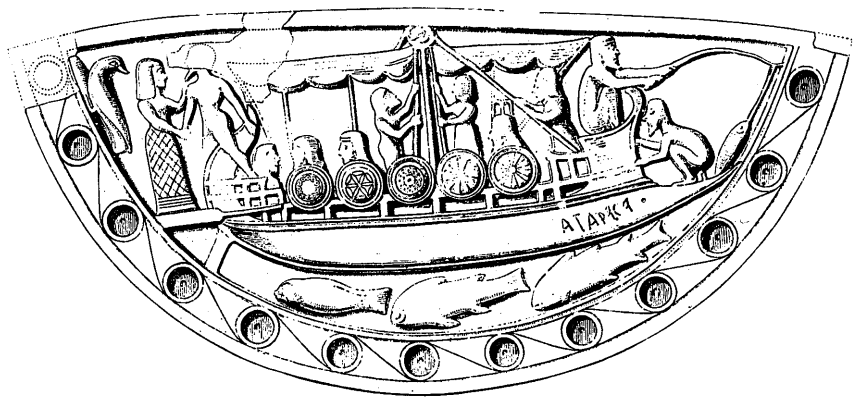


A. - Au pays d'Hélène : le Taygète et la plaine de Sparte.

B. - Un enlèvement de pirate sur bateau armé en course
(plaque d'ivoire du Sanctuaire d'Artémis Orthia, à Sparte).

montrant fallacieusement sa prétendue tombe ! Mais du Jouktas et de l'Ida crétois, par l'Ida troyen, vers l'Olympe, s'étaient faites tout de même bien des transpositions saisissables. Hagelaïdas ne représentait pas au hasard un Zeus *Pais*, imberbe, à l'Ithôme de Messénie. Vainqueur d'un géant hirsute, qu'il frappe d'un foudre en double-hache, le Zeus de Palaeopolis (pl. XII) à Corfou, est lui-même adolescent, dans un fronton dont l'arrangement, symptomatique, ne doit à rien autant qu'à la religion abolie d'un passé en pleine métamorphose. Le cas est analogue pour Poseidon lui-même, qui a eu à Élis et Patras, au grand étonnement de Pausanias, une effigie imberbe¹. — Que dire d'Apollon et Dionysos, directes hypostases du maître suprême ? Certes il y aura toujours des théoriciens pour les rattacher dogmatiquement... au Nord, ou à l'Est, et ne vouloir pour eux rien d'autre que la patrie essentielle, qu'ils leur auront ainsi découverte ; mais leur culte, parallèle, resta essentiellement imprégné d'éléments crétois. Conscients de cette complexité, les Anciens disaient déjà sagement, de tels dieux, qu'ils avaient été formés par fusion. Pourquoi donc ne pas admettre que pendant l'ultime période de formation du polythéisme grec, des influences contradictoires, plus ou moins lointaines, répondant à la diver-

1. Outre Zeus et Poseidon, certains autres dieux, d'origine préhellénique, Apollon, Dionysos, Asclépios, ont eu le privilège d'être représentés tantôt barbus, tantôt imberbes. Tous avaient été des *Paides*, avaient eu de divines *Enfances*.



A. - Au pays d'Hélène : le Taygète et la plaine de Sparte.

B. - Un enlèvement de pirate sur bateau armé en course
(plaque d'ivoire du Sanctuaire d'Artémis Orthia, à Sparte).

sité des immigrations et des mélanges ethniques, avaient pu réagir en s'associant, sinon — ce qui était plus difficile — *en s'harmonisant*? On ne rappellera jamais assez la force du particularisme hellénique, qui, jusqu'au bout, empêcha toute hiérarchisation de l'Olympe, ainsi, hélas! qu'en Grèce, toute unité nationale. Qui sait si les Delphiens n'arrivaient pas à adorer côte à côte un Apollon créto-anatolien venu à Delphes, par mer, avec ses prêtres cnossiens, et certain autre du même nom, cru « hyperboréen », ou lycien, celui-là : on s'expliquerait ainsi les épithètes divines si multiples ; maintes fonctions mêmes, conservant le souvenir d'origines en apparence opposées, pour ces dieux mal confondus. Le secret de leurs voyages mythiques, de leurs périodiques *absences*, embarrassait à vrai dire moins que nous, leurs fidèles, qui ne cherchaient pas tant à associer archéologie et ethnographie ; d'ailleurs, confiants dans leur épopée « légendaire », les Grecs n'épilouaïent guère sur les rares objets ou monuments conservés d'un étrange passé préhellénique : sur l'œuf de Lédâ, sur le tombeau d'Ariadné, à Argos dans l'enceinte d'un Dionysos Crésios (Crétois), sur le collier d'Ériphyle, ou la lance magique d'Achille ; et ils regardaient distraitement la Porte des Lionnes, ou les « trésors » - *tholoi* d'Atrée, de Minyas (pl. XXIII).

Le sort des héros répète celui des dieux, qui, çà et là, absorbèrent si jalousement leurs pouvoirs : Apollon, ceux de Karnos ou de Hyacinthos par exemple ;

Artémis, ceux d'Oupis, de Callistô, de Leucophryéné; Athéna, ceux d'Aphaia, d'Aléa; Aphrodite ceux d'Ariadné ou d'Hélène. Tels des « demi-dieux », qui ont reparu après le bouleversement dit dorien, peuvent avoir eu des origines préhelléniques, crétoises plutôt que nordiques; le cas est clair pour Héraclès, analogue au Gilgamesh des Asiatiques (pl. XIX), et dont la *geste* de civilisateur, de vainqueur des monstres, plonge ses origines dans un lointain exotisme oriental. Il serait bien vain d'essayer d'en faire un « simple Dorien », nouveau venu, quand, confondu avec lui, le chef des Dactyles, Héraclès Idaïos, a une origine si nettement insulaire, avec ce caractère de « démon » agraire qui peut seul expliquer ou l'histoire de la transmission de l'olivier, ou les rapports établis avec Déméter Éleusinia. N'en va-t-il pas de même pour Persée, meurtrier de Méduse, la Gorgone (pl. XX)? L'apport des derniers nomades nordiques n'a pas plus détruit... ou créé, dans les rangs des héros, que pour les Olympiens eux-mêmes; là encore, il semble bien qu'il faille parler en général de consécérations successives, plutôt que de vraies nouveautés.

Dans le monde des esprits surnaturels, c'est le fait essentiel que l'on doit constater; si l'on écarte certaines hypothèses forcées et divers *a priori* dangereux, ce à quoi l'on aboutit reflète en somme ce dont nous avertissait déjà la pérennité relative des lieux de culte. De même que les cérémonies, jadis réservées, des chapelles palatiales sont devenues fêtes publiques

après la ruine du régime féodal; de même que les temples des cités libres se sont plus ou moins reconstruits sur les ruines des demeures des chefs abattus, il y a eu adoption et adaptation de plusieurs des anciens dieux, sous des noms rajeunis : avec des fonctions nouvelles, ajustées à l'exigence des maîtres de l'heure. Le polythéisme hellénique sera sans doute indo-européen, en partie, et par la surface; mais il n'aurait pas été ce qu'il a été sans la Crète préhellénique : là aussi, il n'y a pas eu de *hiatus*.

CHAPITRE II

LA RELIGION NORDIQUE ET L'APPORT ÉGYPTO-ORIENTAL

V. — LES EXIGENCES D'UNE RELIGION TANGIBLE ET SOCIALE

IL n'y a pas eu de *hiatus* ; mais, cependant, du moins, que de graves transformations ! Le peuplement indo-européen ne règle pas, certes, sans imprimer sa marque, l'ordre si relatif de l'assemblée des nouveaux dieux. Et songeons bien que ceux-ci vont régir ensuite la Méditerranée à peu près jusqu'aux temps chrétiens. Que feront, en fait, tour à tour, les Étrusques, les Latins, sinon rechercher leur premier *credo* aux sources mêmes qui vont alimenter bientôt les chants d'Homère et la théologie hésiodique ? L'Occident, à son tour, — on pense ici notamment à l'Ibérie, à la Gaule, une fois qu'elles seront sorties de la période de l'aniconisme, — notre Occident demandera des dieux moins barbares à la Grèce. C'est un fait capital de l'histoire du monde antique que l'organisation de l'Olympe nouveau.

Les vainqueurs nordiques l'avaient tout d'abord préparée en exigeant des puissances auxquelles ils allaient bénévolement remettre la direction de la terre habitée, de *l'oikouménè*, une apparence extérieure

directement saisissable à nos sens : aussi proche que possible, donc, de celle de l'humanité. Déjà, les dieux deviennent alors des sortes de *mortels supérieurs* : plus beaux, plus forts, plus passionnés, certes, mais tels que leurs sujets puissent les connaître essentiellement ; ils sont aptes à entrer ainsi en immédiats rapports, de toute sorte, avec eux. Distinction profonde avec le monde des entités de la religion hindoue, qui fait régir l'humanité par des fatalités élémentaires, irréductibles, telles que la naissance ou la mort, changeantes comme les saisons, les mouvements des astres ! Même si par quelques-uns de leurs aspects, tels dieux ou héros de la mythologie grecque vont rappeler certains éléments naturels, ou certains aspects de la vie cosmique, voire les instruments créés par l'homme même ; s'ils évoquent parfois l'âme en ses états psychologiques, désir amoureux, jeunesse, persuasion, — correspondant alors à des modes distincts de l'être et en exprimant la sublimité, — il leur est imposé de *personnifier* tout cela, de façon palpable, sous des traits formés à l'image et parfois à la mesure de leurs fidèles ; ils sont les génies d'une race positive, pour qui ne sera que rêve, dirait-on, « tout bonheur que la main n'atteint pas ». Les vieux éléments hybrides doivent tendre, dès lors, à s'éliminer ; humain, rien qu'humain, sera le règne à venir des Olympiens, servis sur terre par des prêtres que toute anomalie physique eût fait éliminer du sacerdoce.

Une religion si anthropomorphique en son principe,

et qui fait « respirer les dieux parmi les hommes », ne peut être que *péturie d'idées directrices sociales* ; elle ne saurait jamais se désintéresser de la cité policée. « Animal sociable », suivant la définition d'Aristote, l'homme de Grèce a organisé sa croyance comme un contrôle, perpétuellement consenti, de la vie en commun. Les sociologues anglais ont eu beau jeu à insister sur cet aspect des nouveaux cultes, en montrant par exemple que s'ils s'étaient inspirés de ce qu'on peut considérer comme les « mystères » crétois — légendes archéologiques qui entouraient l'histoire de la naissance de Zeus, de Dionysos, — ils ont exploité tout cela au bénéfice d'une religion sacramentelle primitive : par exemple, l'hymne des Courètes de Palaeokastro, vieux rituel dont le sens s'effaçait aux temps classiques, aurait été comme la musique sacrée inspiratrice, pour la danse armée, d'agents sociaux et quasi-militaires ; ces auxiliaires de la « Courotrophe » sont, nous dit-on, les éducateurs du futur *Couros*, donc d'un « enfant-dieu » symbolique. Puis, la mimique de la mise à mort de cet enfant sacré, et de sa reviviscence, correspondrait à l'initiation qui règle le passage des éphèbes de la tribu à la maturité... Il est bien possible que derrière les fêtes grecques les plus laïcisées ou sous les institutions les plus évoluées des vieilles villes, on eût pu retrouver plus tard encore tels usages, ou d'autres, approchés ; les croyances des premiers habitants, au pays qui sera l'Hellade, n'ont pas dû différer beaucoup, parfois, de celles des

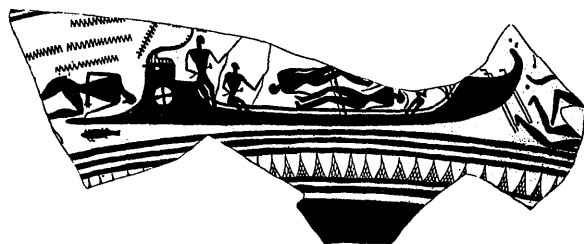
modernes sauvages de la Polynésie ; et les invasions de l'âge de fer compromettaient, plutôt qu'elles n'accroissaient, le progrès acquis depuis la fin du néolithique : par exemple l'usage des sacrifices sanglants dut alors s'imposer mieux. N'oublions pas, du moins, que ces conceptions reconstituées fort théoriquement, si elles existèrent, ont dû évoluer vite ; elles n'auraient guère longtemps cadré, en tout cas, avec un état social soumis au progrès des pensées ; il serait assez imprudent de les considérer tout autrement que comme *témoins d'une passagère récurrence*. Ce qui est probable, c'est que les nouveaux venus firent d'abord la guerre à certains cultes crétois, qui les déroutaient et ne se pliaient pas assez à leurs exigences d'esprit : ce qui s'est passé à Andanie ou ailleurs — selon le témoignage d'Hérodote, — pour les mystères de Déméter, à Athènes même pour le culte de Dionysos, est bien significatif : Déméter et Dionysos n'auront encore nul rang distingué dans les premiers poèmes homériques ; et, jusqu'à l'époque du célèbre Vase François, comme entre Athènes et Éleusis, ces redoutables divinités, plus tard les organisatrices du salut éternel, chemineront humblement à pied : dans le cortège divin des Noces de Pélée, on les voit ainsi parmi les chars d'Olympiens nouveaux, plus favorisés.

Ce qui s'est produit pour Dionysos, par exemple, ou pour Athéna, ou pour Apollon, pour Hermès, nous initie à une autre des transformations si caractéristiques de l'époque. Le culte crétois avait commencé à dissocier

les pouvoirs de la Grande déesse et de son parèdre masculin ; ainsi faisait-il apparaître, derrière les vieux dieux principaux, des entités complémentaires rajeunies. Le changement va s'accroître aux débuts de l'âge du fer, sous l'œil de l'antique déesse Thémis, elle-même entité sociale : incarnation, si l'on veut, de la première conscience collective, de l'ordre tout imprégné de solidarité familiale, qui va s'instaurer peu à peu à travers une succession de générations de plus en plus évoluées.

VI. — SORT DE LA FEMME ET DE L'ENFANT

La civilisation nouvelle était plutôt patriarcale, à l'usage de rudes pasteurs nomades, et encore fort proche, hélas ! du régime de la brutalité néolithique ; elle réagit dans ses premières préférences, par ses coercitions mêmes, contre l'état antérieur. Celui-ci — déjà évolué au temps des Achéens, — était resté en secret essentiellement fidèle au type d'une société assez matriarcale, où l'individu, par sa croyance et ses arts, demeurait solidaire de la troublante nature, moins dévotement engagé dans un groupe mâle ; société où les phénomènes de la naissance et de la mort prenaient une valeur prépondérante, quasi-mystique. L'individu grec, émergeant de la barbarie avec orgueil, proche de vouloir s'administrer laïque-ment, de prendre conscience de lui en face de ses semblables, même bientôt par rapport aux forces éter-



Les recommencements de l'art grec (céramique du Dipylon).

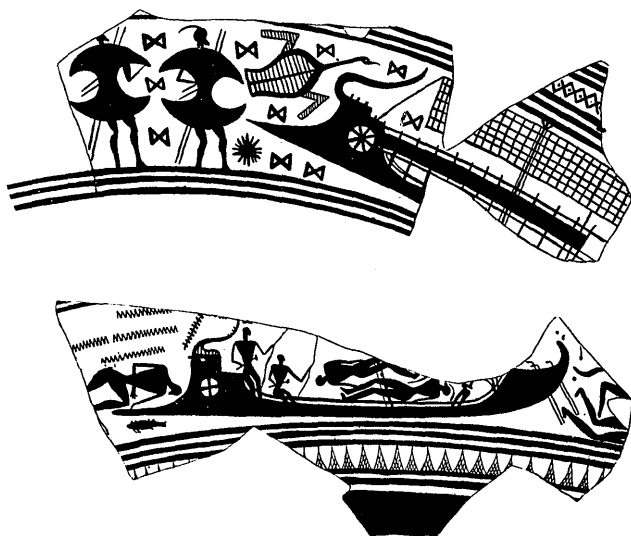
A. - Les chars doriciens : cortège funéraire, défilé.

B. Navires et batailles navales.

les pouvoirs de la Grande déesse et de son parèdre masculin ; ainsi faisait-il apparaître, derrière les vieux dieux principaux, des entités complémentaires rajeunies. Le changement va s'accroître aux débuts de l'âge du fer, sous l'œil de l'antique déesse Thémis, elle-même entité sociale : incarnation, si l'on veut, de la première conscience collective, de l'ordre tout imprégné de solidarité familiale, qui va s'instaurer peu à peu à travers une succession de générations de plus en plus évoluées.

VI. — SORT DE LA FEMME ET DE L'ENFANT

La civilisation nouvelle était plutôt patriarcale, à l'usage de rudes pasteurs nomades, et encore fort proche, hélas ! du régime de la brutalité néolithique ; elle réagit dans ses premières préférences, par ses coercitions mêmes, contre l'état antérieur. Celui-ci — déjà évolué au temps des Achéens, — était resté en secret essentiellement fidèle au type d'une société assez matriarcale, où l'individu, par sa croyance et ses arts, demeurait solidaire de la troublante nature, moins dévotement engagé dans un groupe mâle ; société où les phénomènes de la naissance et de la mort prenaient une valeur prépondérante, quasi-mystique. L'individu grec, émergeant de la barbarie avec orgueil, proche de vouloir s'administrer laïque-ment, de prendre conscience de lui en face de ses semblables, même bientôt par rapport aux forces éter-



Les recommencements de l'art grec (céramique du Dipylon).

A. - Les chars doriens : cortège funéraire, défilé.

B. Navires et batailles navales.

nelles de la vie, se devait de faire prévaloir la force de la masculinité. Il se tourna d'abord contre la suprématie des déesses-mères, dont le pouvoir fut autant que possible amputé. On a montré justement que le culte indo-européen fut plus favorable aux déesses-vierges, à ces *Parthenoi* diverses du futur monde hellénique, dont il précipita l'affranchissement, par un secret mépris barbare pour le mystère de la maternité. N'a-t-on pas pu établir aussi, dans le domaine si instructif de la linguistique, le retard caractéristique avec lequel apparut en indo-européen le « genre féminin », opposé au masculin pour la distinction des mots ? L'établissement d'une nuance délicate entre ces deux genres principaux a été le résultat d'une assez lente élaboration. L'époque intermédiaire a précisément inventé aussi l'étrange mythe de la naissance d'Athéna, fille *sans mère* ; on la faisait sortir tout armée du front du maître des cimes, fendu par la double-hache crétoise que maniait symboliquement, soit Héphaistos le Forgeron, maître des humaines industries, soit Prométhée, le découvreur retors du feu, héros et martyr de la libre pensée scientifique. Phidias, encore au fronton Est du Parthénon, magnifiera cette singulière genèse. Né à Délos au bord du lac circulaire du Cynthe, dans la haute prairie soudain embrasée d'or, sous l'œil des vieilles déesses titaniques, mais aussi près de l'olivier d'Athéna et devant la Thémis d'Ichna, Apollon, « dur Prytane », refuse le lait, nourriture trop terrestre, de Lété l'Asiatique ;

près d'agiter la cithare et l'arc, de prophétiser au nom de Zeus, l'élu des temps futurs fait éclater ses langes d'or; c'est l'ambrosie indo-européenne qui d'emblée doit le nourrir! Hermès n'attend pas d'être issu du berceau pour travailler en maître des voleurs; il dérobe tout un divin troupeau de bœufs, dans une nocturne et athlétique équipée! Ce qui advient à Dionysos est le plus caractéristique. Il sera aussi retiré à Sémélé, amante trop humaine, pour achever le temps de sa gestation... dans la « cuisse » de Zeus; Praxitèle un jour le montrera reporté dans la montagne vers les Nymphes de Nysa; mais c'est, en attendant le Silène-Nourricier, par un *dieu mâle*, protecteur des palestres : Hermès, qui près de lui (comme près d'Érichthonios, protégé de la Vierge Athéna, né sans fécondation) joue — un peu maussade — le rôle inattendu, improvisé d'une nourrice sèche. Sur les reliefs de l'*hyposténion* de son propre théâtre, à Athènes, le dieu ne sera-t-il pas représenté un jour aussi, tel Zeus Couros, en *alumnus* des Courètes égéens? Tendances instinctives : en fait, l'époque qui a préparé le pouvoir des déesses-vierges, Athéna, Artémis, Coré, — celle-ci inconnue d'Homère, détachée de Déméter comme par scissiparité, et pourtant d'emblée presque aussi « matronale » que sa mère, par son costume et son type! — a été longtemps sévère pour la femme. Il faudra que Déméter Thesmophoros, offensée un jour par sa douloureuse Passion — organise contre les rapt et les enlèvements, si fréquemment

représentés sur les vases du Dipylon ou ailleurs (pl. III), sa protestation, dure aux Olympiens complices; mais devant l'efficace rigueur de la famine, vengeance de la terre et de la maternité, les dieux n'avouèrent encore qu'à grand'peine le tort du ravisseur; ils lui imposèrent une *poine* acceptée en souriant, toute relative d'ailleurs. Plus tard, quand les lois du mariage seront partout intronisées, on y gardera longtemps les clairs symboles du temps passé : le rapt de la fiancée était mimé; il a fallu maintenir le droit des femmes sous la protection vigilante de la déesse, dont le principal mystère était une « hiérogamie », et dont le culte était à ce point fondé sur l'exaltation de la force génératrice, que tous les Anciens ont assimilé les non initiés aux *agamoï*, morts vierges prématurément. Conquête difficile à obtenir, imposer : c'est d'abord, Phèdre, l'incestueuse ardente, c'est Hélène, qui ont été les désirables héroïnes des temps nouveaux. Aux premiers temps de l'âge du fer, Hélène apparaît à Homère, comme aux vieillards de Troie, près des Portes Scées, pour personnifier superbement la « froide majesté » de la femme... fatale. Combien Andromaque est plus effacée! Les maternités sont souvent réprouvées par la légende instructive : Alcène, Sémélé, Danaé, Io, Callistô, Créousa, Augé, Mélanippé, Antiopé, etc., filles de rois ou parfois prêtresses, payent de leur souffrance et de leur honte les violences amoureuses des Immortels, voire des héros ravisseurs qui les ont surprises, qui, sous les Hautes-Roches de l'Acropole,

qui, à la fontaine de Tégée, ou jusque dans leurs gynécées mêmes¹.

Et, notons-le, l'enfant, — comme le « Divine child » tenu en suspicion depuis la fin des temps crétois! — n'est pas moins, d'abord, l'innocente victime des récurrences d'une époque mal apaisée, où la pitié n'a guère été la loi suprême. La Héra marâtre d'Homère morigène et corrige assez rudement une Artémis réduite à l'insignifiance enfantine, dans l'Olympe nouveau. Achille massacre en riant le faible Troilos « benjamin » des Priamides, surpris désarmé à la fontaine, hors les murs. Astyanax, protecteur de la cité mysienne, esprit fétiche de sa ville, sera écrasé sur le mur sacré; une fois Troie conquise, les Grecs offriront son corps déchiqueté, le sang qui gicle, en sacrifice expiatoire du long siège (pl. I); ce n'est que Déméter, la Dolorosa du préhellénisme, qui choisira un simple adolescent, Triptolème, comme missionnaire d'un culte de mansuétude protectrice et d'amour universel, étendu jusqu'au végétal, jusqu'à l'animal souffrant. Zeus ne divinise par enlèvement, et ne s'associe Ganymède, que pour d'inavouables besoins, dont, sur terre, donneront l'exemple les cités et sociétés les plus « doriennes ». Combien est-on dur alors à l'enfant, livré dès sa naissance à l'arbitraire du père, arra-

1. A cet état d'esprit correspond bien la disparition des Courrotrophes dans l'art archaïque : aucune statue de femme assise tenant l'enfant sur ses genoux, à la manière des madones médiévales, n'est connue alors.

ché à sa famille, tel Dionysos à Sémélé, mais pour une éducation réglée par l'État! A Sparte, il est embrigadé tout jeune dans la vie militaire, sous la garde de ces « Courètes » que sont les *paedonomes*; il sera astreint aux *syssities* faméliques, fustigé rituellement jusqu'au sang devant l'autel d'Artémis Orthia (pl. X); les « saltantes *Lacænæ* » du Taygète, dont la beauté harmonieuse émouvait si rétrospectivement le doux Virgile, n'échappaient pas elles-mêmes aux pires brutalités de l'éducation mixte. Tout cela est bien connu. Ce qui l'est moins, c'est que cette sécheresse si peu indulgente, bien digne de l'« âge du fer », a pesé sur l'art grec, longtemps; et, pourrait-on dire, presque jusqu'à l'époque hellénistique qui vit reparaître tant de linéaments effacés du passé préhellénique, la nature et l'amour. Ce n'est que dans les poèmes de Callimaque qu'une Artémis gamine babille et joue sur les genoux de Zeus, puis dans la forge des Cyclopes, osant arracher en jouant les poils de la poitrine de Brontès. L'alexandrinisme, de l'Égypte à Carthage, et à Rome, multipliera les petits tableaux de joie familiale, de *nursery*, faisant même oublier un peu trop parfois les intentions religieuses primitives : dans un groupe comme l'Enfant à l'oie, qui avec humour viendra parodier l'Héraclès au taureau... Mais qu'il avait fallu longtemps attendre la revanche des « *putti* »! Les enfants de l'art grec classique n'ont presque jamais rien de leur âge : ce sont des réductions d'adultes. C'est par exception — une consolante exception' — que, le père de l'artiste qui

allait le mieux exalter la douceur féminine, Céphiso-dote, un jour, dans son groupe Eiréné-Ploutos, — traitant d'ailleurs encore l'enfant avec un reste d'indifférence trop dédaigneuse, — a inventé, du moins, un joli geste de la petite main tendue, caressante; lui-même avait répandu sur le visage de la mère penchée un sourire capable d'évoquer, par avance, le charme des « Maternités » italiennes de Desiderio ou de Duccio.

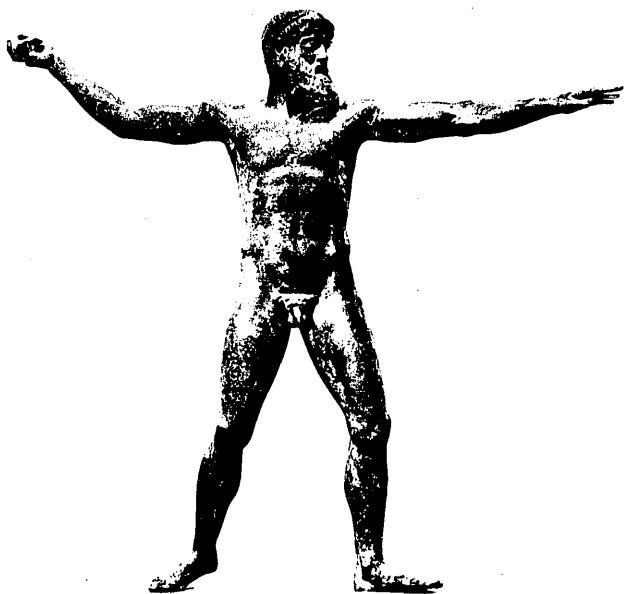
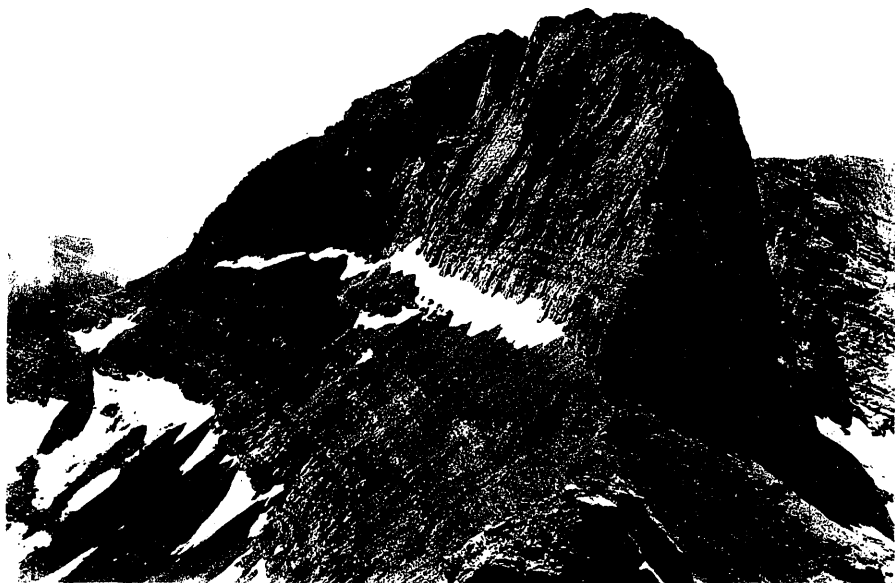
Le sort ingrat fait à la femme et à l'enfant, avant le temps d'Homère, résultait des tendances patriarcales importées; les « Doriens » ont été hostiles, on l'a dit, aux sociétés qui concevaient leur divinité principale sous la forme d'une Mère féconde, et ils se sont opposés ainsi aux plus vieilles suggestions de l'Égée néolithique. Mais dans les *avatars* des dieux mâles, passés au premier plan, dès lors, l'esprit nouveau ne paraît pas moins sensible. On avait vu, dès la Crète, se préparer le dédoublement du maître principal en deux entités parallèles, sinon encore équivalentes : l'une agraire et plus mystique, plus près par conséquent des origines et de l'élément naturel; au bord, pourrait-on dire, de ces rites héroïques et chthoniens qui simulaient la résurrection du « démon » annuel. Les temps nouveaux ne sont pas moins sévères pour le passé de ce dieu-là, le Pseudanôr, que pour des privilèges des déesses-mères. On verra Dionysos, quasi inconnu d'Homère, — car il ne paraît que dans les parties tardives des deux célèbres poèmes — souffrir longtemps du même discrédit que son associée éleusinienne,

patronne des mystères persécutés par les vainqueurs. A Delphes, à Claros peut-être, premier héritier de la mantique chthonienne, Dionysos doit céder le pas devant d'autres Olympiens privilégiés; — plus tard, on montrera... *sa tombe* dans le temple d'Apollon, à Delphes; et ce n'est que le début de l'époque hellénistique sans doute — si l'on en croit le péan de Philodamos de Scarphée — qui a rendu à ses fêtes du Parmasse un éclat d'abord obnubilé.

Athènes elle-même n'a accueilli qu'avec défiance, au terme de ses propres luttes victorieuses contre Éleusis, l'Éleuthèreus, dont on soupçonnait les origines crétoises; elle avait purifié sa vie légendaire par le dogme de la « renaissance thébaine ». Avant que le dieu du drame fût installé au S.-E. de l'Acropole, chez lui, on lui imposa un stage de garantie — sorte de quarantaine — dans les jardins du héros Académus.

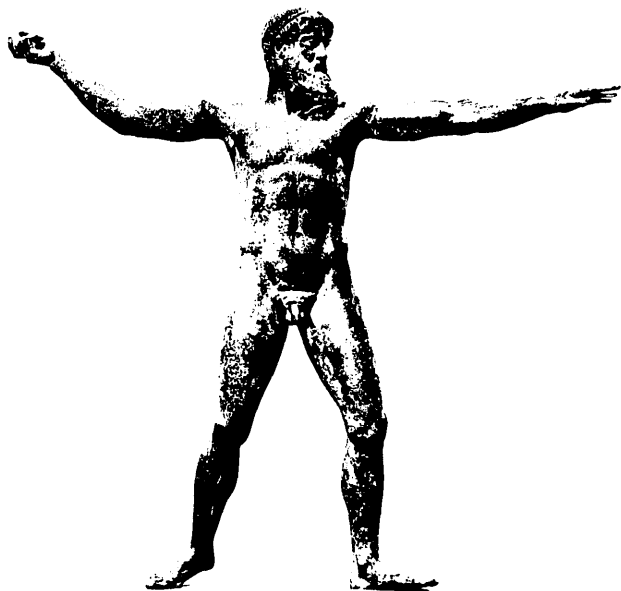
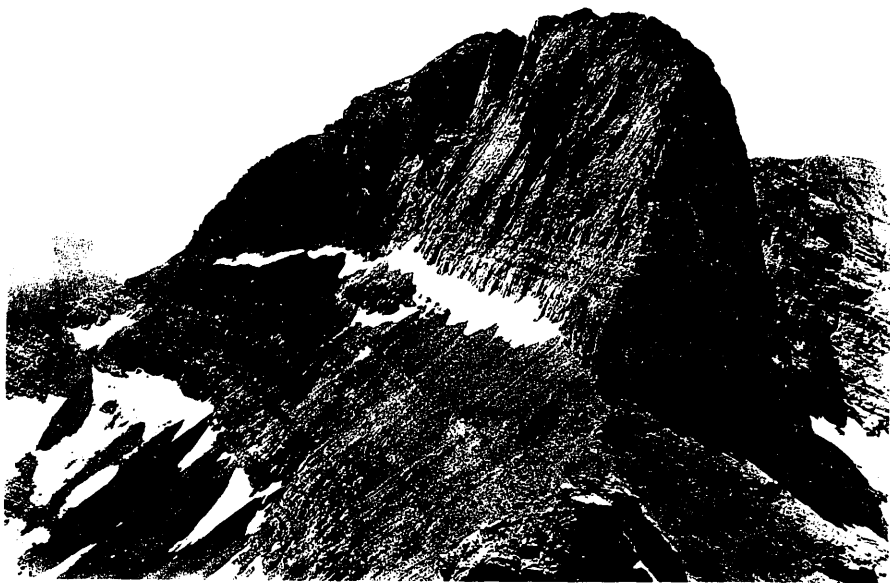
La religion olympienne, produit de l'âge du fer, avait tourné sa piété vers l'autre force issue de Zeus, de préférence : celle qui, déjà plus épurée, plus indépendante, — exempte d'enfance et de mort, et par conséquent de résurrection, — était symbolisée par Apollon, le prophète. Son éclat reléguait, dans l'ombre abhorrée des mystères surnaturels et de l'Hadès chthonien, tout ce qui pouvait rester des instincts personnels qui dominent la vie secrète : il a été le vainqueur de Python. Le sens de la révélation apollinienne, on l'a montré, c'est que l'essentiel de l'être est au delà de l'individu, dans les états immuables et intemporels.

La vierge Artémis, devenue parèdre d'Athéna, s'associera à son frère, pour mettre à mort, de ses flèches impitoyables, les Géants anguipèdes fils de la Terre. Le Pythien usurpera la divination de Gé, à Delphes, à Claros, au nom de Zeus son « père » ; il mêlera son esprit de clarté et de raison céleste à l'organisation des grands jeux, à la formation de la tragédie, restée pourtant en trouble communion avec Dionysos. — Les Titanomachies répétées sans lassitude par l'art plastique, de Corcyre à l'Olympieion d'Agrigente, d'Athènes et de Delphes à Pergame, sont comme les transcriptions symboliques de la principale crise religieuse de la conscience hellénique, à ses origines. Elles redisent sans fin la victoire du ciel sur la terre. Il ne faudra jamais oublier, en Grèce, cette exigence de l'esprit politique rationaliste, sensible partout, et à qui nous devons l'armature vivante de la *polis*, substruction de toutes les formes de la vie classique. La cité était pour les Grecs la patrie ; les dieux de la cité devinrent l'expression objective de la fierté civique ; comme tels, les chantèrent les poètes ; c'est en tant que poliade qu'Athéna fut exaltée par Phidias, dans sa miraculeuse naissance, ses victoires, ses fêtes. Contre la forteresse de la *polis* vinrent battre et refluer longtemps, presque en vain, tous les courants indépendants de la religiosité mystique. Quand la loi divine fut devenue une chose d'État, quand les mythes eurent été dépouillés de leur symbolisme religieux, il arriva hélas ! que la raison même, plus éclairée, hésita à se trouver satis-



A. - Montagne de l'Olympe : le " trône de Zeus ". — B. - Zeus tonnant, bronze original repêché au N.-O. de l'Eubée (460 av. J. C.).

La vierge Artémis, devenue parèdre d'Athéna, s'associera à son frère, pour mettre à mort, de ses flèches impitoyables, les Géants anguipèdes fils de la Terre. Le Pythien usurpera la divination de Gé, à Delphes, à Claros, au nom de Zeus son « père » ; il mêlera son esprit de clarté et de raison céleste à l'organisation des grands jeux, à la formation de la tragédie, restée pourtant en trouble communion avec Dionysos. — Les Titanomachies répétées sans lassitude par l'art plastique, de Corcyre à l'Olympieion d'Agrigente, d'Athènes et de Delphes à Pergame, sont comme les transcriptions symboliques de la principale crise religieuse de la conscience hellénique, à ses origines. Elles redisent sans fin la victoire du ciel sur la terre. Il ne faudra jamais oublier, en Grèce, cette exigence de l'esprit politique rationaliste, sensible partout, et à qui nous devons l'armature vivante de la *polis*, substruction de toutes les formes de la vie classique. La cité était pour les Grecs la patrie ; les dieux de la cité devinrent l'expression objective de la fierté civique ; comme tels, les chantèrent les poètes ; c'est en tant que poliade qu'Athéna fut exaltée par Phidias, dans sa miraculeuse naissance, ses victoires, ses fêtes. Contre la forteresse de la *polis* vinrent battre et refluer longtemps, presque en vain, tous les courants indépendants de la religiosité mystique. Quand la loi divine fut devenue une chose d'État, quand les mythes eurent été dépouillés de leur symbolisme religieux, il arriva hélas ! que la raison même, plus éclairée, hésita à se trouver satis-



A. - Montagne de l'Olympe : le " trône de Zeus ". --- B. - Zeus tonnant,
bronze original repêché au N.-O. de l'Eubée (460 av. J. C.).

faite. Il fallut alors regarder à nouveau vers l'Orient... Pourtant, cette sagesse olympienne des premiers Grecs a débordé sur tout le monde ancien; elle a versé son contenu le plus intelligent dans le christianisme; et puis, elle n'avait pas trop empêché, notons-le, Déméter et Dionysos de consoler, tout de même, les hommes périssables, ce qui n'est pas si facile, aux approches redoutées du tombeau.

Ne lui soyons pas sévères, — plate besogne! — et préférons aussi aux inutiles apologies le désir de la compréhension la plus explicative. La complexité des luttes de la période intermédiaire s'éclaire relativement par le rappel des complications de l'histoire primitive, suites des grandes migrations. Même, on saisit un peu mieux, sous l'histoire des conflits nés alors, les raisons de ces avortements qu'il y a eu çà et là, plus tard, dans le développement de la religion grecque classique. Jusqu'au bout, la croyance officielle est restée inquiétée, à travers les crises contradictoires du rationalisme et du mysticisme; elle a toujours manqué d'une autorité suffisamment forte, parce que la formule politique et sociale partout adoptée, de plus en plus, excluait la prédominance d'une classe sacerdotale, et d'un dogme, de l'une à l'autre des cités particularistes: le pur rationalisme, ainsi, a poussé dangereusement l'anthropomorphisme à ses conséquences extrêmes; il barrait par ailleurs la voie au mysticisme, qui, tenu en suspicion, n'a guère pu profiter, en définitive, qu'à des cultes orientaux; à toutes les époques, toutes les insti-

tutions cultuelles qu'on observe en détail témoignent plus ou moins de ces fondamentales oppositions : on ne comprend rien que par là.

VII. — RÉACTIONS NOUVELLES DU MONDE ÉGYPTO-ORIENTAL :
L'ÉGYPTE

Tel que le modelait, on le voit, sous la force impulsive des envahisseurs, l'apport indo-européen, le polythéisme grec, recréant les nouveaux dieux pour les hommes, individualisant durement les volontés d'en haut à l'exemple de celles de hordes conquérantes, préparait, dans l'Olympe et sur la terre, un particularisme, dont les crises furent forcément inconnues aux religions monothéistes. Encore faut-il tenir compte de la multiplicité des influences étrangères, — qui, à tout instant, s'exercèrent en Grèce, pays maritime ouvert : elles n'ont pas certes manqué dès les débuts de l'âge du fer, et on va les retrouver jusqu'au VII^e siècle, période dite si spécialement « orientalisante » par les historiens de l'art. Un tel apport exotique allait certes compliquer encore à travers la Grèce l'état religieux et social, mais aussi allonger, dans le monde supraterrestre réformé, la liste des puissances jalouses de protéger ici ou là, ville, montagne et plaine, ou le rempart, ou le fleuve. On ne saisisait pas toute la richesse de la vie sacrée, le miracle du « panthéisme » en Hellade, sans tenir compte de cet accroissement.

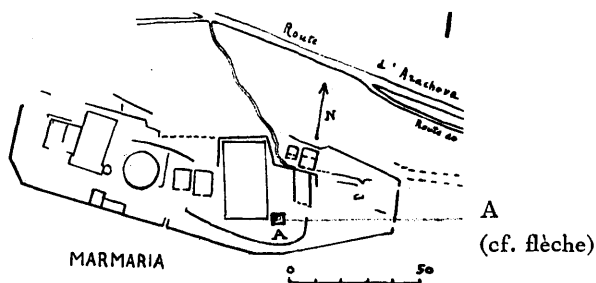
Les apports de l'Égypte ont été signalés le plus ins-

tamment, — et dès le temps d'Hérodote, historien curieux, un peu responsable, par les conclusions de ses naïves enquêtes près des prêtres de Saïs, de l'empressement qu'ont mis, périodiquement, certains érudits modernes à vouloir un peu trop retrouver sur les rives du Nil le berceau de tous les dieux de la Grèce! Eschyle aussi faisait naître Athéna en Libye, près du « fleuve » Triton. Mais analysées de plus près, toutes les dérivations de cet ordre qui ont été signalées perdent de plus en plus de leur évidence.

On retiendra au moins, des syncrétismes en usage dans le Delta ouvert aux Grecs par Psammétique, l'importance historique qu'ils avaient. Ils marquent assez la prolongation d'un mouvement d'influence né dès la fin de l'ère néolithique entre l'Égypte et la Crète minoenne. L'île des Mimos n'avait-elle pas demandé à l'Égypte du Moyen Empire, déjà, une part de sa mythologie funéraire, et ses essentielles conceptions sur l'Élysée? Plus tard, — quand les peintures funéraires des syringes de Sen-Mout et d'Ouser-Amen nous montrent les Ambassades des « grands de Keftiou et des îles au milieu de la mer » — à l'époque de la XVIII^e dynastie, les Damaens, colonisant la plaine d'Argos, purent laisser à leur tour aux plus anciens cultes péloponnésiens quelques aspects dont les premiers ex-voto de l'Héraion, à Proshymna, sont encore les témoins.

Les relations entre l'Égypte et la Grèce continentale ne cessèrent pas d'être animées, après la catastrophe de Cnossos. Le trafic ne passa plus tant à travers l'île

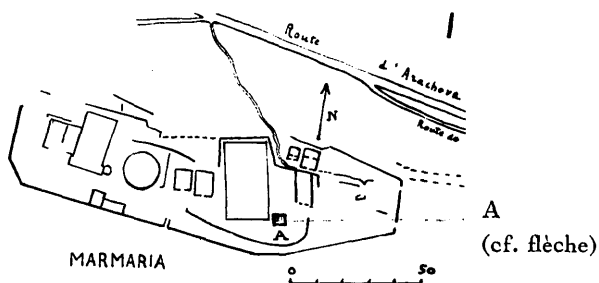
minoenne ; par contre on connaît alors jusqu'à dix sites de la Grèce propre et des îles, où ont été trouvées des importations égyptiennes ; inversement, quantité de poteries submycéniennes ont été expédiées au pays du Nil. Il fallut les attaques du règne de Merenptah, en 1232, et la turbulence des îles sous Ramsès III encore, pour tarir temporairement le commerce et l'amitié. Les voyages de Ménélas et d'Hélène, consignés par Homère, markeraient la fin des relations qui firent peut-être pénétrer au Péloponnèse, avec tant d'objets d'Égypte, tout le folklore de Prouti-Protée, le Pharaon, et maintes légendes exotiques de ce « Vieillard de la mer » connu des Phéniciens de Ras-Shamra, dont le type hybride allait être longtemps encore popularisé par la céramique ou la sculpture des frontons en tuf (pl. XIII). Rien d'étrange — pour qui reconnaît cette suite de relations paisibles — à penser qu'au VIII^e siècle encore, des échanges aient pu se prolonger dans les camps fortifiés du Delta, où les pirates milésiens et caro-ioniens tenaient garnison pour le compte des Pharaons dès la XXIII^e dynastie, dans les roselières touffues des branches péluasique et canopique. Une très ancienne inscription en dialecte ionien du VIII^e-VII^e siècle a été gravée, pendant une expédition lointaine de ces routiers, en Nubie, sur la jambe d'un des colosses adossés devant le temple d'Ipsamboul. Un peu plus tard, d'autres Milésiens allaient fonder l'Hellénion de Naucratis, le comptoir de Daphné. Amasis laissa créer à Memphis même un quartier des Helléno-memphites : ce prince, époux d'une Grecque,



A. - Un sanctuaire classique sur lieu-saint mycénien : la *Marmaria* de Delphes (*biéron* d'Athéna Pronaia). En A, lieu-saint "mycénien".

B. - Idoles de la Terre-Mère trouvées en A.

minoenne ; par contre on connaît alors jusqu'à dix sites de la Grèce propre et des îles, où ont été trouvées des importations égyptiennes ; inversement, quantité de poteries submycéniennes ont été expédiées au pays du Nil. Il fallut les attaques du règne de Merenptah, en 1232, et la turbulence des îles sous Ramsès III encore, pour tarir temporairement le commerce et l'amitié. Les voyages de Ménélas et d'Hélène, consignés par Homère, markeraient la fin des relations qui firent peut-être pénétrer au Péloponnèse, avec tant d'objets d'Égypte, tout le folklore de Prouti-Protée, le Pharaon, et maintes légendes exotiques de ce « Vieillard de la mer » connu des Phéniciens de Ras-Shamra, dont le type hybride allait être longtemps encore popularisé par la céramique ou la sculpture des frontons en tuf (pl. XIII). Rien d'étrange — pour qui reconnaît cette suite de relations paisibles — à penser qu'au VIII^e siècle encore, des échanges aient pu se prolonger dans les camps fortifiés du Delta, où les pirates milésiens et caro-ioniens tenaient garnison pour le compte des Pharaons dès la XXIII^e dynastie, dans les roselières touffues des branches pélusiaque et canopique. Une très ancienne inscription en dialecte ionien du VIII^e-VII^e siècle a été gravée, pendant une expédition lointaine de ces routiers, en Nubie, sur la jambe d'un des colosses adossés devant le temple d'Ipsamboul. Un peu plus tard, d'autres Milésiens allaient fonder l'Hellénion de Naucratis, le comptoir de Daphné. Amasis laissa créer à Memphis même un quartier des Helléno-memphites : ce prince, époux d'une Grecque,



A. - Un sanctuaire classique sur lieu-saint mycénien : la *Marmaria* de Delphes (*hiéron* d'Athéna Pronaia). En A, lieu-saint "mycénien".
 B. - Idoles de la Terre-Mère trouvées en A.

répandait ses offrandes dans les principaux sanctuaires d'Ionie, à l'Héraeon de Samos notamment. Délos aussi, dans les Cyclades, île pénétrée déjà de souvenirs crétois, reçut alors certaines traditions égyptiennes : nulle part ailleurs en Grèce, il n'y a eu deux lacs sacrés, évoquant ceux des temples du pays du Nil et de Syrie ; au temps du voyage d'Ulysse, un *dattier* restait l'arbre sacré du Cynthe ; l'Inopos lui-même ne passait-il pas pour charrier le plein de son eau, si rare, juste à l'époque des crues du Nil ? Le Létôon de la plaine basse eut, dès le VII^e siècle, une Allée des lionnes, évoquant les grandes avenues des sanctuaires thébains. Une colonie de cultes égyptiens et syriens s'éparpilla non par hasard, à l'époque hellénistique, au pied du Cynthe ; dans le grand *hiéron* même d'Apollon, le développement accordé au culte du navire ne se peut bien expliquer que par vieilles influences exotiques. Pour Delphes, la ressemblance de l'*omphalos* accosté d'aigles (tombe de Python, puis de Dionysos) avec certaines figurations symboliques du livre de l'Hadès (pl. XXIII), a fait poser aussi le problème de rapports possibles ; mais il n'eût pas fallu oublier que la localisation orgueilleuse du centre de la terre a voyagé... un peu partout à travers la Méditerranée antique ; et que la pierre conique, borne sacrée de Delphes, sur l'axe du monde, trouve aussi, du côté de l'Orient, dans les *koudourrou* cassites, voire ailleurs même, et jusqu'en Occident, des répliques instructives. Il reste vraisemblable qu'une influence égyptienne ait, du moins, fait rem-

placer un jour autour de l'*omphalos*, par des aigles, les primitives Gorgones, dont parle encore Euripide, témoins gênants d'une religion dépossédée. Tout doit être dosé prudemment dans ces calculs d'importations ; au reste ne risque-t-on rien à convenir des faits. L'art égyptien a eu — plastique de la pierre et du marbre, technique du bronze, conventions de peinture — une indéniable influence sur les recommencements de l'art grec : ce qu'on sait des voyages de Dédale, puis de Rhœcos, Théodoros, etc., l'attestait. On n'hésite plus guère, en général, à faire la juste part à la statuaire du Delta, aujourd'hui, dans la formation des types plastiques essentiels : les premiers *Couroi*, les Apollons, avancent du pied gauche, comme les pharaons memphites de la tradition la plus officielle et hiératique, malgré la valeur « sinistre » accordée en Grèce à ce que représentait la gauche ; à distance considérable dans le temps, les jumeaux argiens de Delphes, Cléobis et Biton, poings clos et le pouce étendu, ont gardé plus ou moins les types de Mycérinos, tandis que la dame d'Auxerre reprend assez docilement les postures d'une Nésa.

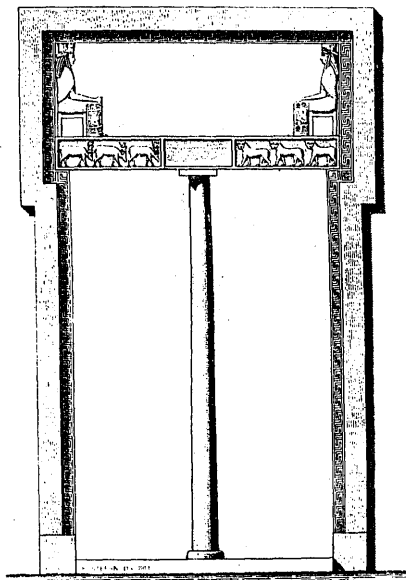
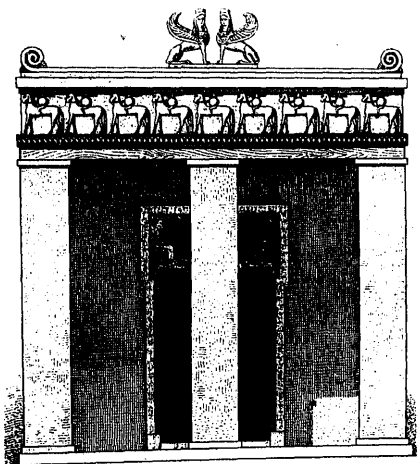
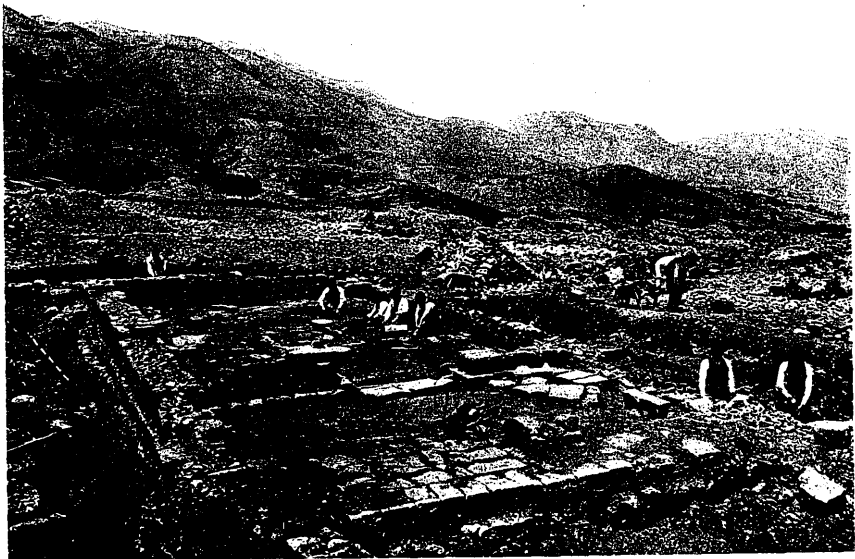
VIII. — LA TRADITION ASIATIQUE ET SON APPORT

La part de l'Asie n'est guère moins intéressante, si elle n'est pas, peut-être, supérieure. Là aussi, les exagérations contradictoires n'ont pas manqué, et il faut encore se garder aujourd'hui des suggestions du pan-

babylonisme, ou du panhittisme, mirages dont le panionisme n'a été, à son tour, que le prolongement trop attendu. Mais de ce côté aussi, les relations ont été suivies, et remontent loin ; les types de dompteurs de monstres représentés, par exemple, par la déesse Bau dès le troisième millénaire, et que conserva l'art grec archaïque (pl. XI), viennent de Mésopotamie, transmis de là aussi sans doute, et de bonne heure, à l'Égypte, où ils restèrent exotiques et comme dépareillés ; les dieux en chars, — tels qu'on les verra combattant encore sur les frises siphniennes, à Delphes, — les dieux mêmes qui se juchèrent debout sur des animaux, à la manière hittite, préparaient au cours du second millénaire d'autres séquences, d'autres contacts : dès le temps même où les Hittites faisaient voyager leurs cachets jusque dans le trésor de Tirynthe, et où la fabuleuse randonnée des Amazones les évoquait aussi au Péloponnèse. Le peuple indépendant de Ptéria, qui compta sans doute parmi les alliés de Priam, — dernier roi d'une ville célèbre dès le troisième millénaire — avait laissé des flots sporadiques, — « amazoniens », crurent plus tard certains Grecs, — dans toute l'Anatolie : de la Cilicie à Rhodes, et en Lydie, patrie des rois-faucons, ou Mermnades. Les archives de Boghaz-Keui montrent les Hittites surveillant les Achéens d'Andreus, d'Étéocès (xiii^e siècle) ; près d'Éphèse, leurs tribus éparses virent débarquer les Codrides compagnons d'Androclos (xi^e siècle). Le goût de la décoration en frises murales, promenées de la

base à la corniche même des édifices, entourant au besoin les colonnes mêmes et leurs socles, les *bómos-peira*, — s'il a été transmis de la Crète à l'Ionie, — doit peut-être sa persistance au goût propre des adorateurs de Teshoub. Toute la région de Comana de Cappadoce à la Phrygie, de Karkémish à Éphèse, a été longtemps un domaine religieux à part, où voisinaient, suzeraines d'états théocratiques, Mâ, Sémiramis, Cybèle, Artémis, divinités presque sœurs, types localisés d'une identique « Mère » créto-anatolienne. Celle-ci, dépossédée à Cnossos et Mycènes, avait maintenu son pouvoir d'Eyük et de Fraktin au Sipyle : le goût des processions, des banquets rituels, des fêtes publiques accompagnées de processions et de danses orgiaques, devait s'enraciner profondément à la suite de tels contacts, dans la religion des Ioniens ; nulle part ailleurs, d'autre part, ne s'entretint si net le sens vivant de la statue, et son rapport avec la colonne stabilisatrice : équivalence née du symbolisme du pilier divin. Les Caryatides crétoises revécurent en Anatolie. Les premières parurent en Grèce, non par hasard, au seuil du Trésor de Cnide, puis dans la construction monumentale d'Amyclae, trône d'Apollon édifié par Bathyclès de Magnésie (pl. XIV).

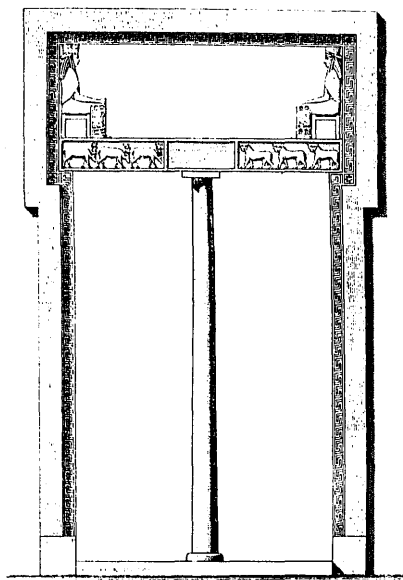
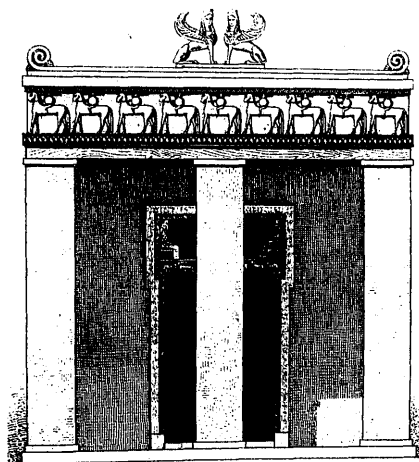
Si dans la sèche austérité de l'architecture « dorique », s'est réintroduit peu à peu, un jour, le sens de la décoration florale, — si l'on a eu, à part, d'autres styles, ionique, éolien, corinthien, — on le doit à l'Asie, à son conservatisme politique, religieux, dont les racines



Un temple crétois au début de l'archaïsme (vii^e s.) : *Patela* de Prinias,
temple A vu du S.-E. — B. - A g., façade reconstruite (par L. Pernier);
à dr., la porte entre le *pronaos* et la *cella* (id.)

base à la corniche même des édifices, entourant au besoin les colonnes mêmes et leurs socles, les *bómos-peira*, — s'il a été transmis de la Crète à l'Ionie, — doit peut-être sa persistance au goût propre des adorateurs de Teshoub. Toute la région de Comana de Cappadoce à la Phrygie, de Karkémish à Éphèse, a été longtemps un domaine religieux à part, où voisinaient, suzeraines d'états théocratiques, Mâ, Sémiramis, Cybèle, Artémis, divinités presque sœurs, types localisés d'une identique « Mère » créto-anatolienne. Celle-ci, dépossédée à Cnossos et Mycènes, avait maintenu son pouvoir d'Eyük et de Fraktin au Sipyle : le goût des processions, des banquets rituels, des fêtes publiques accompagnées de processions et de danses orgiaques, devait s'enraciner profondément à la suite de tels contacts, dans la religion des Ioniens ; nulle part ailleurs, d'autre part, ne s'entretint si net le sens vivant de la statue, et son rapport avec la colonne stabilisatrice : équivalence née du symbolisme du pilier divin. Les Caryatides crétoises revécurent en Anatolie. Les premières parurent en Grèce, non par hasard, au seuil du Trésor de Cnide, puis dans la construction monumentale d'Amyclae, trône d'Apollon édifié par Bathyclès de Magnésie (pl. XIV).

Si dans la sèche austérité de l'architecture « dorique », s'est réintroduit peu à peu, un jour, le sens de la décoration florale, — si l'on a eu, à part, d'autres styles, ionique, éolien, corinthien, — on le doit à l'Asie, à son conservatisme politique, religieux, dont les racines



Un temple crétois au début de l'archaïsme (vii^e s.) : *Patela* de Prinias,
temple A vu du S.-E. — B. - A g., façade reconstruite (par L. Pernier);
à dr., la porte entre le *pronaos* et la *cella* (id.)

s'étendaient jusqu'en Mésopotamie. On a eu raison d'insister depuis peu sur les suggestions — mode, costume, langue, écriture, — que la Méonie primitive pouvait recevoir *directement*¹ des villes de l'Euphrate, et qui cheminèrent avec les caravanes, les chars à quatre roues attelés d'ânes, sur les routes anciennes, d'Artaxata et d'Amida vers Sardes. Une vieille civilisation d'origine suméro-accadienne a été ainsi habilement décelée sur les bords mêmes du Pactole, plus constitutive que nulle autre, puisque antérieure au développement de toute « satrapie hittite » : elle explique que le cylindre Tyszkiewicz de Boston, entre autres cachets pré-lydiens, nous montre un sacrifice humain, offrande au dieu du ciel porteur de bipenne, pour l'obtention de la pluie fécondante. Or les textes de Boghaz-Keui témoignent que l'effort des Hittites, porté vers l'Est, permit un jour à la Lydie de rester plus ou moins indépendante.

Le vieux fonds asianique n'a pas fourni seulement des traditions cultuelles ou esthétiques à la Grèce du Méandre et du Caystre : celles-ci fort riches. Par lui, s'est accru singulièrement le nombre des dieux. Les apports des « Phéniciens » du Nord, des Cariens, dans le primitif polythéisme, sont d'une importance qui n'est plus discutée : un Vieillard de la mer, tel Nérée (?), semble un des héros de l'épopée cosmique de Ras-Shamra (xiii^e siècle). Héphaistos, dieu des cratères vol-

1. R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, 1930.

caniques, Létô, esprit des marais, étaient venus de Lycie; plus d'un des génies crétois, après les bouleversements de la guerre de Troie, s'était refait une patrie, en cette Asie Mineure par où avaient transité dès la fin du troisième millénaire, vers la Crète, les influences mésopotamiennes. Euripide avait chanté un Dionysos du Tmolos; or une bilingue gréco-lydienne a révélé qu'à Sardes, Bacchos était le nom indigène du dieu; et l'on a cherché, à Zagreus, des fiefs exotiques jusqu'au Zagros montueux. Il est sûr que les éléments asianiques, puis thraco-phrygiens, dans le culte dionysiaque, ont été mis en juste lumière. Apollon lui-même, qui garda des mystères à Claros, n'avait-il pas bâti Ilion, au passage, avec Poseidon, autre Pré-hellène? L'hymne homérique en son honneur le montre épouvantant même les Olympiens européenisés, quand il pénètre, l'arme à la main, dans les palais célestes de Zeus; là, sa mère seule, une Asianique, le désarme. Apollon a combattu les Achéens devant Troie. Rien d'étrange à ce qu'on ait signalé — mais il n'eût pas fallu trop insister! — ses analogies avec Aplou le Chaldéen, le « premier né »; surtout ce qu'il y a d'exotique dans les rapports de son culte, délien ou autre, avec le *sept* rituel, dans l'organisation de sa mantique, voire de la prêtrise delphienne.

Avec Apollon, lutte pour l'indigénat asiatique Hécate-Artémis, dont le culte à Éphèse, à Lagina, conservera aussi d'instructifs « mystères ». Les Courètes émigrés s'y associaient au Solmissos. Aphrodite, épouse d'Hé-

phaistos, souveraine de Paphos, amante d'Anchise, elle aussi, était passée sur les routes d'Asie. Voilà pourquoi, dans le nuage noir de la bataille homérique, on la voit près d'Arès ; avec lui, elle assaille Diomède l'Hellène, qui la blesse impitoyablement. Mais Athéna filandière, conseillère des Achéens, n'a-t-elle pas eu ses autels à Ilion, autels où on lui faisait déjà la remise du *péplos* ; et ne discernons-nous pas jusqu'à des sympathies troyennes... de Zeus ? Au vrai, le maître de l'Olympe n'abandonne guère qu'à regret la cité des Priamides, forcé par la fatalité du destin. Expliquerait-on bien l'*Iliade* et le partage diplomatique des dieux, si l'on ne sentait que, jamais la Grèce, même la plus doricienne, n'oublia les composantes de son passé, inconsciemment imprégné de culture étrangère¹ ? Le principal des deux poèmes homériques a été conçu en Ionie, dans la période « orientalisante » de l'art grec (ix^e-vii^e siècles). Aussi l'épopée laisse-elle reparaitre plus d'une fois, tout comme Zeus lui-même, des préférences asiatiques, aberrantes : l'aède aurait-il pu localiser autrement au camp troyen la belle figure, si noble et pathétique, d'Hector, héros de la *polis* et de la juste guerre défensive, résolue, mais humaine ?

Il restera plus d'un legs de l'Asie antérieure aux vieux dieux grecs, transformés par le courant indo-européen, victorieux dans l'Archipel. Plusieurs avaient

1. Sir W. M. Ramsay, *Asiatic elements in Greek civilization*, 1928, insistait justement sur le fait que l'épopée homérique commence avec une action religieuse purement anatolienne, et finit de même.

adopté, et gardèrent pour le service quotidien de leurs statues, des usages hittites, ou assyriens, ou lydiens, certains dont l'origine remonterait jusqu'à Sumer, sans doute ; ils porteront, jusqu'en pleine époque classique, maints attributs anatoliens ; surtout, hélas, leur caractère passionné reflétera parfois, avec persistance, plus d'un défaut des dynastes asiatiques, impulsifs et cruels si souvent. Artémis, Apollon, « qui se réjouissent de leurs flèches », — maîtres des épidémies, des morts subites de ces jeunes gens et jeunes filles, *Couroi* et *Corés*, dont ils symbolisent et magnifient le type, l'un et l'autre, sous le ciseau des sculpteurs (pl. XV), — font subir lourdement leur arbitraire aux innocents Nio-bides ; Apollon, spécialement, pourchassera les Sibylles. L'art grec exploitera longtemps — aussi longtemps que leur beauté triomphante ! — le grave souvenir de leurs irascibilités ; dans *Prométhée enchaîné*, lorsque le chœur des Océanides rappelle le caractère de la « *Sainte Asie* », il semblerait qu'il évoque encore le sentiment de cette ténébreuse hérédité orientale ; la foi grecque la retrouvait vite en elle, s'analysant au fonds, et elle cherchait plus ou moins peureusement à s'en accommoder.

Mais s'il fallait douter de cette emprise, dans l'aspect même des dieux, un indice matériel extérieur la dénoncerait plus clairement, et d'emblée : c'est l'Asie qui a donné des ailes à ceux des Olympiens qu'elle adopta passagèrement. Il n'y a pas si longtemps que l'on attribuait à la Lydie des Mermnades, rois-faucons, la création propre du type de l'Artémis ptérophore :

celle que les Grecs appelèrent longtemps Persique, et dont l'aspect étranger intriguait Pausanias, lorsqu'il la vit sur le coffret archaïque de Cypselos. Il a fallu depuis s'apercevoir que l'invention des ailes, comme le type même de la Dompteuse, ne pouvaient être expliqués que plus généralement. L'art minoen n'avait donné le pouvoir de voler, ni à ses dieux, ni à ses génies, maîtres du monde animal; on a cru pouvoir établir que c'est en Asie ensuite que le changement se serait fait, par confusion, avec des ailes, des nœuds sacrés rituels (?) accrochés au dos de certains officiants; rien d'in vraisemblable en cette hypothèse; mais on tiendra compte de l'erreur possible aussi sur les idoles mycéniennes dites « en croissant », et qui avaient les bras relevés (pl. VI). Ce qui est sûr c'est que les êtres divers ptérophores ont pullulé du côté de l'Asie antérieure : sur les sculptures, les intailles, mésopotamiennes, hittites, assyriennes; les régions côtières de Lydie et d'Ionie ont bien dû être impressionnées par cette fréquence. N'a-t-on pas cru pouvoir établir que la Chimère évoquait, avec des représentations crétoises, d'une part, les monstres ailés, soufflant du feu, de l'iconographie mésopotamienne ou asianique, apparus par ailleurs au III^e millénaire? Le courant orientalisant du VIII^e et du VII^e siècle apporta en Grèce, non seulement ce monstre, mais Pégase, le destrier aérien, le cheval-éclair, auxiliaire de Bellérophon dans la mise à mort du dragon caro-lycien. Il est significatif que, du côté surtout de l'Asie ionienne et des îles, on ait pourvu

des moyens du vol non seulement Artémis, mais Apollon, Dionysos, Hermès, Attis, Héra, Athéna, Eileithyia, Eris, les Dioscures, les Boréades; dieux ou génies ptérophores, à deux ou quatre ailes, pullulent sur les sarcophages de Clazomènes. La Grèce propre, dès le temps d'Homère, où les dieux sillonnaient, sans empennage, le ciel au-dessus du Scamandre, fit perdre peu à peu à ses Olympiens le bénéfice d'un attribut si anormal. Elle consentit tout au plus à croire aux chars divins portés parmi les airs, à l'envol sur quelques animaux symboliques. La comédie railla les souvenirs qui apparentaient les célestes à des oiseaux. Mais — quitte à garder de simples ailerons à leurs sandales d'or — les dieux volants ne disparurent jamais tout à fait du répertoire de l'art : les types d'Apollon, Hermès, Iris, Hypnos, Niké, Éros, Éos, Psyché, Borée, etc., l'attesteraient au besoin; l'art hellénistique inventera même un jour un curieux Silène ailé.

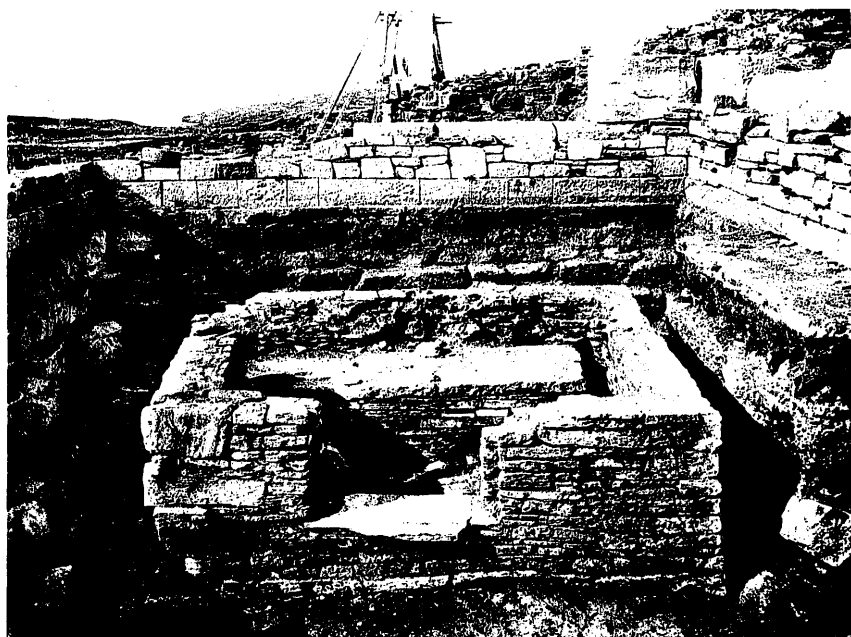
Il faut prêter grande attention à tout l'arrière-fonds de l'Orient, dès qu'on étudie les religions et les arts de Grèce¹ : après Marathon sans doute, l'ombre de la « *Sainte Asie* », d'abord étendue jusqu'à la Thrace au temps même de la bataille de Troie, cessera de se projeter pour un temps sur le monde de l'Archipel. Nulle part mieux que du haut du Pentélique, près de la

1. Cf. V. Müller, *Frühe Plastik in Griechenland und Vorderasien*, 1929. Il a montré l'influence des modèles d'Asie sur ce qu'il appelle le *Blockstil*, constitutif des statues les plus semblables au pilier, à l'arbre, par leur raideur « centripète ».

carrière des marbres clairs d'où est sortie la forme des dieux de l'Acropole, et celle des temples, on ne peut méditer sur le rôle décisif de la lutte un jour engagée, dans une si petite plaine historique, où la pensée occidentale a conquis ses droits par une victoire libératrice. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Un siècle après, lorsque la guerre du Péloponnèse eut dressé les uns contre les autres les cités particularistes trop jalouses, on verra à nouveau la Perse régler les traités, corrompre les rivaux grecs avec son or tentateur. Les cultes iraniens, après les autres, ont imprégné l'Anatolie côtière, les villes ioniennes surtout, où, pendant toute l'ère des Achéménides, le mazdéisme développa son influence. La rivalité de son noble principe religieux avec ceux de la Grèce est un fait latent, mais constant, qui domine l'histoire des expériences méditerranéennes. Civilisation iranienne et civilisation grecque, adversaires de même trempe, n'ont d'ailleurs pas toujours été opposées, peut-être, par les différences d'éducation et d'intérêts des deux races. Anaitis, assimilée à l'Artémis « persique », et Mithra, ont un jour mêlé les enseignements de leurs mystères à ceux des cultes d'Éphèse et de Claros, aux *orgies* métroaques de Cybèle et Attis. Si la Phrygie resta jusqu'au bout un des plus solides bastions de résistance au christianisme, elle le doit aux syncrétismes vivifiants qui associèrent là jusqu'à la défaite, longtemps retardée, les forces expirantes d'un paganisme millénaire. Sous certains aspects, d'importance plus ou moins marquée

en Grèce du thème symbolique de la lutte des Olympiens contre les Titans — jusqu'à Pergame, qui vit revivre sur son Autel les anguipèdes des temps archaïques! — pourrait s'expliquer par des raisons politiques, ethniques; cette réapparition intermittente n'est peut-être pas sans rapport avec les conflits prolongés de l'Asie et de l'Europe. En Ionie, au début du *vi*^e siècle, l'orphisme aurait subi l'influence de la religion des forces célestes, que Zoroastre venait d'affermir dans l'Iran. Là comme en Judée et en Égypte, le zoroastrisme a pu contribuer à épurer, sublimer la conception du divin. Aussi, quand les Perses devinrent pour les Grecs le grand péril national, conçoit-on que le patriotisme des piétistes ait pu imposer à la religion polythéiste de laisser dans l'ombre — comme trop acquis au contact de l'adversaire — le caractère « cosmique » de ses Olympiens. Dans les temps post-classiques, si Hélios revint en honneur, ranimant le prestige des cultes « pélasgiques » adressés déjà aux forces naturelles, ce fut bien, en tout cas, par l'influence de l'Orient. Le bas peuple réapprit plus aisément, ainsi, les vieux contes naïfs sur le soleil et la lune, dont certaine littérature lui avait conservé, sporadiquement, les essentielles données.

Ni l'art ni la religion ne sont, en Grèce, des « miracles » au sens de phénomènes spontanés, de réalisations pures; la *race*, du moins, les expliquerait beaucoup moins que le *moment* ou le *milieu*. Quand les Olympiens apparaissent, troupe importante et



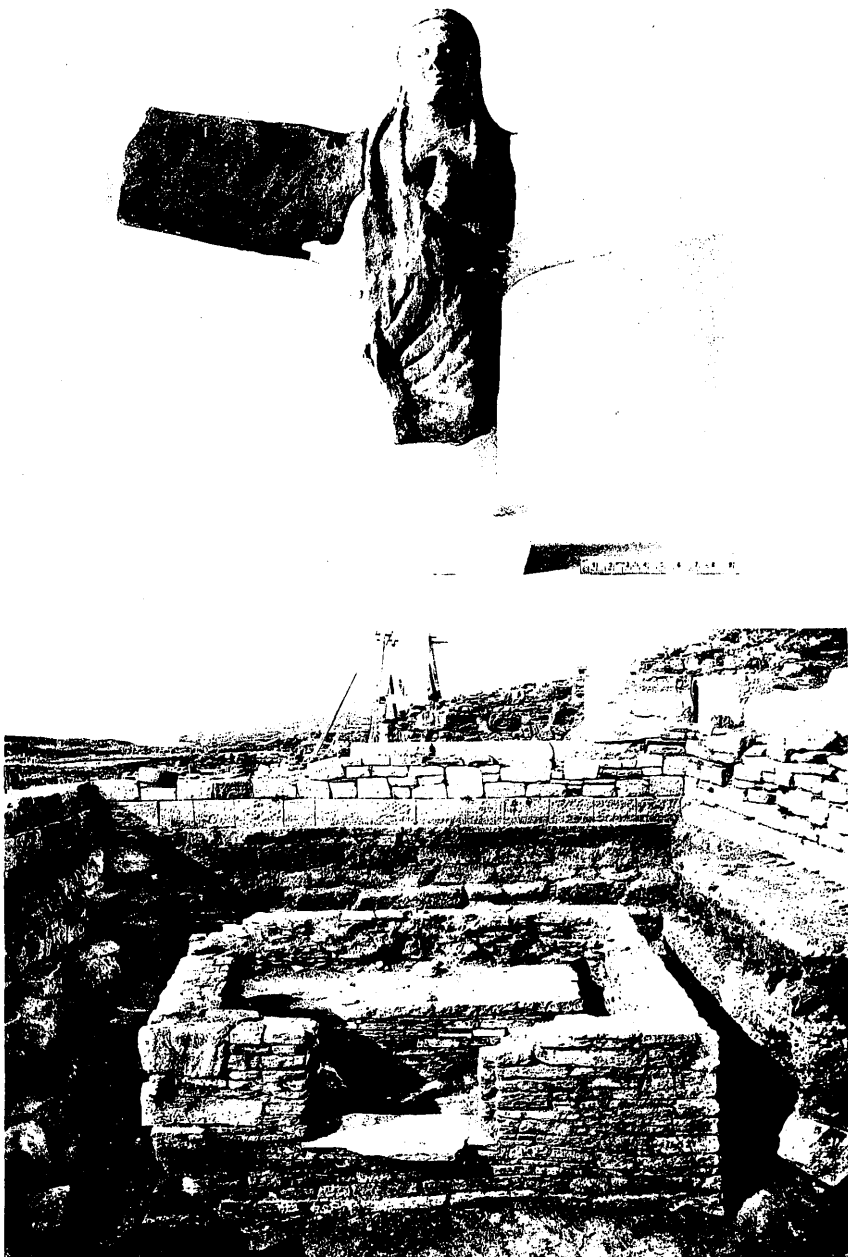
Délos, ancien Héraion du versant Ouest du Cynthe.

A. - La Héra ailée, terre-cuite, (pl. VI, B) du sanctuaire.

B. - Le Sanctuaire du " Trésor " et sa banquette de fond (vii^e s.)

en Grèce du thème symbolique de la lutte des Olympiens contre les Titans — jusqu'à Pergame, qui vit revivre sur son Autel les anguipèdes des temps archaïques! — pourrait s'expliquer par des raisons politiques, ethniques; cette réapparition intermittente n'est peut-être pas sans rapport avec les conflits prolongés de l'Asie et de l'Europe. En Ionie, au début du *vi*^e siècle, l'orphisme aurait subi l'influence de la religion des forces célestes, que Zoroastre venait d'affermir dans l'Iran. Là comme en Judée et en Égypte, le zoroastrisme a pu contribuer à épurer, sublimer la conception du divin. Aussi, quand les Perses devinrent pour les Grecs le grand péril national, conceit-on que le patriotisme des piétistes ait pu imposer à la religion polythéiste de laisser dans l'ombre — comme trop acquis au contact de l'adversaire — le caractère « cosmique » de ses Olympiens. Dans les temps post-classiques, si Hélios revint en honneur, ranimant le prestige des cultes « pélasgiques » adressés déjà aux forces naturelles, ce fut bien, en tout cas, par l'influence de l'Orient. Le bas peuple réapprit plus aisément, ainsi, les vieux contes naïfs sur le soleil et la lune, dont certaine littérature lui avait conservé, sporadiquement, les essentielles données.

Ni l'art ni la religion ne sont, en Grèce, des « miracles » au sens de phénomènes spontanés, de réalisations pures; la *race*, du moins, les expliquerait beaucoup moins que le *moment* ou le *milieu*. Quand les Olympiens apparaissent, troupe importante et



Délos, ancien Héraion du versant Ouest du Cynthe.

A. - La Héra ailée, terre-cuite, (pl. VI, B) du sanctuaire.

B. - Le Sanctuaire du "Trésor" et sa banquette de fond (VII^e s.)

durable, dans les poèmes homériques, aux confins du monde égéen et grec, ces dieux adultes bénéficient déjà d'un passé étrangement composite. La Grèce devait obtenir de les imposer par son art magnifique, presque sans changements, au monde occidental; mais si elle a pu ainsi déterminer vingt siècles d'aspiration continue vers la formation de notre esprit moderne, il convient de savoir qu'elle n'avait été *elle-même*, tout d'abord, que pour avoir lentement assimilé l'apport spirituel offert aux marins de l'Égée, aux pasteurs du Pinde, par les grands missionnaires symboliques venus, tels Cadmos et Danaos, d'Égypte ou d'Asie sur le « large dos de la mer ».

CHAPITRE III

LES POÈMES HOMÉRIQUES

IX. — PLACE ET VALEUR D'HOMÈRE; TRIOMPHE DE L'ANTHROPOMORPHISME

LES questions jusqu'ici étudiées nous amènent à considérer maintenant, pour en tirer instruction et contrôle, la tradition littéraire de l'épopée grecque; elle paraîtra apte à préciser pour nous la personnalité des dieux du polythéisme, mais à condition qu'on ne la prenne pas trop, sans doute, pour un codé de croyances officielles, le « canon » dogmatique d'une foi païenne. Certes, la théorie d'Usener d'après laquelle la *geste* des Olympiens et des héros épiques aurait eu ses racines dans les profondeurs mêmes du mythe et du rituel, n'est pas caduque. Rapsodies ou hymnes, toute la littérature « homérique » a fait sortir des traditions légendaires ou des litanies sacerdotales, formes closes, beaucoup des thèmes de la vie divine, conservés dès alors, et pour longtemps, à l'ombre des grands sanctuaires, lieux de pèlerinage et de frairies. Il ne conviendrait pas du moins d'oublier le caractère artificiel de ce qui est « poème ». *L'Iliade* même est une œuvre humaine, composée à loisir, au

sens précis du mot, selon un plan plus ou moins heureux; elle visait à ordonner intellectuellement une vaste matière épique populaire, en partie amorphe, en partie élaborée, retravaillée en tout cas à nouveau par l'aède. Il n'y faut pas chercher non plus un « grand communiqué » officiel — à quelle distance! — de la guerre de Troie; vision idéale, imaginative, d'un monde disparu, elle assemble librement le présent... d'Homère, et le passé d'Ilion¹. ... Nous ne sommes plus assez sûrs de l'équivalence Hissarlik-Troie² pour vouloir même chercher, ni surtout croire décisive, la vérification par les ruines d'une épopée historico-poétique; mais il paraît que les vrais vestiges troyens n'arriveraient guère à justifier en tous ses détails une tradition qui a dû être passablement romancée.

Il n'en est pas moins certain que la ligne de démarcation entre la civilisation créto-mycénienne et la civilisation grecque passe en quelque sorte par les poèmes « homériques » : de là vient que pour certains érudits, ils soient surtout comme un testament du passé, mais, pour d'autres, le chant matutinal de la plus jeune Hellade. En fait, l'élément nouveau, celui qui peut être considéré comme dû à l'ordre indo-européen,

1. De même, il serait excessif, à mon gré, de vouloir convertir l'*Odyssée* en « Instructions nautiques » du temps d'Homère ou d'avant. Ce poème de la Navigation d'Ulysse reste un poème avant tout, gonflé par l'imagination savoureuse et fantaisiste de son créateur; bon témoin d'un éternel folklore de marins méditerranéens, astucieux et crédules.

2. Cf. en dernier lieu, Ch. Vellay, *Les nouveaux aspects de la question de Troie*, 1930.

— tel que, dans l'intervalle, il avait surgi, — apparaît là étendu ; et d'après la conception religieuse, tout d'abord, demeurée fondamentale par la suite. Car les poèmes homériques attestent le plein triomphe de l'anthropomorphisme. Ils ont peuplé le paysage de Troie de présences divines : là, ce ne sont plus seulement les grands monts d'Asie qui dominent le drame de la bataille ; Zeus reste assis tantôt sur le sommet conique de Ténédos, tantôt sur les hauteurs boisées de l'Ida, où il assemble les nuées ; Poseidon se tient au-dessus de la mer, son domaine, au faite de Samothrace ; Arès et Athéna, dans un grand bruissement invisible, volent de la ville assiégée à la rangée des collines qui bordent le Simoïs au Nord. Les célestes personnages qui conduisent ainsi l'action, le poète les a placés sur les points mêmes d'où guetteraient des veilleurs humains... Un des sculpteurs de la frise, au Trésor des Siphniens, les installera sur le plan direct de la mêlée terrestre (pl. XVI). Même pour les facultés ou les proportions de la taille, les Immortels d'Homère ne sont guère qu'égaux à des êtres vivants : rares sont les passages où leur stature paraît merveilleuse. Arès, blessé par Diomède, peut crier, sans doute, comme « neuf mille guerriers à la fois », ou ailleurs encourager les Achéens à la bataille d'une voix *prodigieuse* : Héra, pour un serment qu'elle prononce, touchera d'en haut à la fois, des mains, la terre et la mer ; et Poseidon sait, quand il veut, aller en trois pas de Samothrace à Ægae. Mais chaque fois — *quandoque bonus dor-*

mitat Homerus — il y a place, en ces cas isolés, pour une interprétation par l'hyperbole poétique ; d'autant que les données sont parfois contradictoires : Arès, qui, passagèrement tombé dans une lutte, couvre sept plèthres (sept cents pieds) de son corps divin allongé, affronte aussi face à face Diomède ; et c'est le Lilliputien qui triomphe par sa lance.

On a conjecturé, il est vrai, d'après certaines épithètes, comme *bōopis* pour Héra, et *glaukopis* pour Athéna, que les poèmes homériques conservaient trace du zoomorphisme ; ce qui n'est guère sûr ; il ne faut voir là, semble-t-il, plutôt, qu'une réapparition incohérente du thériomorphisme pélasgique, dont les cultes arcadiens, — avec leur Déméter à tête de cheval, à Lycosoura, à Phigalie, — protégeront, prolongeront la destinée. Les passages où les dieux de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, se transforment en oiseaux, — milans, chouettes, hirondelles, — se posent sur des hêtres, ou sur les poutres des palais, poussent des cris d'orfraie voire de héron, ne doivent pas faire illusion plus que ceux où la vitesse d'un vol divin est comparée à celle de la gent ailée. *Aucun des Olympiens n'est ptérophore* ; et bientôt, on l'a dit, Aristophane pourra, par ses railleries, attester la déchéance des dieux empennés. Héritiers d'un temps de polysymbolisme, les souverains célestes du monde homérique prennent toujours, au vrai, selon les circonstances, l'aspect le plus conforme à leur plan d'action immédiate : Aphrodite apparaît à Hélène sous les traits d'une vieille complai-

sante ; Héra, virago bafouée, encouragera les Grecs sous l'aspect de... Stentor ; Poseidon dérobe les formes sacerdotales de Thoas ou Calchas ; ce n'est que pour ne pas être vu que d'autres Olympiens se métamorphosent en oiseaux, changeant aussi alors fréquemment le type de leurs plus humbles incarnations ; ce qui prouve bien d'ailleurs, qu'ils ne se sentent plus condamnés à garder la même apparence, comme le vieux zoomorphisme l'eût exigé¹. Les traces ne sont guère plus marquées du vrai polysymbolisme, *aniconique*, des Créto-mycéniens. Qu'y a-t-il à tirer du cas si isolé d'Ajax, fils du « pilastre » (Télamon), et père du « grand bouclier » (Eurysacès) ; voire de l'épithète : « au trône d'or » appliquée à certaines déesses, et qui pourrait évoquer le culte isolé du trône, comme le chêne de Zeus porte-égide rappellerait l'arbre sacré ? Tels vestiges du passé restent eux-mêmes sporadiques et discutables : ils n'empêchent guère ce qui a été noté du triomphe de l'anthropomorphisme : lorsque les dieux d'Homère parlent aux mortels, ils se font reconnaître d'eux, humains dès qu'ils le désirent : leur majesté céleste se superpose naturellement à leur aspect canonique, constamment sous-entendu ; de là leurs luttes et leurs succès ; ainsi, dieux et déesses ont pu goûter des amours multiples, sur la terre ; et

1. G. Bubbe, *Diss. phil. halenses*, XXIV, I, *De metamorph. Graec.*, relève la différence entre les incarnations temporaires des dieux et les métamorphoses définitives imposées à certains mortels : en celles-ci vivraient plutôt les vrais souvenirs du thériomorphisme.

Calypso, condamnée à perdre Ulysse, ne parle que trop crûment de l'impudeur de maintes Immortelles, devant Hermès messager. Entre eux-mêmes, les dieux, surtout, pensent et agissent comme les mortels : l'Olympe, jaloux, ardent, querelleur, où accèdent Phthonos, Pothos, Éris et Némésis, bourdonne de sourdes contestations, voire de rébellions hargneuses. Cette société d'en haut a les mêmes lacunes, les mêmes partis pris, que, sur quelque Pnyx, une *ecclèsia* de citadins rivaux ; ses procès, ses défaillances, ses progrès mêmes mesurent les crises de l'idéal moral dans la Grèce primitive. Adversaires ou amis du polythéisme pourront, au vrai, en tirer argument, tour à tour, insistant, qui, sur les qualités des dieux d'Homère, qui, avec Platon, ou Lucien, sur leurs vices. Pour la guerre de Troie, l'Olympe s'est divisé en deux partis fratricides : tels les Alcéméonides contre le *génos* de Pisistrate ! Zeus qui devrait être le régulateur suprême des événements du monde, mais qui, aussi, voudrait bien, en secret, être agréable à Thétis, révèle, en ce débat, une politique de lamentable opportunisme, avant que... de céder au destin, plus puissant encore que lui, et qu'il ne peut, du moins, violenter. Dans leur vie privée même, ces suzerains d'une cime de montagne, offrent tous les exemples de mécontentement domestique ; ils se dupent en esprit, et pour la plus basse satisfaction, parfois, de leurs sens ; ils en viennent au besoin jusqu'à des menaces, voire au pugilat roturier : Zeus rappelle à Héra qu'il l'a laissée un

jour pendre à dessein, la tête en bas, du haut du ciel, sous les risées communes, en châtiment de quelque incartade ; et c'est à la manière dont on punissait les esclaves sur terre. L'altercation du chant XXI s'engage parmi les immortelles avec des injures d'*ergastule* : Athéna traite Aphrodite de « mouche à chien », et Artémis, gamine, a les oreilles tirées. En d'autres cas, les mêmes plaisanteries n'atteignent pas moins les dieux que les hommes ; tout ainsi que Thersite difforme est raillé, battu, au conseil des Achéens, Héphaistos bancal subit les quolibets à la ronde, lorsqu'il distribue en boitant l'ambrosie à travers la cruelle assemblée céleste : tout l'Olympe amusé défile avec des commentaires grivois devant Aphrodite et Arès, lorsqu'ils sont pris en flagrant délit d'adultère, captifs et nus sous les filets magiques du mari trompé. On a dit l'anecdote plus tardive, et d'un temps d'irrespect démocratique ; mais où borner, à travers l'*Iliade*, le domaine de la raillerie souriante ?

Les dieux homériques sont dieux, du moins, par l'ampleur de leurs pouvoirs et leur athanasie. On ne les voit point occupés, tels les maîtres ou génies des religions orientales, à la répétition, périodique, attentive, des phénomènes naturels qu'ils symboliseraient : dans les démiurgies antérieures, une telle tâche eût absorbé leur action, monotone et limitée. Placés désormais en dehors du cycle des métamorphoses impliquant mort et résurrection, ils ont jailli hors des conditions de la vie cosmique à laquelle ils



Eleusis. A. - Vue aérienne prise au-dessus des ruines du Téléstérion, lieu consacré dès l'époque mycénienne.

B. - Le groupe des divinités locales (Déméter et Dionysos assis, parêdres, Coré debout, entre eux : Vase Tyczkiewicz du Musée de Lyon).

jour pendre à dessein, la tête en bas, du haut du ciel, sous les risées communes, en châtiment de quelque incartade ; et c'est à la manière dont on punissait les esclaves sur terre. L'altercation du chant XXI s'engage parmi les immortelles avec des injures d'*ergastule* : Athéna traite Aphrodite de « mouche à chien », et Artémis, gamine, a les oreilles tirées. En d'autres cas, les mêmes plaisanteries n'atteignent pas moins les dieux que les hommes ; tout ainsi que Thersite difforme est raillé, battu, au conseil des Achéens, Héphaistos bancal subit les quolibets à la ronde, lorsqu'il distribue en boitant l'ambrosie à travers la cruelle assemblée céleste : tout l'Olympe amusé défile avec des commentaires grivois devant Aphrodite et Arès, lorsqu'ils sont pris en flagrant délit d'adultère, captifs et nus sous les filets magiques du mari trompé. On a dit l'anecdote plus tardive, et d'un temps d'irrespect démocratique ; mais où borner, à travers l'*Iliade*, le domaine de la raillerie souriante ?

Les dieux homériques sont dieux, du moins, par l'ampleur de leurs pouvoirs et leur athanasie. On ne les voit point occupés, tels les maîtres ou génies des religions orientales, à la répétition, périodique, attentive, des phénomènes naturels qu'ils symboliseraient : dans les démiurgies antérieures, une telle tâche eût absorbé leur action, monotone et limitée. Placés désormais en dehors du cycle des métamorphoses impliquant mort et résurrection, ils ont jailli hors des conditions de la vie cosmique à laquelle ils



Eleusis. A. - Vue aérienne prise au-dessus des ruines du Téléstérion, lieu consacré dès l'époque mycénienne.

B. - Le groupe des divinités locales (Déméter et Dionysos assis, parèdres, Coré debout, entre eux : Vase Tyczkiewicz du Musée de Lyon).

président. Non qu'ils soient d'ailleurs immuables et inactifs, et se contentant de protéger d'en haut les hommes : ils se font leurs guides dans la paix ou la guerre ; invoqués ou non, invisibles ou apparents, on les sent présents à tout : ce n'est que plus tard que se raréfieront leurs *épiphanies*, et jamais, d'ailleurs, du côté de l'Asie où elles furent si constantes, les dieux ne se satisfaisant guère, en ces pays, du moins, d'être devenus les fonctionnaires paisibles, les administrateurs assis d'un ciel indifférent. Mais l'humanité de protagonistes, à laquelle a été donné leur premier concours familial, n'était plus celle déjà, qui a été au vrai contemporaine des aèdes : qu'on l'observe, elle se révèle comme une vieille humanité *héroïque*, on l'a justement dit¹, connue comme telle dès l'époque d'Homère. Elle n'existait alors déjà plus ; *elle avait été*. On ferait noter ici aussi, à travers l'épopée, le caractère de réminiscence historique si sensible dans la conception des dieux : tous adultes, mais jeunes ; or depuis l'épopée, ce caractère même leur est resté acquis, il demeure fondamental à travers la religion grecque. Bientôt, tout près d'Homère, Hésiode, né en Béotie d'un Asiate, va pouvoir traiter le monde divin à la manière d'une antique aristocratie fleffée, mais désuète, dont il mettra sur fiches l'héraldique, et les antécédents. Il s'appliquera quasi historiquement à clarifier la masse des êtres divins — grands Immortels ou feudataires subal-

ternes, — dont il évaluait le nombre à 30.000¹. Il a créé, dans ce lotissement, la méthode même de toute hagiographie, et par ailleurs celle de notre généalogie nobiliaire, distinguant, caractérisant les générations successives : or cette étude correspond presque à une réforme religieuse. En fait, le principe de la *Théogonie* hésiodique, à double progrès, soit en ligne ascendante, vers les dieux les plus primitifs, soit en ligne descendante vers les satellites et les héros, se sépare un peu de la conception proprement homérique ; c'est qu'Hésiode a subi l'empreinte d'un temps où, dans les sanctuaires, le clergé constituait, entretenait déjà de telles archives officielles, aliment vital de la tradition encore flottante au VIII^e-VII^e siècle.

Nous ne saurons peut-être jamais pourquoi c'est autour d'un épisode en somme aussi mesquin que celui de la Dispute d'Agamemnon et d'Achille — mésentente de chefs pillards survenue quand la guerre troyenne était déjà très avancée, et qui se termine d'ailleurs avant la prise de la Ville assiégée ! — que s'est développé le plus grand, sinon le premier, des poèmes épiques de la Grèce. Et nous aurions peut-être beaucoup de peine, aussi, à comprendre pourquoi le *lai* romanesque bâti autour de la fidélité de la belle Pénélope — l'épouse traditionaliste dont le mari au loin guerroyait — a fixé un jour à Ithaque, petite île si désolée, le lieu central de l'autre grande épopée littéraire de

1. *Les travaux et les jours*, v. 252 sqq.

la Grèce primitive. En tout cas, nous apprenons par ces *dissecta membra* que l'aube de la civilisation hellénique a dû voir paraître une production mythologique étendue, capable de rivaliser enfin, plus ou moins, avec la production égypto-orientale, qui avait déjà produit, certes, des Gestes militaires comme le *Roi du Combat* ou le *Poème de Pentaour* ou des Cosmogonies, comme l'épopée dialoguée d'un hiérophante amorite, si heureusement retrouvée depuis peu dans la Phénicie du Nord¹ ; combien surtout de littérature liturgique autour d'Osiris, Mardouk ou Gilgamesh (pl. XIX), et par exemple de ces « voyages » rituels, à travers lesquels les héros souffrants cherchent, d'épreuve en épreuve, de tentation en tentation, les portes du monde d'éternité ! Quand la Grèce voulut ordonner à son tour ses traditions sur les œuvres des dieux, des héros, — donc dès le seuil des poèmes cycliques et homériques, — d'emblée, la conception religieuse prit chez elle un aspect mythique et narratif. Retenons-le : ce n'est plus nulle part ce caractère rituel, à impératif latent, cet aspect *magique* des littératures sacrées si abondantes en hymnes, de l'Égypte et du vieux monde mésopotamien. Homère n'invoque plus l'aide *présente* des dieux qu'il anime, avec des prières ; et ces dieux sont fixés pour lui ; la poésie cyclique, rappel d'un passé irrémédiable, pèse le tribut du mal ou du bien que le ciel a pu apporter à la

1. Phifon de Byblos, II, 27.

terre, au temps où les célestes se mêlaient à des générations disparues ; dans les *Hymnes* mêmes, — échelonnés sur un temps difficile à préciser — ce sont surtout les événements de l'ancienne vie des immortels qui seront racontés : là aussi, combien rares sont les prescriptions agissantes de rituel ! Encore ne faut-il pas s'en tenir à ce qui apparaît, mais s'intéresser à ce que l'on devine. Si le poète de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* débute *protinus in medias res*, sans présentation, sans préparation, — mais d'ailleurs, on l'a dit, dans une action religieuse asianique — c'est qu'il peut compter sur la mémoire des fidèles, sur la large diffusion, acquise, intangible, de mythes passés depuis longtemps dans la tradition orale. Nous pressentons que tout cela s'est organisé pendant l'ère des grandes invasions — légendes relatives aux dieux, comme aux hommes des temps sub-mycéniens, — et non seulement la Geste troyenne ou le *Nostos* odysseén, mais que d'autres épopées perdues ! Car au premier chant de l'*Iliade*, Achille boudeur, retiré sous sa tente, charme son loisir forcé en chantant sur la cithare « les exploits des héros » ; par ailleurs, les poèmes homériques, certains hymnes, font des allusions à la navigation des Argonautes, aux combats devant Thèbes ; aux travaux d'Héraclès, à la Passion de Déméter... Cela signifie du moins, — en tant que tels extraits peuvent appartenir à des lambeaux plus ou moins récents de l'ensemble épique, — que la plupart des thèmes fondamentaux de la grande « mythologie »

classique étaient déjà fort répandus. Un autre élément nous fait juger du recul historique ; dans l'épopée est alléguée fréquemment une « langue des dieux », parler sacré et secret, analogue en son principe aux dialectes des sectes religieuses de l'Inde, ou d'ailleurs; énigme chiffrée pour *thiases* — le mot est pré-hellénique — composée avec des vocables, noms communs et noms propres, dont il est possible d'étudier plus ou moins aujourd'hui la nature et l'origine¹. Tous ces mots sont déjà *archaïques* assurément, au temps d'Homère et d'Hésiode; plus tard Phérécyde, Pindare, d'autres encore les recueilleront avec étonnement, et l'on notera leurs rapports avec les formules rituelles des Éleusiniens, des Orphiques, des Pythagoriciens, voire avec la terminologie des oracles. Cette formation religieuse est contemporaine de la première constitution des légendes, et elle remonte ainsi aux temps de la grande transformation créatrice, dans la Grèce adolescente.

X. — DIEUX LIMITÉS DU POLYTHÉISME HOMÉRIQUE

Comment nous apparaissent désormais les dieux, puis les héros du polythéisme homérique? L'Olympien à la fois immanent au *cosmos* et placé au-dessus de la nature, est créé comme immortel². Il n'est pas attaché, ainsi que ses confrères d'Orient, d'Égypte, par exemple, à un phénomène particulier de la vie

1. H. Güntert, *Von der Sprache der Götter u. Geister*, Halle, 1921.

2. Walter F. Otto, *Die Götter Griechenlands*, Bonn, 1929.

terrestre, ou à la constante réalisation de quelque activité, qui le contraindrait tous les jours. Il n'a pas été non plus fait homme comme le dieu du christianisme, pour rédimer les péchés de l'humanité, par sa « mission ». Il n'a donc eu, ni dans un sens, ni dans l'autre, une continuité de rôle capable de régler toute sa vie. Tel ou tel des dieux grecs a bien pu prendre certaines fonctions ; Hermès devient ainsi le ministre de l'Olympe même, un peu le commissionnaire diplomatique de ses confrères, ou le conducteur à perpétuité des âmes des morts. Apollon a, dès la naissance, sa cithare, son arc, ses régulières, absorbantes, besognes prophétiques ; Hadès et Perséphoné pacifient à jamais le royaume des pâles Ombres (pl. XXII). Mais la plupart des membres de l'Assemblée divine n'ont pas ainsi le moyen de remplir, avec leurs œuvres, bonnes ou mauvaises, le cours de leur lente immortalité ; le champ même de leur protection a reçu des limites indécises, quoique vastes ; chaque Olympien n'est pas, comme les puissances des primitifs, intéressé à toute la vie des hommes. Le divin loisir existe. Puisque les Maîtres n'ont pas reçu les moyens d'accomplir quotidiennement divers actes prescrits, hostiles ou favorables, il faut bien qu'on ait songé à fixer pour eux, pour chacun d'eux, sinon une tâche, tout au moins quelque besogne importante qui les puisse caractériser. Et les premiers poètes ont été amenés de la sorte à les arrêter sous l'aspect d'un âge déterminé ; or, sauf en certains cas où la tradition artistique a apporté à ce

choix quelques modifications, cet âge décrété est resté ensuite toujours sensiblement le même : indice qu'à la troupe des Immortels a manqué tout véritable caractère *familial* ! Les Olympiens grecs peuvent nous apparaître comme époux ou épouses, pères ou fils, frères et sœurs ; même ainsi, ils restent isolés. Ils ne fondent jamais ni *triade*, ni *génôs*. Cette indépendance favorisera le particularisme des cultes locaux, libres de remanier, pour chaque sanctuaire, ou chaque ville, la tradition trop commune : à Éleusis, ainsi, on enseignait en secret qu'Artémis était la propre fille... de Déméter et de Poseidon. Par le fait que, d'autre part, chaque dieu prend place à l'Olympe nouveau avec un aspect et sous un âge pour toujours déterminés, sont prosrites les légendes, legs du passé, qui faisaient vivre et grandir humainement des dieux soumis à la mort et à la reviviscence. Il faut choisir, et les Crétois deviennent hérétiques, « toujours menteurs », s'ils veulent raconter les enfances de leur Zeus dans l'ancre du Dicté, ou montrer sa tombe au Jouctas. Dans la vision des contemporains d'Homère, il n'y a qu'un Zeus : le noble « père des dieux », à la barbe ondoyante ; quand, au fronton de Corcyre (pl. XII), ou dans l'atelier d'Hagelaïdas, par archaïsme, on figurera ce « patriarche » de l'Olympe *imberbe*, tous s'étonneront. Le Poseidon glabre (*Pais*) de Patras-Elis paraîtra plus surprenant encore. L'art érudit tardif créera bien des Artémis petites filles, utilisant un souvenir de l'*Illiade*, et il mettra Dionysos conçu de

Sémélé, né avant terme, en nourrice chez Silène ; mais ces fictions fantaisistes ne correspondaient plus aux essentiels besoins de la religion officielle ou populaire. L'hymnologie sacerdotale ou la plastique rituelle, — jusqu'au statuaire Scopas, au poète Callimaque de Cyrène, — pourront traiter l'épisode de la Genèse délienne d'Apollon ; mais ce que recueille la tradition mythique et esthétique, ce n'est pas tant l'enfant vagissant, prompt à rejeter du moins ses langes d'or. Apollon à peine né réclame sa cithare et ses flèches ; à quatre ans, vigoureux, il a massacré assez de capridés pour son « autel de cornes » ; lui et sa sœur, la sérieuse Vierge intrépide, incarnent la beauté *adolescente* (pl. XV), Couros et Coré « aux belles boucles ». Mais, ni les enfants de Léto, ni leur mère errante, ni Zeus leur... père inconnu, ne dépasseront jamais, à l'inverse, le bel âge qui leur a été donné une fois pour toutes, au moment où quelque fait notable de leur légende les éternisait : la fuite du temps les respecte. Même cas pour Dionysos : Praxitèle l'a, au vrai, représenté, tandis que, petit encore, et sur les sentiers des monts de Nysa, on le voit emporté par Hermès qui l'amuse avec une grappe. Choix quasi révolutionnaire ! Du moins le Dionysos des mystères et du pressoir, le protecteur de la vie terrestre comme de l'outre-tombe est-il surtout, ou l'adolescent à la *mitre* frontale, séducteur d'Ariadne, le *Pseudanôr* des Bacchantes thraces, ou, non moins souvent, le dieu barbu, solennel, qu'on distinguera un jour comme

Sémélé, né avant terme, en nourrice chez Silène ; mais ces fictions fantaisistes ne correspondaient plus aux essentiels besoins de la religion officielle ou populaire. L'hymnologie sacerdotale ou la plastique rituelle, — jusqu'au statuaire Scopas, au poète Callimaque de Cyrène, — pourront traiter l'épisode de la Genèse délienne d'Apollon ; mais ce que recueille la tradition mythique et esthétique, ce n'est pas tant l'enfant vagissant, prompt à rejeter du moins ses langes d'or. Apollon à peine né réclame sa cithare et ses flèches ; à quatre ans, vigoureux, il a massacré assez de capridés pour son « autel de cornes » ; lui et sa sœur, la sérieuse Vierge intrépide, incarnent la beauté *adolescente* (pl. XV), Couros et Coré « aux belles boucles ». Mais, ni les enfants de Léto, ni leur mère errante, ni Zeus leur... père inconnu, ne dépasseront jamais, à l'inverse, le bel âge qui leur a été donné une fois pour toutes, au moment où quelque fait notable de leur légende les éternisait : la fuite du temps les respecte. Même cas pour Dionysos : Praxitèle l'a, au vrai, représenté, tandis que, petit encore, et sur les sentiers des monts de Nysa, on le voit emporté par Hermès qui l'amuse avec une grappe. Choix quasi révolutionnaire ! Du moins le Dionysos des mystères et du pressoir, le protecteur de la vie terrestre comme de l'outre-tombe est-il surtout, ou l'adolescent à la *mitre* frontale, séducteur d'Ariadne, le *Pseudanôr* des Bacchantes thraces, ou, non moins souvent, le dieu barbu, solennel, qu'on distinguera un jour comme

« indien » (pl. XVIII). La préférence a oscillé de l'un à l'autre type, laissant toujours le dieu adulte à un stade précis de sa vie orgiaque. Hermès lui-même, dès le berceau, peut bien prouver l'avenir de sa fourberie, et son endurance, en dérobant même le carquois et l'arc d'Apollon, voire les bœufs d'Admète ! Dans l'art, il a été surtout pasteur barbu des montagnes, le *Nomios* ; ensuite le palestrique citadin, l'agile et subtil messenger aux talonnières d'or bruissantes.

Curieuse destinée de ceux pour qui le cours de la vie céleste s'est arrêté à un certain terme, sous quelque « enchantement » poétique, dirait-on ! Où trouver, sur l'Olympe, quoi que ce soit d'équivalent à ce dieu Rà, de l'Égypte, qui naît tous les jours le matin, arrive adulte à midi, puis meurt quand vient le soir ? Et la Grèce n'a guère donné non plus à l'enfance réduite de ses Mattres l'importance symbolique que le christianisme a attribué au premier âge de Jésus : parce que, pour les créatures du polythéisme hellénique, cette croissance normale n'a été que secondaire, nullement le premier acte, nécessaire, de la vie terrestre du rédempteur descendu parmi les hommes. Même le dogme grec a connu certaines puissances dont les berceaux ne nous ont été nulle part mentionnés, ou qui sont nées miraculeusement adultes, sous leur aspect le plus déterminé ; Pallas-Athéna ne jaillit-elle pas tout armée du cerveau de Zeus ? Aphrodite-Anadyomène naît sur les flots de l'écume marine, généralement nubile, désirable, souriante. Si Héra, Déméter, Poseidon, Arès,

Hadès, etc., n'ont pas eu ces soudaines épiphanies, du moins ne les fait-on point connaître comme enfants. Dès qu'ils apparaissent, ces dieux sont tout ce qu'ils doivent être divinement¹.

Une règle olympienne ainsi déterminée devait constituer, pour cette troupe immuable, placée hors des atteintes de l'âge et du temps, un choix d'actions privilégiées correspondantes ; et cela allait contribuer encore à limiter, à isoler chacune des entités nouvelles. Leur rôle ne pouvait être conditionné par un passé qui manquait à chacun : ils n'auraient rien eu à préparer, non plus, par leurs actions, puisqu'ils s'étaient eux-mêmes arrêtés comme au bord de l'avenir, incapables de séquences qui auraient supposé le changement de leur forme humanisée. Zeus, ainsi, — taureau pour Europé, cygne pour Lédä, pluie d'or pour Danaé, séducteur volage de Létö, de Sémélé, d'Alcmène, — épuise l'effort de son divertissement don juanesque dans le même cycle de conquêtes amoureuses. Il ne peut se renouveler que passagèrement, à chaque tentative, et extérieurement, tout au plus : pour triompher, créer, étant le principe mâle générateur ! Aphrodite, soit qu'elle trompe Héphaïstos avec Arès, soit qu'elle visite Adonis, Phaon ou Anchise, n'est près d'eux tour à tour que pouvoir d'aimer ; elle restera recluse dans la passion. Et Déméter ne sait être que mère charitable ou offensée, unie à Zeus essentiellement.

1. Della Seta, *Arte e religione*, l. I.

comme en ses hiérogamies éleusiniennes ; qu'elle cède aussi à Iasion le Crétois en sa jachère, ou à Céléos dans son palais rustique, c'est pour son rôle de « mère » : soit nourricière du sol, soit *génitrix* passionnée qui peut et veut punir hommes et dieux, par la plus cruelle famine, lors du rapt de Coré.

XI. — L'ACTION DES HÉROS

La mythologie d'Homère, d'Hésiode, des autres aèdes, n'assemble pas seulement des dieux ; elle s'est intéressée à maints personnages secondaires, hommes devenus héros ou « demi-dieux », qui naquirent, souffrirent, moururent, et ont bien pu présenter de la sorte, tel qu'Héraclès, du berceau au bûcher, une suite continue d'entreprises glorieuses. Au vrai, Héraclès a obtenu çà et là, comme Héphaïstos, le rôle d'une espèce d'animateur de l'industrie des classes ouvrières, de ces *banauoi* que Platon méprisait tant. Il était devenu à Athènes le patron du Gymnase des Bâtards, le Cynosarges, comme il sera plus tard le protecteur des « cyniques ». Cela semblait exiger quelque programme d'action cohérente ; ainsi, par exemple, plus tard, le *synoecisme* de Thésée, avec la suppression prétendue du brigandage... Pourquoi donc même de tels héros, ou d'autres presque aussi illustres, comme Prométhée, Ulysse, voire certains encore, moins favorisés, Persée, Bellérophon, Jason, Pélée, Méléagre, n'ont-ils guère été fixés dans la religion et l'art que

par une seule entreprise, ou, tout au plus, par un petit « cycle », groupe de prouesses réalisées? Disons-le, ils ont pleinement subi l'influence du sort et du caractère des dieux. C'est pour cela que, d'emblée, le mythe héroïque, en Grèce, a été considéré par la civilisation intellectualiste triomphante, non comme exploit magique, *merveilleux*, mais comme un petit drame improvisé de la pensée ou de l'action : comme une *crise*, dans laquelle devait se révéler, une fois ou l'autre, en tout cas soudainement, la force morale ou matérielle d'un personnage. Or, la vie d'un individu, même d'un homme approché des dieux, ne peut être toute occupée par le drame. Héraclès, Thésée, Ulysse, plus proches des « justes souffrants » de l'Orient, héros comme eux de voyages de perfectionnement à la recherche du meilleur monde infernal ou terrestre, pourront faire de leur existence une lutte perpétuelle, contre les monstres, animaux ou humains, un *agôn* moralisateur, — qu'un dieu intelligent arbitre et cautionne : Athéna le plus souvent, et cela est fort significatif ! Leurs victoires, même ainsi, resteront distinctes, indépendantes, nul lien de directe relation ne les assemblant. Elles ne paraissent enchaînées que par leur artificialité : tâche imposée, ou imprévu d'un voyage. Et aussi ces mêmes demi-dieux, les plus grands, à certains moments *s'arrêtent* : ils cessent alors d'être héroïques ; ils montent au ciel, harassés, en char ou dans la fumée des apothéoses ; ils ont dès lors la douce paix des « jardins » mystiques, le festin d'ambroisie



Le Dieu mâle ailé, dompteur d'oiseaux (*Potnios*),
d'après des ivoires du Sanctuaire d'Artémis Orthia à Sparte.

par une seule entreprise, ou, tout au plus, par un petit « cycle », groupe de prouesses réalisées? Disons-le, ils ont pleinement subi l'influence du sort et du caractère des dieux. C'est pour cela que, d'emblée, le mythe héroïque, en Grèce, a été considéré par la civilisation intellectualiste triomphante, non comme exploit magique, *merveilleux*, mais comme un petit drame improvisé de la pensée ou de l'action : comme une *crise*, dans laquelle devait se révéler, une fois ou l'autre, en tout cas soudainement, la force morale ou matérielle d'un personnage. Or, la vie d'un individu, même d'un homme approché des dieux, ne peut être toute occupée par le drame. Héraclès, Thésée, Ulysse, plus proches des « justes souffrants » de l'Orient, héros comme eux de voyages de perfectionnement à la recherche du meilleur monde infernal ou terrestre, pourront faire de leur existence une lutte perpétuelle, contre les monstres, animaux ou humains, un *agôn* moralisateur, — qu'un dieu intelligent arbitre et cautionne : Athéna le plus souvent, et cela est fort significatif! Leurs victoires, même ainsi, resteront distinctes, indépendantes, nul lien de directe relation ne les rassemblant. Elles ne paraissent enchaînées que par leur artificialité : tâche imposée, ou imprévu d'un voyage. Et aussi ces mêmes demi-dieux, les plus grands, à certains moments *s'arrêtent* : ils cessent alors d'être héroïques; ils montent au ciel, harassés, en char ou dans la fumée des apothéoses; ils ont dès lors la douce paix des « jardins » mystiques, le festin d'ambroisie



Le Dieu mâle ailé, dompteur d'oiseaux (*Potnios*),
d'après des ivoires du Sanctuaire d'Artémis Orthia à Sparte.

parmi les célestes : c'est par la qualité de leurs entreprises, et leur nombre, qu'ils ont surpassé sur la terre les autres hommes, quasi égalé les dieux ; en fait la même nature était commune à tous.

Avant qu'Eschyle et ses successeurs aient donné à la civilisation grecque la grande tragédie, c'est-à-dire la définition du mode d'action de la divinité et du prestige moral de l'individu, la mythologie, l'art grec primitifs avaient borné l'attention — on n'en est pas surpris — à des « épisodes » tragiques isolés. Il est possible qu'une telle limitation ait favorisé l'invention du fronton sculpté, cadre triangulaire, ou de la métope « parlante », cadre rectangulaire ou carré, au détriment même des longues frises de l'architecture « ionique », plus propices au lent déroulement des événements historiques. Les petits sujets du légendaire coffre de Cypselos, les décors mêmes d'Amyclae, ceux, plus resserrés, de Sélinonte, de Corcyre, révèlent de quelle façon toujours concentrée — avant la tragédie littéraire — l'art plastique issu des recommencements avait utilisé le noyau de la mythologie proprement *héroïque*. A une telle mythologie, ont toujours manqué, entre autres, des figures comme celles des saints chrétiens ou bouddhiques, pour qui la vie n'est guère que la succession d'œuvres, ou d'épreuves, tendant à l'épisode final : la conquête, avec et par la mort, de la béatitude éternelle. La Grèce a dramatisé, condensé des expériences terrestres ; même l'hagiographie chrétienne, par exemple, délaye une vaste histoire ; l'art bouddhique a

multiplié les « tentations » panthéistes ; ici ou là on élargit, jusqu'à lassitude, un constant sujet. Mais sur les héros grecs est tombé, d'emblée, le reflet d'un Olympe composite, sans liens de famille, qui a restreint et isolé même les mythes divins ; combien, dans la vie des saints du christianisme, passera au contraire l'influence de la charité active, dispersive, toujours exemplaire, de Jésus !

Et ainsi jusque dans la plastique, la tradition impose aux héros grecs un aspect et un âge déterminés. Les courts épisodes de leur « geste » sont en direct rapport avec leur type, essentiel et fixe. Héraclès reste un Dorien barbu et musclé (pl. XXIII), Thésée un cavalier ionien imberbe, long vêtu, aux grâces féminines (pl. XIX). Ulysse, l'industriel insulaire, sent à jamais l'écume saline et le vent marin ; il est aussi l'éternel hobereau, pasteur d'Ithaque. L'art a pu, à certains temps du iv^e siècle, transposer quelques valeurs, imposer certaines fantaisies à la vulgate : Scopas, ce novateur, popularisera par exemple un Héraclès imberbe, pour lequel, d'ailleurs, il a pensé plutôt au Dactyle de l'Ida, héros de la culture des plantes, car il le couronne du peuplier de l'Altis. Mais, quand un parti pris d'isolé rénove ainsi Héraclès, il le doit rajeunir, d'un seul coup, pour toutes ses entreprises, qui n'ont pas eu de vraie suite, qui ne s'échelonnent pas, en tâches juvéniles, puis tâches d'adulte. Nul passage gradué d'un âge à l'autre, d'un monstre abattu au suivant ; imberbe ou barbu, mais toujours « tel qu'en lui-même,

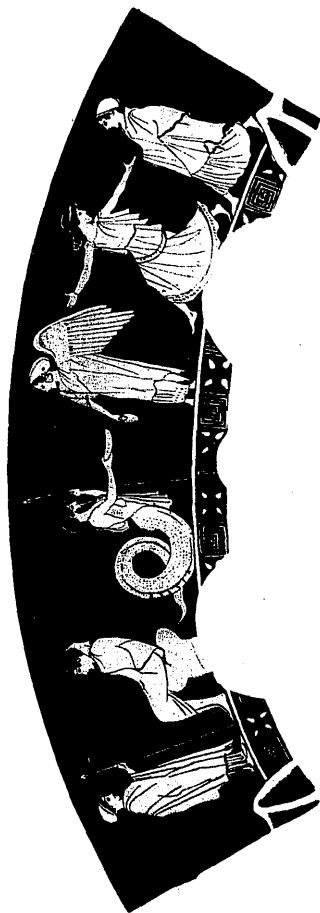
enfin, l'éternité le change », le héros débute en étreignant le lion, ou, récompensé, monte enfin à l'Olympe, au soir d'une incohérente bataille. Dès lors, les entreprises des surhommes, — parce qu'ainsi limitées (elles sont toutes analogues de l'une à l'autre!) — ne vont être que la somme différemment présentée d'une unité semblable. Héraclès, Thésée, ont eu affaire tour à tour à tous les monstres; Prométhée découvre avec le feu toute humaine industrie; Orphée charme tous les animaux, pour n'échouer que devant les Bacchantes; Ulysse monopolise les désagréments du voyage en mer incertaine, avec prospection de terres inconnues. Il y a bien quelque monotonie, avouons-le, dans la mise en œuvre de tant de bourrasques et de hasards qu'il subit, et doit subir! On en jugerait par l'écœurement que suscite, à partir de Virgile, la littérature épique d'imitation, à tempêtes obligatoires. Subalternes, Persée, Bellérophon ou Méléagre, n'ont obtenu que de livrer un seul grand combat, contre un seul monstre en principe : Gorgone, Chimère ou sanglier calydonien : eussent-ils trouvé plus à s'occuper, qu'il leur eût fallu d'ailleurs répéter, jusqu'au surmenage, leur essentiel exploit; OEdipe semble immobilisé (pl. XXI) en face du Sphinx; Jason n'a conquis qu'un toison d'or; son aventure de Colchide est comme le prototype de toutes les quêtes errantes avec complicité amoureuse. Quand on courrait si volontiers à bord d'Argo vers une inquiétude merveilleuse, le mythe laisse trop vite voir, sous sa trame millénaire, la pauvreté essentielle du thème colo-

nial qu'il exploite sans possibilité de renouvellement.

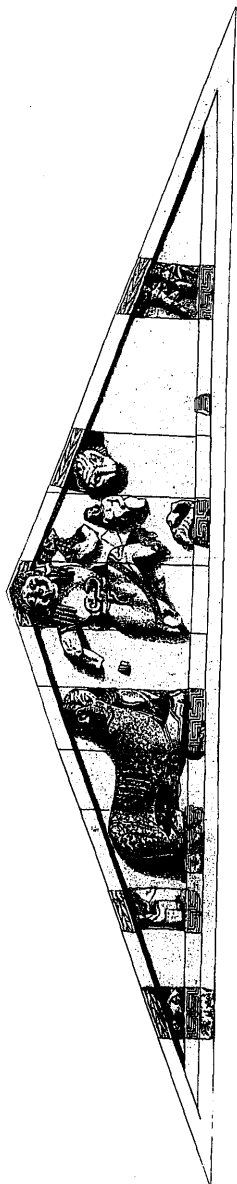
Ceci pourrait nous faire comprendre, on l'a déjà noté, selon certains aspects, le sort fragmentaire fait, dans la Grèce, à la mythologie « plastique » (frontons, frises, métopes). On est frappé du nombre restreint des sujets que l'art — l'art figuré du moins — mettra en œuvre, et aussi peut-être du relatif isolement de chacun d'eux, de son détachement vis-à-vis de toute autre *action* antécédente ou postérieure; les intervalles mêmes d'un fait à l'autre semblent souvent impossibles à mesurer. Les mythographes postérieurs, et les artistes qui ont subi à distance l'influence — pas toujours heureuse! — de l'érudition de cabinet, ont cherché, à Pergame, à Alexandrie, à combler d'évidentes lacunes, en exhumant certains mythes étrangers, voire des traditions locales laissées pour compte çà et là; en coordonnant la tradition, et même ce qui lui échappait; en recherchant le mieux possible, à la lumière d'Hésiode, les lignées généalogiques : souci rationaliste, et unitaire, qui n'efface pas, hélas! le mal; qui le dénoncerait bien plutôt. Au total, la mythographie hellénistique a montré, par un insuccès, qu'il était impossible de guérir l'incurable.

N'oublions donc pas, aussi, que, comme la mythologie japonaise, par exemple¹, la mythologie grecque primitive avait été une création fort enchevêtrée : le produit collectif d'un peuple colonisé avant d'être colo-

1. Nobuhiro Matsumoto, *Essai sur la mythologie japonaise*, 1928.



Dieux et monstres orientalisants : A. - Roi-anguipède (Cécrops) et déesse ailée.
 B. - Fronton du temple d'Artémis (Corcyre) ; Gorgone entre Pégase,
 Chrysaor et les panthères ; Gigantomachie.

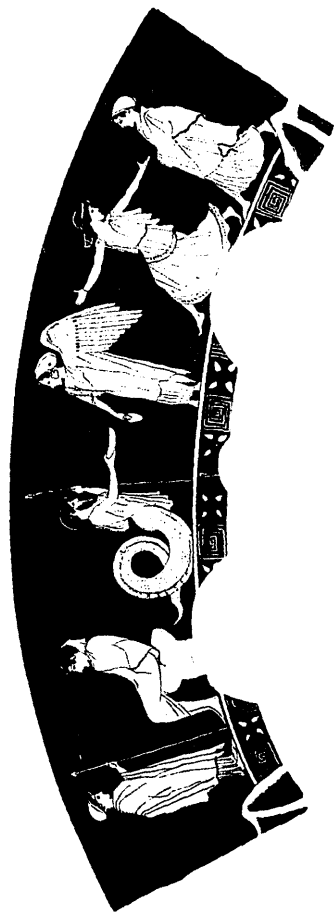


nial qu'il exploite sans possibilité de renouvellement.

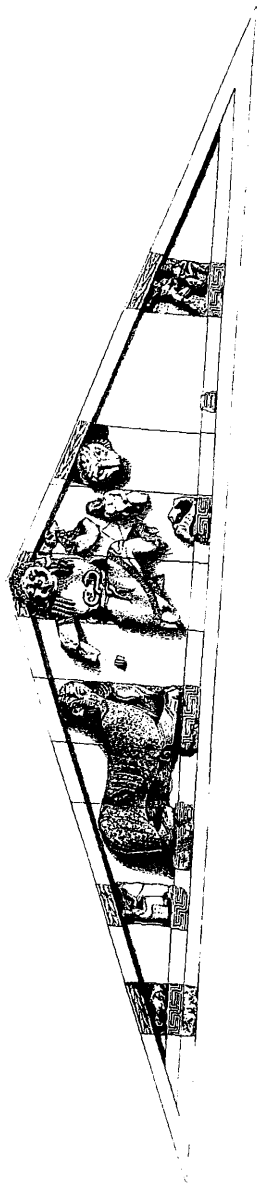
Ceci pourrait nous faire comprendre, on l'a déjà noté, selon certains aspects, le sort fragmentaire fait, dans la Grèce, à la mythologie « plastique » (frontons, frises, métopes). On est frappé du nombre restreint des sujets que l'art — l'art figuré du moins — mettra en œuvre, et aussi peut-être du relatif isolement de chacun d'eux, de son détachement vis-à-vis de toute autre *action* antécédente ou postérieure; les intervalles mêmes d'un fait à l'autre semblent souvent impossibles à mesurer. Les mythographes postérieurs, et les artistes qui ont subi à distance l'influence — pas toujours heureuse! — de l'érudition de cabinet, ont cherché, à Pergame, à Alexandrie, à combler d'évidentes lacunes, en exhumant certains mythes étrangers, voire des traditions locales laissées pour compte çà et là; en coordonnant la tradition, et même ce qui lui échappait; en recherchant le mieux possible, à la lumière d'Hésiode, les lignées généalogiques : souci rationaliste, et unitaire, qui n'efface pas, hélas! le mal; qui le dénoncerait bien plutôt. Au total, la mythographie hellénistique a montré, par un insuccès, qu'il était impossible de guérir l'incurable.

N'oublions donc pas, aussi, que, comme la mythologie japonaise, par exemple¹, la mythologie grecque primitive avait été une création fort enchevêtrée : le produit collectif d'un peuple colonisé avant d'être colo-

1. Nobuhiro Matsumoto, *Essai sur la mythologie japonaise*, 1928.



Dieux et monstres orientalisants : A. - Roi-anguipède (Cécrops) et déesse ailée.
B. - Fronton du temple d'Artémis (Corcyre) ; Gorgone entre Pégase,
Chrysaor et les panthères ; Gigantomachie.



nisateur, constitué ainsi par de petits groupes hétérogènes, et souvent rivaux; « une poussière de peuples X » a-t-on dit. Chaque clan avait dû réclamer, et tâcher de réserver, pour son propre usage, les entreprises de ses dieux, de ses héros¹; dans l'ensemble, seuls le temps et les circonstances décideront, çà ou là, de quelques réductions plus ou moins arbitraires. Certaines légendes majeures, des communautés les plus inventives ou les plus dominatrices, se sont détachées d'abord de la masse originelle, avec un incomparable relief; mais il y a eu aussi maints abandons, des particularisations restrictives. La mythologie à la fin dominante n'est qu'un résidu, une quintessence, si l'on veut, impossible à justifier, ni peut-être à analyser; les éléments qu'elle a retenus ne pourront que révéler, de plus en plus, l'indépendance de leurs origines. La restriction due aux très pauvres moyens dont disposait au début l'art figuré n'a fait, d'ailleurs, qu'accentuer cet état si dispersif et limitatif : un art qui, d'abord, ne pouvait guère rendre les mouvements et les silhouettes que par des schémas de postures parallèles, et par des teintes plates, était réduit, bon gré malgré, à exclure, à ajourner du moins longtemps, les scènes où, plus que l'action même, eût prédominé un sentiment moral profond. L'art plastique a dû faire d'abord un choix bien plus restreint que l'art littéraire, entre les mythes consacrés; il était forcé de s'arrêter le plus

1. On le voit bien dans le décor sculpté du Trésor (?) de Sicyone à Delphes, si essentiellement d'esprit « orthagoride ».

souvent aux sujets de force, voire de préférer la vie violente : de là tant de Centauromachies, d'Amazonomachies ; l'expression nuancée du contraste des sentiments n'a guère pu apparaître, au vrai, qu'au IV^e siècle, et même après Scopas, artiste trop uniformément encore « pathétique ».

XII. — L'ABSENCE DE L'ART RELIGIEUX DANS HOMÈRE :
EXPLICATION DES RECOMMENCEMENTS
INDÉPENDANTS DE LA GRÈCE

On peut assez observer hors de Grèce que les religions les plus hautes n'ont pas toutes senti la nécessité impérieuse d'employer l'art figuré à leur service. Il ne faut donc pas trop s'étonner si, l'anthropomorphisme des dieux homériques étant dûment attesté, on trouve du moins, à travers les poèmes épiques, si peu de mentions d'un culte adressé à des images. Est-ce là une suite naturelle des tendances de la Crète, qui, par préférence pour les symboles, avait rendu si peu nécessaire la grande statue ? Dans le réduit de ses étroites chapelles, même palatiales, l'art minoen n'a guère traité la figure divine qu'en miniature, dirions-nous¹. Il n'eût pas été trop étonnant qu'à l'époque des grandes invasions, pendant le recommencement forcé de tout apprentissage de l'humaine industrie, une tendance un peu négative eût persisté, de la sorte. En

1. On n'oublie pas ici la récente découverte de Sir A. Evans à Cnossos, et qu'il y aurait eu un *colosse* (mot préhellénique) dans l'aile N. E. du Palais.

fait, l'*Iliade* mentionne bien une effigie d'Athéna, assise, sur l'Acropole d'Ilion, dans un sanctuaire. Mais c'est tout, et c'est en des passages sans doute les plus récents du poème : au vrai, le souvenir du don du *pèplos* rappellerait là — plutôt qu'il ne les évoque — les cérémonies des Panathénées. Le silence assez général de l'épopée est-il fait fortuit ? Il semblerait assez difficile de croire à un tel hasard, tant l'entretien des statues excite de zèle dans la pratique religieuse des peuples d'Égypte ou de Mésopotamie, par exemple. D'autant que les poèmes homériques donnent grande place, par ailleurs, à l'adoration des dieux, et qu'on y trouve des mentions assez fréquentes de bois sacrés, ou d'autels, de lieux de culte spécialisés.

Plus vraisemblablement, il faudrait voir là le reflet, par survivance, d'une condition déjà observée dans les temps mycéniens. Les poèmes homériques se rapportent précisément à cette période de transition entre la civilisation créto-mycénienne et l'âge du fer développé, où l'on attendait de telles récurrences. Les nouveaux dieux importés et transformés, les anciens, maintenus en honneur après leur défaite sous d'autres aspects, avaient, certes, alors commencé d'affirmer, en réaction contre le spiritualisme panthéiste antérieur, leur originalité d'êtres à la fois placés au-dessus du monde, et immanents, terrestres. Mais le culte n'était pas encore stabilisé : même au septième siècle, les premières statues grecques conservées, rattachées par les « Dédalides » à Dédale au prix d'un anachronisme pieux,

feront bien voir, par leur aspect nouveau, — égyptisant, orientalisant, selon les cas, — qu'elles n'avaient guère trouvé d'antécédents imitables en Grèce propre, dans l'art créto-mycénien. Quelques attributs, la présence des lions près de Cybèle, celle d'autres animaux domptés, au besoin, de chaque côté de l'Artémis « persique », voilà le legs assez restreint de l'iconographie du passé; mais, par l'abandon du polysymbolisme, la présentation des dieux nouveaux est changée foncièrement, et la grossièreté des premières ébauches devient le signe d'un quasi total recommencement. Disons-le : l'apparition même d'une statue *de culte* sera, dans le monde des idées religieuses, la consécration d'un temps nouveau, rétrograde; l'aveu d'une rupture tacite avec l'ancienne foi. Une société qui se crée des idoles, et veut organiser son culte autour d'elles, ne fait-elle pas un retour en arrière, quand il y a eu un moment de civilisation plus raffinée où suffisaient, plus ou moins, les signes divins, les symboles : cela, en tant qu'on vise, parmi cette société, à reconnaître, à la statue nouvelle, une efficace *magique*? Dans la religion « polysymbolique », la protection est attendue de quelque chose qui est au-dehors du symbole lui-même, tandis qu'avec le culte adressé à des idoles, la puissance mystérieuse de la divinité passe pour être *captée* merveilleusement, resserrée, — grâce à la fiction de la correspondance des formes, — dans l'idole même, qui devient, par elle seule, tutélaire. Il y a bien, certes, des cas où l'identification peut être faite, un peu de même façon, entre la puis-

sance de la divinité et celle du symbole, mais c'est là réduction du symbole au fétiche : déviation de la conception originaire, usage aberrant. On ne pourrait comparer ce qui s'établissait en Crète entre la divinité et le symbole : rapport qui dérivait de la raison d'être même du divin substitut.

L'absence normale — ou tout au moins l'extrême rareté de l'emploi des statues sacrées à l'époque homérique, — aurait pu ne pas exclure, au moins, l'habitude de faire figurer la divinité dans certaines scènes de culte, en des actions accomplies par les dieux. Pour l'art hittite, pour l'art assyro-babylonien, par exemple, nous connaissons bien cet usage; l'art mycénien lui-même l'avait révélé. A travers Homère, on le retrouverait une fois peut-être, à condition que, dans la description du bouclier d'Achille, par exemple (*Iliade*, XVIII), il fallût voir comme une *ekphrasis*, donc le reflet d'œuvres d'art contemporaines, réelles¹, et non une simple fantaisie imaginative, telle celle du Dante, lorsqu'il invente (*Div. Com.*, X, 28 sqq.) les sujets des reliefs décorant les parois du Purgatoire. Une scène du *Bouclier* montrait, paraît-il, Athéna et Arès marchant pour l'assaut d'une ville, à la tête de guerriers. Mais n'était-ce point là, même au cas d'une *ekphrasis*, confusion avec des chefs de haute stature, interprétés

1. Cf. Sir A. Evans, *Palace of Minos*, III, 1930, à propos du rhyton de la quatrième tombe du Cercle, à Mycènes (*Origines*, I, pl. VII, p. 53). il en faut restituer désormais la forme en rhyton conique. Le thème du siège de ville est, selon A. Evans, d'origine égyptienne.

comme dieux? Ou traditionnelle hyperbole, évoquant tant d'autres récits d'interventions divines? Du reste, la description du *Bouclier* n'a guère pu s'inspirer d'œuvres post-mycéniennes, non plus même que des tympanons de l'Ida (pl. XIX): c'est à la période préhellénique que nous reporterai¹ent la plupart des sujets¹, et, à cause des incrustations, la technique de l'œuvre. Ainsi, malgré les noms grecs des dieux, cette simple mention isolée ne nous apprend-elle pas grand'chose sur l'art figuré spécial qui eût expressément répondu à la conception homérique; or, on le verra ci-après, la conception du culte funéraire, à travers l'épopée, ne contente pas mieux la curiosité.

Faut-il tant s'en étonner²? Les poèmes homériques, rétrospectifs, se rapportent à la période de transition entre la civilisation créto-mycénienne et la civilisation grecque. Mais ils n'illustrent, au vrai, que *le premier stade des changements*: l'époque obscure où s'est concrétisé l'anthropomorphisme des dieux, où s'est dessinée une « mythologie » neuve. Le second stade, celui pendant lequel dieux et légendes vont s'animer par les prestiges de l'art renaissant, est déjà loin, dans le temps, du cycle historique qui correspond à la période chantée et reconstituée poétiquement.

Au ix^e siècle, quand l'aède assemblera certains épi-

1. Il n'en va pas de même pour le *Bouclier d'Héraclès*, joint aux œuvres d'Hésiode, et dont M. P. Mazon, éd. Budé, 1928, a si bien défini le caractère, avec la date; celui-ci est une œuvre archaïsante, thessaliennes sans doute; il se référerait à l'art plastique du vi^e siècle surtout.

2. A. Della Seta, *Arte e religione*, pp. 127-130.

sodes choisis, avec un inégal bonheur de composition, puis quand se fixera plus ou moins, du VIII^e au VI^e siècle, toute la tradition littéraire « homérique », l'art grec recommencera tout à fait, avec une architecture assez traditionaliste, et la sculpture de ses pseudo-Dédalides, eux-mêmes des « archaisants » comme Homère. On se réfère partout alors à un temps aboli; mais les siècles ont passé, et l'on voit bien, par exemple, que les poèmes épiques n'ont pu ni modifier, après coup, l'évolution religieuse, ni inspirer à l'art inexpert d'habiles représentations des dieux. Leur fonds ancien était bien défini avant le temps de Pisistrate. S'il a pu jusqu'alors recevoir des compléments ou des modifications de quelque importance, en général une tendance rétrospective signalerait aussi ces additions; elles n'influencèrent en rien, bien évidemment, le caractère fondamental de la civilisation d'emblée décrite. C'est un lieu commun d'affirmer qu'Homère a « donné ses dieux à la Grèce ». Mais n'est-ce pas pourtant trop attendre-là du génie d'un seul homme, voire, en comptant les réviseurs, de quelques-uns? Les formations divines sont lentes, collectives. Homère n'a pas, semble-t-il, lui-même créé les premiers principes de la conception religieuse, en son temps : il les a réfléchis tout au plus, tels qu'ils s'étaient construits, secrètement, obscurément, dans l'âme de toute une race composite. Or il n'y avait dans la tradition populaire, au début, nulle indication — ni un linéament de visage, ni une trace de couleur! — qui pût être directement utilisée, pour inventer l'aspect divin, qui

donnât sur ce point, à l'imagination novice, le moindre substrat. Avec les quelques traditions éparées qu'Homère a relatées sur les dieux, ce n'est que l'art pré-classique, au terme de son difficile apprentissage, qui pourra s'alimenter : au vrai, il a trouvé là maintes inspirations essentielles. Mais Homère même ne faisait que préparer aux successeurs ces données : ce qui manque chez lui, comme chez nos trouvères ou chroniqueurs médiévaux, n'est-ce pas précisément — et pour les hommes comme pour les dieux — cette aptitude à *dessiner*, individualiser les figures, à leur procurer un aspect vivant, plastique et coloré ? Tous les dieux de l'Olympe sont *beaux*, et les mieux doués des hommes sont « semblables à des immortels ». Les épithètes sont généralement stylisées avec monotonie, et quand, réellement, elles pourraient toucher au champ de la vision, pour célébrer de beaux cheveux, des bras blancs, de belles joues, elles n'ont plus qu'une force languissante et impersonnelle ; elles restent fâcheusement vagues, arbitraires, aux antipodes de l'art expressif et tactile. — Certes, on n'oublie pas ici combien tout art littéraire est limité en ses moyens et indécis, même en ses plus modernes réussites, s'il s'agit d'évoquer des visages et des formes ; mais comment ne pas remarquer que les poèmes homériques veulent et savent déjà être aussi minutieux que psychologiquement habiles, lorsqu'ils animent *des sentiments* et relatent des actions ? Pourquoi restent-ils donc, alors, un peu débiles et vraiment pâles, pour tout ce qui concerne figures,



Monstres marins sur l'Acropole d'Athènes. A. - Le triple Nérée (*Vieillard de la Mer*)
à dr. du fronton en tuf du Premier Hécatompédon (vi^e s.);
ibid., Héraclès étrenant Triton (partie g.).

donnât sur ce point, à l'imagination novice, le moindre substrat. Avec les quelques traditions éparses qu'Homère a relatées sur les dieux, ce n'est que l'art pré-classique, au terme de son difficile apprentissage, qui pourra s'alimenter : au vrai, il a trouvé là maintes inspirations essentielles. Mais Homère même ne faisait que préparer aux successeurs ces données : ce qui manque chez lui, comme chez nos trouvères ou chroniqueurs médiévaux, n'est-ce pas précisément — et pour les hommes comme pour les dieux — cette aptitude à *dessiner*, individualiser les figures, à leur procurer un aspect vivant, plastique et coloré ? Tous les dieux de l'Olympe sont *beaux*, et les mieux doués des hommes sont « semblables à des immortels ». Les épithètes sont généralement stylisées avec monotonie, et quand, réellement, elles pourraient toucher au champ de la vision, pour célébrer de beaux cheveux, des bras blancs, de belles joues, elles n'ont plus qu'une force languissante et impersonnelle ; elles restent fâcheusement vagues, arbitraires, aux antipodes de l'art expressif et tactile. — Certes, on n'oublie pas ici combien tout art littéraire est limité en ses moyens et indécis, même en ses plus modernes réussites, s'il s'agit d'évoquer des visages et des formes ; mais comment ne pas remarquer que les poèmes homériques veulent et savent déjà être aussi minutieux que psychologiquement habiles, lorsqu'ils animent *des sentiments* et relatent des actions ? Pourquoi restent-ils donc, alors, un peu débiles et vraiment pâles, pour tout ce qui concerne figures,



Monstres marins sur l'Acropole d'Athènes. A. - Le triple Nérée (*Vieillard de la Mer*)
à dr. du fronton en tuf du Premier Hécatompédon (vi^e s.);
ibid., Héracles étreignant Triton (partie g.).

lignes ou teintes? L'admiration postérieure a pu prétendre que Phidias, en créant son Zeus d'Olympie, s'était inspiré des quelques vers d'Homère, où est décrit le signe autoritaire du Cronide : ce mouvement de tête qui faisait trembler l'Olympe. Mais un tel passage, dans lequel l'élément descriptif de la figure se réduit, d'ailleurs aux « noirs sourcils », aux « cheveux divins descendant de la tête immortelle », qu'eût-il suggéré à l'artiste animateur pour l'image du Père des dieux, si Phidias n'avait pu s'appuyer aussi et beaucoup mieux même que sur une rapide évocation littéraire : à savoir, sur toute une tradition figurée indépendante, trésor de sa mémoire ou de ses yeux dès le temps où il était petit apprenti chez Agélaïdas? Ce sont seulement les efforts modestes, laborieux des premiers statuaires du monde grec qui lui avaient, lentement, librement du moins, facilité une tâche difficile et spéciale. Le Zeus tonnant repêché au Nord-Ouest de l'Eubée, tout récemment (pl. V), nous le prouve. Il résume une longue suite de progrès acquis, il annonce de près le chef-d'œuvre olympique. D'ailleurs, à travers toute la vie grecque, ont bien pu se marquer certaines influences réciproques entre littérature et plastique, plus sensibles, par moments, ou, pour certains arts, comme la peinture; mais le cours des progrès, dans un domaine comme dans l'autre, a été plutôt parallèle, et chaque art, à regarder de près, — après l'impulsion initiale, sa première raison d'être une fois affermie, — a surtout développé ses ressources, en Grèce, selon ses seuls

principes et moyens, conformément à sa propre logique interne. Hélas, nous connaissons seulement, pour la période primitive de l'âge du fer, une petite part des productions humaines et non sans doute les plus importantes, celles-ci ayant été détruites par le temps. Il faut recomposer notre vision, — combien fragmentaire! — avec les ruines mutilées de temples secondaires, quelques pauvres débris de la statuaire en pierre, de moyens bronzes, des figurines d'argile, des plombs, des ivoires, — ex-voto oubliés çà ou là dans les *favissae*, — de médiocres vases, — géométriques, proto-attiques, laconiens, ou pré-corinthiens, — quelques ustensiles des habitats ou des nécropoles échappés aux pillards. Le contrôle fourni par les descriptions antiques des grands monuments perdus nous est précieux, certes, mais il ne comble pas d'irréparables lacunes.

Chaque fois du moins qu'on a pu comparer la littérature avec la plastique, on constate l'indépendance de celle-ci, et non moins... son retard. Le cas est frappant pour l'Apollon de bronze Tyszkiewicz, du Musée de Boston, fondu peu après 800. La fin de la dédicace de Manticlos qu'il porte sur sa cuisse, en lettres thébaines, correspond tout juste à un passage de l'*Odyssée* (III, v. 58). Mais l'Apollon *daté* qui nous a été conservé ainsi, et qu'Homère vieilli aurait pu voir, n'est qu'une idole barbare, essai d'apprenti¹.

1. Pl. XVII. En bas de cette planche, les divinités de la coupe attique D. Robinson (vr^es.) sont les Deux Eris décrites par Hésiode (*Travaux*, v. 41 sqq. : personnifications de la Lutte). L'art figuré commence alors seulement à rivaliser avec la poésie qu'il rejoint.

CHAPITRE IV

L'APPRENTISSAGE DES ARTS

XIII. — ARCHITECTURE ET URBANISME NOUVEAUX

A VANÇONS donc avec précautions — et regrets — à travers ces temps trop effacés où la Grèce reforme son apprentissage artistique, où lui sont rendus, mais peu à peu, les techniques et les dons de Prométhée, de Dédale. Certes, l'esprit des hommes nouveaux est changé, encore qu'ils sacrifient peu à l'esprit. L'architecture est influencée la première, forme abstraite, quasi impersonnelle de l'art, et qui domine toujours la plastique, aux époques où règne la forte contrainte de la communauté. L'habitat va marquer son indépendance — relative, mais, en tout cas, progressive — vis-à-vis du passé, comme conséquence d'une forme sociale nouvelle. Le goût *linéaire* des Doriens, si sensible dans la céramique « géométrique », et qui laissera sa marque jusque dans l'esthétique des classiques, ramène alors l'urbanisme au vieux plan des « terramares », première conception humaine de la cité; on abandonne précisément les acropoles, asiles étroits, témoins surannés d'une organisation quasi féo-

dale de la vie publique, pour accourir à la côte basse, à la plaine agricole. Les Olympiens peuvent remplacer les hommes sur les hauts-lieux, dans les guettes livrées à leur seule surveillance. L'avenir des nouveaux Grecs, sociables, est encore une fois sur la mer, route du trafic organisé, ou dans l'agriculture, autre source de richesse des Préhellènes. Ainsi délaisse-t-on un peu partout le tracé plus ou moins circulaire des villes fortifiées (*asty*) ; car il n'y a plus, désormais, au centre de toute activité, le culte d'un dieu ou la fidélité à un prince. Le « *primum vivere* » régit les obscures consciences des ex-vassaux indépendants, des nomades stabilisés ; dans les villes, deux grandes allées perpendiculaires permettent d'orienter encore, à la manière du sérail minoen, selon le soleil, les logis égalitaires de la *polis* ; l'Agora prendra la place peu à peu de la cour palatiale, lieu d'assemblée laïcisé, non plus des privilégiés, mais du *laos*. C'est à cette date qu'il faut faire remonter le système de l'*insula* domestique, des rues en échiquier, dont il est traditionnel (mais combien faux) d'attribuer l'invention à Hippodamos de Milet ; le mérite de ce Pythagoricien, géomètre et métaphysicien, n'est guère que d'avoir... réinventé — au v^e siècle ! — une tradition ancienne comme le vieux monde, et il n'a pas plus qu'un autre trouvé le compromis entre le carré et le cercle ; tout au plus a-t-il renforcé des tendances millénaires, et qui triompheront mieux, peut-être grâce à lui, jusqu'à la dissolution du régime social de la Grèce indépendante. Ce n'est qu'à l'époque

hellénistique, au vrai, que, la *polis* une fois désagrégée, l'esprit oriental a pu reparaitre, pour troubler un peu la savante et austère géométrie des villes alignées au cordeau, cités où la ligne droite était reine : il faudra, aux agrandissements d'un monde redevenu cosmopolite, et plus mystique, un urbanisme rajeuni : alors, on se souviendra parfois que le plan circulaire avait subsisté au Levant, attendant d'être repris.

Un double changement dont l'âge du fer décide est l'isolement du temple, et comme la laïcisation de la maison ; la chapelle se sépare, puisque le palais, grand ou médiocre, pour qui elle était faite aux temps minoens, a disparu ; plus de chapelains privés, clercs et agents d'une aristocratie orgueilleuse ; à leur place des prêtres-citoyens, fonctionnaires municipaux ; les premiers temples remplacent çà et là les habitations princières ; Athéna s'installe plus à l'aise dans la « forte demeure » d'Érechthée ; elle relègue son hôte avec Poseidon vaincu ; Déméter occupe la Cadmée, l'Acropole de Mégare ; en chaque haut-lieu, se limite le souvenir du roi-prêtre ; le palais lui-même, devenu bâtiment administratif, se rétrécit d'autant. Son plan contracté accuse la pauvreté des nouveaux maîtres. Les constructions de Mycènes, de Tirynthe avaient schématisé déjà un diagramme cnoisien. Or Alcinoos, Ménélas, Ulysse nous paraissent encore chez eux plus à l'étroit, restreints à un *mégaron*, à un *thalamos* (chambre à coucher), — avec une sorte de magasin, quelquefois à étage supérieur, — le tout entouré d'un enclos (*aulé*)

avec son portique (*aithousa*). C'est presque le type des bâtisses privées à Korakou, Zygouries. Un simple trait de mœurs suffirait à marquer une distinction essentielle : les palais crétois et troyens disposaient d'appartements pour le sommeil de leurs nombreux hôtes. Selon la *Télémachie* d'Homère, les jeunes visiteurs de Ménélas, à Sparte, vont dormir à l'air libre sous le portique, en vrais bergers nomades. Même lorsque l'habitation homérique continentale est doublée par hyperbole, elle ne fait qu'amplifier ce qui devient déjà le futur type de la maison classique : petit *mégaron* avec une *aithousa* modeste, dans un enclos. Autour du foyer fixe, où l'on se chauffe et où l'on cause, grandit le culte tutélaire d'Hestia.

Les structures religieuses post-mycéniennes ne sont pas moins modifiées que les bâtisses civiles. A vrai dire, nous ne savons ici que fort peu. L'*Iliade* a mentionné un temple d'Athéna, voire un autre d'Apollon ; on voit bien, à Hissarlik, un édifice se rattachant au type du *mégaron*, avec la particularité d'une simple rangée de colonnes dans l'axe principal, mais il n'est plus sûr que ce soit un lieu-saint, funéraire ou non, et il n'y a, pour cette détermination, nul argument à tirer du fait que des *navi* postérieurs, en Crète, en Sicile, à Samos, à Néandria, à Délos, à Thasos, à Sparte, à Thermos, etc., reprendront le dispositif *axial*, survivant, antérieurement au plan à double colonnade intérieure (péristyle d'*aulé*), qui fut préféré un jour. D'ailleurs, les quelques mentions de l'*Iliade*, — ajou-

tées comme il paraît — ne valent pas pour un temps reculé.

On perçoit bien quelques survivances crétoises, avec des influences, non insolites, du monde égypto-oriental. C'est ainsi que l'Ionie reçoit et développe le type du sanctuaire à l'air libre, avec cour ouverte¹, rappelant le « théâtre » des scènes de culte sur les gemmes préhelléniques, et l'enclos du Jouktas, entre autres. A Éphèse, le type du temple « de l'arbre »², créé pour une Terre-Mère, paraît transmis vers 700 aux temples A et B ; à Samos, à Délos, les primitifs *Héraia* du même temps sont des cours à autels ; le Delphinion de Milet (pl. XV), les sanctuaires naucratites au Delta du Nil, adoptent des dispositifs comparables ; il est possible que ce plan ait déterminé, jusqu'en pleine époque classique, les vastes dimensions prévues pour certains édifices ioniques, où survécut le souvenir de la cour ouverte ; ainsi à Éphèse, au Didymeion, à Samos, à Claros sans doute, voire à l'Olympieion d'Athènes, commencé par les Pisistratides. Un bothros-autel, où l'on enfouissait à demeure les ex-voto de la première consécration, était le centre spirituel du culte ; autour, les *agalmata* s'assemblaient à l'air libre : Corés de l'Acropole, prêtresses d'Athéna, ou Amazones éphésiennes, suivantes

1. Pour Milet et Didymes, cf. G. Kawerau et A. Rehm : *Milet III, Das Delphinion*, pl. I ; Th. Wiegand, *Berl. Abhandl.*, I, 1923-1924, pl. VIII ; pour Éphèse, Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, p. II sqq ; *ibid.*, p. 27, n° 2, pour Samos ; etc.

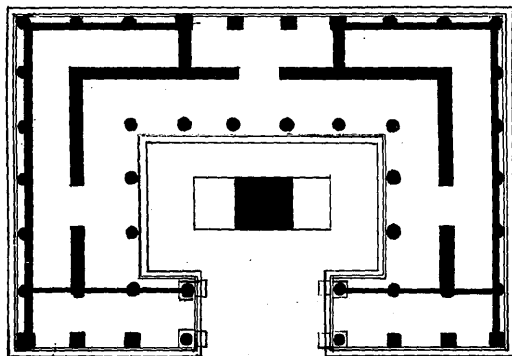
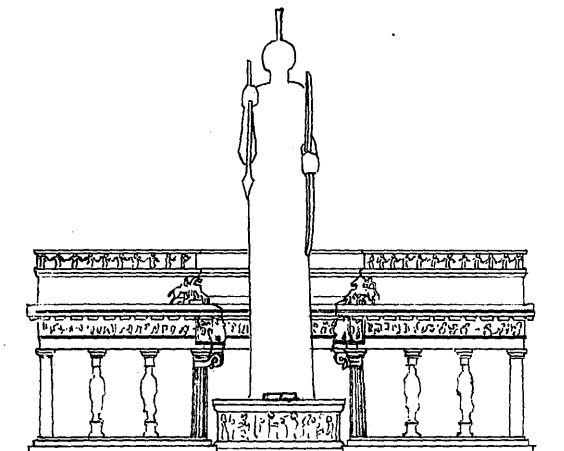
2. Cf. le temple dit « du laurier » à Delphes ; à Athènes même, l'olivier est signalé par Hérodote comme *faisant partie* de l'Erechtheion, auquel le Pandroseion s'associa toujours.

d'Artémis ; on inventa, en Ionie, mais plus tard, la légende d'un concours des grands maîtres grecs pour expliquer ces réunions typiques, quasi corporatives, de statues. Il se peut bien que d'autres usages préhelléniques, spéciaux, aient encore survécu : telles les banquettes¹ de fonds de temples (pl. VIII), souvenir des banquettes dans les chapelles palatiales, ou dans la « chapelle du grand-prêtre » à Cnossos². On les voit reportées parfois extérieurement en Grèce. Archaïsant aussi semble le dispositif en largeur, tripartite, avec « ailes », rappelant les chapelles à trois corps. A Éphèse, à Magnésie du Méandre, à Délos, à Samothrace, à Olympie, des *naoi*, grands et petits, ont gardé l'orientation de l'entrée à l'Ouest, dont Hygin et Clément d'Alexandrie savaient encore qu'elle était « celle des plus vieux temples »³. De la forme de la *tholos* funéraire (pl. XXIII), a pu hériter le temple rond, monoptère, affecté en général à des cultes chthoniens, et sur lequel pèse, dans les Périégèses, même tardives, l'interdit du mystère. Mais que tout cela est relativement peu, à travers les temps nouveaux ! Comment, d'ailleurs, assurer qu'il s'agisse bien, ici ou là, d'un même principe gardé, d'une tradition continue ? Et les influences se mêlent, car on a parlé des palais assyriens à propos de la maison d'Alcinoos,

1. *Prostomiaion* de l'Érechtheion à Athènes ; et (extérieurement) Délos, Letéon, Monument dit « aux nids d'abeilles », etc.

2. Sir A. Evans, *The earlier religion*, 1931, p. 40, fig. 17.

3. Chapelle de Rhéa à Cnossos (Ouest de la cour centrale). Les bâtiments à ailes se retrouvent à Samothrace, à Thésos, etc.



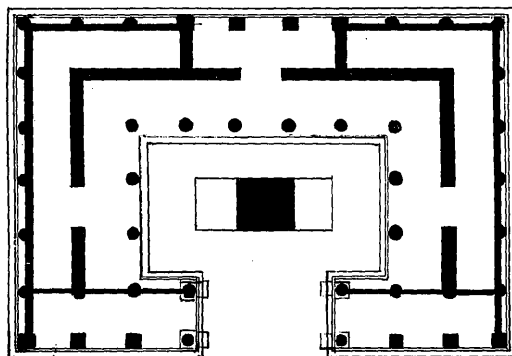
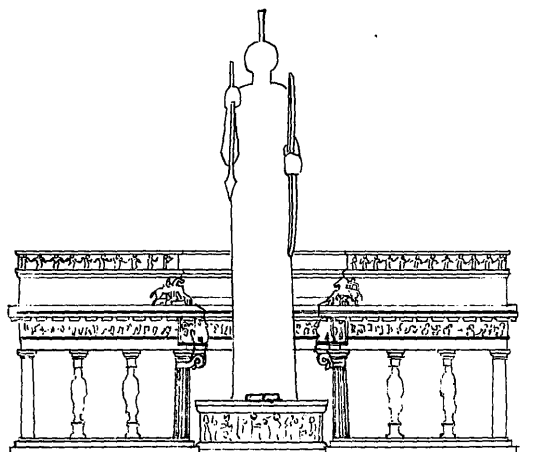
- A. - (g.) La caryatide crétoise : figurines au *calathos* de Praesos, Lato, Anavlochos.
 B. - (dr.) Le Trône d'Amyclae : *xoanon* de l'Apollon casqué.
 (plan et élévation reconstitués).

d'Artémis ; on inventa, en Ionie, mais plus tard, la légende d'un concours des grands maîtres grecs pour expliquer ces réunions typiques, quasi corporatives, de statues. Il se peut bien que d'autres usages préhelléniques, spéciaux, aient encore survécu : telles les banquettes¹ de fonds de temples (pl. VIII), souvenir des banquettes dans les chapelles palatiales, ou dans la « chapelle du grand-prêtre » à Cnossos². On les voit reportées parfois extérieurement en Grèce. Archaïsant aussi semble le dispositif en largeur, tripartite, avec « ailes », rappelant les chapelles à trois corps. A Éphèse, à Magnésie du Méandre, à Délos, à Samothrace, à Olympie, des *naoi*, grands et petits, ont gardé l'orientation de l'entrée à l'Ouest, dont Hygin et Clément d'Alexandrie savaient encore qu'elle était « celle des plus vieux temples »³. De la forme de la *tholos* funéraire (pl. XXIII), a pu hériter le temple rond, monoptère, affecté en général à des cultes chthoniens, et sur lequel pèse, dans les Périégèses, même tardives, l'interdit du mystère. Mais que tout cela est relativement peu, à travers les temps nouveaux ! Comment, d'ailleurs, assurer qu'il s'agisse bien, ici ou là, d'un même principe gardé, d'une tradition continue ? Et les influences se mêlent, car on a parlé des palais assyriens à propos de la maison d'Alcinoos,

1. *Prostomiaion* de l'Érechtheion à Athènes ; et (extérieurement) Délos, Letéon, Monument dit « aux nids d'abeilles », etc.

2. Sir A. Evans, *The earlier religion*, 1931, p. 40, fig. 17.

3. Chapelle de Rhéa à Cnossos (Ouest de la cour centrale). Les bâtiments à ailes se retrouvent à Samothrace, à Thésos, etc.



A. - (g.) La caryatide crétoise : figurines au *calathos* de Praesos, Lato, Anavlochos.

B. - (dr.) Le Trône d'Amyclae : *xoanon* de l'Apollon casqué.

(plan et élévation reconstitués).

ornée de frises de lapis-lazuli ; ou, dès l'antiquité, de la tente de Xerxès à propos de l'Odéon de Périclès. C'est l'Égypte qui a inspiré à distance les grands temples ioniens développés avec leurs forêts de colonnes. Le dispositif des salles hypostyles thébaines, autant que celui des cryptes crétoises, revit dans les *télestéria* (pl. IX). L'Égypte avait laissé subsister le principe de la colonne vivante, animée de sculptures vers sa base, ou pourvue à son chapiteau de têtes humaines (symbole du pilier-dieu), voire décorée du haut en bas d'ornements végétaux (évocation du pilier-arbre) : on connaît en Grèce le chapiteau historié, le *bómospeiron* et la colonne aux acanthes. Il se pourrait que l'Égypte eût aussi influencé quelque peu même l'ordre dorique, puisqu'on découvre la colonne cannelée, plus forte à sa base, à Meidoum, et à Saqqarah — là dès le temps de Zozir (iv^e dynastie)! — tandis qu'on la revoit plus tard à Beni-Hassan, Deir-el-Bahri, ailleurs encore. Bien entendu, il y a là aussi trace de rapports avec la Crète, par où toutes les influences notables d'Égypte peuvent bien être passées un jour ou l'autre.

Il serait fort hypothétique de faire dériver trop en droiture tout temple grec, comme on le proposait récemment encore, du *mégaron* mycénien, tout au moins des *mégara* monumentaux des palais. A Tirynthe, d'après les observations récentes¹, ce n'est pas un temple dorique d'Héra, mais seulement peut-être une maison

1. C. W. Blegen, *Korakou, Anhang*.

mycénienne tardive, qui s'était installée sur les ruines du palais; à Olympie, pour l'Héraion, qui, en son premier état, peut remonter au ^x^e siècle, les dérivations si théoriques qu'on avait cru devoir établir, ne s'imposent plus. Les enchaînements, avouons-le, nous manquent. C'est notre imagination, surtout, qui avait été séduite, par l'idée suivant laquelle la démocratie grecque aurait établi ses premiers dieux dans la grande salle princière, — parmi les ruines de la civilisation abolie, — de même que le christianisme a transformé les basiliques de l'État romain en églises. Mais nous ne pouvons, ni affirmer partout la séquence, ni même la deviner. La longue survivance du culte en plein air dans les enclos sacrés est probable, à Athènes, à Olympie, à Thermos, ailleurs. Le mouvement spirituel qui a poussé les Grecs à créer le temple fermé doit être surtout en relation avec l'instinct qui les a amenés à tailler, un jour, des images des dieux. Une fois l'idole de stature humaine en usage, il fallait bien *une maison* « d'éternité » pour elle; mais cette demeure, — plutôt que d'avoir recours à quelque élément des palais détruits et, d'ailleurs, partiellement ensevelis déjà, — les fidèles la dessinèrent, lorsqu'il le fallut, d'après leur propre habitation : home nordique remontant à un lointain passé, de dimensions modestes, avec simple chambre rectangulaire et portique d'accès en façade; et ce fut le premier temple *in antis*. Pour le détail, même en tenant compte des survivances ou influences déjà signalées, nous devons, en tout cas,

faire aussi la part large à l'esprit nouveau, en lui laissant tout d'abord un mérite : la merveilleuse élaboration des éléments hérités ou empruntés. Rendez-vous de pèlerinages vers les conseillers intellectuels de la race, local d'assemblée, asile de la culture poétique, médicale, scientifique, le sanctuaire a été dès la renaissance grecque, avant la fin du « moyen âge » dorien, le *grand œuvre*, objet de tous les soins. Ainsi plus tard, la cathédrale chrétienne. Les débuts des installations divines, en Grèce, ont pu sembler relativement modestes ; et jamais on ne visera, même chez les Ioniens, à rivaliser consciemment avec l'ampleur gigantesque des hypostyles d'Égypte. Mais bientôt, quel raffinement du détail, correspondant au respect accordé à la personnalité divine ! N'est-elle pas, par devant tous, suzeraine des cités, dispensatrice à l'occasion des révélations prophétiques qui règlent la sagesse intérieure individuelle, assurent la paix et la santé des états, la fondation régulière des colonies ? Du temple, émanait, oraculaire ou non, une autorité qu'on n'a jamais contestée en Grèce, impunément du moins. L'esprit de finesse et d'équilibre que les Hellènes ont porté partout a pu influencer, dans l'architecture sacrée, la limitation des proportions ; mais il ne diminuait pas, au contraire, la conscience de la suprématie à accorder aux maîtres de la vie individuelle, du châtiment, ou du pardon social : seuls détenteurs de la force immuable, impersonnelle.

Puisque le dieu dominait les humains, son temple,

quoique nullement colossal, méritait d'être, au moins, dressé au-dessus des maisons basses assemblées à l'entour ; assez pour que les poètes pussent évoquer, en le voyant ainsi, l'image du pasteur calme gardant un troupeau. Que l'on pénètre dans l'édifice : on n'y constate plus, certes, pour l'ordonnance intérieure et extérieure, cette préoccupation de magie qui tourmentait Égyptiens, Mésopotamiens : cela est si vrai que, lorsque la statue du Zeus d'Olympie fut demandée à Phidias, l'architecture du *sékos*, terminée par Libon, n'était guère en mesure de fournir à la grande effigie d'ivoire et d'or un logement adapté à sa taille : Zeus, représenté assis, eût soulevé le toit de sa demeure s'il se fût jamais levé de son trône !

L'idée que les Grecs se faisaient des dieux a poussé à disposer en général le temple comme un bâtiment *ouvert*, plus important par l'extérieur qu'à l'intérieur, n'ayant, en principe — sauf dans le cas d'un *adyton* prophétique, ou d'un local d'initiation — rien de caché aux regards profanes. Les bâtiments pieux réservés aux mystères étaient fermés par des murs intercalaires et des grilles, eux seuls gardant leurs « chambres privées », comme c'était la règle dans les sanctuaires égyptiens. Au lieu d'appliquer tout son pouvoir d'invention décorative à la *cella*, — réduit, non secret, du dieu — l'architecte hellénique l'a étendu de préférence aux deux vestibules des façades, voire aux parties hautes de la colonnade extérieure, limite d'un promenoir. Tous les éléments devenus par la suite

héritage canonique de l'architecture sacrée — de l'entablement à la *krépis* — sont nés, ou ont été perfectionnés graduellement, aux péristyles ou dans les entrées. On peut dire ainsi que l'architecture grecque a été foncièrement extérieure, et c'est ce qui explique qu'elle se nourrissait parfois, *même au temple*, d'éléments non religieux; frises, frontons, acrotères ont pu s'accommoder, on le verra, *à l'occasion*, de thèmes conventionnels répétés non sans monotonie, et qui n'avaient nul lien très direct avec la personnalité du dieu-suzerain. En outre, l'ordre même des façades n'était pas réservé à la maison de culte; les édifices publics le firent reparaitre, à l'occasion. Enfin, quand on a tenté, en pleine époque classique, d'aménager plus luxueusement la *cella*, péristyle domestique du dieu, l'architecture n'a pu répondre à cette tâche qu'en intégrant là des éléments extérieurs: soit « l'ordre » même des façades, soit parfois un autre, plus gai, plus fleuri. C'est que le temple, retraite sacrée, n'avait pas été fait uniquement pour la divinité, comme en Orient, en Égypte. La statue qui y était logée pourra voir les sacrifices, célébrés à l'autel fumant, qui, du côté de l'orientation, bordait la terrasse. Mais le peuple des fidèles, rassemblé tout autour, ne devait pas moins participer aux joies des cérémonies. A l'église chrétienne, les fidèles s'assembleront discrètement pour prier dans l'ombre; la Grèce, clair pays méditerranéen, n'a pas trouvé ce progrès spiritualiste; le culte même est extérieur chez elle, comme toute pensée, toute vie.

Disons aussi : comme la décoration des sanctuaires. Celle-ci a été limitée, fixée par le privilège d'esprits synthétiques, sur certaines parties du bâtiment. Le peuple du $\mu\eta\delta\epsilon\nu\ \alpha\gamma\alpha\nu$ avait, on l'a vu, appris à borner tout d'abord sa mythologie même. Tandis que le temple oriental est comme un grimoire de formules et de scènes cultuelles, recouvert magiquement de hiéroglyphes et de reliefs, de la base au faite — et jusque sur la statue — (parce qu'il y avait d'autant plus d'*efficace*, croyait-on, concentrée sur les pierres, qu'il y avait là même, et partout, plus de requêtes transcrites et d'adorations!), au contraire le *hiéron* grec, dorique ou ionique, gardera jalousement ses sculptures pour quelques places en vue : métopes, bandeaux de frises, frontons, antéfixes, acrotères. Et l'on concentra là de plus en plus, plutôt que de laisser la « glose » sculpturale envahir les surfaces planes! La frise d'architrave, d'Assos, reste à peu près un *unicum*¹. Encore cet essai, comme celui des *bomospeira* ioniques (piédestaux et tambours de colonnes sculptés), est-il demeuré propre à l'Asie féconde, terre prodigue de la fleur, et tout engorgée du plantureux esprit préhellénique.

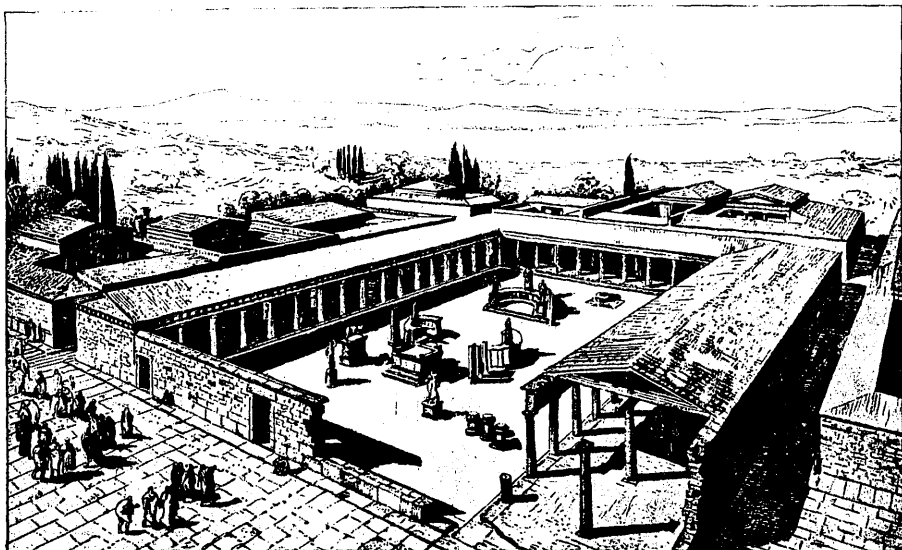
XIV. — PREMIÈRES IMAGES VOTIVES ET STATUES DIVINES ORIGINES DE L'ART RELIGIEUX DÉCORATIF

La contrainte de la communauté pèse surtout, en tous temps, sur l'architecture. Aux époques où cette

1. Il est possible qu'il y ait eu aussi une frise d'architrave au *sékos* du monument funéraire des Néréides, à Xanthos (Lycie).

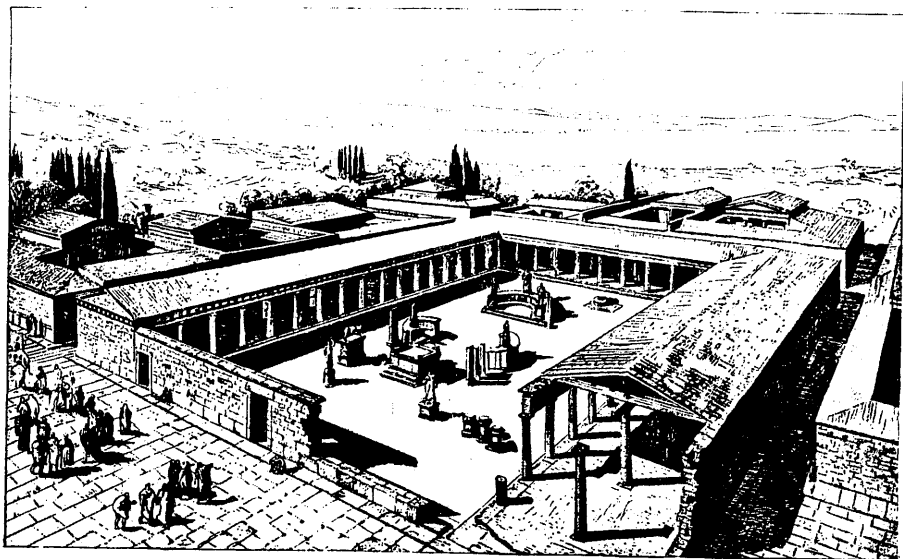
suggestion se relâche, l'individu, d'abord hésitant, se sépare de la foule : alors, de même, se détache peu à peu la sculpture de l'édifice, et le corps vivant de la pierre qui le fixait. Mais un tel changement est lent ; ce sont les forces grégaires qui prolongent tout d'abord leur action : c'est pourquoi les débuts de la sculpture ont été si humbles, voire relativement tardifs en Grèce. En suggérant que la conception grecque de la divinité fut surtout *mythique*, donc attachée au passé des dieux, on n'a pas entendu, ci-avant, nier le fait que les Hellènes de l'âge du fer aient cherché aussi, dans leurs Olympiens, des protecteurs ; il fallait bien s'assurer l'aide céleste, pour le présent et l'avenir. La tradition homérique avait gardé le souvenir des automates animés par Héphestos. C'est ce besoin magique qui va créer la statue ; mais il est populaire, né dans les basses classes des envahisseurs, et ainsi verra-t-on reparaitre quelque temps, à côté, toutes les formes de « l'aniconisme » barbare, « pélasgique » ; les premiers *xoana* se dégagent plus ou moins mal du bétyle, du pilier, de l'arbre sacré. La grossièreté de leurs formes nouvelles contraste avec le caractère raffiné des productions littéraires, et cela fait conjecturer que, tandis que l'épopée homérique devait avoir eu sans doute son origine dans les exigences d'une aristocratie riche et noble, dont elle reflète les actions, c'est au goût des plus incultes que fut dû, à son origine, l'art plastique recommençant. La vie que raniment *l'Iliade* et *l'Odyssée* est, au vrai, celle de seigneurs de

haut parage qui pouvaient se passer au besoin, comme les Crétois, de grandes statues... De là, quelques conséquences : l'art religieux, en Grèce, naît *populaire* : produit de médiocre et banale origine, que le *laos*, ensuite, a réussi à imposer à toutes les autres classes sociales, au point d'en faire, avant le temps même de Périclès, une exigence supérieure de la vie nationale. Or, c'est là ce qui explique sa forme, ses tendances : il ne pouvait être mis, tout au contraire, au service *exclusif* des princes ou des riches : il est resté essentiellement la joie et le besoin de la piété des petites gens, qui le produisaient à l'envi pour eux-mêmes. Mais cela fait comprendre aussi son utilitarisme foncier. Le peuple devait être induit à en user, non pour goûter d'emblée la beauté esthétique, entité pure difficile à concrétiser, bien plutôt pour y rechercher un profit tangible. En fait, les premiers produits des recommencements de l'âge du fer, ceux que nous pouvons considérer comme vraiment grecs, sont des dons votifs ; tel l'Apollon de Manticlos (pl. XVII), offrande au dieu de la jeunesse. Sans nul doute, ils ont précédé la création de l'image cultuelle. Les fidèles auraient offert, peut-on croire, à la divinité encore invisible, d'abord l'image des êtres — hommes, animaux, — sur lesquels on voulait attirer quelque céleste protection. L'archéologie a fait constater précisément comment nous n'avons rien de plus archaïque que les pauvres images dites « géométriques » souvent en argile et en bronze, parfois en ivoire, en os, en plomb, des couches inférieures des sanctuaires ;



A. - Type de sanctuaire à cour ouverte : Le Delphinion de Milet (reconstitution).
 B. - L'Apollon ionien de bronze de Piombino, Musée du Louvre (vi^e s.).

haut parage qui pouvaient se passer au besoin, comme les Crétois, de grandes statues... De là, quelques conséquences : l'art religieux, en Grèce, naît *populaire* : produit de médiocre et banale origine, que le *laos*, ensuite, a réussi à imposer à toutes les autres classes sociales, au point d'en faire, avant le temps même de Périclès, une exigence supérieure de la vie nationale. Or, c'est là ce qui explique sa forme, ses tendances : il ne pouvait être mis, tout au contraire, au service *exclusif* des princes ou des riches : il est resté essentiellement la joie et le besoin de la piété des petites gens, qui le produisaient à l'envi pour eux-mêmes. Mais cela fait comprendre aussi son utilitarisme foncier. Le peuple devait être induit à en user, non pour goûter d'emblée la beauté esthétique, entité pure difficile à concrétiser, bien plutôt pour y rechercher un profit tangible. En fait, les premiers produits des recommencements de l'âge du fer, ceux que nous pouvons considérer comme vraiment grecs, sont des dons votifs ; tel l'Apollon de Manticlos (pl. XVII), offrande au dieu de la jeunesse. Sans nul doute, ils ont précédé la création de l'image cultuelle. Les fidèles auraient offert, peut-on croire, à la divinité encore invisible, d'abord l'image des êtres — hommes, animaux, — sur lesquels on voulait attirer quelque céleste protection. L'archéologie a fait constater précisément comment nous n'avons rien de plus archaïque que les pauvres images dites « géométriques » souvent en argile et en bronze, parfois en ivoire, en os, en plomb, des couches inférieures des sanctuaires ;



A. - Type de sanctuaire à cour ouverte : Le Delphinion de Milet (reconstitution).
 B. - L'Apollon ionien de bronze de Piombino, Musée du Louvre (vi^e s.).

à Dodone, Olympie, Delphes, Délos, etc. Bien d'autres *hiéra* secondaires, comme à Sparte celui d'Artémis Orthia, notamment (pl. X), ou le Ménélaion, les ont rendues par centaines. Avec ces *agalmata* la plastique inaugure, en Grèce, sa brillante destinée... de la façon la plus modeste, et qui nous atteste bien le caractère fétichiste donné aux premières figurines, en Grèce comme chez tous les peuples incultes ; même intention, même valeur aussi, hélas ! fort grossière. Quand de tels *ex-voto* portent des inscriptions explicatives, à la manière des statues égyptiennes et asiatiques¹, on les voit attester le dieu, en lui rappelant, lui recommandant le donateur ; on sait l'envahissement des écritures talismaniques sur les statues d'Égypte, de Mésopotamie, des Hittites. La Grèce elle-même a débuté par là, et ne s'affranchira que tardivement de cette pratique superstitieuse. Nous devinons ailleurs encore d'étranges survivances : on a insisté² sur le caractère *orientalisant* des premières productions votives ; le Dionysos « compagnon » du phallus, connu par les textes, n'est-il pas un succédané du dieu sumérien, au clou, des dépôts de fondation asiatiques ? Et les petits bronzes qui montrent sous leurs semelles des jets de fonte permettant de les assujettir à leurs bases, ne conservent-ils pas le souvenir de prescriptions relatives aux idoles phéniciennes et cananéennes, pour qui la

1. Dr Contenau, *Rev. hist. relig.*, LXXXI, 1920, p. 329.

2. F. Poulsen, *Der Orient und die Anfänge*, etc. ; V. Müller, *Frühe Plastik*, 1929.

condition rituelle indispensable était de ne jamais « broncher sur leur piédestal »¹ ? Il n'est pas illégitime de penser à de telles actions du dehors. Même dans leurs types les plus évolués, les ex-voto qu'on appelait récemment encore ceux de l'« archaïsme avancé » se révèlent tout imprégnés d'influences étrangères ; on a remarqué combien les Corés — ces dames de compagnie des déesses, assemblées selon une intention magique — restent égyptisantes dans leur structure architectonique, leur enveloppement conventionnel. Les premiers types virils, quoi qu'on ait dit, n'ont pas moins été conditionnés extérieurement ; alors que la physionomie du montagnard dorien devait être maigre, accentuée, caractérisée par une barbe en pointe, sous l'influence des Sémites d'Asie, le premier art grec, jusqu'au « Barbe-Bleue » de l'Acropole, un Nérée, a multiplié les visages larges, pleins, souriants, aux nattes frisées, aux barbes calamistrées².

Loin après les figurines pour ex-voto, la Grèce nouvelle créera l'image de culte, l'idole. Mais tandis que la rusticité des premières offrandes fait penser qu'elles avaient été les produits spontanés d'un art populaire, au contact direct de la nature, la même certitude ne se rencontre plus pour les grandes statues apparues

1. R. Dussaud, *C. R. Ac. Inscr.*, 17 juin 1921.

2. On a noté que le type de Zeus, sur certain tympan en tuf polychrome de l'Acropole, montrait de curieuses ressemblances avec celui des dynastes assyriens, peints dans les palais de l'Euphrate, comme à Til-Barsip, au temps des Sargonides.

après le temps où Psammétique, en 656, ouvrit son royaume aux Grecs. Sous ce souverain philhellène du Delta, et jusqu'à Amasis encore, un réapprentissage efficace de la statuaire s'est fait en Égypte, pour les artistes de Crète et de l'Archipel, pour ceux de l'Ionie d'Asie. S'il paraît aujourd'hui bien excessif de prétendre que tous les types primitifs — *Couroi* et *Corés* — dériveraient d'un centre d'expansion unique, la Crète¹, du moins voit-on que l'île des anciens Minos, avec Chypre, elle-même terre très antique, joue un rôle prépondérant dans la réadaptation de la grande statuaire : les influences égyptiennes sont passées par là ; des documents cruciaux, dûs aux Dédalides, attestent les contacts ; nous pourrions même suivre les tâtonnements des ateliers intermédiaires, où tailleurs de pierre et fondeurs de bronze, instruits communément, mettaient à profit les vieilles leçons.

On s'est demandé si lesdits ateliers avaient créé surtout des offrandes votives, ou des idoles déjà. Ce qui est sûr, c'est que toute cette première production ne s'écarterait guère du rendu de la figure humaine, traitée en privilégiée. Il y a eu des animaliers experts, certes ; mais assuré dans les voies de l'anthropomorphisme, l'art primitif n'a guère cherché à emprunter à l'Égypte, par exemple, autre chose que des *techniques* et les plus typiques attitudes ; les contacts religieux se sont

1. Ce fut là la théorie, considérée bientôt comme un « pancrétisme » trop dogmatique, de M. E. Loewy, *Oesterr. Jahresh.* 1909, p. 243 sqq. Le temps y a apporté d'utiles accommodements.

réduits dans le Delta, à ces syncrétismes populaires dont Hérodote, par exemple, nous apportera le témoignage. Pas de thériomorphisme récurrent. L'art hiératique d'Asie ne fournissait nulle suggestion contradictoire. La statuaire votive grecque, ainsi, a bien pu influencer à l'aise, du moins en une certaine mesure, la figuration des premières idoles, cependant, d'ailleurs, que la production des grands simulacres de divinités servait elle-même à hausser peu à peu le mérite de l'art « miniaturiste », celui des praticiens fournisseurs d'ex-voto. Peu à peu, les statues des deux genres arrivèrent à se ressembler étroitement, équivalentes pour la taille et les aspects. Quand les inscriptions manquent, il n'est pas toujours facile de distinguer les intentions, dans la sculpture grecque archaïque : a-t-on affaire à des adorants ou à des dieux ? A Milet, par exemple, des statues divines assises, caractérisées par une dédicace, sont identiques d'aspect aux effigies honorifiques des Branchides, prêtres du lieu. Une telle indistinction tient assurément à la nécessaire limitation d'un art encore balbutiant, et qui, ayant eu tout à former, a été obligé de se contenter provisoirement d'un petit nombre de types : tantôt ramassés sur eux-mêmes, tantôt centrifuges, en quelque sorte ; mais la conception résolument anthropomorphique de la religion grecque a aussi exercé en cela son influence, ne l'oublions pas.

Les plus anciennes effigies des dieux ont eu une destinée difficile, en raison des guerres ; certaines

devaient tenter par leur valeur matérielle, sinon par leur art. Nous ne pouvons être surpris qu'elles aient aujourd'hui, pour la plupart, disparu ; non pas surtout qu'elles aient été, comme on le croyait, créées presque exclusivement d'abord en bois, matière particulièrement périssable. Strabon emploie le mot *xoanan* pour des statues de marbre ou d'ivoire et d'or, Lucien pour des statues de métal, et nous avons cessé de croire que la technique des menuisiers ait dû nécessairement en Grèce préparer et précéder celle des tailleurs de pierre tendre, ou même ensuite des marbriers. Mais, au cours des âges, les simulacres les plus anciens ont pu être remplacés par d'autres, postérieurs, accommodés à un goût évolutif ; on parle encore de *xoana* dédiés un siècle avant Jésus-Christ ! Beaucoup sans doute, périrent en Orient, lors de la destruction de la religion à laquelle ils appartenaient. Du moins, les descriptions qu'on en a les montrent, le plus souvent, conformes au type des statues humaines : dieux et fidèles, faits à la mesure les uns des autres, s'étaient rapprochés ! Le dédicant, dans les temples, pouvait se voir quasi semblable à la divinité à qui il apportait son offrande : ce changement, dont la petite statuaire votive n'eût sans doute pas pu, par elle seule, décider, a été certainement favorisé par les influences extérieures, égyptiennes surtout, dont la grande statuaire divine bénéficia. Mais comment expliquer, — alors que les premières œuvres de la statuaire divine, quoique en progrès sur les ex-voto populaires, restent encore plu-

tôt au-dessous de celles, si éloignées, dans le temps, de l'art des dynasties memphites — que l'art grec ait pu, de 650 à 550, conquérir tant de progrès, déjà, au lieu de s'arrêter plus ou moins, comme l'art oriental, dans un cycle déterminé de formes et de types ? On ne manquera pas d'invoquer, et justement, l'excellence du génie grec¹. Mais l'explication suffit-elle ? Probablement, nous devons croire que si la plastique grecque s'est si rapidement mise hors de pair, c'est qu'elle ne s'est pas limitée alors au type de la statue du culte et de la figurine votive. Le service des images divines, on l'a dit, rendait plus nécessaire que jamais l'existence d'une « demeure d'éternité ». Cette demeure, le Grec sentit le besoin de l'embellir. Et les sujets de décoration *en relief* devaient, dès lors, lui être nécessairement fournis par le trésor de sa religion *mythique*, l'art des seigneurs réapparaissant avec son prestige et le bénéfice de sa fantaisie sereine.

Seulement, et c'est là la grande différence — entre la religion grecque d'une part, les religions égypto-orientales encore si imprégnées de magie, par ailleurs, — cette décoration ne pouvait plus être comme une éternelle et constante figuration talismanique, consacrée à préparer, à expliquer, à titre de complément, l'œuvre attendue de la divinité : elle ne devait plus se proposer d'aider seulement à la protection des fidèles. La conception poétique de la Grèce avait été,

1. A. Della Seta, *Il nudo nell'arte*, Introduction.

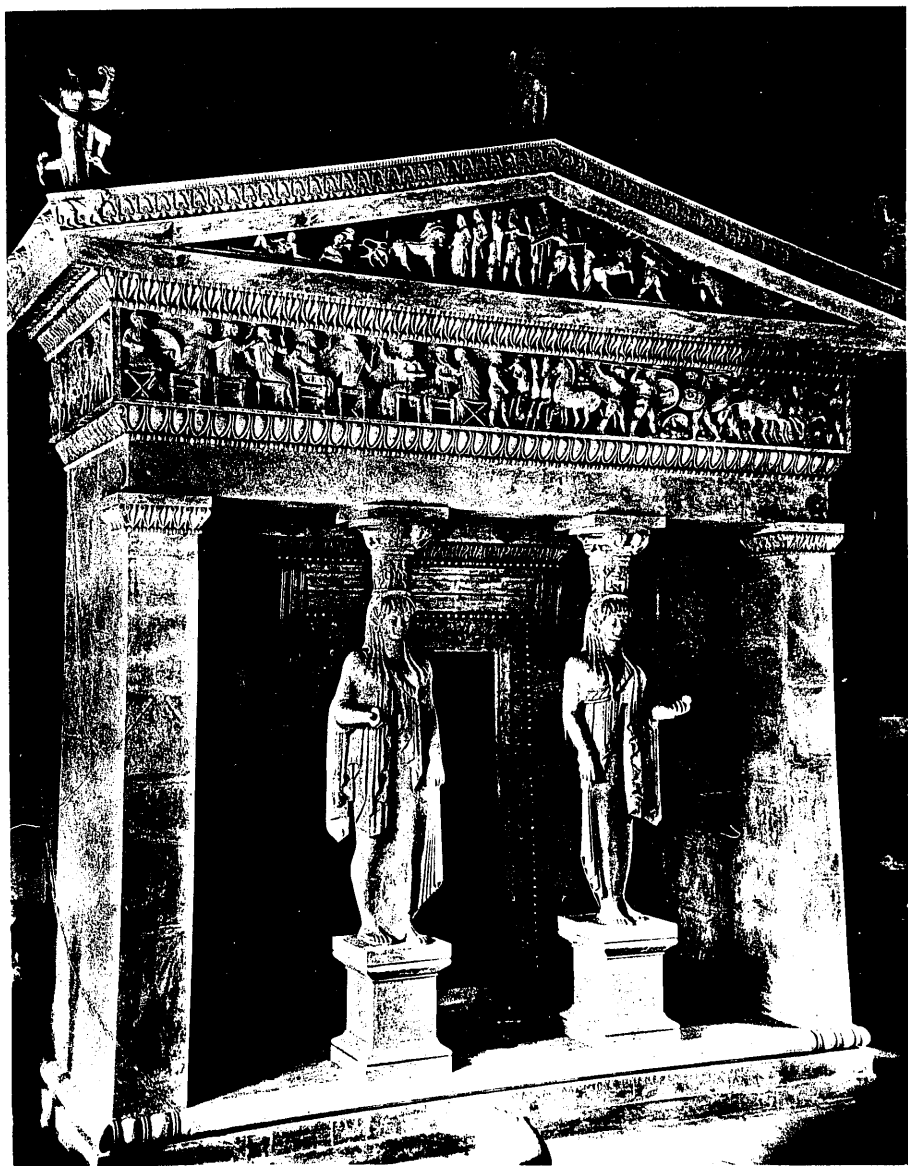
dès l'origine, on l'a vu, organisée autour de l'élément rétrospectif du souvenir ; elle s'était placée sous le couvert, dirait-on de Mnémosyne, cette mère des Muses. Comme si l'on eût suffisamment déjà concédé au peuple, en lui accordant l'usage de la figurine votive et le culte de l'image, la création décorative s'employa dans le temple même selon les voies maternelles déjà ouvertes pour la littérature épique : elle ne visa qu'à relater, au passé, des actions héroïques, de divines entreprises. Ici ou là, pas d'imploration, mais des récits ; plus de magie, partout de l'histoire légendaire.

En notant cette originalité, on ne s'est pas toujours soucié de l'expliquer. Que verrait-on ? Il semble que le courant des idées que nous constatons autour du temple, — génératrices, animatrices du décor, — soit, partiellement du moins, une récurrence, un héritage de la civilisation créto-mycénienne. L'art créto-mycénien, produit d'une race très fine et développée, avait déjà eu la passion pure, seigneuriale, de la contemplation, le goût de raconter pour raconter : il s'émouvait à transcrire en formes plastiques la beauté ou l'intérêt de la vie. Le « gesso douro » annonçait les grandes frises sculptées, et il avait fait triompher, à l'entrée Nord du palais cnossien, ces puissantes chasses du taureau sacré, qui étonnaient les visiteurs des Minos. Mais du temps des Achéens à la Grèce du *vii^e* siècle, le peuplement s'était profondément modifié, le caractère de la religion, tout autant : l'esprit narratif héréditaire, dans

les temples grecs, devait chercher un nouveau contenu : il le trouva, le plus facilement, parmi le lot des croyances reconstituées ; car elles avaient tissé déjà, autour des figures de dieux et de héros, tout un assemblage de mythes, fort propices à la décoration sculpturale ou picturale.

De là vient que, tandis que le temple égyptien s'est recouvert, de fond en comble, de *scènes de culte*, — parce que, plus grand était leur nombre, plus la divinité se trouvait obligée d'être favorable, croyait-on, aux constructeurs, — le décorateur du temple grec, lui, a limité la vêtue sculpturale ou picturale à certaines parties, choisies, de son édifice. Là encore, l'art a concentré ses effets. Et cette illustration, on ne se croyait pas tenu en Hellade à la subordonner très étroitement à la divinité maîtresse du « lieu d'éternité » ; en certains cas, les scènes mythiques qui la constituent n'ont qu'un rapport éloigné — parfois même aucun contact, — avec la légende centrale du dieu occupant. La seule règle est qu'on ne mettra jamais que des mythes *olympiens* dans les temples des Ouraniens ; ce qui est légende chthonienne s'isole pour l'art funéraire.

Qu'en résulte-t-il ? C'est que ne devant pas seulement servir à la divinité, l'ornementation du temple va profiter surtout au spectateur, et, peu à peu, s'ordonner pour lui. De même que l'architecture de l'édifice reporte son souci de beauté à l'enveloppe visible *du dehors*, c'est pour le fidèle que le ciseau ou le pin-



Un Trésor à caryatides. Trésor de Siphnos à Delphes (525 av. J. C.) :
 au fronton, la dispute du trépied ; sur la frise ici en façade,
 combat homérique sous l'œil des dieux.

les temples grecs, devait chercher un nouveau contenu : il le trouva, le plus facilement, parmi le lot des croyances reconstituées ; car elles avaient tissé déjà, autour des figures de dieux et de héros, tout un assemblage de mythes, fort propices à la décoration sculpturale ou picturale.

De là vient que, tandis que le temple égyptien s'est recouvert, de fond en comble, de *scènes de culte*, — parce que, plus grand était leur nombre, plus la divinité se trouvait obligée d'être favorable, croyait-on, aux constructeurs, — le décorateur du temple grec, lui, a limité la vêtue sculpturale ou picturale à certaines parties, choisies, de son édifice. Là encore, l'art a concentré ses effets. Et cette illustration, on ne se croyait pas tenu en Hellade à la subordonner très étroitement à la divinité maîtresse du « lieu d'éternité » ; en certains cas, les scènes mythiques qui la constituent n'ont qu'un rapport éloigné — parfois même aucun contact, — avec la légende centrale du dieu occupant. La seule règle est qu'on ne mettra jamais que des mythes *olympiens* dans les temples des Ouraniens ; ce qui est légende chthonienne s'isole pour l'art funéraire.

Qu'en résulte-t-il ? C'est que ne devant pas seulement servir à la divinité, l'ornementation du temple va profiter surtout au spectateur, et, peu à peu, s'ordonner pour lui. De même que l'architecture de l'édifice reporte son souci de beauté à l'enveloppe visible *du dehors*, c'est pour le fidèle que le ciseau ou le pin-



Un Trésor à caryatides. Trésor de Siphnos à Delphes (525 av. J. C.):
 au fronton, la dispute du trépied; sur la frise ici en façade,
 combat homérique sous l'œil des dieux.

ceau des artistes travaille : près des temples, le Grec aimera toujours regarder, comme fait le chœur des suivantes de Créousa, dans la scène célèbre de l'*Ion*, de belles scènes mythiques, quelles qu'elles soient; peu chaut au pèlerin que la divinité de la *cella* ait, par elle-même, exigé, déterminé leur assemblage, souvent hétéroclite. On fait toujours mise et recette, de bonne foi, d'un passé légendaire plaisant au souvenir; il est hors du temps, également détaché du présent, et de cet avenir que règlent seuls les dieux. Si devant la statue de ces Immortels, à l'intérieur, le Grec se présente, à l'occasion, en *orant*, il reste autour du temple, par la plus belle revanche de sa curiosité indépendante, un simple promeneur, plus ou moins érudit; sa méditation s'avère contemplative, non nécessairement pieuse. Ainsi est constitué d'emblée, le caractère purement désintéressé, cette fois, de la plastique monumentale; certes, on visera à l'orienter — et surtout à l'époque classique — dans les grands sanctuaires, pour qu'elle plaise au dieu, à la cité bénéficiaire; l'Acropole d'Athènes raconte d'un temple à l'autre, par ses frontons, ses frises, la gloire d'Athéna; Delphes exaltera Zeus, Dionysos, Gé, les Létôïdes; Olympie fera revivre les légendes constitutives de ses jeux. Il y a partout à retrouver des intentions de cet ordre. Mais elles n'expliquent pas tout; dans les sanctuaires, aux ensembles mythiques librement choisis, peuvent s'associer maintes scènes indépendantes; même encore, isolément, certaines figura-

tions un peu magiques : des métopes de terre-cuite, d'un temple de Thermos, du Laphrion de Calydon, porteront un simple masque de Gorgone ; le sphinx apotropaïque apparaîtra sur la frise d'architrave, si exceptionnelle, d'Assos, et sur diverses métopes de Sélionte (pl. XXI). Et l'on pourra constater même, en certain cas, l'association des sujets mythiques *avec des scènes tirées de l'humble vie réelle* : un chasseur chargé de butin figure sur une métope peinte de Thermos ; un banquet se trouve représenté sur la frise d'Assos, sans qu'on puisse affirmer, — même là, en Asie, — que sa destination ait été purement rituelle. De grands groupes d'animaux en lutte, — souvenir peut-être des Chasses minoennes ou asiatiques, — parfois sans nulle valeur symbolique ou religieuse, orneront à leur gré les vides extrêmes des frontons ; on en connaît dans la primitive Acropole d'Athènes, comme à Delphes ; là, du moins, on soupçonne leur rapport avec les pouvoirs de divinités qui avaient été maîtres ou maîtresses des fauves. Or c'est ici un caractère commun aux œuvres grecques archaïques ; car l'art industriel a associé lui-même, parallèlement, les sujets mythiques, les épisodes de la vie réelle, et les groupes d'animaux.

XV. — DE L'ART SACRÉ A L'ART PROFANE
PRÉDOMINANCE PROGRESSIVE DE L'ESPRIT DÉCORATIF

Le relâchement des liens, entre la divinité du temple et la décoration même de l'édifice affecté à la vie ter-

restre des Immortels, suffirait à prouver que la création de l'idole de culte a dû précéder la nouvelle sculpture monumentale. Entre l'une et l'autre de ces deux productions d'art, il n'y a pas unité de genèse, et la statue revendique les débuts. En fait, la décoration du temple n'a été qu'une des premières manifestations extérieures de l'esthétique désintéressée des Grecs, dont le progrès ultérieur a toujours tendu vers l'émancipation. Dans le *hiéron*, il y avait déjà rencontre et contraste de deux forces sociales opposées, l'une venant des milieux populaires, et, si l'on veut, du bas ; l'autre, plus tardive, des classes riches ou plus élevées qui peu à peu se régénéraient : c'est celle-ci, semble-t-il, qui a seule décidé de la plastique monumentale. L'exigence productrice de la figurine votive, de l'idole, restait fondée sur la valeur utilitaire de l'art ; l'autre a été plus pure : aristocratique, intellectuelle. Les Grecs évolués, dans les cités enrichies, ont aménagé leurs maisons divines, comme les privilégiés de la fortune ornaient leur mobilier et choisissaient leurs vases. Ce n'est guère un hasard si la beauté de l'Acropole classique a dépendu, au siècle même de Périclès, du bon rendement des mines du Laurion, et de la mainmise sur le trésor des alliés. Le succès de l'art exigeait ces bénéfices. On n'est pas surpris, de la sorte, si les mêmes sujets qui paraissent à l'entablement de tels ou tels grands *naoi* ont été empruntés par exemple, pour le coffre de Cypselos... ou le vase Chigi. Une preuve de l'origine et de l'ancienneté de ce com-

mun esprit décoratif, est qu'il ne néglige pas tout à fait le répertoire animalier et végétal du monde créto-mycénien. Sur les vases, les zones de fauves, de sphinx ou de griffons mêmes, gardent une place d'honneur à côté des figurations mythiques, des jeux funèbres, et des chasses; dans la décoration même des *hiéra* et des grands édifices publics, les cymaises, les antéfixes parfois même, utilisent les oiseaux d'eau, comme à Thasos, les coqs et poules comme à Xanthos, les échassiers pêcheurs comme sous les rampants des frontons de l'Hécatompédon *in antis*, à l'Acropole d'Athènes : décors libres qui nous forcent à nous souvenir, parfois encore, et quelques instants au moins, des fresques de Cnossos ou d'Haghia Triada, et, ainsi, même au pays de Socrate, de l'immense divinité de la nature.

Or, c'est un fait intéressant à noter que ces sujets, éclectiques, ne sont pas *descendus*, dirait-on, du temple à la demeure humaine, et ainsi du grand art à la production mineure; c'est au contraire la petite décoration industrielle qui semble les avoir préparés, surhaussés, fournis. Les découvertes archéologiques récentes ont prouvé que la décoration figurée avait commencé, à Prinias, à Délos, à Sparte, à Thermos, un peu partout, en de modestes maisons divines, vraies *chapelles* exiguës, pour s'étendre ensuite à de plus vastes édifices. L'Héraion d'Olympie est resté étonnamment pauvre, en ses commencements, pour l'ornementation monumentale, au temps même où

certains visent à lui attribuer, désormais, ses premières statues de culte. L'époque pisistratique (deuxième moitié du VI^e s.) est celle où se sont développés d'abord les grands ensembles de plastique architectonique. A Sélinonte, à Olympie, à Delphes, à Mycènes, à Athènes même, ce qui est antérieur à cette période révèle son humble destination par des proportions modiques. Encore, là où le contrôle est rendu possible par une tradition littéraire, par exemple à Delphes et à Olympie, verrait-on les sculptures architectoniques appliquées le plus fréquemment, d'abord, à de petits édifices spéciaux, qui ne furent pas des temples : les Trésors, sortes de « sacristies » isolées (pl. XVI), destinées à la garde de précieuses offrandes votives. Les cités les plus lointaines les consacraient à l'envi dans l'enceinte des sanctuaires fréquentés. Ils ne contenaient aucune statue de culte : ainsi, leur décoration plastique, tirée toujours de la mythologie, révèle-t-elle plus clairement, s'il se peut, son indépendance par rapport à la foi. Il est possible que l'ornementation du Trésor ait, en certains cas, préparé celle des temples mêmes : châsse agrandie, reliquaire monumental, cet édicule a été, en fait, le juste intermédiaire entre l'architecture industrielle et la construction sacrée ; il ne s'était proposé que d'être un écrin pour les objets d'art et les religieux souvenirs qu'il préservait. Plus tard, on se préoccupa, il est vrai, de rapprocher des éléments de diverses origines, qui n'avaient fait d'abord que voisiner ; lorsque Bathyclès

de Magnésie, premier des « ensembliers » de la Grèce, bâtit et sculpta un « Trône » à l'Apollon d'Amyclae, en Laconie (pl. XIV), — vaste ensemble de portiques et d'*oikoi* dressé sur une terrasse monumentale qui entourait la vieille idole d'Apollon casqué, avec l'autel chthonien d'Hyacinthos, — il combina les nombreux sujets mythiques de sa décoration rajustée, un peu à la manière où les avait employés, ailleurs, par exemple, le décorateur du coffre de Cypsélos. On note bien, d'après les descriptions de Pausanias, la prédominance des scènes d'Enlèvements au ciel, souvenir d'une religion préhellénique; mais une autre mythologie, plus doricienne, s'est infiltrée à travers ces rappels : le rapport entre l'idole, l'autel, et le « Trône » pouvait rester un peu artificiel, après cela, et c'est ainsi qu'il paraissait sans doute. Quand l'ornementation descendit, en quelque sorte, des parois extérieures du temple, pour se concentrer jusque sur l'image de culte, celle-ci bénéficia de plus en plus d'éléments qui n'avaient rien à voir avec la fonction protectrice promise jadis à l'idole. Le socle du Zeus de Phidias, à Olympie, portait maints reliefs divers, d'un lien fort vague entre eux, et avec la statue; on avait représenté là le meurtre des Niobides, l'Amazonorrhée d'Héraclès; certaines peintures de Panainos rehaussaient ce décor en relief : elles montraient Héraclès et Atlas, Thésée et Pirithoos, Héraclès et le lion, Ajax et Cassandre, Hippodamie et Stéropé, Prométhée et Héraclès, même Penthésilée et Achille; directement aussi sur la

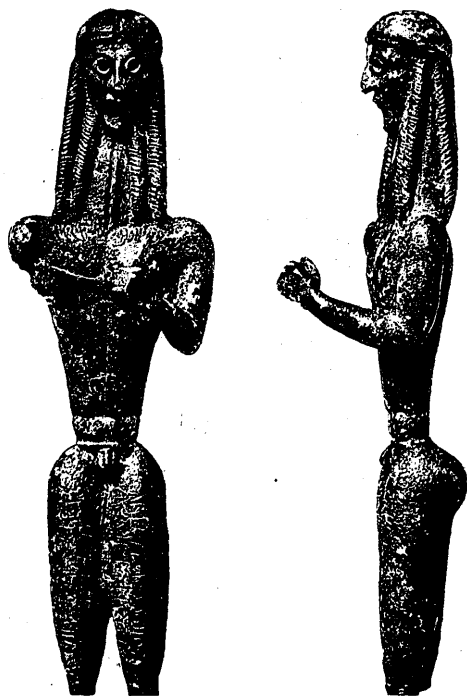
statue de culte, on voyait une Amazonomachie de Thésée, et une Naissance d'Aphrodite. Nous ne rappelons ici que les éléments principaux. L'Athéna Parthénos, à l'Acropole d'Athènes, portait elle-même sur sa base la naissance de Pandora; il y avait, sur les parties extérieures de son bouclier une Amazonomachie, sur le rebord intérieur, une Gigantomachie; jusque sur les hautes semelles de ses chaussures, l'artiste avait esquissé une Centauiromachie! L'érudition antique et moderne a pu vouloir dégager, à l'occasion, du choix de tels sujets, une intention subtile et symbolique, avec appel à de hautes conceptions morales; mais la vérité est qu'ils constituaient alors le répertoire commun de tout l'art grec décoratif — peinture et sculpture. Ils ne faisaient guère que répéter, au contact direct de l'idole, le rôle joué extérieurement par la sculpture des métopes, ou celle des frises continues, sinon des frontons mêmes. Pour celle-ci, il serait fort abusif, on l'a dit, de nier, en la plupart des cas, certain choix *olympien* déterminé religieusement, assurant une plus ou moins directe parenté, par conséquent, avec la destination sacrée de l'édifice¹: reste qu'entre l'idole même, et le principe, religieux aussi, de la décoration de son temple, le plus essentiel contraste subsista souvent. La valeur de la décoration

1. Ce n'est pas toujours le cas, même sur les plus grands temples; par exemple, au Parthénon, l'ensemble des métopes de la frise Nord se rapportait, comme on l'a récemment montré, à l'illustration d'épisodes de la guerre de Troie.

monumentale n'en a pas été d'ailleurs diminuée, l'art arrivant à gagner ce que perdait, en ces cas, la convenue logique.

XVI. — LA PEINTURE ET LES THÈMES DE LA DÉCORATION
INDUSTRIALISÉE

L'esthétique décorative devait assurer son triomphe avec les thèmes, les conceptions mêmes de la peinture : fresque murale que l'on oublie trop, ou enluminure industrialisée des vases. Plus encore que la plastique monumentale, la peinture des Grecs a diffusé l'esprit d'indépendance religieuse. On a noté ci-dessus que les origines de cet esprit se reportaient jusqu'à la peinture créto-mycénienne, avant l'ère des grandes invasions. Déjà les seigneurs achéens avaient, tout en faisant conserver dans leurs ateliers palatiaux le goût du décor végétal, marin, animalier, cher aux Minoens, obtenu que prédominât la figure humaine, sur les processions, chasses ou batailles des grands panneaux du *mégaron* ; leurs vases mêmes aboutissaient — exceptionnellement, il est vrai — à préférer un tel décor. A l'époque « géométrique », où la religion a été ramenée, si directement, vers la terre et vers l'homme, une telle tendance ne pouvait que s'accroître. Dans ses cortèges funéraires, — dont nous reparlerons, — ses scènes d'enlèvements ou de batailles (pl. IV), la vêtue ornementale des cratères du Dipylon se révèle largement humaine ; lorsque les dieux dompteurs de fauves parais-



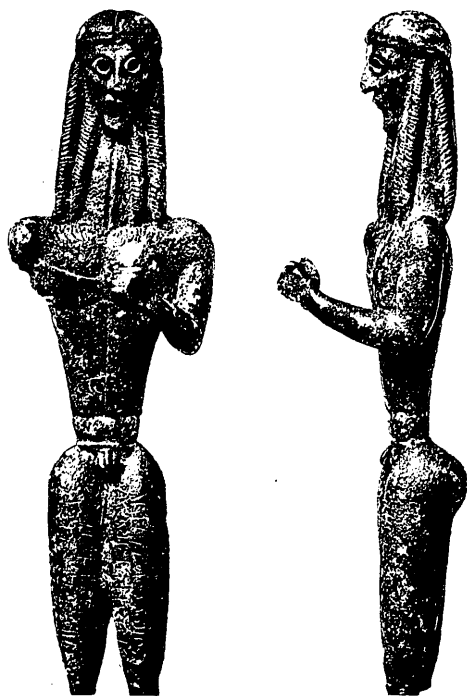
Plastique et poésie. A. - Apollon Tyszkiewicz (Musée Boston),
avec dédicace métrique (béotienne) rappelant une prière de l'*Odyssee*.

B. - Les deux Eris d'Hésiode (Travaux, 11 sqq.),
sur un vase attique à figures noires.

monumentale n'en a pas été d'ailleurs diminuée, l'art arrivant à gagner ce que perdait, en ces cas, la convenance logique.

XVI. — LA PEINTURE ET LES THÈMES DE LA DÉCORATION
INDUSTRIALISÉE

L'esthétique décorative devait assurer son triomphe avec les thèmes, les conceptions mêmes de la peinture : fresque murale que l'on oublie trop, ou enluminure industrialisée des vases. Plus encore que la plastique monumentale, la peinture des Grecs a diffusé l'esprit d'indépendance religieuse. On a noté ci-dessus que les origines de cet esprit se reportaient jusqu'à la peinture créto-mycénienne, avant l'ère des grandes invasions. Déjà les seigneurs achéens avaient, tout en faisant conserver dans leurs ateliers palatiaux le goût du décor végétal, marin, animalier, cher aux Minoens, obtenu que prédominât la figure humaine, sur les processions, chasses ou batailles des grands panneaux du *mégaron* ; leurs vases mêmes aboutissaient — exceptionnellement, il est vrai — à préférer un tel décor. A l'époque « géométrique », où la religion a été ramenée, si directement, vers la terre et vers l'homme, une telle tendance ne pouvait que s'accroître. Dans ses cortèges funéraires, — dont nous reparlerons, — ses scènes d'enlèvements ou de batailles (pl. IV), la vêtue ornementale des cratères du Dipylon se révèle largement *humaine* ; lorsque les dieux dompteurs de fauves parais-



Plastique et poésie. A. - Apollon Tyszkiewicz (Musée Boston),
avec dédicace métrique (béotienne) rappelant une prière de l'*Odyssée*.

B. - Les deux Eris d'Hésiode (Travaux, 11 sqq.),
sur un vase attique à figures noires.

sent dans la décoration géométrique, en Béotie par exemple, à Sparte, aux Cyclades, on trouve leur type nettement anthropomorphisé, et le thériomorphisme est en recul. C'est ensuite que les tendances orientalisantes de la civilisation grecque, alors remise en contact étroit avec l'Asie, ramenèrent, dans le répertoire usuel, le cortège des génies ptérophores, des monstres ailés (pl. XI). En même temps se constituait une mythologie embryonnaire, concernant la vie des dieux et des héros : vases, fibules, ustensiles divers, mobilier, et la peinture comme la sculpture monumentale, tout l'art va puiser des inspirations dans ce trésor, à vrai dire, limité. On a dit ci-dessus pourquoi. Ce qui peut offrir une surface à la décoration utilisera à l'envi les mêmes thèmes, évitant la monotonie plutôt par d'ingénieuses inventions de détail que par le dédain du déjà vu.

Ces thèmes sont restés *isolés*, pour les dieux comme pour les héros. En mettant à part les assemblées plénières d'Immortels, voire certains « panthéons » locaux (pl. IX), ou les groupements de circonstance formés par exemple, pour assister soit à quelque épisode de la bataille de Troie, soit à d'autres conflits humains, tantôt aussi pour honorer Héraclès présenté dans l'Olympe, voire Thésée pénétrant au fond des mers chez Amphitrite, l'unique action concertée, utilitaire, a été la lutte des Olympiens contre les géants (pl. XII), jaloux de conquérir l'empire du monde. Racontée dans les poèmes épiques qui servirent de modèles à Hésiode,

à Pindare, à Eschyle, cette furieuse mêlée du ciel et de la terre avait été multiforme, éparse, car — de Cilicie, où Zeus abattit Typhée, à l'Olympe menacé d'escalade, — elle eût pu couvrir toute l'étendue du monde hellénisé. Les premiers artistes grecs, puis leurs successeurs classiques, ne l'ont pas moins su découper au besoin en épisodes, utilisant selon leurs préférences seulement quelques scènes; aux frontons du vieux temple de l'Artémis corcyréenne, pleins de souvenirs de la religion préhellénique, la Gorgone et Gé sont protagonistes; à Delphes, triomphent au contraire Zeus et les Létéïdes, avec Dionysos et Athéna, sur le tympan Ouest du temple des Alcméonides. Le second Hecatompédon d'Athènes, vers le même temps, détachait à la place d'honneur l'assaut d'Athéna contre Encelade. La Gigantomachie se prête même au morcellement à travers des cadres de métopes; récemment a été montré combien savamment la frise Est de la *péristasis* dorique du Parthénon, combinée par Phidias, en distribuait les thèmes, encore associés bout à bout, moins d'un siècle plus tôt, sur la frise Nord du Trésor siphnien. Il faudra attendre jusqu'au Grand Autel de Pergame pour revoir le conflit dans son ensemble, grand cauchemar gréco-asiatique peuplé de monstres, drame cosmique développé comme un immense arc-en-ciel, de l'aube à la nuit, de la Terre à l'Océan. — En dehors de cette symbolique bataille, entreprise de libération de l'Olympe indo-européen, chaque dieu a son répertoire individuel d'actions figurées, les plus

fréquentes. Pour Zeus, l'art relate volontiers et ordinairement l'*hiérogamie* du Gargaros avec Héra, ou le rapt d'Europé, ou, avec quelques variantes extérieures, la conquête de multiples favorites mortelles, voire celle de Ganymède. Pour les autres Cronides, Poseidon, Hadès, les sujets préférés sont aussi des thèmes d'amour et d'enlèvements : poursuite d'Amphitrite ou d'Amynone, rapt de Perséphoné sur le char infernal devant qui s'ouvre la terre. Héra, protectrice revêche du mariage qui fit son infortune, n'a guère eu d'histoires, même figurées, en dehors de sa *hiérogamie* ; il est assez rare que l'art la mette au centre d'une action, sauf pour rappeler l'épisode burlesque, mais cependant bien caractéristique, de sa poursuite par les Satyres, ou la vengeance d'Héphaistos, son fils, qui l'enchaîna sur un trône ensorcelé. Pour Déméter, quasi tout le détail de la Passion a été retenu ; les épisodes auxquels on revient le plus souvent sont ceux de la Reconnaissance de Coré, ou de la mission donnée à Triptolème, celui-ci étant presque une scène de culte. Létô est montrée fuyant la jalousie d'Héra, ou après la naissance de chacun de ses enfants ; parfois aussi dans les périls où elle fut protégée par eux, contre Tityos, contre Python. Athéna, qui dut ce privilège sans doute à l'ingéniosité de son peuple, est, entre les déesses, favorisée : son étrange naissance, sa participation à la construction des murs de l'Acropole, la poursuite importune d'Héphaistos, la clandestine naissance d'Erichthonios, la dispute solennelle avec Poseidon,

l'invention et le rejet des flûtes — suivis de la malédiction contre le Silène Marsyas —, ce sont là thèmes classiques. Intimement mêlée à la vie des héros qu'elle conseille et cautionne, Athéna a été aussi témoin des exploits d'Héraclès, de Thésée, de Persée, de Bellérophon, d'autres encore. La vie sentimentale d'Aphrodite fournissait beaucoup, de la naissance marine de l'Anadyomène, à l'enfantement d'Éros. Ses amours, légitimes avec Héphaistos, ou libres avec Arès, Adonis, Phaon, Anchise, ont multiplié les épisodes galants. Pour Héphaistos, bancal disgracié, mari malheureux, il apparaît non seulement à cause du vain désir qu'il eut pour Athéna, sa première « délivrée », mais aussi dans le thiasse dionysiaque, quand enivré par le fils de Sémélé, il fut par surprise ramené dans l'Olympe, pour le pardon d'Héra malicieusement enchaînée. Dionysos, dès les origines, a eu une célébrité dont nous suivons la croissance : la double naissance anormale, le transport dans la montagne de Nysa, l'élevage près des Nymphes ou des Courètes, la lutte narquoise avec les pirates tyrrhéniens, la Descente aux enfers pour préparer l'*Anodos* et l'Apothéose de Sémélé, la conquête d'Ariadné, l'action vengeresse contre Lycurgue et Penthée, l'équipée colonisatrice aux Indes avec l'armée pétulante des Satyres, des Ménades (pl. XVIII), les rapports si affectueux avec le vieux Silène, tout cela a reparu souvent, a richement défrayé jusqu'aux temps hellénistiques la chronique littéraire comme les arts plastiques. Apollon, rude « prytane », n'a pas manqué lui-même de

gloire sculpturale (pl. XV) ou picturale ; on le figurera dans les bras de sa nourrice Ortygie, ou de sa mère, puis tuant Python ou Tityos ; il lutte avec Idas pour la possession de Marpessa ; il arbitre le châtimement des Centaures ravisseurs, il punit cruellement avec Artémis l'orgueil maternel de Niobé. Hermès, tout enfant, le dupe ; Héraclès veut lui ravir le trépied delphique ; maître des chants, lyricine autoritaire, il reçoit le défi impudent, instinctif de Marsyas, et devant les Muses qu'il assemble et guide, cruel, fait supplicier son rival vaincu. A propos d'Hermès, l'art exploite l'invention de la lyre, le rapt des bœufs d'Admète, toute l'activité diplomatique du Messager aux multiples missions délicates : dans la revendication de Coré, le jugement de Pâris, ou le meurtre d'Argos. Arès, guerrier agité, mais couard, reste dans l'art une entité assez pâle, sans grandes actions : l'aventure avec Aphrodite, et la lutte contre Diomède n'ont guère inspiré de décorateurs ; si le Dieu secourt Cynos contre Héraclès, il ne vient là à la rescousse qu'en auxiliaire. Coré, simple reflet dédoublé de sa mère, vit avec elle ou partage aux enfers, sur un lit de banquet, près d'un trône, la royauté des Ombres avec Dionysos-Hadès ; son *Anodos* la ramène périodiquement à la terre, hors de laquelle on la voit surgir, aidée parfois des Silènes : on lui présente en quelques cas l'enfant divin, Ploutos. Artémis, — qui fut sa rivale, d'abord, à Éleusis, — a gardé plus d'âpreté en ses actions, ses chasses ou ses vengeances ; elle s'associe aux luttes de son frère ; elle-même fait déchirer

par ses chiens Actéon l'indiscret. Séléné vient aimer secrètement, sous la lune confidente, le bel Endymion.

Les diverses époques de l'art ont mis au premier plan, tantôt les uns, tantôt les autres des Immortels bienheureux ; leur « geste » mystique n'a pas connu simultanément la même faveur ; on est passé, là comme ailleurs, du grave au plaisant ; dans l'Assemblée olympienne, il y a eu certains dieux « de la onzième heure », qui, ignorés plus ou moins aux temps archaïques, ont recueilli, peu à peu, plus d'admiration et d'hommages : au IV^e siècle, puis à l'époque hellénistique encore ; Aphrodite, Dionysos, par exemple, sont du nombre.

Les demi-dieux, les héros bâtards ou de naissance légitime, ont eu un domaine mythique bien plus étendu ; et la décoration des Trésors appelait spécialement leurs exploits, encore que le temple même ne les ait pas dédaignés. Pourtant, ici ou là, l'art figuré a fait un choix dans les traditions légendaires, et il s'en faut de beaucoup que tout ait été retenu. Qu'Eôs, l'Aurore, enlève le bel adolescent Céphalos, que Borée ravisse Orithyie, les Dioscures leurs Leucippides ; que Pélée surprenne et dompte Thétis la Néréide à qui il devra l'immortalité, voilà des sujets que la peinture, la sculpture voudront traiter à satiété. Grâce à Athènes, Héraclès et Thésée sont naturellement les protagonistes de la mythologie héroïque, le premier plus au contact du *folklore* oriental. A eux se relie plus ou moins les Amazonomachies, les Centauiromachies, qui peuvent être toutefois laissées

indépendantes ; on a figuré moins ordinairement des luttres isolées de Bellérophon, de Persée, de Méléagre, les entreprises des Dioscures, ou leurs épiphanies. L'art a fixé avec plus ou moins de complaisance encore les aventures nautiques de Jason, l'expédition des Argonautes, la *geste* de Prométhée enchainé, puis délivré. La disgrâce des filles de Danaos fut sujet d'une épopée de 6.500 vers, anonyme, dans la première moitié du vi^e siècle, source inspiratrice d'Eschyle ; on n'oublierait pas le merveilleux voyage de Phrixos et d'Hellé ; le mythe d'Œdipe (pl. XXI) et les épisodes saillants des deux sièges de Thèbes. C'est naturellement sur le domaine littéraire, préhomérique et homérique, que l'on a glané le plus. Les événements notables des *Cypriaka*, premier poème du cycle troyen, depuis les Noces de Pélée et le jugement de Paris jusqu'à la surprise de Troïles, tout le contenu de l'*Iliade*, de la *Petite-Iliade*, de l'*Iliou Persis* ; ensuite les *Nostoi*, l'*Odyssée* avec les tragédies consécutives au retour des Grecs vainqueurs dans leur patrie, tout cela a été exploité tour à tour. Il n'est possible ici que d'indiquer l'essentiel ; car le rare, l'insolite dans chaque légende traditionnelle, n'a point manqué non plus d'intéresser tel ou tel fantaisiste, avant les temps mêmes de l'érudition pergaménienne ou alexandrine, qui ne devait plus faire grâce au moindre détail.

Les peintres, tout comme les sculpteurs, ont vécu à l'aise en ce domaine ; choisissant ce qui était le plus apte à subir l'épreuve d'une traduction plastique, à

s'adapter à la zone ou au bandeau, au cadre de la surface grande ou petite, quadrangulaire ou triangulaire... Toutes les confréries d'artistes mélangeaient leurs inspirations, et bien que la primitive sculpture paraisse avoir, en général, moins suggéré que reçu, il serait difficile de classer ou dater les innovations, parfois, surtout, d'en fixer l'origine. Parmi les nombreux créateurs, humbles ou célèbres, de « l'archaïsme », n'en est-il pas d'ailleurs, qui, à la manière des maîtres de la Renaissance, pratiquaient déjà plus d'une technique? Bathyclès de Magnésie a été architecte et sculpteur. Auprès d'un dessin en couleurs, jeté d'un pinceau léger sur une base en marbre du Céramique, une découverte récente a fait reparaitre la signature du « Dédalide » Endoios, auteur, vers le temps des guerres médiques, d'Athéna célèbres, statues de culte ou *agalmata*, en Ionie comme sur l'Acropole d'Athènes. Jusqu'à l'époque même du trône de Zeus à Olympie, peintres et sculpteurs voisinèrent étroitement, empruntant leurs thèmes décoratifs au commun trésor des vieilles épopées; mais les modelant, les rajeunissant en quelque sorte, à loisir. Ainsi faisaient de leur côté, les aèdes, récitant Homère. Les mêmes influences du dehors continuaient alors, en Grèce, leur action, et cette adaptation suivie aux circonstances historiques apparenterait, de ce point de vue encore, des arts quasi parallèles. Si certaines grandes statues primitives de Grèce ont été faites selon l'imitation — combien rétrospective! — des canons



A. - Dionysos *mitréphoros* d'Herculanum (Musée de Naples, bronze).

B. - Ménade couronnée d'un serpent et brandissant une panthère.

s'adapter à la zone ou au bandeau, au cadre de la surface grande ou petite, quadrangulaire ou triangulaire... Toutes les confréries d'artistes mélangeaient leurs inspirations, et bien que la primitive sculpture paraisse avoir, en général, moins suggéré que reçu, il serait difficile de classer ou dater les innovations, parfois, surtout, d'en fixer l'origine. Parmi les nombreux créateurs, humbles ou célèbres, de « l'archaïsme », n'en est-il pas d'ailleurs, qui, à la manière des maîtres de la Renaissance, pratiquaient déjà plus d'une technique? Bathyclès de Magnésie a été architecte et sculpteur. Auprès d'un dessin en couleurs, jeté d'un pinceau léger sur une base en marbre du Céramique, une découverte récente a fait reparaitre la signature du « Dédalide » Endoios, auteur, vers le temps des guerres médiques, d'Athéna célèbres, statues de culte ou *agalmata*, en Ionie comme sur l'Acropole d'Athènes. Jusqu'à l'époque même du trône de Zeus à Olympie, peintres et sculpteurs voisinèrent étroitement, empruntant leurs thèmes décoratifs au commun trésor des vieilles épopées; mais les modelant, les rajeunissant en quelque sorte, à loisir. Ainsi faisaient de leur côté, les aèdes, récitant Homère. Les mêmes influences du dehors continuaient alors, en Grèce, leur action, et cette adaptation suivie aux circonstances historiques apparenterait, de ce point de vue encore, des arts quasi parallèles. Si certaines grandes statues primitives de Grèce ont été faites selon l'imitation — combien rétrospective! — des canons



A. - Dionysos *mitréphoros* d'Herculanum (Musée de Naples, bronze).

B. - Ménade couronnée d'un serpent et brandissant une panthère.

rigides de la statuaire memphite, ce sont les Égyptiens encore qui apprirent aux apprentis dessinateurs à dresser au carreau leurs naïves silhouettes, à en détailler l'intérieur par des lignes¹. Le surnom de « l'Égyptien » donné à Philoclès, l'« inventeur » du tracé de l'ombre portée — probablement un Ionien du Delta! — dénonce assez une des origines de l'entraînement subi par les peintres dans la seconde moitié du VII^e siècle à l'époque où allaient aussi paraître les premiers *xoana* des plus anciens « Dédalides ». Les efforts faits par ces précurseurs, un Philoclès, un Saurias de Samos, ne tardèrent pas à passer sur le continent, et Plinie a cité toute une pléiade de Sicyoniens ou Corinthiens qui apprirent à peindre en un seul ton, puis à détailler l'intérieur des silhouettes par des lignes, à distinguer par des inscriptions les figures qu'ils créaient. Encouragée des deux côtés de l'Archipel, la peinture reprenait tant bien que mal les traditions de la fresque mycénienne : il y avait eu, certes, des intermédiaires, obscurs pour nous, mais dont l'action fait seule bien comprendre la réapparition des vieilles techniques ; et des leçons reçues aussi du dehors : un contemporain de Candaulé, à la fin du VIII^e siècle, n'était-il pas, nous dit-on, capable déjà de broser un vaste tableau, le Combat des Magnètes : ensemble où peut-être se conservait une polychromie claire dérivée de l'ancienne esthé-

1. E. Pottier, *Catal. vases antiques Louvre*, p. 575 sqq. Les silhouettes remplies d'argile de Boutadès de Sicyone évoquent le *gesso dourro* crétois

tique de la fresque? On s'étonne moins de l'existence, à cette date, de cette grande peinture historique, depuis la récupération, à Til-Barsib, par exemple, de la peinture d'apparat assyrienne, contemporaine de Téglat-Phalasar III, avec des batailles, des audiences royales... En quête de modèles pour exprimer la majesté divine, les artistes de la Grèce pouvaient s'inspirer du type pictural ou sculptural de ces puissants et riches monarques orientaux que, de Nimroud à l'Euphrate, les Ioniens fréquentèrent. On retrouvera encore le souvenir de la fresque orientale sur les vases rhodiens et ioniens « orientalisants », sur certains sarcophages de Clazomènes. Mais quand, plus tard, les Doriens continentaux, Hygiaenon, Dinias, Charmadas, puis les Attiques, Eumaros d'Athènes, Cimon de Cleonæ, prirent le pinceau à leur tour, ils employèrent d'abord, — faute de hardiesse, sans doute, — un tout autre procédé : celui-ci apparenté plutôt à la céramique du Dipylon, et à ses succédanés, proto-attiques et proto-corinthiens. Ces « monochromatistes » ne peignaient que des silhouettes alignées en teinte sombre ; nous n'avons plus leurs œuvres, mais nous les devinons. Peu à peu, elles se perfectionnèrent : hommes et femmes se distinguèrent les uns des autres par des teintes appropriées ; on inventa les premiers raccourcis et l'art de varier l'expression des figures ; du moins la servitude de la *dichromie* allait peser sur tout l'admirable développement de la céramique attique, celle des figures noires,

puis des figures rouges ; on y mettra longtemps à réintroduire, comme accessoires, les teintes gaies et vivantes de la palette orientalisante ; et, à vrai dire, ce n'est que dans le genre fragile des lécythes, dans la catégorie fantaisiste des vases « à fond clair », que revivra quelque peu, un jour, le lointain reflet de la fresque créto-mycénienne.

XVII. — LA LITTÉRATURE ET LES ARTS PLASTIQUES

La figure de l'homme triomphe dans la céramique dès l'époque du Dipylon ; et à la fin du VII^e siècle, l'imagerie mythique est là en grand honneur ; la peinture industrielle toutefois, animatrice de maints épisodes légendaires, n'exclut pas les représentations de la vie quotidienne ; nul doute sur l'aptitude des céramistes corinthiens ou athéniens à regarder la réalité autour d'eux. La rue, la maison, les fontaines de la ville, les travaux de la campagne, la salle de banquet, le gynécée, ou la palestra, rien n'échappe à l'observation familière, — on pourrait presque dire, en bien des cas : « familiale » — des artistes humbles, pour beaucoup inconnus, qui ont fait l'honneur du Céramique. Ce qui est le plus rare, c'est le choix de sujets historiques : Arcésilas de Cyrène, Crésus, Darius, Alcée, Sappho, ont pu paraître çà ou là ; mais c'est tout, et ce sera fort peu, au total ; les batailles réelles de Grecs et de Perses ont été généralement délaissées au profit des Titanomachies, des Centauromachies, traditionnelles sinon plus

attrayantes ; elles n'ont guère plus souvent tenté les pinceaux déliés des céramistes que les ciseaux des tailleurs de pierre. Il n'est pas sûr que la grande décoration murale leur ait fait proportionnellement meilleur sort.

Ainsi l'art plastique est social et rétrospectif, surtout mythique, pour ses tendances essentielles. Et, de même, notons-le, la littérature, elle aussi reflet de la vie civique et religieuse, jusque dans les temps d'archaïsme avancé (VII-VI^e siècles). Pas d'*histoire* avant le V^e siècle. Même la production philosophique, quoique essentiellement indépendante et hétérodoxe, restera longtemps imprégnée de tendances cultuelles. Avec deux récits mythiques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, s'était formée la gloire primitive de l'épopée. Tout ce que l'érudition postérieure a classé sous le titre de poésie « cyclique » voulut être mythique, pareillement ; ces grands récits ne se proposaient-ils pas de tirer Homère, en quelque sorte, de son isolement, de restituer, par devant lui, les anneaux d'une longue chaîne allant loin à travers le passé, de la création du monde aux temps quasi-historiques¹ ? Hésiode, paysan béotien, compagnon des humbles, lorsqu'il n'a pas peint la dure réalité agricole dans ses *Travaux et Jours*, a été

1. Au début du VI^e siècle, sans doute sous l'effet des survivances préhelléniques, et par goût de critique contre l'épopée des dieux et des héros, le monde oriental et gréco-africain (Eugrammôn de Cyrène) a pu inventer passagèrement des parodies animalières de chansons de geste, comme la *Batrachomyomachie*. Cela se relierait à ce qu'on a vu du partiel maintien de l'art animalier, peut-être aussi à quelques récurrences, sporadiques, plus ou moins incomprises, de la *zoolâtrie*.

aussi inspiré d'esprit mythique. On a dit déjà ce qu'il avait fait pour le classement des traditions sacerdotales ; sa *Cosmogonie* apparaît comme le premier effort créateur d'un « manuel » du polythéisme. Mythique aussi et sociale, dans ses traits fondamentaux, a été la première poésie lyrique, surtout en Grèce propre. En Asie où elle naquit peut-être, on la verra plus indépendante et personnelle, grâce à l'individualisme, aux conditions historiques du pays ; on croirait d'ailleurs qu'elle se souvint là, davantage, du passé préhellénique. Mais, dans l'Archipel, au Péloponnèse, en Béotie, elle devient civique et chorale : quel que soit le sujet à traiter, quelle que soit la victoire agonistique à célébrer, Simonide, Pindare ne se réduisent point au fait présent : leur temps ne leur apparaît intéressant que s'il s'est environné de toute l'auréole du divin passé ; c'est par le reflet des légendes qu'ils exaltèrent toujours l'effort des Olympioniques : ainsi verrait-on toujours derrière leurs clients, l'ombre et comme la stature des héros disparus. Ils marquent, au seuil du v^e siècle, le terme d'une évolution ; mais, avant eux, des formes primitives et populaires aux types d'apparat, tout le lyrisme grec avait été chose de la cité et arme de la foi. Hymnos, Paeon, Dactyle, ont été compagnons des dieux, personnifications des forces et des formes qu'entretenaient les confréries de *molpoi*, et d'Eumolpides, sous la caution de Dionysos Aisymnètes ou d'Apollon Musagète. La musique d'accompagnement, le rythme poétique des vers, tout cela

vient du culte, sort du temple; on y surprend aisément les restes des traditions de la danse propitiatoire, de l'orgiasme inspiré, ou du travail collectif, ourdies sous l'œil des dieux; les usages quotidiens de la *polis* trouvent leur exaltation pieuse, soit dans la lamentation funéraire de l'épique, soit dans l'*embarterion*, marche à l'assaut enthousiaste des guerriers fidèles; voire dans le chant du banquet, rituel aussi à l'origine. Or, sœur cadette de l'épopée, l'épique, par exemple, absorbe à son tour, et non moins légitimement, avec Callinos, Simonide, Mimnerme, Tyrtée, Alcman, Stésichore, l'élément légendaire et narratif dont Homère avait nourri son inspiration. L'esprit des vers de Solon, par exemple, a été nettement civique, en même temps tout inspiré du respect de la « Terre noire », de Gé. Même la poésie iambique d'Archiloque ou d'Hipponax aura son origine près des temples; car Iambos a été un génie phallique primitif, associé étroitement aux parades dionysiaques, éleusiniennes; malgré son individualisme subjectif, et fort agressif, Archiloque composait des hymnes pour Déméter, Dionysos, Héraclès, protagonistes de ces mystères que ses ancêtres directs ont transférés de Paros à Thasos.

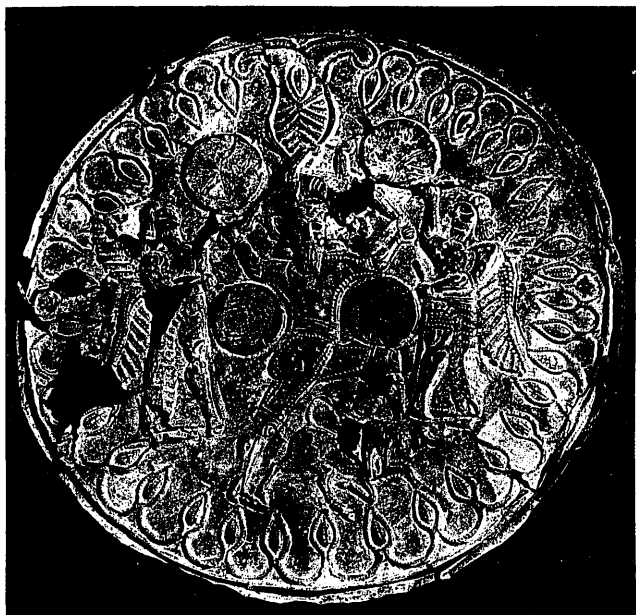
A son tour la littérature dramatique, si complexe, reflétera les mêmes intentions: comme héritière de l'épopée, et, de plus près, du dithyrambe, elle vivra autour des mythes du passé, patrimoine aristocratique des cités nouvelles. Les tragiques, à l'exemple des sculpteurs et des peintres — qu'ils influence-

ront à leur tour avant la fin du v^e siècle et au siècle suivant¹, — conçoivent l'originalité à la manière « classique » ; ils ne se sont jamais privés de reprendre de fort vieux thèmes pour les faire reparaitre sous de nouvelles formes, y verser tour à tour le contenu de leur piété, de leur observation, de leur philosophie morale. Ils ont toujours été directement religieux, éleusiniens ou plus attachés à la foi civique des Attiques, mais toujours inspirés par la mythologie, traditionnelle ou secrète. Si, dans un cas, à l'occasion des *Perses* d'Eschyle, le théâtre a abandonné le domaine de la légende, c'était pour se réfugier dans le champ de l'histoire naissante. Un tel effort, dicté par le patriotisme alarmé, resta d'ailleurs risqué et assez exceptionnel. Par sa partie chorale elle-même, la plus traditionaliste, — archaïsante, au vrai, — la tragédie apparaissait, bien entendu, comme collective et civique. Les *tragoi*, on a cru pouvoir l'établir, étaient peut-être simplement des éphèbes en service. Les éléments sociaux fournissaient le chant plural : voix unies des citadins et des paysans, des jeunes clients de la palestre ou des cômastes agricoles, qui figurèrent d'abord au cortège des phallophories, masqués ou travestis pour les fêtes du Limnaeon d'Orthia à Sparte, ou du « Marais » symbolique de Dionysos Lénaios, à

1. M. B. Schweitzer pense que le fronton Est d'Olympie reproduit une inspiration d'Eschyle et que, dès ce temps, la composition des grands ensembles sculpturaux des temples a dû dépendre des mises en scène dramatiques, *Arch. Jahrb., Anzeiger*, 1928, p. 230 sqq. ; cf. *Antike*, 1929, p. 242 sqq.

Athènes. Amenée du vieux temple à l'Académie, puis reconduite chez elle par les danseurs des tribus, la statue d'Eleuthereus présidait solennellement au théâtre pendant les représentations dramatiques ; et le prêtre du dieu s'asseyait à la première place du premier rang, tout au bord de *l'orchestra*. — La transfiguration est le caractère propre de tout ce qui est *le drame*, à Athènes comme à Eleusis. En fait, l'adaptation temporaire d'une personnalité héroïque à la scène, factice, dérive forcément de l'action sacrée et rituelle ; soit dans l'Odéon de Périclès ou le théâtre contigu, soit au Téléstérion d'Éleusis même, on « jouera » le passé des dieux, des demi-dieux. Ce n'est que peu à peu que naîtra de là un autre élément, capable de transformer à son tour et d'élargir le spectacle. La vie mystique des « jardins bienheureux », collective, saisira l'individu, alors, pour le ravir et l'entraîner vers une autre expérience, dans une béatitude supraterrrestre : humanisme collectif et extatique qui s'opposera un jour à l'humanisme individuel de la plus vieille poésie lyrique ; il visera, non sans débats ni résistance, à compléter la vie d'ici-bas. On a cherché à établir un rapport entre les origines du drame et le culte des morts¹. Ce qui est sûr, c'est que les chœurs du théâtre dionysiaque ont été aussi mêlés d'abord à certaines vieilles fêtes agraires d'où les mystères tirèrent une

1. W. Ridgeway, *The Origin of Tragedy*, 1910 ; A. Thielhe, *Der Ursprung der Tragödie*, 1915 ; Miss J. Harrison, *Themis*, 1927 (2^e éd.), p. 341 sqq. (G. Murray).

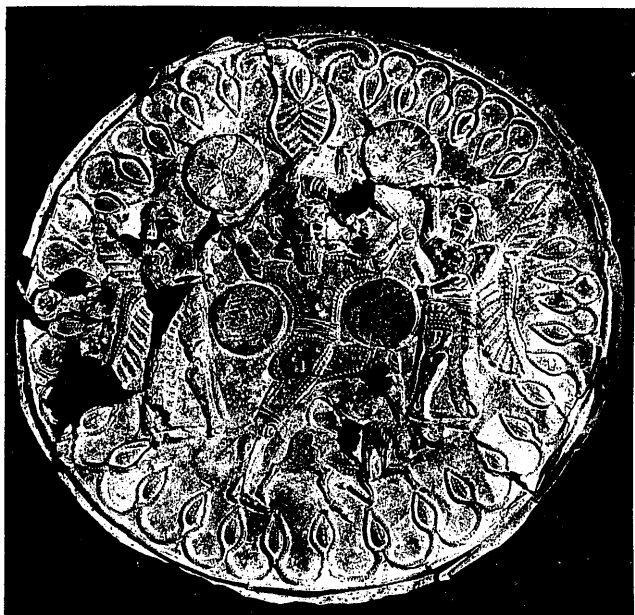


Dompteurs de monstres orientaux et grecs : A. - Gilgamesh
sur un tympanon de bronze de l'Ida crétois.

B. - Thésée tuant le Minotaure (vase de Douris).

Athènes. Amenée du vieux temple à l'Académie, puis reconduite chez elle par les danseurs des tribus, la statue d'Eleuthereus présidait solennellement au théâtre pendant les représentations dramatiques ; et le prêtre du dieu s'asseyait à la première place du premier rang, tout au bord de *l'orchestra*. — La transfiguration est le caractère propre de tout ce qui est *le drame*, à Athènes comme à Eleusis. En fait, l'adaptation temporaire d'une personnalité héroïque à la scène, factice, dérive forcément de l'action sacrée et rituelle ; soit dans l'Odéon de Périclès ou le théâtre contigu, soit au Téléstérion d'Eleusis même, on « jouera » le passé des dieux, des demi-dieux. Ce n'est que peu à peu que naîtra de là un autre élément, capable de transformer à son tour et d'élargir le spectacle. La vie mystique des « jardins bienheureux », collective, saisira l'individu, alors, pour le ravir et l'entraîner vers une autre expérience, dans une béatitude supraterrrestre : humanisme collectif et extatique qui s'opposera un jour à l'humanisme individuel de la plus vieille poésie lyrique ; il visera, non sans débats ni résistance, à compléter la vie d'ici-bas. On a cherché à établir un rapport entre les origines du drame et le culte des morts¹. Ce qui est sûr, c'est que les chœurs du théâtre dionysiaque ont été aussi mêlés d'abord à certaines vieilles fêtes agraires d'où les mystères tirèrent une

1. W. Ridgeway, *The Origin of Tragedy*, 1910 ; A. Thielhe, *Der Ursprung der Tragödie*, 1915 ; Miss J. Harrison, *Themis*, 1927 (2^e éd.), p. 341 sqq. (G. Murray).



Dompteurs de monstres orientaux et grecs : A. - Gilgamesh
sur un tympanon de bronze de l'Ida crétois.

B. - Thésée tuant le Minotaure (vase de Douris).

eschatologied'outre-tombe, d'inspiration plus ou moins crétoise.

Du moins, pour la littérature, comme pour les arts plastiques, il convient de tenir grand compte, dans le temps des apprentissages, des influences étrangères que la Grèce a subies. C'est Arion de Lesbos qui, au temps de Périandre, introduisit à Corinthe le dithyrambe dionysiaque ; un autre Lesbien, Terpandre, un Lydien de Sardes, Alcman, firent bénéficier Sparte des inventions musicales du monde oriental, volontiers orgiaque et plus individualiste. La réforme d'Arion à Corinthe, celle de Clisthène à Sicyone, ont déterminé jusqu'en Attique l'orientation de la tragédie dans un sens *dionysiaque*, faisant prédominer les jeux et cortèges des Satyres et Silènes, génies ithyphalliques et zoomorphiques du vieux monde créto-oriental. Dès l'époque de Solon, Athènes qui se transformait, — accueillant, en dehors même du principe de la naissance aristocratique, celui de la richesse bien ou mal acquise ! — put accepter de telles transformations, attirer ainsi, par conséquent, à elle, du dehors, les courants mystiques, dans l'orbe des cultes municipaux qui ne sentaient pas encore la menace. Cela fit la fortune au théâtre, à ce moment, de Thespis d'Icaria, démote du Pentélique vinicole. Pisistrate, en 531, admittra officiellement le jeu de Thespis dans les fêtes de la cité ; mais la Grèce — l'Attique notamment, qui avait tant tenu en suspicion Bacchos et Eleuthereus, — ne devait pas cesser de manifester son

génie propre jusque dans le drame dionysiaque et mystique; elle convertira en un sens social et laïque les inventions étrangères; elle isolera le drame satyrique proprement dit, réagissant par l'esprit caustique et la caricature contre le trop vif enivrement, si dissolvant, des fêtes bachiques.

Et peu à peu, dans la tragédie aussi, les Attiques feront naître le souci des crises et débats de la morale terrestre; les arts plastiques ne pouvaient qu'y être plus étrangers. On a dit que la tragédie d'Eschyle restait intermédiaire entre le conflit des dieux et des héros — dérivant en droiture de l'épopée, — et ce drame humain, qu'Euripide après Sophocle animera de toute son intelligence réaliste et amère... En fait, c'est Eschyle, un érudit ancien le constatait déjà, qui a fait *le dernier*, avec ses *Prométhées*, un ensemble « où tous les personnages étaient divins ». Les théomachies avaient été assez fréquentes dans l'épopée, générales ou partielles; elles avaient pu former l'élément essentiel d'une histoire du ciel comme la *Théogonie* hésiodique. Les idées philosophiques éleusiniennes, pythagoriciennes, orphiques peut-être, — celles-ci les plus difficiles à saisir, au moins d'abord — commencèrent, dès les VII^e-VI^e siècles, à élaborer ce fonds assez sombre et brutal, héritage d'un passé troublé, d'où aucune idée morale ne se dégageait, certes, d'abord, et qui offrait même, peut-être, d'insurmontables difficultés aux esprits très religieux. Songeons-y: pour cette intelligence transcendante qu'incarnaient les Olym-

piens, où eût pu être la valeur de l'individu humain, la dignité de l'âme? Dans Homère, il n'y a pas de mythe de l'âme; et le sens de la « révélation » apollinienne, justement, c'est que l'essentiel de l'être est au-dessus, au delà de nous, dans les formes immuables et intemporelles installées à l'Olympe. L'action divine rencontre une seule puissance extérieure, limitative, le Destin (*moira*); mais, d'ailleurs, c'est à la mort que celle-ci a le plus souvent à faire; elle est négative essentiellement. Dans l'ordre de la vie, qui est l'ordre divin par excellence, il n'y a guère que les hommes et les dieux. Les uns et les autres ont bien leur responsabilité; mais comme les dieux n'imposent pas, ne peuvent imposer, aux hommes, de frein et d'impératif, comment ceux-ci eussent-ils pu connaître au besoin le repentir et l'humilité? Eschyle, Eupatride et Marathonomaque, mit en œuvre, le premier, dans ses pièces, — produits d'une foi mûrie par l'épreuve et éclairée —, les idées nouvelles, correctrices: son Zeus a bien pour durs serviteurs Pouvoir et Force, dans le *Prométhée enchaîné*; mais sans doute ce tyran terminait-il aussi les conflits de droit parmi les dieux, et par un acte décisif de mansuétude: ce que nous eût appris, semblait-il, la partie perdue de la Trilogie. Il est fort intéressant de constater à quelle date un poète dramatique a pu s'autoriser lui-même à rebrasser ainsi le matériel de la mythologie ancestrale; et cela, selon un esprit critique! Car du lot des idées morales apparues très sporadiquement dans Homère, plus nettement dans

Hésiode, c'est Eschyle qui a su dégager l'idée mouvante de justice ; il l'a même imposée comme essence de son drame, faisant de la tragédie un *procès*, souvent obscur, où le poète apportait la lumière à la foule ; le principal de son enseignement, propre à corriger les violences des dieux du polythéisme eux-mêmes, sera de plus en plus que la vertu suprême, intangible, est la modération. Précieuse conquête ! Peut-être est-ce là la valeur humaine la plus importante de la tragédie grecque, qui a opposé la première droit et religion, faisant déjà de la pensée vengeresse un auxiliaire de l'homme, au besoin, contre la contrainte du ciel. Dans les *Suppliantes*, la plus ancienne composition qui nous reste d'Eschyle, Pélasgos, certes, ne se résout encore à aider Danaos l'étranger qu'après un long conflit, assez mesquin, de conscience, et pour des motifs quasi *magiques* : désir d'épargner une souillure à sa cité ; force impérative du rameau de supplication déposé par les fugitifs sur l'autel des génies locaux. Piété sans doute encore bien extérieure ; mais, dans le *Prométhée enchaîné*, le chœur après avoir frémi des tribulations passées et futures de l'innocente Iô, médite lyriquement sur la sagesse fructueuse de Pittacos de Mytilène, qui recommandait « de s'allier selon son rang ». La maxime éthique est sortie dès lors de la misère humaine, engendrée par l'immoralité de certaines actions des dieux eux-mêmes.

Ce n'est pas un hasard si l'on sent dans les productions de l'art contemporain de la crise des guerres

médiques, parfois, un souffle de pitié libératrice, créée par les méditations morales de la jeunesse formée à Athènes à l'époque des Pisistratides, et qui s'était entraînée dès lors à mériter durement de briser, devant Marathon et Salamine, le vieil esprit despotique, si cruel, de l'Asie. Il n'y a encore presque aucune sorte de mansuétude exprimée dans les scènes qui illustrent le vase François, ou sur les grands cratères corinthiens à scènes légendaires, sur les amphores d'Exéchias et d'Amasis. Mais avant 460, Brygos introduira dans une *Iliou persis*, parmi la fougue et la confusion d'une nuit de carnage, l'expression attendrie, émouvante, des instincts plus paisibles d'Acamas (pl. I); à l'époque de l'influence polygnotéenne, la coupe attique de Penthésilée tuée par Achille, montrera les regards mélancoliques des deux adversaires se rencontrant à l'heure suprême où s'opposent la mort et l'amour; Eôs, levant dans la jachère troyenne, souillée du sang des héros, le cadavre raidi de Memmon, son fils, paraîtra évoquer, on l'a dit, les Vierges de miséricorde du christianisme, les plus douloureuses *Pietà* de la Renaissance.

CHAPITRE V

LA RELIGION DES MANES

XVIII. — LA CONCEPTION HOMÉRIQUE DU MONDE DES MORTS

DANS le domaine des idées sur la mort, l'époque « homérique », à vrai dire, avait consacré aussi bien des changements essentiels. Le rite funéraire de l'épopée est celui de la crémation des cadavres ; il s'oppose à la pratique achéenne, qui, imprégnée d'influences minoennes, avait fait inhumer encore les cadavres dans l'asile des *tholoi*, des tombes à fosse, des tombes à chambres. Lorsque les corps sont brûlés, il est nécessaire qu'on accepte une conception spiritualiste du trépas : le défunt va à l'outre-tombe, non avec son être réel, mais irrémédiablement, « en esprit ». C'est d'ailleurs le sens qu'il faut donner aux paroles par lesquelles Anticleia, mère d'Ulysse, accueille son fils dans l'Hadès, après qu'il a tenté trois fois de l'attirer à lui : « Après la mort, dit-elle, les forces vitales n'occupent plus les chairs et les os ; mais ceux-ci sont consumés par la force vigoureuse du feu, dès que l'âme a quitté les os

blanchis; cette âme ailée s'envole comme un songe¹. »

Le rite antérieur de la mise en terre avait présupposé une idée bien distincte, voisine de celle des Égyptiens, par exemple, si attentifs à la scrupuleuse conservation du cadavre. On croyait, à Thèbes, que le défunt momifié continuait à exister dans les syringes obscures de la « place de vérité », vivant là *selon son corps* : usages qui, ici ou là, correspondent encore à la conception religieuse générale, et restent en direct rapport avec la manière dont étaient comprises les offrandes à la divinité. Car dans la civilisation égyptienne, par exemple, adonnée à l'inhumation, l'offrande devait être présentée sous sa forme réelle, et l'introduction de la flambée pour les sacrifices n'a été que tardive; elle a relevé, d'ailleurs, semble-t-il, d'influences étrangères². Dans la civilisation homérique, avec la crémation des morts s'accorde bien le sacrifice adressé aux dieux par le moyen du feu : c'est aussi l'*esprit* de l'offrande que l'on veut dégager. Le fumet de la victime brûlée suffit à l'Olympe, l'homme gardant la terrestre nourriture des chairs consacrées. On peut observer, par ailleurs, que le rite homérique de la crémation se trouve *intermédiaire* : entre une période où les Préhellènes ont pratiqué l'inhumation — de Cnossos à Mycènes — et un âge où *recommença* la mise en terre, préférée par la Grèce « classique ». Il

1. *Odyssée* XI, 219 sqq.

2. Je montrerai ailleurs qu'un baptême d'immortalité *par le feu*, connu de Byblos à Éleusis et Corinthe, pratiqué par des déesses (Isis, Démétis), des magiciennes (Thétis, Médée), appartient aussi à ce temps.

faut bien penser que les nomades « doriens » avaient provoqué un changement si propice à leur vie instable. On emportait aisément les cendres des ancêtres. Peu à peu reparut, en une ère de stabilisation, l'ancienne coutume, celle même de la population primitive, qui, soumise, aurait lentement récupéré la suprématie sur son barbare vainqueur ; on expliquerait ainsi l'isolement, — dans le rituel d'Éleusis, d'esprit surtout minoen, — de certaine croyance aberrante, que l'*Hymne à Déméter*, par exemple, nous signale : celle du baptême d'immortalisation *par le feu*, rite introduit dans l'épisode légendaire du petit Démophôon ; il est possible que la crémation « dorienne » ait influencé aussi — avec le mythe du Pyrée de Capaneus, à Éleusis encore, — la tradition relative au fameux Bûcher de l'OËta, si riche en offrandes « géométriques »¹. Du moins voit-on aussi, et cela est fort intéressant pour l'évolution de la conception religieuse concernant les mânes chez les Grecs, qu'au moment du retour à l'inhumation, la croyance classique se détachera relativement du matérialisme funéraire resté si persistant en Égypte, et dont les Préhellènes avaient eux-mêmes subi quelque peu la contrainte : des tombes de Mycènes au Céramique athénien, le changement est sensible : il n'y aura plus jamais cette richesse du mobilier des tombeaux qui

1. C'est, on l'a fait constater, le phénomène inverse qui s'est produit en Italie ; aux usages des Villanoviens qui incinéraient, succéda l'inhumation, de type orientalisant, des envahisseurs tyrrhéniens ; le rite de la crémation devait redevenir primordial dans la dernière période étrusque, et sous d'autres influences.



La mise à mort de Méduse. A. - Sur un ivoire de Sparte : *hiéron* d'Orthia.

B. - Sur une métope de Sélinonte, temple C
(Athéna, Persée, la Gorgone et Pégase).

faut bien penser que les nomades « doriens » avaient provoqué un changement si propice à leur vie instable. On emportait aisément les cendres des ancêtres. Peu à peu reparut, en une ère de stabilisation, l'ancienne coutume, celle même de la population primitive, qui, soumise, aurait lentement récupéré la suprématie sur son barbare vainqueur ; on expliquerait ainsi l'isolement, — dans le rituel d'Éleusis, d'esprit surtout minoen, — de certaine croyance aberrante, quel *Hymne à Déméter*, par exemple, nous signale : celle du baptême d'immortalisation *par le feu*, rite introduit dans l'épisode légendaire du petit Démophôon ; il est possible que la crémation « dorienne » ait influencé aussi — avec le mythe du Pyrée de Capaneus, à Éleusis encore, — la tradition relative au fameux Bûcher de l'OËta, si riche en offrandes « géométriques »¹. Du moins voit-on aussi, et cela est fort intéressant pour l'évolution de la conception religieuse concernant les mânes chez les Grecs, qu'au moment du retour à l'inhumation, la croyance classique se détachera relativement du matérialisme funéraire resté si persistant en Égypte, et dont les Préhellènes avaient eux-mêmes subi quelque peu la contrainte : des tombes de Mycènes au Céramique athénien, le changement est sensible : il n'y aura plus jamais cette richesse du mobilier des tombeaux qui

1. C'est, on l'a fait constater, le phénomène inverse qui s'est produit en Italie ; aux usages des Villanoviens qui incinéraient, succéda l'inhumation, de type orientalisant, des envahisseurs tyrrhéniens ; le rite de la crémation devait redevenir primordial dans la dernière période étrusque, et sous d'autres influences.



La mise à mort de Méduse. A. - Sur un ivoire de Sparte : *biéron* d'Orthia.

B. - Sur une métope de Sélinonte, temple C
(Athéna, Persée, la Gorgone et Pégase).

était exigée lorsqu'on croyait à la survie intégrale. On ne partira plus, dès lors, dans l'au-delà, emportant avec soi tous les biens de la terre. La civilisation purement grecque, soit en incinérant, soit même en inhumant, s'est donc préoccupée surtout de l'*esprit*; tendance qui correspondait à la conception intellectualiste du monde divin, et qui s'affermira.

Les textes homériques nous prépareraient à cette constatation, par tout ce qu'ils nous révèlent sur le sort supposé de l'âme, après abandon du corps¹. L'esprit du trépassé garde l'aspect qu'avait eu l'individu vivant; mais cet aspect n'est plus réel; il est fantomal, et à cause de cela, l'âme n'est qu'une *idole* (*eidôlon*). Guidée par Hermès « psychopompos », on la voyait descendre vers l'Hadès, sa demeure d'éternité²; là, à travers la prairie d'asphodèles, les désincarnés allaient mener une vie dolente qui n'était ni une récompense, ni une punition, des actes de ce monde. Prolongation détestable, dont les dieux eux-mêmes marquaient l'horreur; ils ont eu pour la mort une significative répulsion, et il n'y a pas, chez Homère, de puissance infernale qui tienne vraiment un rôle divin; l'outre-tombe, derrière le mystère du trépas, reste un domaine d'arrière-fond qui échappe à la pensée. Les trépassés, de la sorte, sont

1. A travers les poèmes homériques, la psychostasie devient antérieure à la mort, et, dans le cas de duels, c'est elle qui décide du trépas de l'un des adversaires; sur cet usage, et son rapport avec la religion éleusiniennne, cf. E. Wüst, *Bayer. Blätter f. d. Gymnasial-schulwesen*, LXV, 1929, p. 201 sqq.

2. *Odyssée* XI, 475 sqq., 488 sqq., 601 sqq.; XXIV, 14.

oisifs : aussi le regret de l'existence terrestre occupe-t-il toute leur vaine et vagabonde survie. Achille, qu'Ulysse félicite parce qu'honoré dans la Grèce et puissant parmi les morts, répond avec amertume qu'il préférerait être « sur terre l'esclave d'un laboureur ignorant et pauvre ». Les « esprits » reviennent toujours au souvenir de ce qu'a été leur lot dans l'existence ; les mânes, privés de la lumière du jour, pensent à leurs descendants : Achille plaint Agamemnon pour son triste retour de Troie, et Agamemnon loue Achille parce qu'il est tombé en combattant dans les grandes batailles, à la face du ciel ; le Roi des rois décrit avec envie les honneurs que Thétis sa mère a apprêtés à l'ancien prince insoumis ; l'un et l'autre veulent entendre parler, qui d'Oreste, qui de Néoptolème. Mais les morts ne savent pas, même dans la tombe, démentir ce qu'ils ont souffert, comme vivants, jadis. Ils manquent tous de résignation au souvenir ; l'âme d'Ajax passe encore irritée devant Ulysse, parce que ce rival lui a enlevé à Troie les armes d'Achille.

Un monde d'ombres qui n'avait pas la sanction des récompenses ou des peines éternelles, un Hadès qui condamnait les mânes à l'inertie, voire à l'indistinction, ne pouvait bien se peupler que de figures mythiques ; les héros minoens et achéens étaient les seuls êtres capables d'affirmer aussi dans l'au-delà quelque individualité persistante. Précisément, la *divinisation* post-mortuaire, en Crète, avait commencé de donner aux premiers d'entre eux un rang prépondérant, faisant

des princes au sceptre d'or, parents de Zeus, les juges infernaux dans la prairie élyséenne. Plus tard, les chefs mycéniens et autres avaient à leur tour bénéficié du même privilège : l'*Odyssée* atteste que Ménélas et Hélène étaient, de leur vivant, et comme alliés des dieux, promis à un exceptionnel destin d'outre-tombe. Dès que les rites de la crémation arrêtaient les espérances ainsi assurées aux princes, le sort dont ils avaient, disait-on, jadis bénéficié, ne les mit que plus à part : sur la frange extrême d'un temps devenu déjà, en quelque sorte, *archéologique*. La description de l'Hadès, de plus en plus, allait devenir ainsi une grande revue commémorative des actions illustres des demi-dieux, seigneurs, dames d'antan ; elle aussi, retournait vers le passé, plus que vers l'avenir ; Minos, Éaque, Rhadamanthe, Orion, Tityos, Tantale, Sisyphe, Héraclès, Thésée, Pirithoos ; les épouses des dieux et des rois, Phèdre, Ariadne, Lédä, Alcmène, anciennes déesses chthoniennes, les mères des héros, et tous les protagonistes de la mêlée troyenne, se trouvent déjà au premier plan, dans la *Nekyia* de l'*Odyssée*. Mêmes figures mythiques, parmi les Ombres que peindra, sur les murs de la Lesché cnidienne, à Delphes, entre 458 et 447, le Thasien Polygnote, un initié éleusinién. Le tableau, bien entendu, s'est enrichi, et sous l'effet même du progrès des idées éleusiniennes, qui ont fait disgracier, par exemple, aux Enfers, les Danaïdes¹. Mais il n'y

1. Ch. Picard, *Rev. Hist. relig.*, C, 1929, p. 48 sqq.

avait là qu'évolution prévisible. Dès le XI^e chant de l'Odyssée, véritable *Livre des Morts* de la Grèce homérique, — combien différent de celui que les momies d'Égypte portent roulé dans l'intime contact de leurs enveloppes ! — la vulgate est déjà constituée. Sans doute, les parties de ce *Chant* ne sont pas toutes de même date : aussi trouve-t-on là les additions ou contradictions, les bizarreries, qui, à vrai dire, ne sont point épargnées... ailleurs, voire peut-être surtout dans l'imagerie des hypogées, au désert de la Thébaidé. Du moins, la *Nekyia* odysseenne est-elle fondée à demeure la première, sur un état purement rétrospectif de la légende. Mythique, elle consacre des : « il y avait une fois ». C'est par comparaison avec d'autres religions qu'on peut juger de ce qu'a représenté, dans l'histoire de la civilisation humaine, cette conception du pays des mânes. Dès Homère, plus rien de la magie soumise, minutieuse, et, dirait-on, peureuse, des peuples du Nil¹ ; il ne s'agit guère, en décrivant l'Hadès, d'ouvrir un trajet sûr parmi des voies souterraines à des âmes en peine de survivre ; nulle garantie n'est proposée pour l'outre-tombe. Il faudra, après lente élaboration, l'initiation éleusinienne, retour au préhellénisme crétois, pour retransformer, but d'espoir, le royaume des Ombres en Élysée. Parce que, chez les

1. La doctrine de la rétribution appartient déjà aux textes héliopolitains des V^e et VI^e dynasties ; la psychostasie est mentionnée à partir du xvii^e siècle ; les plus anciens *livres des morts* connus ne paraissent, du moins, remonter qu'à la XVIII^e dynastie.

morts d'Homère, il n'y a à prévoir, ni compensation ni peine afflictive, le chant XI de l'*Odyssée* ne prescrit rien : aussi ne le verra-t-on jamais déposé comme viatique, dans les sépultures, à la manière du *Livre des Morts* égyptien, ou de ces instructives lamelles d'or, plus tard, glissées aux initiés mystiques de Déméter et Dionysos. Du reste, la façon même dont a été présentée la consultation de Tirésias, seule âme conservée parmi les ombres voltigeantes¹, marque le caractère spécial de la *Nekyia*. Les *papyri* funéraires du Nil décrivent et représentent comme une navigation réelle, individuelle, l'inéluctable voyage rituel de chaque défunt vers Khont Amentit, terre des morts. Rien dans cette équipée posthume qui sente l'« héroïsme » : riches et pauvres, pharaons ou fellahs, tous arrivent à l'aventure, tous y sont soumis... Mais pour connaître son destin futur sur la terre, Ulysse, sur le conseil de Circé, a dû armer son bras ; sa venue vers l'Hadès cimmérien est un exploit², prototype des descentes aux Enfers classiques ; elle évoque les risques subis par Dionysos, Héraclès, Thésée ; et déjà est-elle aussi par elle-même, pourrait-on dire, une entreprise au passé. Le monde des morts ainsi abordé, décrit, se rapproche de celui des dieux ; Thésée sera

1. *Odyssée* X, 490 sqq ; sur le destin de Tirésias, cf. Callimaque *Bains de Pallas*, 129-120. Il en était de même pour le devin Amphiraos (Sophocle, *Electre*, v. 841).

2. Les ressemblances les plus directes sont avec le *Poème de Gilgamesh*, allant demander à ses ancêtres, au prix d'un périlleux voyage, le secret de l'immortalité.

enchaîné aux Enfers magiquement, comme, un jour, au ciel Héra ; sur terre, la prairie d'asphodèles n'évoquerait que... le pré des Sirènes, les grottes des Nymphes, ou l'imaginaire contrée des Lestrygons, des Lotophages ; l'audacieux Ulysse est passé partout par là, et chez Hadès, comme dans un même rêve, auquel manquent les teintes, les contrastes de la réalité vivante ; nous ne sommes jamais, en suivant le narrateur, au plan vif du présent, et son itinéraire ne préjuge rien de l'avenir. Or, c'est, on l'a justement noté, une grande conquête, la première victoire des Anciens sur l'élément magique contenu jusqu'alors dans le culte des morts. Elle passera par hérédité, après le temps de l'imitation virgilienne, à la civilisation des chrétiens ; de la Descente d'Énée parmi les Ombres, à travers les suites, — Danses macabres ou voyages infernaux des légendes latines médiévales, — on arrive presque en droiture à la *Divine Comédie* : description d'une prouesse d'un vivant, volontairement venu, mais temporairement aussi, parmi les mânes ; poème narratif, moral, social, plutôt qu'œuvre rituelle, certes. Le monde des grandes âmes *mythiques* de l'*Odyssée* s'est augmenté sans effort, dans l'Italie chrétienne, de la foule postérieure des disparus historiques.

Hésiode, après Homère, ne change guère le caractère de la conception du monde souterrain ; et celle-ci restera identique, en somme, à travers toutes les stratifications primitives de la croyance grecque. On peut trouver dans l'art figuré la transcription, sinon la date

même, de l'image que se formait le poète d'Askra pour son « Tartare ». Il lui donnait l'aspect d'un grand *réci-pient* cosmique, forme inconsciemment agrandie de ces *pithoi* où les Crétois avaient enfoui les graines divines, propres à assurer la reviviscence du végétal sacré ; ils y dressèrent parfois les fétiches de leur dendrolâtrie. L'orifice aurait été l'entrée du monde des morts, d'où un voyage de neuf jours pouvait ramener à la terre ; de là, les âmes s'échappaient, pour la fête des *Pithoigia*, irritables et dolentes. Comment ne pas songer aux récipients primitifs, où l'on inhumait les trépassés, ainsi que des plantes, aptes, croyait-on, à une reviviscence future ? Il est possible que les urnes à visage, de Troie et d'ailleurs, aient conservé quelque idée symbolique analogue, évoquant au-dessus de la jarre funéraire, la face d'une divinité protectrice des mânes. On a montré qu'il y aurait aussi un souvenir du *pithos* tombal, soit dans l'amphore perpétuellement emplie par les Danaïdes, soit dans les représentations où Héraclès consterne, avec le menaçant sanglier d'Erymanthe, Eurysthée réfugié dans quelque grand pot, bouche de l'Hadès (pl. XXIII). Les vases à fond percé, préparés pour les libations chthoniennes de l'ère « géométrique », rappelaient le *calathos* minoen, instrument du culte des plantes : l'usage persistant des libations envoyées dans la tombe, et ainsi dans l'Hadès, « bain des morts », ne s'explique que par là¹ ; il y aura,

1. Les Mésopotamiens de l'époque sumérienne, — ainsi que l'a prouvé la Tholos de la Reine découverte il y a peu dans Our (C. L. Woolley,

jusqu'en pleine époque classique, dans le culte funéraire, maintes réminiscences populaires, obscures et lointaines, celles, par exemple, qui ont déterminé l'emploi des *loutrophores* — vases éleusiniens, et nuptiaux — sur les tombes prématurées des morts qui n'avaient pas connu le sacrement du mariage. Tout cela s'organisait sans grande logique autour d'une conception de l'outre-tombe à peu près fixée déjà au temps d'Homère et d'Hésiode, et, pour l'essentiel, d'un sens purement commémoratif.

XIX. — RECOMMENCEMENTS ET DESTINÉES DE L'ART FUNÉRAIRE

Cet état primitif de la croyance suffirait à faire comprendre, — dans l'art funéraire aussi, après l'art sacré, — les recommencements indépendants que l'époque archaïque laisse constater. Et quelle inspiration eût pu venir à la Grèce nouvelle des poèmes homériques, pour honorer les défunts ? Leur vie future avait des traits si vagues, qu'il n'eût guère été loisible de la fixer sous une forme figurée. Dans l'épopée, d'autre part, aucune mention d'une œuvre d'art qui fût inspirée par la conception funéraire. Nous apprenons que les cendres des morts étaient déposées dans des urnes ou des jarres¹.

Excav. at Ur, 1928-1929, Antiquaries Journal, 1929, pp. 312-315), — pratiquaient déjà l'envoi de libations sous la terre, par le moyen de canalisations. Sur la colline funéraire de Minet-el-Beida, près Ras-Shamra (Phénicie du Nord), on a retrouvé le même dispositif non loin de caveaux princiers du second millénaire.

1. *Iliade*, XXIII, v. 92, 243, 253 ; XXIV, v. 759 ; *Odyssée* XXIV, v. 74.



A. - Types de Sphinx, à g. avec *calathos*; métope (dr.) pré-archaïque de Sélinonte.

B. - Œdipe interrogé par le Sphinx sur la route de Thèbes.

jusqu'en pleine époque classique, dans le culte funéraire, maintes réminiscences populaires, obscures et lointaines, celles, par exemple, qui ont déterminé l'emploi des *loutrophores* — vases éleusiniens, et nuptiaux — sur les tombes prématurées des morts qui n'avaient pas connu le sacrement du mariage. Tout cela s'organisait sans grande logique autour d'une conception de l'outre-tombe à peu près fixée déjà au temps d'Homère et d'Hésiode, et, pour l'essentiel, d'un sens purement commémoratif.

XIX. — RECOMMENCEMENTS ET DESTINÉES DE L'ART
FUNÉRAIRE

Cet état primitif de la croyance suffirait à faire comprendre, — dans l'art funéraire aussi, après l'art sacré, — les recommencements indépendants que l'époque archaïque laisse constater. Et quelle inspiration eût pu venir à la Grèce nouvelle des poèmes homériques, pour honorer les défunts ? Leur vie future avait des traits si vagues, qu'il n'eût guère été loisible de la fixer sous une forme figurée. Dans l'épopée, d'autre part, aucune mention d'une œuvre d'art qui fût inspirée par la conception funéraire. Nous apprenons que les cendres des morts étaient déposées dans des urnes ou des jarres¹.

Excav. at Ur, 1928-1929, Antiquaries Journal, 1929, pp. 312-315), — pratiquaient déjà l'envoi de libations sous la terre, par le moyen de canalisations. Sur la colline funéraire de Minet-el-Beida, près Ras-Shamra (Phénicie du Nord), on a retrouvé le même dispositif non loin de caveaux princiers du second millénaire.

1. *Iliade*, XXIII, v. 92, 243, 253 ; XXIV, v. 759 ; *Odyssée* XXIV, v. 74.



A. - Types de Sphinx, à g. avec *calathos*; métope (dr.) pré-archaïque de Sélinonte.
 B. - Œdipe interrogé par le Sphinx sur la route de Thèbes.

Sur la tombe, — protégée par la levée de terre d'un *tumulus*, que des pierres, parfois ceinturaient à la base, — il était coutume d'ériger une stèle, ainsi que dans le Cercle des sépultures royales à Mycènes. On enfermait le mort avec ses bijoux, ses armes, quelquefois ses animaux favoris, sacrifiés. Mais aucune allusion à une décoration figurée du sarcophage, de l'urne, ou de la stèle : aucun art proprement funéraire, en général. Si Elpénor veut que demeure le souvenir de son antique condition de nocher, il peut bien solliciter qu'une *rame* couronne à jamais son tertre funéraire¹. Mais cela est tout. Avec quel esprit différent, la Grèce classique honorerait d'une sculpture commémorative, explicite, le marin naufragé !

L'époque « géométrique » suivra ces pauvres tendances ; dans les tombes, on dépose parfois alors, au lieu des primitives idoles de la Terre-mère — talismans protecteurs — certains « sujets de genre » à valeur symbolique, où survit comme une imitation inconsciente des usages d'Égypte. Des figurines de Chypre, de Béotie, représentent en action les fournisseurs d'une vie matérielle prolongée : d'humbles artisans semblent travailler de la sorte à subvenir aux besoins de ceux qui sont passés sous la terre ; quelques simulacres d'armes et d'outils viendront aussi rappeler au tombeau la vie brève. Mais, extérieurement, l'art funéraire usuel ne trouve guère qu'à commémorer ce doulou-

1. *Odyssée*, XI, v. 77.

reux passage à la mort, qui est un combat, une *agonie*. Et ce sont, en fait, de telles représentations, de deuil, qui apparaissent sur les plus anciens monuments funéraires de la Grèce classique, sur les vases du Dipylon (pl. IV), sur ceux du Péloponnèse et de Béotie. — On nous y montre le défunt raidi, couché sur son lit funèbre ; puis, nous le voyons transporté à la nécropole. La mère tient et agite un éventail au-dessus du cadavre ; des jeunes filles, assises sur le lit ou l'entourant, semblent parler encore au disparu, l'apostropher même d'amicaux reproches, suivant la coutume des *voceri*, de l'Orient moderne. Les pleureuses salariées font en troupe les gestes rituels de la lamentation ; on groupe parfois des chevaux affrontés, de chaque côté d'une stèle demi-circulaire ornée de motifs géométriques, survivance de celles de Mycènes, car il y a mille preuves de suture entre les usages des deux époques.

Ailleurs, la dépouille mortelle part au tombeau, sur un char d'apparat, ou portée à bras d'hommes ; la famille assiste ; parfois, s'ajoute une escorte de guerriers en armes. Que nous sommes loin de la conception du sarcophage d'Haghia Triada ! Là, le mort, évoqué hors de la tombe, agréait, *en dieu*, les offrandes qu'on lui avait destinées ; on voyait des griffons ailés le mener en char au paradis éternel : à chacune de ces cérémonies était attribuée une vertu magique, assurant aux mânes le perpétuel renouvellement de la « vertu » du culte... Sur les vases du Dipylon, rien n'est plus

mort que la mort ; partout, et seulement, le triste, le sec rappel de la séparation, avec le cortège du deuil des familles. Dans ce domaine aussi, l'art et la religion grecque débutent, on le voit, sans viser à *obtenir*, mais à *remémorer*. Il faudra l'esprit des mystères pour rendre un jour l'espoir consolateur aux âmes meurtries.

Et il n'y a plus d'architecture funéraire, tout au moins d'abord : à quoi bon ? Il n'était plus question d'édifier de coûteuses demeures spéciales pour les morts, comme en Égypte. Ils allaient s'attrouper, impalpables, au pré des asphodèles. La *tholos* en forme de ruche disparut avec la civilisation mycénienne (pl. XXIII) : elle ne subsista que comme modèle des temples *chthoniens*, le Philippeion d'Olympie la rapprochant le plus de ses origines ; l'hypogée même en *chambre* fut provisoirement banni ; les morts étaient soit enterrés directement côte à côte dans un cadre de pierre ou d'argile, soit confiés, à la mesure de leur cadavre, au sol hospitalier des nécropoles. On trouve parfois le squelette replié brutalement dans les jarres. Il faudra longtemps pour qu'on revienne, à travers l'idée du temple, maison du dieu, à l'*hérôon*, tombe-sanctuaire des mânes. — L'éleusinisme y aida. Il explique, hors de Grèce, il est vrai, une des premières grandes constructions funéraires symboliques, le Monument des Néréides de Xanthos, élevé dans les dernières décades du v^e siècle. Là, l'idée de l'enlèvement de l'âme par les déesses de la mer, qui est si bien mise en valeur,

marque une influence caractéristique, et nouvelle¹.

La sculpture funéraire n'évolua pas moins. De même que l'idée dominante, en ce qui concerne la mort, était devenue le regret éprouvé pour la cessation de la vie, la stèle ou statue du mort ne servira plus à *lui-même* : plus rien désormais de la nécessité d'un double, substitut magique, siège corporel et refuge préparé à l'âme enfuie ; il ne s'agit que d'une commémoration extérieure pour les survivants ; la piété des familles s'oriente vers elle aux jours prescrits. Au lieu de chercher une « ressemblance qui respire », on idéaliserà le type du mort : *Couroi* et *Corés*, tels qu'au temple, serviront près des tombes, souriants comme au service du dieu ; ils seront, pour les amis des trépassés, des signes consolateurs, de vrais *agalmata*, dirait-on, encore. A l'époque grecque la statue funéraire, ainsi que la stèle, n'a plus à être conservée jalousement dans la prison obscure du *serdab* d'un tombeau ; on lui demande... des souvenirs, sinon des conseils. L'épitaphe semble parler aux vivants, au nom de l'ombre du mort, et de sa place ; en bordure de la concession de famille, comme au Céramique, ou sur les voies sacrées qui mènent aux sanctuaires chthoniens, chaque figure ou inscription de stèle interpelle plus ou moins directement le passant, l'arrête. Sur la brièveté de la vie, sur le prix d'une belle mort, sur la gloire de la lyre, le trépassé répète des avertissements profanes, expression de la sagesse d'ici-

1. *Rev. hist. religions*, CHII, 1931, p. 5 sqq. Pausanias a signalé dans la Nécropole de Siccyone, des *hérôa* de ce type.

bas. Quand un sculpteur est intervenu, le bas-relief funéraire montre soit les types des dieux protecteurs de l'Hadès, organisateurs des initiations, soit, plus souvent des assemblées d'*ombres*, qui n'ayant trouvé rien d'autre à faire, ont l'air de prolonger les occupations quotidiennes de la vie terrestre.

Les jeux et les fêtes agonistiques ont été, à l'origine, des actes rituels, célébrés en connexion, comme il semble, avec les fêtes saisonnières, donc périodiquement ; et aussi — ce qu'a pu faire comprendre le culte crétois — avec la religion des mânes. Ils remplaçaient un peu les *corridas* sacrées égéennes, déjà dotées de ce double caractère ; le peintre proto-attique Sophilos montre, au concours de chars des funérailles de Patrocle, les héros grecs gesticulant sur une estrade, comme les spectateurs des fresques-miniatures cnossiennes. Là où les traces des religions préhelléniques subsistèrent de la façon la plus vivace, soit dans la plupart des grands sanctuaires de Grèce, ces jeux continuèrent à être en honneur, non pas d'ailleurs au seul bénéfice du défunt, mais, eux aussi, ce qui est caractéristique, pour le divertissement social des survivants ; car il est assez rare qu'ils soient restés associés à un vrai culte héroïque, comme c'est pourtant le cas pour les jeux phocéens d'Agylla, pour ceux de Miltiade en Chersonèse, ou ceux de Léonidas, voire de Brasidas, à Sparte. De toutes façons, ils passèrent un jour sous le contrôle des dieux olympiens anthropomorphes, et leur primitive servitude chthonienne s'atténua plus ou

moins. On verrait ainsi les jeux de Tlépolémos, à Rhodes, devenus jeux d'Hélios; les jeux olympiques furent célébrés au bénéfice de Déméter Chamaieuné et Zeus; ceux de Mélicertès à l'Isthme avaient été accaparés par Poseidon, ceux de la rocheuse Pytho organisés par l'Apollon delphique. Attirant des étrangers, provoquant des trêves sacrées, ils perdaient peu à peu aussi leur caractère fermé et local. Quand l'épopée fut devenue un patrimoine littéraire plus ou moins commun de l'hellénisme plus ou moins organisé, les Olympiens absorbèrent la personnalité des héros et des mânes, qui avaient excité çà et là, tout d'abord, la piété des races doriennes éparses. Les nomades stabilisés trouvèrent dans les frairies ou assemblées d'Olympie, de Delphes, de Némée, de l'Isthme, de Délos, l'occasion de spectacles sportifs ou musicaux que chantaient Simonide et Pindare; les statues des athlètes nus¹, exaltant le type idéal de la force ou de la beauté, rejoignirent celles des dieux mêmes, et... des mânes; toutes réfléchirent à l'unisson les goûts et performances d'une petite race intellectuelle, privilégiée.

Si telle a été, en définitive, l'évolution de l'art funéraire proprement grec, resserré autour de la condition et de la figure de l'individu vivant, il s'est — au vrai, sur les confins de l'hellénisme, développé une autre inspiration, qui, non moins indifférente à la condition

1. W. W. Hyde, *Olympic victor monuments; a Greek athletic art*, Washington, 1921.

future du défunt, a passé, en tout cas, au delà de la destinée humaine, pour aller chercher ses sujets dans le monde mythique. C'est cet art qui s'est le mieux répandu — fait notable ! — surtout hors du continent grec, sur les côtes de l'Asie Mineure, là où le contact prolongé entre Grèce et Orient pouvait le mieux expliquer les récurrences et justifier un accord. Les sarcophages peints de Clazomènes, spécimens plus ou moins isolés d'une ornementation posée sur la cuve des *thékai* un peu à la manière du décor des *larnakes* minoennes, annonceraient cette tendance. Les scènes qui y ont été figurées, jeux funèbres, épiphanies mythologiques, épisodes de batailles réelles, luttes d'animaux, réels ou fantastiques, se classent difficilement, sinon... dans la suite crétoise ; au total du moins, l'esprit décoratif domine là, et ainsi ces sarcophages se rattachent à la production typique de l'Ionie. Au contraire, un des grands monuments funéraires les plus antiques du monde gréco-oriental (v^e siècle) est à situer plus à part, et ne s'explique guère que par des survivances, associées à des influences étrangères, iraniennes surtout. C'est la Tour funéraire dite des « Harpyies » de Xanthos (pl. XXIV), la plus représentative d'une série *lycienne*, encore bien trop insuffisamment étudiée. On reconnaît la « tour du silence » persique, mais avec des scènes d'offrandes aux génies infernaux, et parfois aux angles, des Sirènes (?)-oiseaux, qui emportent les *eidola* des trépassés. Juste sur la fausse porte du caveau, le symbole préhellénique de la vache allaitant son

veau atteste une récurrence du culte égypto-crétois. Tout n'est d'ailleurs ici qu'éclectisme et syncrétisme : les Sirènes ravissant les âmes signalent et fixent dans le passé, à la manière grecque, l'instant douloureux du passage de la vie terrestre à l'outre-tombe ; le sujet apparaît donc typiquement analogue à ceux qui seront employés, si fréquemment au v^e siècle, sur les lécythes funéraires attiques. Au contraire, certaines présentations d'offrandes aux protecteurs de l'Hadès — dieux mâles puissants et lourds, déesses chthoniennes *doublées* comme au temple de Prinias (pl. VII) — ont une valeur magique ; elles visent ici à garantir l'avenir, la survie.

De la Cilicie à la Carie, jusqu'au temps du Mausolée, l'Orient continuera d'*exhausser* la demeure funéraire, superposant à l'occasion un temple, voire un temple et une pyramide, à la crypte chthonienne, ou au socle maçonné hors du sol. Il était bien difficile à l'art funéraire, — même en Grèce propre, même en Attique, et cela jusqu'à l'époque hellénistique ! — d'échapper tout à fait à ces survivances sporadiques des civilisations disparues ; de parfaitement s'unifier, partout, comme reflet exclusif de la conception nouvelle. Celle-ci, depuis Homère et Hésiode, n'avait point triomphé, certes, sans combat ; la céramique des Cyclades montre encore des scènes, souvent mal interprétées, où l'adieu mortuaire est représenté à la manière crétoise : comme un départ sur un char attelé de chevaux *aîlés*, les mêmes qui conduisent ailleurs des théories de per-



A. - Une tombe préhellénique entourée pour un culte classique :

la *Théké* de deux Vierges hyperboréennes à Délos.

B. - Bas-relief de Chrysapha (Laconie) : adoration des dieux chthoniens.

veau atteste une récurrence du culte égypto-crétois. Tout n'est d'ailleurs ici qu'éclectisme et syncrétisme : les Sirènes ravissant les âmes signalent et fixent dans le passé, à la manière grecque, l'instant douloureux du passage de la vie terrestre à l'outre-tombe ; le sujet apparaît donc typiquement analogue à ceux qui seront employés, si fréquemment au v^e siècle, sur les lécythes funéraires attiques. Au contraire, certaines présentations d'offrandes aux protecteurs de l'Hadès — dieux mâles puissants et lourds, déesses chthoniennes *doublées* comme au temple de Prinias (pl. VII) — ont une valeur magique ; elles visent ici à garantir l'avenir, la survie.

De la Cilicie à la Carie, jusqu'au temps du Mausolée, l'Orient continuera d'*exhausser* la demeure funéraire, superposant à l'occasion un temple, voire un temple et une pyramide, à la crypte chthonienne, ou au socle maçonné hors du sol. Il était bien difficile à l'art funéraire, — même en Grèce propre, même en Attique, et cela jusqu'à l'époque hellénistique ! — d'échapper tout à fait à ces survivances sporadiques des civilisations disparues ; de parfaitement s'unifier, partout, comme reflet exclusif de la conception nouvelle. Celle-ci, depuis Homère et Hésiode, n'avait point triomphé, certes, sans combat ; la céramique des Cyclades montre encore des scènes, souvent mal interprétées, où l'adieu mortuaire est représenté à la manière crétoise : comme un départ sur un char attelé de chevaux *ailés*, les mêmes qui conduisent ailleurs des théories de per-



- A. - Une tombe préhellénique entourée pour un culte classique :
la *Théke* de deux Vierges hyperboréennes à Délos.
- B. - Bas-relief de Chrysapha (Laconie) : adoration des dieux chthoniens.

sonnages divins¹; encore à l'époque des urnes d'Hadra, les Pégases ailés, les génies dompteurs de dauphins ou de griffons, resteront au répertoire de la petite peinture industrielle. Ce sont là les échos isolés, mais tenaces, de la croyance d'autrefois, les témoins attardés d'un temps où la mort préoccupait comme mort, et pour ses ténébreuses séquences. Le grand courant mythique, çà et là, et l'attrait, plus fréquent, des sujets réalistes représentant le défunt selon sa vie passée, jusque dans l'Hadès, ont été contrariés plus ou moins passagèrement, par de telles récurrences : le silence autoritaire organisé autour des mystères empêchait la divulgation fréquente des croyances conservatrices dont les initiés bénéficiaient, après les nuits saintes du Téléstérion. Des lécythes funéraires attiques aux grands vases gréco-italiotes du IV^e siècle, on reverra surtout l'expression officielle des traditions relatives à un Enfer popularisé : là, la barque de Charon arrêtée sur l'eau glauque, parmi les longs roseaux frémissants du marais souterrain ; là, la figure pensive du vieux nocher fatal ; ici, groupés autour d'Hadès-Dionysos et de Perséphoné, les héros solennels des *gestes* archéologiques, qui défrayaient la verve imaginative des Homérides, et dont certains, jadis, avaient fait fumer le sol légendaire du sang des monstres...

1. Ch. Dugas, *Céramique d. Cyclades*, p. 218 sqq.; cf. les stèles étrusques de Felsina, P. Ducati, *Arte class.*, p. 382, fig. 475.

CONCLUSION

CET essai, volontairement, se bornait au domaine des *Origines*¹. Il n'a donc été question que de poser, — puis de résoudre, si possible, — le problème, assez complexe, des rapports *premiers* de la religion et de l'art en Grèce. Sous quelles influences, et par quelles crises, s'est formée la religion d'une civilisation prestigieuse, dont tant de valeurs (les créations esthétiques surtout), sont devenues, directement ou par la transfusion latine, notre patrimoine intellectuel, source d'inspiration moderne ; voilà ce qu'on a tenté, ici, de montrer. Dans la mesure où notre étude répond au dessein qui l'inspirait, on aura vu² un monothéisme encore obscur, et grossier, céder la place, en Crète, à une religion spiritualiste et mystique, de forme surtout orientale, caractérisée par l'appel fréquent au symbole ; puis,

1. Paraît-il trop paradoxal de prétendre s'arrêter à peu près là où tant d'autres commencent ? Il y a encore bien des historiens des faits politiques ou religieux, en Grèce, et même des historiens de l'art, pour qui le point de départ reste à l'origine du calcul des Olympiades ! Mais il paraît superflu de démontrer que cette tendance si limitative est périmée.

2. Cf. notre premier volume : *L'art créto-mycénien*, 1930.

après les invasions qui bouleversèrent le milieu achéen, ce fut le triomphe partiel de cultes anthropomorphiques, indo-européens ; ce fut l'élévation à l'Olympe de cette troupe de dieux, — imposante et durable, encore que divisée, — qui, grâce aux poètes et aux artistes grecs, a constitué ensuite à demeure le *panthéon* classique. Songeons qu'il n'y a guère eu de puissances nouvelles et importantes apparues au ciel ou sur la terre, après eux ; les dieux égyptiens et asiatiques continuant ailleurs leur action indépendante, on peut dire que le premier qui ait détrôné Zeus, suivant la menace de Prométhée, c'est Jésus.

Les forces qui ont constitué la foi de l'hellénisme classique vinrent de divers points cardinaux du vieux monde méditerranéen : du Sud et de l'Orient d'abord, tant qu'a prévalu la Crète minoenne ; du Nord après les changements des invasions. Il n'y a rien eu de radicalement grec, au moins d'emblée, ni dans la religion ni dans l'art de l'Hellade ; et c'est d'ailleurs ce qui autorisait à chercher, sous les créations si fécondes dont nous bénéficions encore, autre chose qu'un pur « absolu hellénique », suivant l'illusion du siècle dernier. L'erreur serait aujourd'hui grave, d'oublier les primitifs apports étrangers ; et si l'on veut une explication à la manière de Taine, avant de parler de la *race*, c'est plutôt cette complexité du *milieu* hétérogène, qu'il faudrait éclairer : en la particularisant, non à un simple « moment », mais à travers toute une suite de crises.

Produits mixtes, les dieux et les arts, en Grèce, se

ressentent et se ressentiront toujours de leurs origines. Dans un pays de particularisme si intense et intangible, les Olympiens, acteurs d'une légende partiellement importée, tantôt sublime, tantôt grossière, mais de toute façon « irrémédiable », pourrait-on dire — ont gardé un passé, sous lequel on retrouve vite la Crète, de plus loin l'Égypte, et l'Asie même ; les nouveaux venus, Indo-européens, façonneront peu à peu ce substrat, car tout a été en Grèce perfectible et changeant ; dieux et hommes évolueront parallèlement, créés à l'image les uns des autres ; de même l'art, influencé par l'orientalisme, dégagera peu à peu ses principes et ses techniques, — en long débat avec une religion dont les contraintes magiques se desserraient, — pour se spiritualiser, devenir une expression moralisatrice de la pensée. A cela correspond l'élimination dans le langage même, de l'élément affectif premier, voire des traces barbares d'animisme nordique ; le ton s'est imprégné d'intellectualité¹. Au terme de cette hellénisation, on verrait précisément reparaitre, en Grèce et non certes au hasard, certaines tendances au monothéisme ; la religion judéo-chrétienne s'en est emparée un jour pour s'organiser sur les débris du vieux monde devenu trop panthéiste².

C'est seulement en mettant en comparaison les productions esthétiques, ou linguistiques, et les fondations

1. A. Meillet, *Aperçu d'une hist. de la langue grecque*, 3^e éd., 1930.

2. H. Gressmann, *Arch. f. Rel. Wiss.* XX, 1921, p. 40 sqq. p. 323 sqq.

pieuses des grands peuples anciens, que l'on peut comprendre la valeur spéciale des cultes dans le développement de toute civilisation. En Égypte, par exemple, on aperçoit comment une conception de la foi, préoccupée avant tout de l'aide à requérir des dieux pour tout acte de la vie, et, par conséquent, du sort *futur* des hommes, dès leur existence et après la mort, peut paralyser à la longue, dans un climat ardent, les forces intellectuelles de tout un peuple, restreint au vain travail de défense matérielle de son être périssable. Au contraire, devant une croyance qui a rejeté, comme en Grèce, dieux et mânes dans un passé légendaire, — religion qui laissait ainsi ouverts à la libre recherche des penseurs les voies du présent et l'infini de l'avenir, — s'étendait l'espoir des plus belles réalisations individuelles, esthétiques et autres. Tout le changement qu'étudie ce livre est le principe du triomphe de l'hellénisme polythéiste : on a, en imposant certains dieux à forme humaine, à la fois immanents et transcendants, préparé en Grèce l'usage premier de la critique : la force de se créer, disait Nietzsche « des yeux toujours plus nouveaux et personnels, en sorte que pour l'homme seul il n'y a pas d'horizon et de perspective éternels¹ ». La religion grecque classique a permis aux Anciens de passer, — et c'est sa plus grande gloire —, d'une conception magique de la vie à une conception historique et scientifique : si elle n'a pas

1. *Le gai savoir*, p. 192.

jusqu'au bout développé un tel progrès, elle l'avait rendu inévitable.

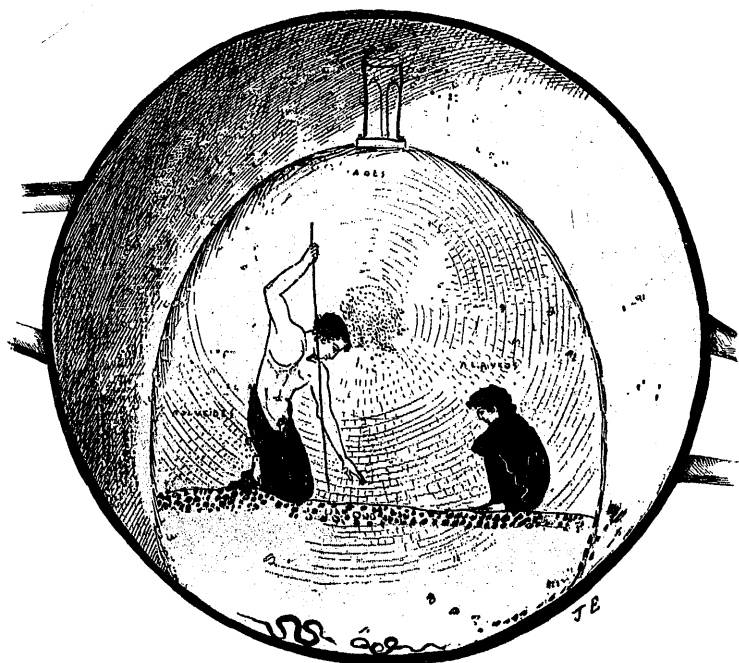
En Hellade, on suivrait l'art lui-même, en perpétuelle progression contre la magie religieuse : jusqu'aux œuvres qui auraient dû et pu conserver le mieux le caractère oriental primitif, — les statues de culte, — toutes les productions esthétiques ont été de plus en plus déterminées en leur aspect par une conception *mythique*, forme émancipatrice d'une religion résolue à vivre sur le passé, et dans le passé. La projection de l'activité des dieux dans la légende signifiait en elle-même une libération du monde humain. Chaque adepte du polythéisme hellénique a senti qu'il devait et pouvait, à l'occasion, lutter contre la nature, en cessant de croire que l'arbitraire divin ferait violence à l'ordre apparent, par des forces étrangères ou supérieures. Aussi usa-t-on en Grèce, de moins en moins, de la prière. Notons-le bien : la soumission au surnaturel, même l'obéissance à l'inconnu, ne furent pas, en ce pays, choses abolies ; mais il n'y eut plus docilité servile, aveugle, hésitante. Dès que l'on a su combien peu de liberté d'action pouvait être aussi accordée aux Olympiens, vis-à-vis de l'immuable, l'homme s'est, dirait-on, senti réconforté dans un déterminisme plus clair. Il s'est plus sereinement consacré à la religion du foyer, de la cité et des morts ; surtout, son effort pour l'interprétation progressive des phénomènes cosmiques s'est trouvé autorisé, encouragé ; on a commencé dès lors à mieux connaître les cheminements des forces de la vie ; la voie

était ouverte aux hardiesses des physiiciens, qui, peu à peu, ont fait aujourd'hui, comme l'on sait, que la puissance même du feu, ce don de Prométhée, fût dépassée à son tour. ... Nul ne s'étonnera, du moins, en observant que certaines tendances mystiques ont bien pu parallèlement subsister.

L'élément le plus émotif de la race était demeuré attaché à certaine conception affective de l'action protectrice des dieux. C'est grâce à cela qu'a pu survivre ça ou là — non sans force, — la foi au symbole, à la valeur prophylactique des ex-voto consacrés dans les temples, à la magie de l'initiation, cette défense contre le mystère de la mort. Mais la direction prise par la religion grecque officielle n'a jamais été profondément modifiée par de tels courants de pensée, forcément et doublement « chthoniens » ; courants que dans l'ensemble, le rationalisme national contournait plus ou moins, et qui ont fini par profiter surtout au christianisme.

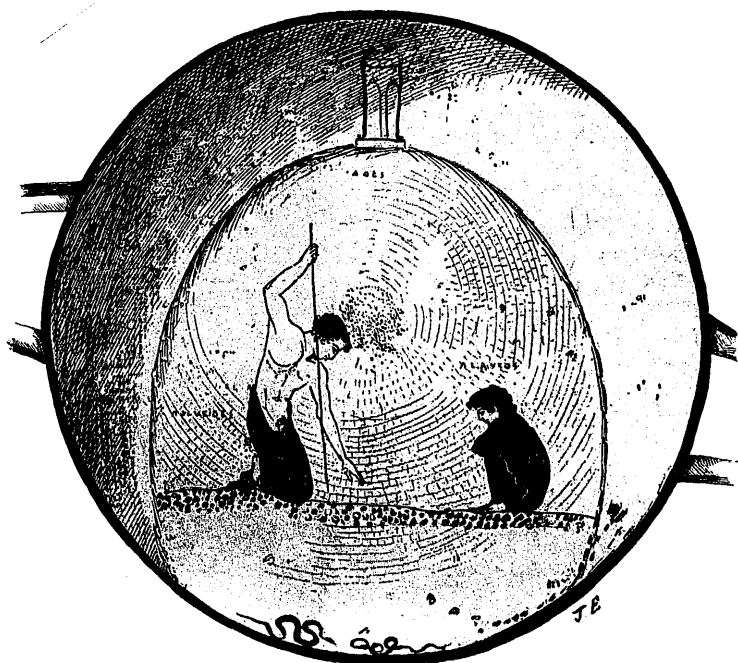
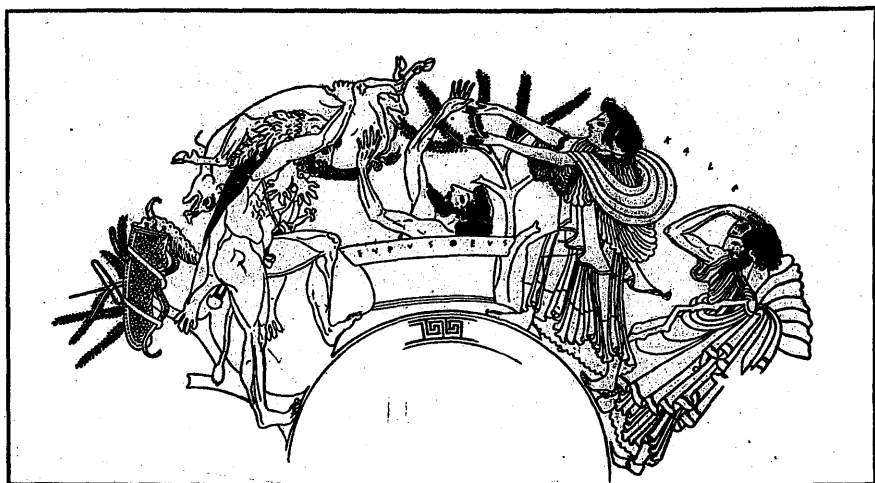
L'élément vital, essentiel, dans la religion classique, ce n'est pas le culte, mais ce qu'on a appelé *la fable* ; le mythe importe plus que le rite. Ce serait un danger ainsi de vouloir voir seulement dans l'histoire des héros et des dieux quelque aimable « légende dorée », création aérienne d'une fantaisie de poètes. La mythologie grecque pèse bien plus précieusement dans le legs que le passé nous a conféré : parce qu'elle a été, on le répète, l'affirmation originale d'une forme mémorialiste, rétrospective, de la religion, tendant à la limitation de l'activité des dieux, au bénéfice de celle des hommes. Dès

le temps des tragiques, ces « maîtres » ne réglaient plus seuls les destinées des hommes, et l'énigmatique voix entendue le soir sur la mer dans les parages d'Actium, pour annoncer au monde, comme l'on crut, la mort du grand Pan, on eût pu, à la rigueur, la deviner déjà, vers 480, auprès de Salamine... Il est besoin de savoir mesurer toute l'oppression qui, chez les primitifs, — et il y a tant de primitifs même aujourd'hui ! — gêne la vie, du fait de l'intervention supposée en chaque acte des dieux et des esprits, — pour apprécier à sa valeur l'affranchissement obtenu en Grèce. Dès lors, ceux qui seraient tentés de trouver superbement, avec Chateaubriand, que le christianisme a su « libérer » les bois d'un « troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts », pour les emplir alors seulement d'une « divinité immense », épargneraient au passé païen leur mauvaise humeur, d'ailleurs vaine, en songeant que notre christianisme lui-même n'eût pas été sans doute possible, si l'esprit hellénique ne s'était évertué d'abord à tout évaluer exactement d'après soi, à ne laisser en soi et hors de soi nul inconnu, à devenir, suivant un mot (ici légèrement déformé) de Protagoras, « mesure et figure de toute chose », voire du divin à l'occasion. Qu'importe ensuite que l'anthropomorphisme idéaliste des païens ait de-ci, de-là, par l'effet de quelque Némésis, *borné* vraiment un peu, si l'on veut, art ou littérature : pour la Grèce classique, voire pour tout académisme postérieur ? On peut ne pas l'en approuver orgueilleusement, certes, sans aller



- A. - Le *pitbos* d'Eurysthée représenté comme Bouche de l'Enfer :
Héraclès y feint d'y jeter le sanglier d'Érymanthe.
- B. - Autre figuration de l'Hadès : la *tholos* de Glaucos et de Polyeidès,
d'après un vase à fond clair.

le temps des tragiques, ces « maîtres » ne réglaient plus seuls les destinées des hommes, et l'énigmatique voix entendue le soir sur la mer dans les parages d'Actium, pour annoncer au monde, comme l'on crut, la mort du grand Pan, on eût pu, à la rigueur, la deviner déjà, vers 480, auprès de Salamine... Il est besoin de savoir mesurer toute l'oppression qui, chez les primitifs, — et il y a tant de primitifs même aujourd'hui ! — gêne la vie, du fait de l'intervention supposée en chaque acte des dieux et des esprits, — pour apprécier à sa valeur l'affranchissement obtenu en Grèce. Dès lors, ceux qui seraient tentés de trouver superbement, avec Chateaubriand, que le christianisme a su « libérer » les bois d'un « troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts », pour les emplir alors seulement d'une « divinité immense », épargneraient au passé païen leur mauvaise humeur, d'ailleurs vaine, en songeant que notre christianisme lui-même n'eût pas été sans doute possible, si l'esprit hellénique ne s'était évertué d'abord à tout évaluer exactement d'après soi, à ne laisser en soi et hors de soi nul inconnu, à devenir, suivant un mot (ici légèrement déformé) de Protagoras, « mesure et figure de toute chose », voire du divin à l'occasion. Qu'importe ensuite que l'anthropomorphisme idéaliste des païens ait de-ci, de-là, par l'effet de quelque Némésis, *borné* vraiment un peu, si l'on veut, art ou littérature : pour la Grèce classique, voire pour tout académisme postérieur ? On peut ne pas l'en approuver orgueilleusement, certes, sans aller



- A. - Le *pitthos* d'Eurysthée représenté comme Bouche de l'Enfer :
Héraclès y feint d'y jeter le sanglier d'Érymanthe.
- B. - Autre figuration de l'Hadès : la *tholos* de Glaucos et de Polyeidès,
d'après un vase à fond clair.

jusqu'à vouloir renier une force supérieure, et replonger l'esthétique du monde moderne dans les larges puissances de l'infériorité.

Aussi bien, quand on a reconnu la *mythologie* pour l'élément fondamental de la religion grecque, est-on mieux en mesure de deviner le ferment qui préparait, un jour venu, l'abandon de cette croyance même : elle n'a pu satisfaire à la longue, hélas ! ni les esprits les plus élevés, ni les plus humbles ; c'est qu'elle orientait les uns, les meilleurs, vers les spéculations philosophiques, les autres... vers la pratique plus consolante des mystères, de l'orphisme, des cultes exotiques. Aux premiers, essentiellement logiques, elle n'apportait pas plus qu'une autre une explication de l'obscur raisonnement du monde, ni même une règle stable de la vie ; à tous les inquiets, même au prix des concessions faites à l'éleusinisme, annexé par Athènes, elle paraissait assurer trop insuffisamment la promesse des joies futures, ou de la vie terrestre. On constate, en Grèce, non seulement un constant progrès des religions de salut indigènes, celles qui, survivance du plus vieux fonds préhellénique, avaient persisté ou grandi, mais de toutes les autres, étrangères, apport égypto-oriental. Les Olympiens, on le savait trop, n'avaient pas créé le monde où ils parurent, et ils ne présidaient même pas fermement à ses destinées ; de la sorte, on était induit, scientifiquement, à rechercher déjà pour eux-mêmes le pourquoi de l'existence. Ces Olympiens avaient épuisé plus ou moins leur activité dans leurs amours,

dans les luttes engagées pour la conquête du monde ; or, ils n'avaient rien accompli, en tout cela, qui fût exemplaire, ourdi pour le direct salut des hommes : ceux-ci se trouvèrent réduits à quérir autour d'eux, voire en eux-mêmes, les principes par lesquels ils régleraient leurs actions, *hors de l'intervention des dieux* ; dès le temps d'Héraclite d'Éphèse et de Xénophane de Colophon, la spéculation philosophique préparait hardiment une distinction entre la morale et la métaphysique. Et ces mêmes dieux semblaient avoir *terminé* tôt le cycle de leurs actions, dans le passé ; ils ne s'étaient familièrement préoccupés de l'humanité terrestre qu'au temps des héros ; il y a bien eu certaines épiphanies, de temps en temps, qui visaient isolément à rappeler leur pouvoir ; mais il est significatif qu'elles se soient toujours plus volontiers produites du côté de l'Asie-Mineure, là où le vieil esprit oriental échappait le mieux au rationalisme. Jamais, d'autre part, elles ne furent plus nombreuses, après le temps quasi barbare des origines, que lors du réveil du cosmopolitisme dans l'Égée ; récurrence qu'a rendue possible l'épopée d'Alexandre : mais ce moment coïncide avec la véritable fin de l'hellénisme classique. Antérieurement, dolente ou défiante, l'humanité méditerranéenne, lorsqu'elle avait trop ressenti notre besoin inné de réconfort illogique, — devant la mort des êtres chers, par exemple, — ne pouvait qu'être amenée à sortir du domaine d'un polythéisme dur, distant et comme rétrospectif ; n'y avait-il pas, du côté de l'Égypte, de la Syrie, de la Perse, avec

Osiris, Adonis, Mithra, etc., maints dieux plus compatisants, — l'oreille ouverte, même tendue, aux prières, — dieux qui avaient eux-mêmes souffert parmi les hommes, à l'exemple des hommes ? Cette sympathie active de douleur et de pitié, dans la constante misère de la vie, attirait plutôt vers eux les âmes tourmentées.

Ainsi, aux esprits réfléchis des sages, la religion mythologique grecque donnait trop peu, tandis qu'aux déshérités de la terre, elle ne semblait offrir qu'un superflu rebutant. Sachons-le pour expliquer sa perte, et nous défier des illusions de ceux qui seraient trop volontiers encore, aujourd'hui, ses inutiles prophètes¹. Mais n'oublions pas non plus d'autre part, que si la spéculation philosophique a pu naître et croître, elle le devait essentiellement à l'effort libérateur de cette mythologie qu'elle vint à railler ; qui donc, associant transcendance et immanence, avait sauvé l'esprit humain de la préoccupation de l'*immanente* activité divine ? Si les mystères grecs ou exotiques ont consolé bien à point certaines inquiétudes, et les afflictions trop humaines, n'est-ce pas aussi là, le bénéfice d'une large tolérance, qui, dès l'aube de la Grèce, n'avait pas emprisonné le peuple, — malgré des crises passagères, plus politiques que religieuses, comme celle du procès de Socrate ! — à l'intérieur des contraintes dressées par des rites trop immuables ou des *credos* intransi-

1. Cf. *L'art créto-mycénien*, *Introd.*, p. 11 n. 1. Nietzsche, *Le gai savoir*, p. 192, répète ainsi du monothéisme qu'il fut « jusqu'à présent le plus grand danger de l'humanité ».

geants? Vraie tolérance qui s'armait même pour le respect du secret des mystères !

Et maintenant, on eût pu insister, à la suite de ces *Origines*, pour montrer les conséquences des évolutions étudiées. Jusqu'à quel degré se sont maintenus, dans la pensée et dans l'art des Grecs, tels ou tels caractères de la conception religieuse déjà fixés à travers les poèmes homériques et hésiodiques? Quelles modifications leur furent peu à peu apportées? Cela suppose un examen général à faire — et qui devra être fait quelque jour — de l'art classique du point de vue des sujets traités, d'après l'influence que la nature de ces sujets a exercée sur le choix et l'élaboration des formes. L'importance de l'individualité artistique, pour n'être nullement négligeable, compterait peu ici. En Grèce, la personnalité du créateur disparaît relativement derrière son œuvre, en ce sens du moins qu'architectes, sculpteurs, peintres, *illustrant une foi*, suivent la direction de leur époque, alors même qu'ils font valoir leur caractère original; rien de commun, à vrai dire, avec l'effacement des artistes riverains du Nil, soucieux surtout de ne pas gêner, — l'œuvre une fois livrée, — le nouveau rapport magique établi entre cette œuvre et le possesseur payant.

On étudierait d'abord, en Grèce, la profonde révolution philosophique du *v^e* siècle, dont le foyer le plus actif semble avoir été l'Asie antérieure. Elle a menacé, puis nuancé, une première fois, le culte traditionnel, la religion municipale et politique, encore héroïque et

respectueuse des dieux d'Homère. Mais cette vaste fermentation de la pensée religieuse, qui étendit peut-être alors ses conséquences à l'Inde, et réagit, croit-on, sur les origines du jaïnisme, du bouddhisme, qui fit, par ailleurs, de la Perse zoroastrienne la missionnaire d'un culte épuré, n'atteignit guère que les berges du monde proprement grec. L'Ionie a été en cette période une zone de libre recherche intellectuelle, de féconde indépendance; du moins, le temps des Pisistratides, où quelque influence venue de ce côté pénétra l'Attique, dura peu, fut sans lendemain. A l'époque des guerres médiques, la Grèce continentale se ressaisissait déjà. Le grand Olympieion ionique d'Athènes, isolé et inachevé, dénonce symboliquement l'avortement d'un court effort, qui eût pu favoriser l'orphisme et les cultes à mystères. Clisthène déjà restaurait le vieil esprit traditionaliste, par son entente avec Delphes, et dans sa réforme archaïsante des tribus; sans pouvoir corriger, d'ailleurs, les signes et effets d'un cosmopolitisme commençant, orienté vers les nouveautés religieuses et populaires, et si notable alors, par exemple, dans l'afflux des noms d'artistes exotiques, céramistes ou autres. A l'époque de l'invasion perse, la présence de l'étranger barbare sur le sol grec fut sentie comme une profanation. Les Grecs humiliés se resserrèrent autour de leurs Olympiens, pour lesquels de bons artistes commençaient à créer des images vraiment adorables, et qui d'ailleurs, dans leur beauté triomphante, aspiraient, mais secrètement, à n'être de plus

en plus que le prétexte de la foi. Les héros de l'Attique passèrent pour avoir combattu à Marathon, où l'on avait vu tel d'entre eux brandissant un soc ; à l'heure où se décidait le sort commun, à Salamine, une poussière féconde s'élevait dans la plaine d'Éleusis ; un roi crut entendre quelque grand cri solennel, celui des cortèges d'initiation, dans le ciel où les dieux mêmes des mystères nationalisés accouraient à la rescousse. Vers le même temps, à Himère, les Grecs de Sicile battaient les Barbares sémitiques d'Occident.

La double victoire parut le miracle des Immortels, maîtres jadis des Titans, et comme partout, elle profita à la religion triomphatrice. La *geste* homérique ne se répétait-elle pas alors elle-même, ainsi qu'à Troie, dans la mêlée qui opposait deux mondes ? L'art en prit texte pour associer parfois aux Gigantomachies, aux Centauromachies, aux Amazonomachies, la bataille contre les Perses. Histoire divine et histoire humaine se développèrent passagèrement sur le même plan. Athènes, qui à peu près seule n'avait peut-être jamais désespéré, ni des dieux, ni de la patrie, prétendit légitimement incarner l'hellénisme. Sa tragédie, avec Eschyle, tout en conservant un caractère solennel de représentation religieuse, osa s'imprégner de l'esprit du temps, et réussit à l'imposer. Certains cultes locaux de rédemption et de salut avaient gagné leurs lettres de cité ; l'épopée, vénérée, revigorée, restait inspiratrice ; du moins, comme tout le passé, allait-elle être dépassée forcément. Vers ce temps un autre esprit

conservateur, — celui d'Éleusis, grande école de religion à cette date, — s'est introduit un peu partout dans les formes antiques du drame, de la sculpture, de la peinture même. On voit qu'il atteint même l'offrande votive, imprégnée alors de l'influence mythologique. Encore les scènes de culte sont-elles réduites au minimum, et la prépondérance du sujet légendaire fait progresser rapidement l'idéalisation : c'est l'époque où l'on commence à donner la préférence à des groupements d'épisodes dans lesquels se retrouve un même héros. En même temps que vers l'idéalisation, longtemps négatrice du portrait, l'art s'oriente vers l'unité de la décoration : il arrive qu'on cherche même à subordonner plus étroitement les sujets choisis à l'histoire de la divinité bénéficiaire du temple ; du moins l'art maintient son caractère « mémorialiste », et l'on ne voit pas qu'il ait, nulle part, songé *surtout* à assurer magiquement la protection du fidèle spectateur.

Quand la démocratie athénienne, à l'époque de Périclès, a réalisé au mieux ses désirs, son succès a fait naître un art figuré et littéraire splendide, tout imprégné d'esprit olympien et des souvenirs de la poésie épique ; en même temps, concret, sûr de ses moyens, apte ainsi à cristalliser la tradition. Le Parthénon en architecture, les grandes effigies chrysléphantines, par ailleurs, pour la sculpture, sont les inoubliables symboles d'un « siècle » qui a doté la Grèce, non seulement de tant de merveilles d'art,

mais, par elles, de l'un des cultes les plus complets de l'antiquité. Si le temps de Périclès a paru à la postérité avoir « travaillé dans l'enthousiasme », c'est que sa création était née d'une véritable commotion pieuse, renforcée de fierté civique et patriotique, affinée aussi par ces courants mystiques, d'essence éthérée, qui s'affirmèrent, par exemple, dans la poésie de Sophocle : époque encore inaccessible au doute, de religion culminante et solennelle, sans les raffinements ou exaltations de l'art fleuri et des cultes orgiaques. Mais de telles réussites sont instables; sitôt après, tout se désagrège, dans un vif éclatement de feu d'artifice où subsistent les plus touchantes beautés; du moins, n'ont-elles plus, hélas! leur intime harmonie. Toute création humaine périt parce qu'elle se complique; il eût fallu des forces surnaturelles pour soutenir l'édifice chaque jour plus noble, et plus fragile. La menace prochaine contre la religion se laisse entrevoir alors par le mouvement de réaction piétiste que symbolise la figure rigide et inquiète d'un Nicias. Il y avait toujours eu — depuis les « Dédalides »! — une tendance archaïsante dans l'art attique, née du désir des dévôts de laisser le plus immuable la figure des dieux, des protecteurs de la cité surtout. On en surprendrait les traces dès l'époque des guerres médiques, dans la sculpture ornementale et votive. La crainte des conservateurs devant maintes nouveautés sociales et quelques hardiesses des penseurs profanes renforça le piétisme après la mort de Périclès, et l'on remarque



Tour funéraire dite des Harpyies à Xanthos (Lycie). A. - Scène d'enlèvement des âmes, et offrande des armes. — B. - Offrande aux deux déesses infernales ; la porte du caveau (avec symbole préhellénique : vache et veau).

mais, par elles, de l'un des cultes les plus complets de l'antiquité. Si le temps de Périclès a paru à la postérité avoir « travaillé dans l'enthousiasme », c'est que sa création était née d'une véritable commotion pieuse, renforcée de fierté civique et patriotique, affinée aussi par ces courants mystiques, d'essence éthérée, qui s'affirmèrent, par exemple, dans la poésie de Sophocle : époque encore inaccessible au doute, de religion culminante et solennelle, sans les raffinements ou exaltations de l'art fleuri et des cultes orgiaques. Mais de telles réussites sont instables; sitôt après, tout se désagrège, dans un vif éclatement de feu d'artifice où subsistent les plus touchantes beautés; du moins, n'ont-elles plus, hélas! leur intime harmonie. Toute création humaine périt parce qu'elle se complique; il eût fallu des forces surnaturelles pour soutenir l'édifice chaque jour plus noble, et plus fragile. La menace prochaine contre la religion se laisse entrevoir alors par le mouvement de réaction piétiste que symbolise la figure rigide et inquiète d'un Nicias. Il y avait toujours eu — depuis les « Dédalides »! — une tendance archaïsante dans l'art attique, née du désir des dévôts de laisser le plus immuable la figure des dieux, des protecteurs de la cité surtout. On en surprendrait les traces dès l'époque des guerres médiques, dans la sculpture ornementale et votive. La crainte des conservateurs devant maintes nouveautés sociales et quelques hardiesses des penseurs profanes renforça le piétisme après la mort de Périclès, et l'on remarque



Tour funéraire dite des Harpyies à Xanthos (Lycie). A. - Scène d'enlèvement des âmes, et offrande des armes. — B. - Offrande aux deux déesses infernales ; la porte du caveau (avec symbole préhellénique : vache et veau).

à cette date tout un mouvement d'art quasi rétrospectif, qui rendit à certaines statues religieuses l'aspect, presque caricatural alors, des *xoana* cultuels. Phidias lui-même n'avait-il pas abandonné une grosse part à l'esprit du passé, en installant autour du *sékos* du Parthénon, — image perpétuée d'une précaution propitiatoire, qu'on voulait éterniser dans la pierre ! — la noble procession des Panathénées¹, amplification géniale d'un relief votif, acte d'offrande collectif autant que témoin mémorialiste ; scène de culte en présence des Immortels ! En vain l'artiste a-t-il donné là à toutes les figures du cortège un caractère idéal pour masquer la valeur quasi magique de son sujet ; en vain a-t-il dégagé sa frise de tous les liens du temps : la Procession des Panathénées, avec les rares œuvres qu'on peut associer à elles, resté un fait assez isolé dans la décoration des temples grecs ; non moins éphémères, les manifestations de l'art « hiératique » dans la représentation des dieux ; produit de la foi la plus superstitieuse qu'alimentaient alors les devins et les faiseurs de miracles. Toute la virtuosité de Callimaque, d'Alcamène, ne devait pas empêcher cette sculpture attardée d'aboutir, à travers ses suites du iv^e siècle, aux curiosités érudites des hellénistiques, à l'académisme peu sincère des pastiches archaïsants et néo-attiques du i^{er} siècle avant Jésus-Christ.

C'est sans doute une erreur de placer, comme on l'a

1. Le rapport a été marqué entre cette frise sculptée et le grand Cortège Sacré des fresques des corridors, au palais de Cnossos.

toujours fait depuis Taine, dans les institutions, dans la vie du peuple grec, et avant tout dans l'entraînement de la palestre, les causes qui menèrent l'art grec, cru décoratif avant tout, à son idéalisation « humanisante » des hommes et des dieux. Ce ne sont là, semble-t-il, que *forces secondaires*; en fait, ce qui a provoqué et maintenu une telle tendance, c'est la religion même, avec la nature des sujets qu'elle offrait aux artistes : grâce à la concentration qu'elle imposait autour d'un petit nombre de motifs et de problèmes. Et cela fait comprendre aussi que l'art évolué ait dû chercher dans les mouvements, dans les attitudes de figures nues, parfois trop égales ou semblables, ce qui, à la longue, serait venu à manquer aux sujets mêmes. L'essai de retour à l'aspect rigide et traditionaliste dans les simulacres des dieux ne pouvait être qu'une tentative assez vaine. L'importance des statues grecques ne résidait pas dans leur *forme*, mais dans leur force. L'art grec avait extrait son inspiration de la donnée mythique; il devait représenter ses figures, divines ou autres, de plus en plus en mouvement, et en beauté. Phidias avait encore maintenu, comme un souvenir du passé, la rigidité solennelle et héraldique de ses grandes effigies olympiennes, Zeus, Athéna. Après lui, et malgré la condamnation des philosophes, ou l'opposition archaïsante des aristocrates, l'effort grec humanisa de plus en plus les Immortels; il finira par les amener trop à la mesure terrestre; le rapprochement des types, pour un même

Olympien, selon différentes époques, suffirait à révéler cette graduelle transformation ; le iv^e siècle l'a beaucoup accentuée, créateur du pathétique constant, — avec Scopas, — comme de la tendresse raffinée, — étendue aux enfants, aux femmes, aux éphèbes rêveurs, — avec Praxitèle. Lysippe ajoutera, à l'épiderme des statues, une vibration imitatrice de la vie, et il développera l'instantanéité brusque des gestes. A cela correspond le progrès de la littérature historique, du drame psychologique et moralisateur d'Euripide, de la spéculation critique, antitraditionaliste, et si souvent pessimiste, des sophistes. De là devaient naître certains goûts nouveaux de réalisme littéraire et plastique, consacrant le succès de l'allégorie, du portrait véridique, de la dialectique oratoire, influençant jusqu'en son domaine l'art funéraire.

Ainsi la Grèce du iv^e siècle, — quoique déchirée de funestes guerres civiles, parmi les vains efforts que tentèrent Sparte, Athènes, Thèbes, tour à tour, pour réorganiser une hégémonie au milieu des cités rivales, — a pu donner aux arts une dernière forme splendide, et qui n'excluait pas tant qu'on a dit la piété. Au moins faut-il convenir qu'on rendit alors de partout aux vieilles influences orientales le champ libre, pour une action exclue, au siècle précédent, par les victoires des guerres médiques. Avant la fin de cette période, s'effondre la conception de la *polis*, entraînant avec elle tout un ancien système social et religieux, que ruinera définitivement la fondation des

grandes monarchies hellénistiques. L'équipée civilisatrice d'Alexandre en Asie donne bien à la Grèce un réconfort précieux, l'apparente réalisation d'un vieux rêve de conquête. Hélas ! saisi, comme on l'a dit, par un entraînement irrésistible à la vue des proportions du monde qu'il venait de conquérir, le jeune vainqueur séduisit moins l'Asie qu'il ne fut séduit par elle.

Son triomphe, complaisant aux vaincus, allait abaisser la Grèce, privée de sa liberté chère ; et il a consacré un relâchement nouveau, celui d'un cosmopolitisme — au vrai, si compréhensif ! — qui évoque de loin les temps préhelléniques. L'époque rend ainsi aux vieux cultes mystiques, extatiques, orgiaques, une victoire, contre laquelle la religion étatiste, trop desséchée, des cultes officiels, ne pourra plus rien : préparée par la propagande des sophistes, par l'invasion progressive des métèques dans la Grèce du iv^e siècle, l'exotisme s'installe ; il va régler la vie religieuse comme l'action économique, la pensée comme les arts ; les grands courants novateurs de l'époque hellénistique viendront d'Asie, d'Égypte ; de l'Italie ensuite ; l'art proprement grec ne peut plus guère, après le iii^e siècle, qu'entretenir avec une piété vieillotte et sans chaleur, certaines traditions classiques, menacées intimement par l'insincérité de son académisme. Ce n'est point que ce temps, — complexe et assez mal étudié encore, injurieusement négligé parfois, — n'ait trouvé lui-même quelques grandioses accents, encore, pour sa

foi transformée, redevenue panthéiste; et sa technique esthétique, multiforme, est souvent émouvante. L'art hellénistique a retrouvé hors de l'homme la poésie de la mer, du ciel astral, celle du monde vivant, un peu relégué depuis les Minoens. Comme on l'a dit justement¹, si « la Sainte face des Véroniques exprime l'angoisse chrétienne, dans la Sainte face de Dionysos, l'art païen a symbolisé la force divine de la nature ». Le Bacchos barbu, stylisé, les nouveaux dieux océaniques ou fluviaux, au regard fixe et mélancolique, les types exaltés du Chiron attendri, ou du Silène pathétique, — mélange d'humour et de mysticité, — sont de vrais titres de gloire de l'art hellénistique; rien ne serait capable de les faire déprécier. Reste qu'il y a, — en cet enivrement dernier des religions cosmopolites et des arts fougueux, musicaux ou fantaisistes qu'elles inspirèrent alors, — le chant dernier d'une belle voix qui s'éteint. L'art grec était allé au bout de ses destinées; en tentant de conquérir les âmes barbares, — qu'il instruisit moins qu'il ne les exaltait! — il dispersait sa meilleure force et son génie; il est mort de s'être proposé sans convaincre, à un monde élargi qui n'était pas surtout soucieux de *comprendre*. Si à cette époque, l'esthétique use encore des scènes mythiques, on voit qu'elle les accommode à la manière d'un drame humain : on en vient à aimer les histoires rares et étrangères, les sujets, qui, quoique

1. P. Perdrizet, *Bronzes Fouquet*, p. 12.

rejetés dans le passé, permettent une représentation de la vie contemporaine, avec ses aberrations et ses douleurs ; cet art d'allusions ne décore plus que par habitude les frises et les tympans des temples ; mais il s'intéresse volontiers à aménager les palais et les demeures, plus luxueuses. Avec des intentions érudites et philosophiques, on prélude dans les musées, les bibliothèques, les écoles, à une vaste entreprise de reclassement, de révision et d'interprétation symbolique des mythes ; effort dont l'art romain, dès le temps d'Auguste, profitera pour ses basiliques, ses sarcophages ; il cherchera à revivifier ainsi, du dehors, par des idées philosophiques, pythagoriciennes et autres, un contenu que la beauté de la forme avait fini par déprécier. La séparation entre la finalité de la religion et celle de l'art fait comprendre pourquoi la plastique n'avait pas été en Grèce une défense pour la fable, comme il arriva toujours au contraire en Égypte. — Le christianisme a pu vaincre le polythéisme en proposant, à un monde lassé, avec les conceptions d'un certain romantisme social, une morale en progrès ; un nouvel art aussi, combien plus pauvre, mais dans lequel, du moins, les idées et leur enveloppe figurée s'ajustaient plus étroitement. Les grandes révolutions, esthétiques et autres, procèdent partout des changements de croyance. Mais en tant qu'art religieux, l'art grec n'était-il pas, hélas ! mort déjà, avant le conflit ? S'il est vrai, comme on l'a supposé, que les portraitistes officiels avaient interprété la figure d'Alexandre pour

en faire le symbole « de la destinée interrompue », et en même temps « la plus belle image de la grandeur, et d'une grandeur à la fois charnelle et spirituelle »¹, on verrait en cette effigie le symbole qui convient à l'expression de la race finissante et de sa pensée.

L'art grec a eu, lui aussi, sa destinée interrompue, parce que la religion qui l'avait animé n'a jamais pu subordonner un panthéon de formation multiple à quelque Olympien vraiment prépondérant. L'Hellade hellénistique pouvait-elle, elle-même, s'unifier; recréer des forces dans l'entente; opposer ainsi au monde romain et asiatique des disciplines autoritaires? Du moins, l'art vaincu féconda l'esprit de tous ceux qui allaient bénéficier plus ou moins adroitement de ses leçons. Lui-même avait donné assez longtemps et jusqu'au bout un exemple de puissance inspiratrice. D'innombrables causes secondaires ont contribué à régler dans le particulier son riche cours; au vrai, tout ce qu'il avait fait pour l'idéalisation progressive de la figure humaine, pour l'humanisation graduelle des dieux du polythéisme méditerranéen — tout ce qui avait été, donc, son action principale, ce qui avait rempli sa durée en consacrant son unité temporelle, — tout cela ne fut pas perdu, même après le triomphe chrétien.

Ce n'est pas un fait du hasard, ni de signification négligeable, si la principale figure du dieu venu *sur*

1. Maur. Barrès, *Rev. Deux Mondes*, 15 fév. 1923, p. 737.

terre pour le salut des hommes, — d'après la religion victorieuse, le judaïsme hellénisé, — s'est trouvée adopter les traits du Maître des Olympiens, en qui Dion Chrysostome, interprétant, exaltant la grande création de Phidias, reconnaissait encore « le dieu de paix, souverainement doux, dispensateur de l'existence, et de tous biens ».

BIBLIOGRAPHIE TRÈS SOMMAIRE

Textes.

Une édition de l'*Iliade* avec traduction, dans la Collection G. Budé, des Universités de France, est en préparation par les soins éclairés de M. P. Mazon et de divers collaborateurs; elle paraîtra prochainement.

Pour l'*Odyssée*, on bénéficie maintenant de l'immense travail d'exégèse fourni par Victor Bérard; outre l'édition nouvelle pour les *Phéniciens et l'Odyssée*, 1927, cf. du même, la publication en six volumes du texte, dans la Collection G. Budé, avec un copieux commentaire, une traduction brillante et suggestive (1926-1930).

M. P. Mazon a donné, pour les œuvres d'Hésiode, un texte excellent, avec une traduction précieuse, dans la Collection G. Budé, 1929.

Histoires générales de l'art.

Les dix volumes parus de l'*Histoire de l'art* de G. Perrot et Ch. Chipiez, mènent le lecteur à peu près jusqu'à la fin de la période des origines, ici étudiée. Il ne saurait être question de signaler en outre les multiples ouvrages de détail, ni même certains manuels plus spéciaux, concernant les différents arts.

Études sur la religion grecque.

On n'attendra pas ici une nomenclature générale, qui serait trop vaste, mais seulement quelques indications d'ensemble, ou la mention d'ouvrages intéressant surtout la période des origines (pour une bibliographie détaillée, cf. les *Histoires générales*, notamment, celle de G. Glotz et R. Cohen; ou celle de P. Roussel et P. Cloché, dans la Collection *Peuples et civilisations*).

L.-R. FARNELL, *The cults of the Greek States*, 5 vol., 1896-1909.

J. GIRARD, *Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle*, 3^e éd., 1887.

G. GLOTZ, *Les poèmes homériques avant Homère*, Institut de France, Séance publique, 1931.

O. GRUPPE, *Griech. Mythologie u. Religionsgeschichte*, 1906, 2 vol., dans le *Handbuch d. klass. Altertumswissenschaft*, d'I. von Müller, t. V, 2^e partie.

J.-E. HARRISON, *Prolegomena to the Study of Greek religion*, 1908²; *Themis*², 1927; *Epilegomena to the Study of Greek religion*, 1921.

O. KERN, *Orpheus*, 1920; *Die Religion der Griechen*, t. I (à suivre), 1926; *Die griech. Mysterien d. klass. Zeit*, 1927.

A. LOISY, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, 1930².

E. MÉAUTIS, *Aspects ignorés de la religion grecque*, 1925.

G. MURRAY, *Five stages of Greek religion*, 1925.

M.-P. NILSSON, *A History of Greek religion*, 1925; *The Minoan-Mycenaean religion and its survival in Greek religion*, 1927; *The Mycenaean origin of Greek mythology*, 1932.

R. PETTAZZONI, *La religione nella Grecia antica fino al Alessandro*, 1924; *I misteri*, 1922.

S. REINACH, *Cultes, mythes et religions*, t. I-V, 1905-1922.

E. ROHDE, *Psyche, Seelencult u. Unsterblichkeitsglaube d. Griechen*, trad. A. Raymond, 1928.

Th. ZIELINSKI, *La religion de la Grèce antique*, trad. A. Fichelle, 1926.

Nous n'avons en France ni l'équivalent du W. Roscher, *Ausführliches Lexicon d. griech. und röm. Mythol.* (depuis 1882, en cours de publication), ni un recueil de documents figurés, comme, dans le *Bilderatlas zur Religionsgeschichte* de H. Haas, 13/14 Lief., les planches commentées de A. Rumpf, *Die Religion d. Griechen*, 1928. Le *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio-Pottier (complet), la *Real-Encyclopaedie* de Pauly-Wissowa-Kroll (en cours de publication) contiennent nombre d'articles importants sur les questions d'histoire religieuse.

Le problème spécial des rapports de l'art et de la religion a été, pour cette période encore, étudié, en Italie, par M. A. Della Seta, à travers les pages brillantes et suggestives d'*Arte e religione*. J'ai dit plusieurs fois combien j'étais tributaire de cet essai (cf. *Art créto-mycénien*).

TABLE DES PLANCHES

	Pages.
I. A. La plaine de Troie. B. Le dernier jour d'Ilion. <i>lliou-persis</i> , vase signé de Brygos, au Louvre (G. 152) . . .	9
II. A. Les paysages de l' <i>Odyssée</i> : chez Nausicaa (Corfou, Schéria). B. Le vaisseau d'Ulysse et la chanson des Sirènes.	17
III. A. Au pays d'Hélène : le Taygète et la plaine de Sparte. B. Un enlèvement de pirate sur bateau armé en course (plaque d'ivoire du Sanctuaire d'Artémis Orthia, à Sparte).	25
IV. Les recommencements de l'art grec (céramique du Dipylon). A. Les chars doriens : cortège funéraire, défilé. B. Navires et batailles navales.	33
V. A. Montagne de l'Olympe : le « Trône de Zeus ». B. Zeus tonnant, bronze original repêché au Nord-Ouest de l'Eubée (460 avant J.-C.).	41
VI. A. Un sanctuaire classique sur lieu-saint mycénien : la <i>Marmaria</i> de Delphes (<i>Hiéron</i> d'Athéna Pronaia) En A, lieu-saint « mycénien ». B. Idoles de la Terre-Mère trouvées en A.	45
VII. Un temple crétois du début de l'archaïsme (VII ^e siècle) : <i>Patela</i> de Prinias, temple A vu du Sud-Est. B. A gauche : façade reconstruite (par L. Pernier); à droite, la porte entre le <i>pronaos</i> et la <i>cella</i> (<i>ibid.</i>).	49
VIII. Délôs, ancien Héraion du versant Ouest du Cynthe. La Héra ailée, terre-cuite (pl. VI, B), du sanctuaire. B. Le sanctuaire du « Trésor » et sa banquettes de fond (VII ^e siècle).	57

IX.	Eleusis. A. Vue aérienne prise au-dessus des ruines du Téléstérion, lieu consacré dès l'époque mycénienne. B. Le groupe des divinités locales (Déméter et Dionysos assis en parèdres, Coré, debout entre eux : Vase Tyczkiewicz du Musée de Lyon).	65
X.	A. Sanctuaire archaïque d'Artémis Orthia à Sparte : état gréco-romain, arc, théâtre des fêtes autour du temple. B, masque de danse, ivoire trouvé dans le sanctuaire.	73
XI.	Le dieu mâle ailé, dompteur d'oiseaux (<i>Potnios</i>), d'après des ivoires du Sanctuaire d'Artémis Orthia à Sparte .	77
XII.	Dieux et monstres orientalisants : A. Roi anguipède (Cécrops) et déesse ailée. B. Fronton du temple d'Artémis (Corcyre) : Gorgone entre Pégase, Chrysaor et les panthères ; Gigantomachie	81
XIII.	Monstres marins sur l'Acropole d'Athènes. A. Le triple Nérée (<i>Vieillard de la Mer</i>), à droite du fronton en tuf du Premier Hécatompédon (vi ^e siècle) ; <i>ibid.</i> , Héraclès étreignant Triton (partie gauche).	89
XIV.	A (g.). La caryatide crétoise : figurines au <i>calathos</i> de Praesos, Lato, de l'Anavlochos. B. (dr.). Le trône d'Amyclae ; <i>xoanon</i> de l'Apollon casqué (plan et élévation reconstitués).	97
XV.	A. Type de sanctuaire à cour ouverte. Le Delphinion de Milet (reconstitution). B. l'Apollon ionien de bronze de Piombino, au Louvre (vi ^e s.).	105
XVI.	Un Trésor à caryatides. Trésor de Siphnos à Delphes (525 avant J.-C.), restauration : au fronton, la dispute du trépied ; sur la frise ici en façade, combat homérique sous l'œil des dieux	113
XVII.	Plastique et poésie. A. Apollon Tyszkiewicz (Mus. Boston) avec dédicace métrique (béotienne) rappelant une prière de l' <i>Odyssée</i> . B. Les deux Eris d'Hésiode (<i>Travaux</i> , II, 199) sur un vase attique à figures noires . .	121
XVIII.	A. Dionysos <i>mitréphoros</i> d'Herculanum (musée de Naples, bronze). B. Ménade couronnée d'un serpent et brandissant une panthère	129
XIX.	Dompteurs de monstres orientaux et grecs. A. Gilgamesh sur un tympanon de bronze de l'Ida crétois. B. Thésée tuant le Minotaure (vase de Douris).	137
XX.	La mise à mort de Méduse. A. Sur un ivoire de Sparte : <i>hiéron</i> d'Orthia. B. Sur une métope de Sélinonte, temple C (Athéna, Persée, la Gorgone et Pégase). . .	145

- XXI. A. Types de Sphinx : à g. avec *calathos* ; métope (dr.) pré-archaïque de Sélinonte. B. OEdipe interrogé par le Sphinx sur la route de Thèbes 153
- XXII. A. Une tombe préhellénique entourée, pour un culte classique : la *Thèké* de deux Vierges hyperboréennes à Délos. B. Bas-relief de Chrysapha (Laconie) : adoration des dieux chthoniens 161
- XXIII. A. Le *pitthos* d'Eurysthée représenté comme Bouche de l'Enfer : Héraclès feint d'y jeter le sanglier d'Erymanthe. B. Autre figuration de l'Hadès : la *tholos* de Glaucos et de Polyeidès, d'après un vase à fond clair. 169
- XXIV. Tour funéraire dite des Harpyes à Xanthos (Lycie). A. Scène d'enlèvement des âmes, et offrande des armes. B. Offrande aux deux déesses infernales ; la porte du caveau (avec symbole préhellénique : vache et veau). 177
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
------------------------	---

CHAPITRE PREMIER

DIEUX ET HOMMES NOUVEAUX

I. Des catastrophes aux recommencements : les grandes invasions. — II. Les ressources et enseignements de l'enquête archéologique. — III. Les nouveaux aspects du monde divin. — IV. Conséquences de l'évolution du Panthéon crétois	5
--	---

CHAPITRE II

LA RELIGION NORDIQUE ET L'APPORT ÉGYPTO-ORIENTAL

V. Les exigences d'une religion tangible et sociale. — VI. Sort de la femme et de l'enfant. — VII. Réactions nouvelles du monde égypto-oriental : l'Égypte. — VIII. La tradition asiatique et son apport	28
--	----

CHAPITRE III

LES POÈMES HOMÉRIQUES

IX. Place et valeur d'Homère; triomphe de l'anthropomorphisme. — X. Dieux limités du polythéisme homérique. — XI. L'action des héros. — XII. L'absence de l'art religieux dans Homère : explication des recommencements indépendants de la Grèce.	58
---	----

CHAPITRE IV

L'APPRENTISSAGE DES ARTS.

XIII. Architecture et urbanisme nouveaux. — XIV. Premières images votives et statues divines. Origine de l'art religieux décoratif. — XV. De l'art sacré à l'art profane. Prédominance progressive de l'esprit décoratif. — XVI. La peinture et les thèmes de la décoration industrialisée. — XVII. La littérature et les arts plastiques	91
---	----

CHAPITRE V

LA RELIGION DES MANES

XVIII. La conception homérique du monde des morts. — XIX. Recommencements et destinées de l'art funéraire. . .	142
--	-----

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE	185
TABLE DES PLANCHES	187
TABLE DES MATIÈRES	191





BL	1041912
785	Picard
P58	Les Origines du Poly-
V.2	Theisme Hellenique.
F 15 ⁸⁴	2 copies L. Otten 719. E. O. O'Brien D.
AUG 12	Myra Thibault
APR 3 - 1967	Myra L.
	F2034R NW

1041912



UNIVERSITY OF CHICAGO



21 615 412

Paris

H. Laurens
Editeur
6 Rue de Jourdan